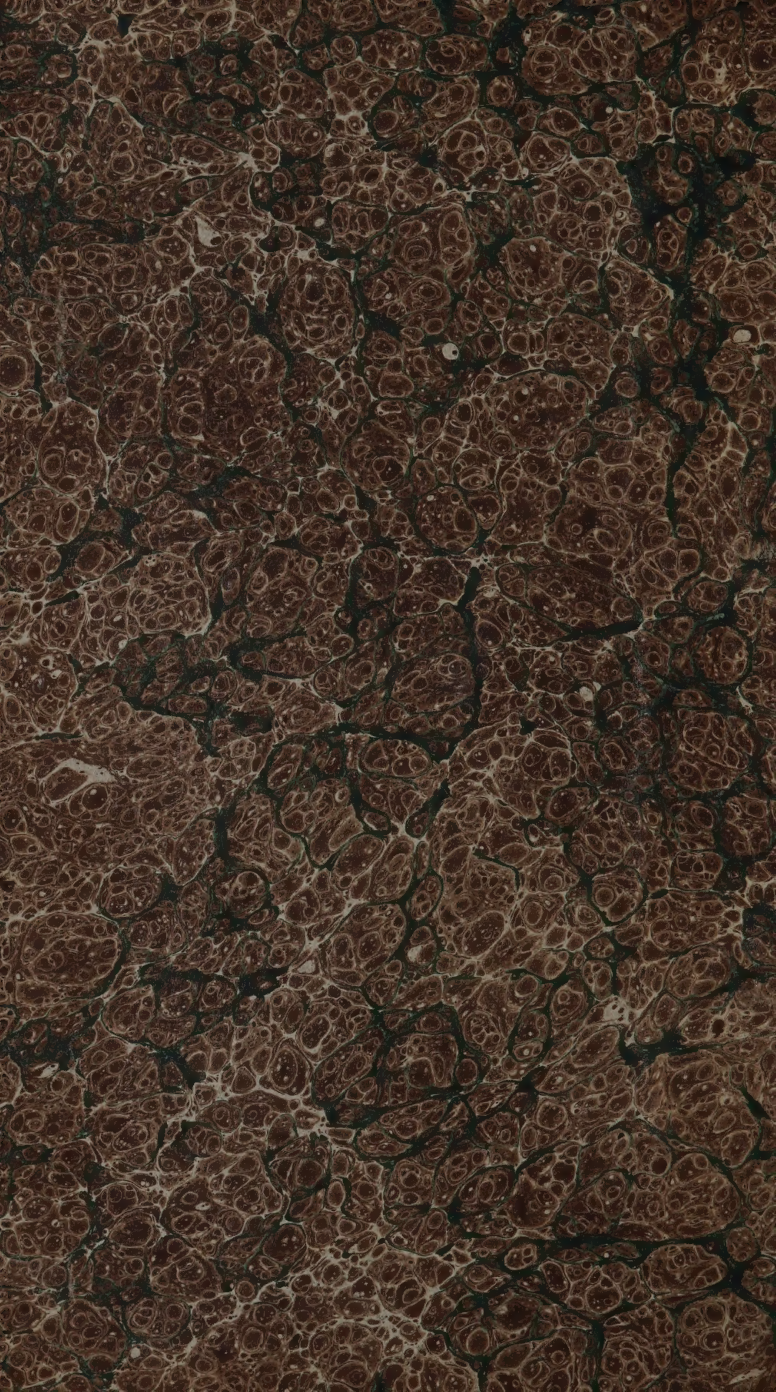
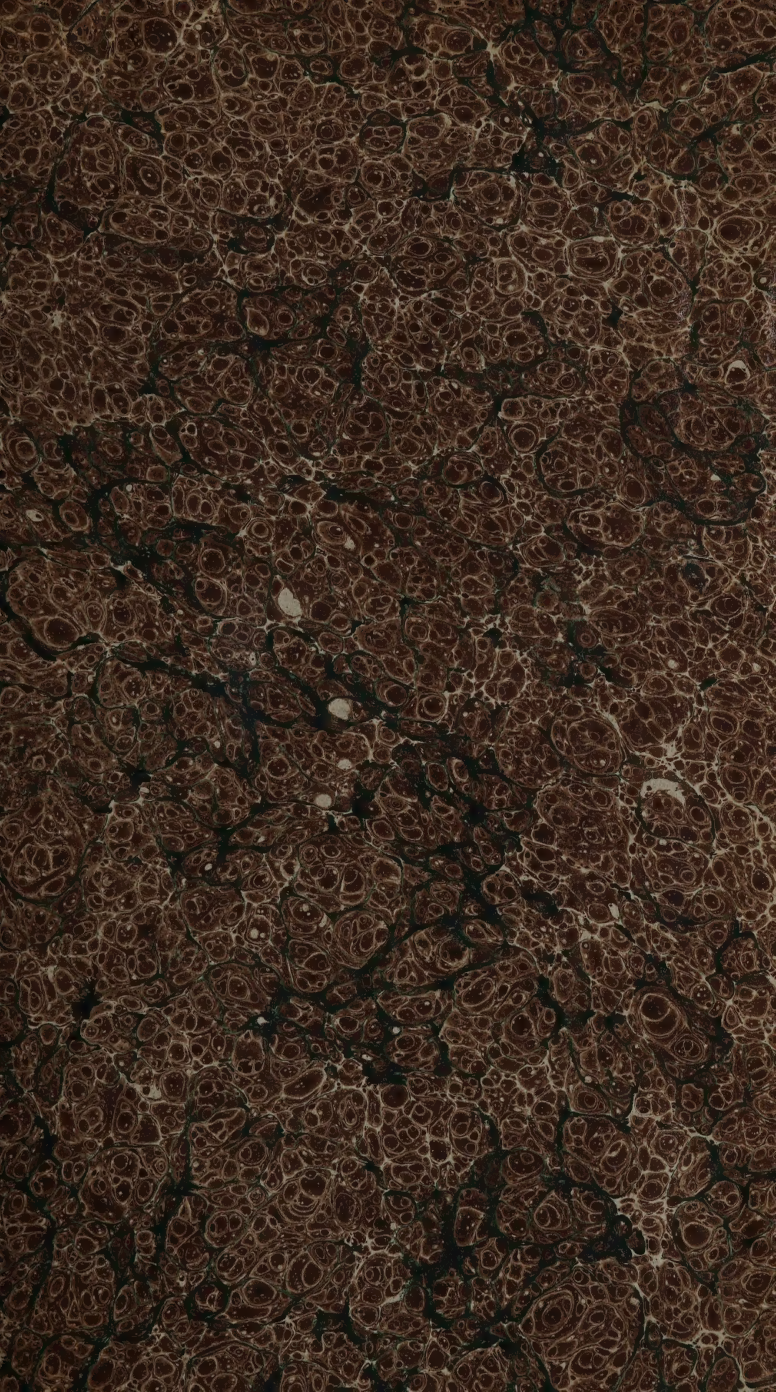




NOSOGRAPHIE
PHILOSOPHIQUE

NOSOGRAPHIE

PHILOSOPHIQUE.

NOSOGRAPHIE PHILOSOPHIQUE,

OU

LA MÉTHODE DE L'ANALYSE APPLIQUÉE A LA MÉDECINE;

Par Ph. PINEL, Membre de l'Institut National, Professeur à l'École de Médecine de Paris, et Médecin en chef de l'Hospice de la Salpêtrière.

SECONDE ÉDITION,

Très-augmentée, et dans laquelle sont insérés les Caractères spécifiques des Maladies.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY.

A PARIS,

Chez J. A. BROSSON, Libraire, rue Pierre-Sarrazin, n°. 6.

AN XI. — 1803.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

NOSOGRAPHIE
PHILOSOPHIQUE,
OU
LA MÉTHODE DE L'ANALYSE
APPLIQUÉE A LA MÉDECINE.

CLASSE QUATRIÈME.

NÉVROSES.

DCXXIX. Vésanies, spasmes, anomalies quelconques de l'action des nerfs, asphyxies; quelle multiplicité, quel contraste de phénomènes, les uns décrits par les auteurs, les autres observés chaque jour, qui ne viennent cependant que de deux sources uniques, des lésions du sentiment et du mouvement! Le cerveau, le cervelet, la moelle de l'épine ou les nerfs, sont sans doute les parties primitives où se jouent ces scènes variées qui confondent quelquefois par la rapidité de leur succession ou par leurs compli-

cations simultanées. Mais ne doit-on point admettre un centre unique de réaction où toutes les impressions vont se rendre? Les expériences de Kaaw-Boerhaave, de Ridley, Swammerdam, Petit, Haller, Zinn, Zimmermann, etc. ne prouvent-elles point que lorsqu'on blesse la substance médullaire du cerveau dans un animal vivant, il donne par ses cris, ses agitations, ses convulsions, des signes de la douleur la plus violente? Des affections semblables ont été produites dans l'homme lorsqu'un fragment osseux comprimoit ou piquoit le cerveau. Des faits sans nombre n'attestent-ils point que la paralysie, l'apoplexie ou des affections comateuses diverses ont été le résultat de la compression du cerveau par un épanchement sanguin, purulent ou lymphatique?

DCXXX. On sait que, dans tout animal vivant ou qui vient de mourir, on peut suivre à l'œil simple dans la chair des muscles une sorte de mouvement fibrillaire très-rapide, qui se porte alternativement des extrémités vers le milieu du muscle, ou du milieu vers les extrémités. Ce mouvement s'exerce souvent de lui-même, et sans être provoqué par une puissance extérieure, dans l'estomac, les intestins, le cœur, l'utérus, les muscles cruraux, temporaux, etc. Lorsque cette force propre au muscle ne se manifeste

point d'elle-même, elle peut être excitée par l'action d'un stimulant, par l'aspersion du sel, de l'alcool, par le froid, la chaleur, une piqûre, l'étincelle électrique. Des irritations plus graves des nerfs sont encore propres à produire durant le cours de la vie des convulsions sympathiques. Des exemples nombreux de ce genre ont été rapportés par Haller : tétanos produit par l'impression de l'air sur le nerf mis à nu d'une dent, par une blessure du muscle temporal, par une lésion du nerf plantaire; suppression de l'urine à la suite d'une blessure de la glande thyroïde; spasme cynique par la castration; vomissement opiniâtre dû à l'engagement d'un calcul dans l'urètre; aphonie par un vice de l'estomac; convulsions universelles produites par la toux, des vers lombricaux, l'éternuement; rétrécissement de la pupille, vices de la vue, ophtalmie à la suite d'une ligature des nerfs de la huitième paire. Tous ces faits semblent indiquer que les nerfs fortement irrités communiquent leur affection jusqu'au cerveau, et peuvent exciter des convulsions générales.

DCXXXI. Mais est-ce dans des dérangemens organiques du cerveau qu'on doit seulement chercher le principe des diverses aliénations d'esprit ou troubles des fonctions de l'entendement, comme le pensent Locke et Condillac, et comme

des faits particuliers le font présumer? Des coups violens, des chutes, des plaies de tête, peuvent non-seulement empêcher que les impressions des objets extérieurs soient portées au cerveau, mais encore affoiblir ou abolir quelqu'une des fonctions de l'entendement : la mémoire est quelquefois détruite par un abcès au cerveau, par une érosion du corps calleux, par la compression que produit une tumeur. Haller rapporte pour exemples deux hommes tombés dans la démence, l'un par un ulcère du cervelet, l'autre par un épanchement lymphatique dans le cerveau. L'application d'un cautère ou d'un trépan n'a-t-elle pas fait cesser quelquefois la cause physique qui produisoit la manie, et rétabli l'usage de la raison? Mais, d'un autre côté, des faits généraux et constamment observés n'apprennent-ils point aussi que très-souvent les affections hypocondriaques et mélancoliques, et même la manie, tiennent à des causes morales et à des commotions plus ou moins profondes qui ont été ressenties dans la région épigastrique? Les vertiges, les extases (1), les visions fantastiques que produisent les narcotiques à trop forte dose ne

(1) Boerhaave dit dans ses préleçons académiques avoir éprouvé une fois des vertiges si violens, après avoir mangé de la ciguë, que tous les objets lui parois-

prouvent-ils point que les désordres de l'entendement peuvent avoir un siége entièrement étranger au cerveau, et que ce dernier n'est alors affecté que comme centre d'une sorte de réaction sympathique? On connoît les vues ingénieuses que Van-Helmont a répandues (*Ignota actio regiminis*) sur l'influence puissante qu'exerce l'estomac sur la tête et les fonctions principales de la vie; et quel heureux développement n'ont point donné à ces idées Lacaze et Bordeu dans leurs écrits médico-philosophiques! Quelquefois aussi le centre primitif d'où se propagent les délires non fébriles, est dans les organes de la reproduction, surtout dans ceux de la femme, dont l'empire est si énergique, si on en juge par la passion hystérique.

DCXXXII. Les mêmes nerfs qui servent au mouvement servent aussi au sentiment; mais la même atteinte qui détruit ou affoiblit d'une manière notable la motilité est loin d'affecter la sensibilité au même degré, puisque la paralysie, par exemple, abolit souvent la première, tandis que l'autre se conserve, et qu'il y a d'autant moins d'espoir de guérir le malade, que le membre

---

soient tourner avec la plus grande rapidité; en sorte qu'il ne pouvoit se tenir de bout. Ces affections cédèrent à l'action de l'émétique.

paralysé est plus insensible; la motilité, en outre, se trouve à différens degrés, suivant la constitution de l'individu, le climat, la position des lieux, la manière de vivre, la vivacité plus ou moins grande de l'imagination, etc. Une légère émotion suffit quelquefois pour jeter une femme dans des convulsions violentes, tandis que la même cause pourroit tout au plus produire, sur une autre personne, quelques légers tremblemens, ou des palpitations du cœur passagères. Certains hommes sont susceptibles d'ébranlemens les plus profonds par des effusions de joie ou des emportemens de colère, tandis que d'autres cèdent très-difficilement à des émotions semblables : les uns sont attendris jusques aux larmes par certains sons de musique, d'autres n'en sont pas plus émus que s'ils entendoient le hennissement d'un cheval. Un événement fortuit excite les affections spasmodiques, comme la rage ou l'épilepsie, dont l'une provient presque toujours de la morsure d'un animal enragé, et l'autre des frayeurs de l'enfance; mais les convulsions, et quelquefois le tétanos, tiennent à une motilité primitive, ou excitée secondairement par des causes physiques ou morales dont on ne peut plus détruire l'influence. C'est le plus souvent un renversement total des lois de la nature, ou plutôt un oubli des règles fondamentales de la

morale, qui multiplie à l'infini les affections spasmodiques, et peut-être que cette excessive multiplication est la suite de la décadence des états, et l'avant-coureur de leur chute. Ce n'est guère que dans la dernière moitié du siècle dernier qu'on a le plus fréquemment observé ce qu'on appelle *maux de nerfs*, *vapeurs*, *mélancolie nerveuse*, et qu'on a vu une foule d'auteurs, comme Hunault, Raulin, Pomme, Lorry, Whytt, Réveillon, etc. décrire ces maladies, et presque tous les développemens dont elles sont susceptibles.

DCXXXIII. Donc les névroses, en s'éloignant autant qu'il est possible d'une distribution arbitraire, et en se fondant sur leurs affinités, doivent comprendre les vésanies et les maladies spasmodiques qui ont un type plus ou moins régulier et affectent toute l'économie animale; mais on doit placer immédiatement après, d'autres affections ou anomalies, marquées par une distribution inégale et constante de l'influence nerveuse, sa concentration dans certaines parties, sa débilité ou sa foiblesse d'action dans d'autres, comme des spasmes, des douleurs fixées dans une partie déterminée de la poitrine, de la tête ou de l'abdomen, une paralysie partielle ou des tremblemens, une sensibilité exquise des organes des sens, ou bien la diminution ou l'abolition

de leurs fonctions. Il en est de même de la névralgie qui se fait sentir dans le trajet des nerfs ou leurs ramifications par la nature de la douleur qui, suivant l'expression de Chaussier (1), est en même temps vive, déchirante, quelquefois, et surtout dans son commencement, avec torpeur ou formication, plus souvent avec pulsations, élancemens et tiraillemens successifs, sans rougeur, sans chaleur, sans tension ni gonflement apparent de la partie, qui revient par accès plus ou moins longs et rapprochés, souvent irréguliers et quelquefois périodiques. Ces différentes affections locales qui semblent certaines fois d'une nature opposée et qu'on trouve souvent disséminées dans des classes différentes de maladies, en suivant les distributions arbitraires des nosologistes, ne doivent-elles point être disposées suivant la position et la structure des organes affectés, quels que soient les changemens subits dans leurs fonctions, quels que soient les écarts et les déviations de ces mêmes fonctions de l'état naturel, puisque les uns et les autres s'altèrent quelquefois avec rapidité, que l'un succède souvent à l'autre, et qu'il n'est pas rare de les voir naître de causes analogues ? Ces lésions ner-

---

(1) *Table synoptique de la Névralgie*, etc., par *Chaussier.*

veuses, si on suit l'ordre des affinités, ne doivent-elles pas être distribuées en différens groupes, suivant la structure et les fonctions organiques des parties affectées ?

DCXXXIV. Quelle ressemblance pour les apparences extérieures entre les affections soporeuses, tels que l'apoplexie, l'asphyxie, la catalepsie, le narcotisme ! mais aussi que de difficultés à saisir des analogies entre leurs causes, dont les unes sont morales, comme dans la catalepsie, les autres physiques ! et parmi ces dernières, les unes tiennent à un épanchement dans le cerveau, d'autres à l'action d'un fluide aériforme, soit sur l'organe de l'odorat, soit sur l'intérieur des bronches, comme dans les diverses espèces d'asphyxies, tandis que dans le narcotisme tout tient à la présence d'une substance solide ou d'un liquide dans l'estomac. Ici, comme sur beaucoup d'autres objets d'histoire naturelle, on admire un concours fortuit de choses obscures et d'une nature impénétrable, avec les effets les plus certains et les mieux constatés par l'observation, les expériences réitérées sur les animaux et les ouvertures de cadavres. On connoît toute la variété des phénomènes qu'offrent les animaux asphyxiés ; mais il est curieux de joindre au résultat de ces recherches, les effets produits par l'injection des différens airs dans les vaisseaux

des animaux (1). Il est digne de remarque que l'air hydrogène et l'air oxygène injectés séparément dans la veine jugulaire de deux chiens, a produit une sorte d'affection soporeuse, et la mort dans trois minutes; mais à l'ouverture du corps de ces animaux, on a observé une augmentation d'irritabilité dans le cœur et les muscles. Quand on a injecté, au contraire, de l'air nitreux, de l'azote ou du gaz acide carbonique, la mort a succédé d'une manière encore plus prompte, et on a observé à l'ouverture des corps une diminution extrême, ou plutôt une destruction entière de l'irritabilité du cœur et des muscles.

DCXXXV. L'histoire des maladies nerveuses, c'est-à-dire des aberrations que peut éprouver l'influence des nerfs sans offrir des symptômes des fièvres primitives ou des phlegmasies, demande sans doute des connoissances préliminaires les plus exactes sur les principes du sentiment et du mouvement, d'après des expériences sans nombre faites par les physiologistes modernes, et dans ces derniers temps par Bichat (2), sur la dis-

(1) *De reciprocâ et mutuâ systematis sanguinei et nervosi actione.* Aut. Ruiz Luzuriaga. Edimb. 1786.

(2) On peut voir sur ce sujet son *Traité sur la Vie et la Mort*, et son *Anatomie générale.*

tinction de la vie animale et de la vie organique, ainsi que sur les phénomènes qui semblent dans certains cas se refuser à cette distinction; mais que d'obscurités, que d'exceptions, quand on veut s'élever à des assertions générales! On se consoleroit encore si ces obscurités ne tomboient que sur des vues hypotéthiques, sur des explications de l'action des nerfs, la détermination du *sensorium commune*, le siége du principe intellectuel, l'admission d'un être intermédiaire entre ce dernier et notre corps, etc.; car on sait la destinée éternelle de toutes les hypothèses en matière de sciences, et leur versatilité. Ce qu'il y a de pénible, c'est la variété, et quelquefois même l'opposition qui règne entre les résultats de l'observation et de l'expérience des hommes les plus habiles et les plus dignes de confiance. Il faut donc pardonner à la médecine les lacunes qu'elle n'a pu encore remplir dans la doctrine des névroses, et s'attacher à la partie la plus solide et la moins sujette à des variations, je veux dire, à une description exacte des phénomènes des maladies, et aux inductions générales qu'on peut tirer des faits nombreux et habilement rapprochés.

ORDRE PREMIER.

Vésanies, ou aliénations mentales.

DCXXXVI. Les climats brûlans de l'Inde, de la haute Egypte, les côtes de Barbarie, la Palestine, les îles de la Grèce, les départemens méridionaux de la France, sont en général les plus propres à faire contracter des affections hypocondriaques ou mélancoliques, ou même la manie, soit par l'extrême exaltation de l'imagination, soit par les effets immédiats d'une chaleur excessive. On a observé même dans une topographie médicale de l'Auvergne, que les habitans de ces contrées qui vont travailler en Espagne ou dans la partie méridionale de la France, deviennent hypocondriaques, mélancoliques, ou même maniaques, après un long séjour dans ces climats. Leur retour dans la température froide de leur pays naturel, les calme ou les guérit. Mais on observe aussi quelquefois que la manie devient comme héréditaire dans certaines familles. L'excessive multiplication des mêmes maladies nerveuses dans les îles Britanniques, forme une exception qui tient à d'autres causes indiquées par Cheyne dans son Traité

de la maladie anglaise (1), telles que l'humidité de l'atmosphère, les variations brusques de la température de l'air, la fertilité du sol, une nourriture succulente, l'abondance dans laquelle vivent ses habitans, la vie inactive et sédentaire qu'on mène dans les classes de la société les plus fortunées. On doit peut-être ajouter à ces causes l'énergie du caractère national, susceptible de tous les élans de l'imagination, de toute la profondeur de la pensée, d'un patriotisme très-ardent, et de toutes les affections morales les plus vives et les plus concentrées.

DCXXXVII. La vie contemplative, la solitude, les abstinences, les macérations, sont encore plus propres à la production des mêmes affections nerveuses, comme le prouvent des détails historiques sur les Bracmanes indiens, les disciples de Zoroastre en Perse, les pieux sectateurs de Mahomet, les anciens anachorettes de la Thébaïde. Ce n'est guère qu'à la puberté, ou postérieurement à cette époque, que l'hypocondrie, la mélancolie ou la manie se déclarent; au lieu que les impubères sont les plus sujets à l'épilepsie par des frayeurs contractées dans l'enfance. Les femmes aussi, par leur extrême sen-

(1) *The English malady or a Treutise of nervous Diseases of all Kinds.* London, 1734.

sibilité et l'énergie de leurs affections, peut-être aussi par la vivacité incoercible de leur imagination, sont les plus exposées aux mêmes maladies nerveuses, souvent compliquées avec l'hystérie à un degré plus ou moins marqué. Il paroît, d'après le recensement des aliénés de l'un et de l'autre sexe contenus dans les hospices publics, que le nombre des femmes dans un état d'aliénation est à peu près double de celui des hommes, et même plus : c'est du moins le résultat que donne la comparaison des hospices de Bicêtre et de la Salpêtrière, où j'ai exercé successivement la médecine.

DCXXXVIII. Les informations les plus précises fournies par des parens des aliénés de l'hospice de Bicêtre, ou bien par des personnes qui conservoient avec eux quelque liaison, m'ont convaincu que les sources les plus ordinaires de la manie tiennent à quelque chagrin violent contracté par des revers de fortune ou la perte de quelque objet chéri, non moins qu'à des terreurs religieuses, à un amour contrarié et malheureux, à des événemens de la révolution, soit par des regrets profonds de l'ancien régime, soit par l'exaltation extrême d'un ardent patriotisme : d'où il est aisé de conclure que les délires non fébriles, loin de tenir à des vices d'organisation du cerveau, dépendent presque toujours de quel-

que passion forte et véhémente, autant par la nature de l'objet de cette passion que par la sensibilité très-vive de celui qui l'éprouve. Or, un sentiment intérieur fait rapporter l'effet de ces commotions vers la région épigastrique, soit que le centre du sentiment réside au pylore, comme le veut Van-Helmont, soit au diaphragme, suivant les opinions de Lacaze, Bordeu, Buffon, soit au plexus solaire, comme le prétendent d'autres physiologistes. L'impression une fois produite sur le centre des forces phréniques, il en résulte, suivant des lois déterminées de l'économie animale, certains écarts dans les fonctions de l'entendement, tantôt seulement dans la perception des idées, l'imagination ou la mémoire, tantôt dans la marche du jugement ou du raisonnement; quelquefois aussi on n'observe aucun dérangement de la raison, mais une impétuosité aveugle et un penchant irrésistible à des actes de férocité et de barbarie.

DCXXXIX. Il est une étroite union, une dépendance réciproque entre la philosophie morale et la médecine, comme le remarque Plutarque. Combien il importe, pour prévenir les affections hypocondriaques, mélancoliques ou la manie, de suivre les lois immuables de la morale, de prendre de l'empire sur soi-même, de maîtriser ses passions, de se rendre, en un

mot, autant familier avec les écrits d'Epictète, de Platon, de Sénèque, de Plutarque, qu'avec les résultats lumineux de l'observation qui nous ont été transmis par Hippocrate, Arétée, Sydenham, Stahl ou d'autres observateurs célèbres! Cicéron, dans les troisième et quatrième livres des Tusculanes, ne regarde-t-il point les passions comme des maladies, et ne donne-t-il point des règles fondamentales pour les traiter et les guérir? Quelle forte leçon de morale que le spectacle des malheureux hypocondriaques ou mélancoliques, dont tous les instans de la vie sont marqués par des souffrances ou de sinistres présages pour l'avenir, et qui sont dans un danger imminent de tomber dans une manie déclarée! La culture des sciences et des arts, lorsqu'on s'y livre sans mesure, les méditations profondes, les veilles opiniâtres, sont sans doute très-propres à développer les mêmes affections nerveuses, ou même, si l'étude est dirigée sans méthode, et qu'elle exerce moins le jugement que l'imagination et la mémoire, ces affections peuvent dégénérer en manie, comme le prouvent plusieurs exemples recueillis dans les registres de l'hospice des aliénés de Bicêtre: nouveaux motifs de s'attacher aux sages préceptes donnés par Plutarque, Ramazzini, Tissot, à ceux qui cultivent les sciences et les belles-lettres. On connoît une sorte d'opi-

nion accréditée parmi les savans, sur la nécessité de faire le sacrifice de sa santé au desir de se rendre célèbre, de donner la plus grande activité aux facultés morales aux dépens des forces physiques, et on ne manque pas sans doute d'exemples pris des vies des savans ou des artistes les plus célèbres qui semblent venir à l'appui de cette opinion; mais que d'exemples aussi de la réunion d'une grande célébrité avec tous les attributs d'un corps sain et robuste! et n'est-ce point à la médecine philosophique à résoudre le problème suivant dans toute son étendue : *Quels sont les moyens les plus propres de développer ses talens et son aptitude naturelle pour les sciences, sans nuire à sa santé et sans contracter des maladies?*

Hypocondrie.

DCXL. Qu'il est difficile de se faire une idée juste et précise de l'hypocondrie, et de ne pas la confondre avec l'hystérie ou avec la mélancolie, par la confusion qui règne dans la plupart des écrits de médecine, ou par un vain mélange de théories étrangères qui en ont défiguré l'histoire! Boerhaave nous parle d'une matière ténace, immobile, et poussée dans les vaisseaux des hypocondres, et il explique tout par les lois de l'hydraulique. Avec quelle complaisance son servile

commentateur ne donne-t-il point un nouveau développement à ces idées systématiques! Même asservissement aux principes de l'école de Leyde, dans le Traité particulier de cette maladie, qu'on doit à Fracassini, et même éloignement des vrais principes. Sauvages n'a pas mis plus de choix dans les sources où il a puisé, et il n'a fait que compiler servilement les écrits du médecin italien sur les affections hypocondriaques. On consulte avec avidité les auteurs anglais, Sydenham, Cheyne, Whytt, qui ont eu le grand avantage d'observer souvent l'hypocondrie, maladie très-fréquente en Angleterre, et ces auteurs l'ont sans doute bien décrite; mais au lieu de la considérer d'abord d'une manière isolée et à l'aide de la méthode analytique, ils la tracent sans cesse avec ses complications diverses. Stahl est peut-être le seul (1) qui apprenne à la distinguer de toute autre maladie nerveuse, et qui en expose avec justesse et avec profondeur le caractère propre. « L'hypocondrie, dit-il, assemblage ou » succession de symptômes singulièrement variés » et disparates: sentiment de tension, de pesan- » teur ou même de douleur, sans une fièvre mar-

(1) Hoffmann, Rhodius, Clodius-Montanus, etc. rapportent aussi des histoires particulières qui ne conviennent qu'à l'hypocondrie.

» quée, sans aucun type particulier; perversion
» plutôt que perte d'appétit; flatuosités intes-
» tinales, tantôt retenues, tantôt se frayant une
» issue bruyante; resserremens spasmodiques,
» anxiétés qui s'aggravent par une vie inactive
» et sédentaire, ou par des variations de l'atmo-
» sphère; malaise sans cause connue; état vague
» de souffrance, tantôt avant, tantôt après le
» repas; gonflement douloureux et quelquefois
» assez grave dans l'hypocondre gauche; exacer-
» bation des symptômes portés jusqu'à des écarts
» de la raison, ou un désordre manifeste, mais
» fugace et passager dans les idées, ce qui dis-
» tingue l'hypocondrie de la mélancolie ».

DCXLI. Les circonstances les plus propres à développer l'hypocondrie sont, la suppression prématurée d'une fièvre intermittente, une vive frayeur, l'usage des préparations d'opium, une vie intempérante, l'abus des narcotiques, le passage brusque d'une vie active à un état sédentaire, des excès dans les travaux du cabinet ou dans les plaisirs de l'amour, une suppression du flux hémorroïdal, et pour les femmes des accidens durant les couches, une tristesse profonde, etc. Les dissections anatomiques ont appris que cette maladie est quelquefois fomentée par des lésions des viscères abdominaux, comme par un squirre du colon, un gonflement énorme

de la rate, des ulcères dans le pancréas, des varices des veines mézaraïques, etc.; mais souvent aussi le mal dépend de certaines lésions dans les fonctions des nerfs, dont il ne reste aucune trace à l'ouverture des corps. J'ai déjà exposé ci-dessus quelques-uns des symptômes variés et disparates qui constituent proprement l'hypocondrie : tensions spasmodiques, douleurs errantes, dépravation de l'appétit, flatuosités incommodes, inégalités du caractère, caprices suivant les variations de l'atmosphère, trouble fugace dans les idées, sentimens irréguliers de chaleur et d'ardeur au visage, palpitations du cœur, et quelquefois une sorte de pulsation irrégulière dans quelque partie de l'abdomen, goûts particuliers pour certains alimens; quelquefois diarrhée, d'autres fois constipation. Le mal a coutume de s'aggraver par des écarts de régime et les progrès de l'âge, d'autant plus que l'instabilité la plus versatile fait le caractère particulier des hypocondriaques, incapables de s'asservir à une manière de vivre constante. On connoît le précepte que leur a donné Montanus : *De fuir les médecins et les médicamens, s'ils veulent obtenir une guérison solide;* ce qui signifie seulement qu'il ne faut point imiter sur ce point Sennert, Michaëlis Ettmuler, et autres médecins qui mettent une confiance exclusive dans

leurs longues et interminables formules, et ne parlent que d'évacuans, de saignées, de sangsues et d'antispasmodiques; mais qu'il faut entrer bien mieux dans les principes de la médecine antique, et conseiller avec Celse, Arétée, Baglivi, Méad, etc. le séjour à la campagne, une société choisie et gaie, des exercices du corps variés, les frictions, et (1) l'application en un mot des préceptes les plus sages de l'hygiène. D'un autre côté, combien un médecin observateur ne trouve-t-il point occasion de varier le traitement suivant les causes de l'hypocondrie, la constitution individuelle, le sexe, le genre de vie, les occupations habituelles, le climat, le degré ou les complications de la maladie! et avec quel art et quelle finesse ne sait-il point surtout diriger le traitement moral en cherchant à écarter des objets fantastiques, à calmer des frayeurs sans cesse renaissantes, et à faire disparoître une suite non interrompue de maux et de dangers qui n'existent que dans une imagination déréglée! C'est à ses yeux surtout que le Malade imaginaire de Molière, qu'on pourroit

---

(1) On peut lire tous ces objets en détail, ainsi que des exemples particuliers et l'histoire générale dans une Dissertation judicieuse qui a pour titre, *Recherches historiques et médicales sur l'Hypocondrie*, par le cit. *Louhier Villermais*. Paris an 10.

regarder comme un modèle de comique, ne représente qu'une ébauche imparfaite et des traits dignes des spectacles de la foire, si on le compare avec le morose hypocondriaque qui réalise sur lui-même toutes les maladies dont on lui parle ou qu'il trouve décrites dans les livres de médecine, qui passe tour à tour d'un éclat de joie convulsive et passagère, au dernier degré d'abattement et de désespoir, et qui présente, non un objet de ridicule, mais le spectacle touchant d'un malade toujours souffrant au moral comme au physique, et toujours voisin d'un égarement complet de la raison.

Mélancolie.

DCXLII. La description de la mélancolie tracée par Arétée atteste également le talent observateur de ce dernier, et la connoissance profonde qu'ont eue les anciens de cette maladie. On doit lui pardonner les opinions vulgaires qu'il rapporte sur l'humeur atrabilaire et les divers mouvemens qu'il lui attribue, puisque l'état d'enfance où étoit alors l'anatomie ne pouvoit lui permettre de donner des notions plus exactes; l'observation d'ailleurs confirme chaque jour ce que cet auteur grec a dit des mélancoliques, qu'*ils sont sujets à des idées extravagantes; que les*

uns craignent d'être empoisonnés ; que les autres, pleins d'aversion pour la société des hommes, se retirent dans la solitude, ou qu'ils se livrent à toutes sortes de superstitions, à de vaines terreurs, etc. Mais avant de considérer la mélancolie comme maladie, ne faut-il point examiner si, dans l'état actuel de nos connoissances, on doit admettre une disposition physique et morale qu'on puisse appeler *tempérament mélancolique*, sur lequel le Galénisme s'est montré si fécond en théories vaines ? C'est comme par écho qu'on donne pour caractères généraux de ce tempérament une humeur atrabilaire rédondante, une couleur brune, une habitude de corps maigre et desséchée, une taciturnité sombre, etc. Cherchons des notions plus exactes et plus précises dans les détails que nous a transmis l'histoire, sur la vie publique et privée de certains mélancoliques fameux. On pourroit citer ici une foule d'hommes célèbres dans les beaux-arts, les sciences, la philosophie morale ou la vie contemplative ; mais comme les pures jouissances de l'entendement, le calme et la tranquillité des bonnes mœurs peuvent contrebalancer un peu la mélancolie naturelle, arrêtons nos regards sur quelques traits du tableau hideux de dépravation et de férocité qui ont distingué l'empereur Tibère et Louis XI, et qui montrent le tempérament mé-

lancolique au plus haut degré qu'il puisse atteindre. On sait avec quelle profondeur et quelle énergie le caractère de l'empereur romain a été tracé par Tacite; et n'est-il pas curieux de le voir se reproduire après quinze siècles, sous un climat nouveau, et dans des époques d'ignorance et de barbarie si propres à contraster avec les lumières du siècle d'Auguste?

DCXLIII. Une taciturnité sombre, une gravité dure et repoussante, les âpres inégalités d'un caractère plein de caprices et d'emportemens, la recherche de la solitude, un regard oblique, le timide embarras d'une ame artificieuse, trahissent dès la jeunesse la disposition mélancolique de Louis XI. Traits frappans de ressemblance entre ce prince et Tibère; ils ne se distinguent l'un et l'autre dans l'art de la guerre que durant l'effervescence de l'âge, et le reste de leur vie se passe en préparatifs imposans, mais sans effet, en délais étudiés, en projets illusoires d'expéditions militaires, en négociations remplies d'astuce et de perfidie. Avant de régner, ils s'exilent l'un et l'autre volontairement de la cour, et vont passer plusieurs années dans l'oubli et les langueurs d'une vie privée, l'un dans l'île de Rhodes, l'autre dans une solitude de la Belgique. Quelle dissimulation profonde, que d'indécisions, que de réponses

équivoques dans la conduite de Tibère à la mort d'Auguste (1)! Louis XI n'a-t-il pas été durant toute sa vie le modèle de la politique la plus perfide et la plus rafinée? En proie à leurs noirs soupçons, à des présages les plus sinistres, à des terreurs sans cesse renaissantes vers le terme de la vie, ils vont cacher leur dégoûtante tyrannie, l'un dans le château de Plessis-lès-Tours, l'autre dans l'île de Caprée, séjour d'atrocités non moins que d'une débauche impuissante et effrénée.

DCXLIV. Les circonstances propres à faire tomber dans la mélancolie sans une disposition primitive, sont, comme dans l'hypocondrie, la tristesse, la frayeur, les travaux du cabinet, l'interruption d'un genre de vie actif, l'amour violent, l'excès dans les plaisirs, l'abus des enivrans ou des narcotiques, des maladies précédentes traitées sans méthode, la suppression du flux hémorroïdal, celle d'un cautère, etc. Dans la mélancolie primitive ou acquise, le pouls est lent et concentré, des affections spasmodiques vagues ou fixes sur une partie simulent une foule d'autres

---

(1) *Versæ inde ad Tiberium preces; ille varie disserebat de magnitudine imperii, suâ modestiâ, solam divi Augusti mentem tantæ molis capacem.... Proinde in civitate tot illustribus viris subnixâ, non unum ad omnia deferent....* Tacit.... Annal.... lib. 1.

maladies, le sommeil est agité et troublé par des objets de terreur et des images lugubres, on est toujours tourmenté de quelques idées singulières, ou possédé d'une passion dominante qui devient extrême. On a un penchant marqué pour l'inactivité et la vie sédentaire; mais les affections de l'ame sont susceptibles de la plus grande violence, l'amour est porté jusqu'au délire, la piété jusqu'au fanatisme, la colère jusqu'à une fureur phrénétique, le desir de la vengeance jusqu'à la cruauté la plus barbare. On réunit une ardente et profonde persévérance pour un objet idolâtré, avec la plus inconstante mobilité pour tout ce qui lui est étranger; une taciturnité sombre est souvent interrompue par des saillies passagères d'une gaîté vive et comme convulsive. En avançant vers une vieillesse précoce, le corps se flétrit et se dessèche, la morosité naturelle du caractère se renforce par le progrès de l'âge, le trouble croissant de la raison finit par une sorte d'aliénation d'esprit, ou plutôt par une association bizarre et forcée d'un certain ordre d'idées, avec les émotions les plus vives et les plus tumultueuses.

DCXLV. Le caractère propre de la mélancolie est de consister en général dans une lésion des fonctions intellectuelles et affectives, c'est-à-dire que le mélancolique est comme possédé par une idée exclusive ou une série particulière d'idées

avec une passion dominante et plus ou moins extrême, comme un état habituel de frayeur, des regrets profonds, une aversion des plus fortes, ou bien l'enthousiasme religieux, un amour des plus passionnés, une joie folle et rayonnante. Sous ce point de vue, rien n'est plus contraire à la méthode que de vouloir admettre des divisions de cette maladie en espèces suivant l'objet particulier sur lequel s'exerce une idée erronée, avec une passion exclusive, et de donner pour caractères distinctifs la panophobie ou frayeur nocturne, la démonomanie ou l'idée d'être possédé par le démon, le délire mélancolique dont Hoffmann a fait l'histoire, l'érotomanie ou la passion de l'amour portée au plus haut degré, la nostalgie ou le regret profond d'être éloigné de ses foyers, une sorte d'illusion et de charme qui fait croire qu'on jouit du bonheur suprême, la crainte superstitieuse des peines d'une autre vie, une aversion insupportable pour le mouvement, ou bien une mobilité extrême et un penchant irrésistible à se mouvoir et à courir continuellement sans but et sans motif, la singularité de se croire changé en chien, en lièvre, en loup ou dans un autre animal quelconque avec des penchans analogues. Toutes ces directions vicieuses que peuvent prendre l'entendement et la volonté sont sans doute très-propres à donner lieu à des développemens étendus

et très-piquans sur la nature humaine dans l'état de maladie, mais ne peuvent être prises pour fondemens de la division de la mélancolie en espèces; les médecins observateurs en ont cependant tiré un grand parti pour le traitement, et on peut voir dans les ouvrages de Houlier, de Tulpius, de Marcellus Donatus, de Bonet, etc. non moins que dans les Ephémérides des Curieux de la Nature et tous les recueils d'observations, des exemples nombreux de guérisons opérées par quelque moyen adroit ou quelque artifice propre à détruire l'idée exclusive qui fait l'objet particulier de la mélancolie. On sait aussi qu'une impression forte et brusque, comme ce qu'on appelle bain de surprise, a rempli quelquefois les mêmes vues; mais on doit aussi convenir que lorsque la mélancolie est invétérée, on doit peu espérer d'en obtenir la guérison; et lors même qu'elle est récente, on doit surtout lui opposer un changement notable dans la manière de vivre, des exercices de corps variés, la dissipation, des passe-temps agréables, des voyages aux eaux minérales, et dans des cas particuliers d'une mélancolie par la répercussion d'une affection cutanée, de la suppression d'une hémorragie habituelle, d'une rétrocession de la goutte, etc. diriger le traitement d'après la nature de la cause évidente qui a produit la maladie.

DCXLVI. Les principes du traitement de la mélancolie ont été reconnus bien long-temps avant l'origine de la médecine grecque, et il paroît même que cette maladie remonte jusqu'aux siècles éclairés de l'ancienne Egypte. Aux deux extrémités de cette contrée, qui étoit alors très-peuplée et très-florissante, il y avoit des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendoient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondoient leur guérison prétendue miraculeuse par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer : jeux, exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades ; les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmoient souvent leurs oreilles ; ils se promenoient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché : tantôt on leur faisoit respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés, et au milieu de concerts champêtres ; tantôt on les conduisoit dans des îles riantes, où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procuroit des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des sociétés agréables et choisies ; tous les momens enfin étoient consacrés à quelque scène comique, à des danses grotesques, à un système

d'amusemens diversifiés et soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces saints lieux, les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable, et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvoient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes, et d'opérer souvent des changemens salutaires, qu'on avoit soin de faire valoir pour inspirer la confiance et établir le crédit des divinités tutélaires ?

Manie.

DCXLVII. Hippocrate s'est borné à noter quelques-unes des terminaisons de la manie ; les autres princes de la médecine, Arétée, Cœlius Aurelianus, Alexandre de Tralles, donnent des résultats profonds de leurs observations, soit sur le caractère de cette maladie, soit sur ses principes généraux de traitement ; mais ils n'ont fait, pour ainsi dire, qu'ouvrir une vaste carrière à des recherches ultérieures, sur les causes éloignées de l'aliénation d'esprit en général, sur la distinction de celle qui est continue ou périodique, sur les symptômes des accès maniaques, sur la direction des hospices des

insensés, etc. On trouve quelques observations isolées sur la manie, dans des recueils d'histoires particulières des maladies qu'on n'a cessé de faire depuis le renouvellement des sciences en Europe; mais nul ouvrage fondamental, nul corps de doctrine, n'avoit rempli encore cette lacune en médecine, et les fondateurs mêmes des trois écoles célèbres du commencement de ce siècle, Stahl, Hoffmann, Boerhaave, n'ont que très-peu ajouté sur cet objet aux connoissances qu'on avoit précédemment acquises. En Angleterre même, où la philosophie a ouvert aux insensés des asyles dignes d'une nation éclairée, et où les vrais principes de leur traitement paroissent avoir été approfondis, on n'a publié encore que quelques écrits très-superficiels, ou peut-être même qu'on affecte un silence mystérieux sur un art dont on se fait une gloire de posséder exclusivement le secret. La ci-devant société de médecine de Paris proposa pour sujet d'un prix en 1789, d'indiquer les *moyens les plus efficaces de traiter les malades dont l'esprit est aliéné avant la vieillesse*. Un travail que j'avois commencé depuis quelques années, sur la distinction des diverses espèces de manies, et sur les moyens d'en diriger le traitement, fut alors rédigé au milieu des troubles de la révolution, et communiqué à la même société; mais une nouvelle

carrière d'instruction s'est ouverte pour moi dans la suite par l'exercice de la médecine dans l'hospice de Bicêtre, où j'ai eu sous mes yeux, pendant environ deux ans, près de deux cents insensés, et où j'ai pu, par conséquent, faire les recherches les plus exactes et les plus variées sur la manie, bien plus pour connoître le caractère particulier de ses symptômes et ses diverses espèces que pour faire l'essai des différens moyens pris de la pharmacie pour tenter de la guérir : car la partie de cet hospice, destinée aux aliénés, ne renfermoit que ceux qui avoient déjà subi un ou plusieurs traitemens actifs au grand Hospice d'humanité ; c'est ce qui a donné lieu à l'ouvrage que j'ai publié en l'an 9 de la république (*Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* ou *la manie*). L'hospice de la Salpêtrière où les aliénées sont conduites pour y subir un traitement médical, depuis le mois de germinal an 10, m'a ouvert une nouvelle carrière d'observations et de recherches, surtout pour l'aliénation mentale des femmes, et les résultats en seront publiés année par année.

DCXLVIII. La manie est une maladie encore trop peu connue pour que je me dispense d'en tracer ici les caractères distinctifs d'après des recherches exactes. Je crois donc devoir rapporter ici l'histoire générale des accès maniaques, prise

du traité que j'ai publié sur cette maladie, pour en faire bien observer les formes et les variétés et renvoyer d'ailleurs à cet ouvrage pour le traitement. La nature des affections propres à donner naissance à la manie périodique, et les affinités de cette maladie avec la mélancolie et l'hypocondrie, doivent faire présumer que le siége primitif en est presque toujours dans la région épigastrique, et que c'est de ce centre que se propagent, comme par une espèce d'irradiation, les accès de manie. L'examen attentif de leurs signes précurseurs donne encore des preuves bien frappantes de l'empire si étendu que Lacaze et Bordeu donnent à ces forces épigastriques, et que Buffon a si bien peint dans son Histoire naturelle; c'est même toute la région abdominale qui semble entrer bientôt dans cet accord sympathique. Les aliénés, au prélude des accès, se plaignent d'un resserrement dans la région de l'estomac, du dégoût pour les alimens, d'une constipation opiniâtre, des ardeurs d'entrailles qui leur font rechercher des boissons rafraîchissantes; ils éprouvent des agitations, des inquiétudes vagues, des terreurs paniques, des insomnies; bientôt après le désordre et le trouble des idées se marquent au dehors par des gestes insolites, par des singularités dans la contenance et les mouvemens du corps, qui ne peuvent que

frapper vivement un œil observateur. L'insensé tient quelquefois sa tête élevée et ses regards fixés vers le ciel ; il parle à voix basse, il se promène et s'arrête tour à tour avec un air d'admiration raisonnée, ou une sorte de recueillement profond. Dans d'autres aliénés, ce sont de vains excès d'une humeur joviale et des éclats de rire immodérés. Quelquefois aussi, comme si la nature se plaisoit dans les contrastes, il se manifeste une taciturnité sombre, une effusion de larmes sans cause connue, ou même une tristesse concentrée et des angoisses extrêmes. Dans d'autres cas, la rougeur presque subite des yeux, le regard étincelant, le coloris des joues, une loquacité exubérante, font présager l'explosion prochaine de l'accès, et la nécessité urgente d'une étroite reclusion. Un aliéné parloit d'abord avec volubilité, il poussoit de fréquens éclats de rire, il versoit ensuite un torrent de larmes ; et l'expérience avertissoit de le renfermer promptement, car ses accès étoient de la plus grande violence, et il mettoit en pièces tout ce qui tomboit sous ses mains. C'est par des visions extatiques durant la nuit que préludent souvent les accès de dévotion maniaque ; c'est aussi quelquefois par des rêves enchanteurs et par une prétendue apparition de l'objet aimé sous les traits d'une beauté ravissante, que la manie par amour éclate quel-

quefois avec fureur, après des intervalles plus ou moins longs de raison et de calme.

DCXLIX. Celui qui a regardé la colère comme une fureur ou manie passagère (*ira furor brevis est*), a exprimé une pensée très-vraie, et dont on sent d'autant plus la profondeur, qu'on a été plus à portée d'observer et de comparer un grand nombre d'accès de manie, puisqu'ils se montrent en général sous la forme d'un emportement prolongé plus ou moins fougueux. Ce sont bien plus ces émotions d'une nature irascible, que le trouble dans les idées ou les singularités bizarres du jugement, qui constituent le vrai caractère de ces accès : aussi trouve-t-on le nom de *manie* comme synonyme de celui de *fureur*, dans les écrits d'Arétée et de Cœlius Aurelianus, qui ont excellé dans l'art d'observer. On doit seulement reprendre la trop grande extension qu'ils donnoient à ce terme, puisqu'on observe quelquefois des accès sans fureur, mais presque jamais sans une sorte d'altération ou de perversion des qualités morales. Un homme devenu maniaque par les événemens de la révolution, repoussoit avec rudesse, au moment de l'accès, un enfant qu'il chérissoit tendrement en tout autre temps. J'ai vu aussi un jeune homme plein d'attachement pour son père, l'outrager, ou chercher même à le frapper dans ses accès périodiques

et nullement accompagnés de fureur. Je pourrois citer quelques exemples d'aliénés, connus d'ailleurs par une probité rigide durant leurs intervalles de calme, remarquables, pendant leurs accès, par un penchant irrésistible à voler et à faire des tours de filouterie. Un autre aliéné, d'un naturel pacifique et très-doux, sembloit inspiré par le démon de la malice durant ses accès; il étoit alors sans cesse dans une activité malfaisante, il enfermoit ses compagnons dans les loges, les provoquoit, les frappoit, et suscitoit à tout propos des sujets de querelle et de rixe. Mais comment concevoir l'instinct destructeur de quelques insensés, sans cesse occupés à déchirer et à mettre en lambeaux tout ce qu'ils peuvent atteindre? C'est sans doute quelquefois par une erreur de l'imagination, comme le prouve l'exemple d'un insensé qui déchiroit le linge et la paille de sa couche, qu'il prenoit pour un tas de serpens et de couleuvres entortillés. Mais parmi ces furieux, il y en a aussi dont l'imagination n'est point lésée, et qui éprouvent une propension aveugle et féroce à tremper leurs mains dans le sang, et à déchirer les entrailles de leurs semblables. C'est un aveu que j'ai reçu, en frissonnant, de la bouche même d'un de ces maniaques dans ses intervalles de tranquillité. Pour compléter enfin ce tableau d'une atrocité

automatique, je puis citer l'exemple d'un aliéné qui tournoit contre lui comme contre les autres sa fureur forcenée. Il s'étoit amputé lui-même la main avec un couperet avant d'arriver à Bicêtre, et malgré ses liens, il cherchoit à approcher ses dents de sa cuisse pour la dévorer. Ce malheureux a fini par succomber dans un de ces accès de rage maniaque et suicide.

DCL. On sait que Condillac, pour mieux remonter, par l'analyse, à l'origine de nos connoissances, suppose une statue animée, et successivement douée des fonctions de l'odorat, du goût, de l'ouïe, de la vue et du tact; et c'est ainsi qu'il parvient à indiquer les idées qui doivent être rapportées à des impressions diverses. N'importe-t-il point de même à l'histoire de l'entendement humain de pouvoir considérer d'une manière isolée ses diverses fonctions, comme l'attention, la comparaison, le jugement, la réflexion, l'imagination, la mémoire et le raisonnement, avec les altérations dont ces fonctions sont susceptibles? Or un accès de manie offre toutes ces variétés qu'on pourroit rechercher par voie d'abstraction : tantôt ces fonctions sont toutes ensemble abolies, affoiblies, ou vivement excitées pendant les accès; tantôt cette altération ou perversion ne tombe que sur une seule ou plusieurs d'entre elles. Les bornes de ce Mémoire ne me

permettent que d'indiquer ces faits, qui sont exposés en détail dans mon ouvrage sur les insensés. Il n'est pas rare de voir quelques-uns d'entre eux plongés, pendant leurs accès, dans une idée exclusive qui les absorbe tout entiers, et qu'ils manifestent dans d'autres momens; ils restent immobiles et silencieux dans un coin de leur loge, repoussent avec rudesse les services qu'on veut leur rendre, et n'offrent que les dehors d'une stupeur sauvage. N'est-ce pas là porter l'attention au plus haut degré, et la diriger avec la dernière vivacité sur un objet unique? D'autres fois l'insensé, durant son accès, s'agite sans cesse; il rit, il chante, il crie, il pleure tour à tour, et montre la mobilité la plus versatile, sans que rien puisse le fixer un seul moment. J'ai vu des maniaques refuser d'abord avec la plus invincible obstination toute nourriture par une suite de préjugés religieux, être ensuite fortement ébranlés par le ton impérieux et menaçant du concierge, passer plusieurs heures dans une sorte de lutte intérieure entre l'idée de se rendre coupables envers la divinité, et celle de s'exposer à de mauvais traitemens, céder enfin à la crainte, et se déterminer à prendre des alimens: n'est-ce point là comparer des idées après les avoir fortement méditées? D'autres fois l'insensé paroît incapable de cette comparaison, et il ne

peut sortir de la sphère circonscrite de son idée primitive. Le jugement paroît quelquefois entièrement oblitéré pendant l'accès, et l'aliéné ne prononce que des mots sans ordre et sans suite, qui supposent les idées les plus incohérentes. D'autres fois le jugement est dans toute sa vigueur et sa force; l'aliéné paroît modéré, et il fait les réponses les plus justes et les plus précises aux questions des curieux, et si on lui rend la liberté, il entre dans le plus grand accès de rage et de fureur, comme l'ont prouvé les déplorables événemens des prisons au 2 septembre de l'an 2e de la République. Cette sorte de manie est même si commune, que j'en ai vu huit exemples à la fois dans l'hospice, et qu'on lui donne le nom vulgaire de *folie raisonnante*. Il seroit superflu de parler des écarts de l'imagination, des visions fantastiques (1), des transformations idéales en

---

(1) J'ai vu, dans l'hospice de Bicêtre, quatre insensés qui se croyoient revêtus de la puissance suprême, et qui prenoient le titre de Louis XVI; un autre croyoit être Louis XIV, et me flattoit quelquefois de l'espoir de devenir un jour son premier médecin. L'hospice n'étoit pas moins richement doté en divinités; en sorte qu'on désignoit ces insensés par leur pays natal: il y avoit le dieu de Mézières, le dieu de la Marche, celui de Bretagne.

généraux d'armée, en monarques, en divinités; illusions qui font le caractère des affections hypocondriaques et mélancoliques, si fréquemment observées et décrites sous toutes les formes par les auteurs. Comment peut-on manquer de les retrouver dans la manie, qui n'est souvent que le plus haut degré de l'hypocondrie et de la mélancolie? Il y a de singulières variétés pour la mémoire, qui semble quelquefois être entièrement abolie, en sorte que les insensés, dans leurs intervalles de calme, ne conservent aucun souvenir de leurs écarts et de leurs actes d'extravagance; mais d'autres insensés se retracent vivement toutes les circonstances de l'accès, tous les propos outrageans qu'ils ont tenus, tous les emportemens auxquels ils se sont livrés; ils deviennent sombres et taciturnes pendant plusieurs jours; ils vivent retirés au fond de leurs loges, et sont pénétrés de repentir, comme si on pouvoit leur imputer ces écarts d'une fougue aveugle et irrésistible. La réflexion et le raisonnement sont visiblement lésés ou détruits dans la plupart des accès de manie; mais on en peut citer aussi où l'une et l'autre fonction de l'entendement subsistent dans toute leur énergie, ou se rétablissent promptement lorsqu'un objet vient à fixer les insensés au milieu de leurs divagations chimériques. J'engageai un jour un d'entre eux, d'un

esprit très-cultivé, à m'écrire une lettre au moment même où il tenoit les propos les plus absurdes, et cependant cette lettre, que je conserve encore, est pleine de sens et de raison. Un orfévre, qui avoit l'extravagance de croire qu'on lui avoit changé sa tête, s'infatua en même temps de la chimère du mouvement perpétuel ; il obtint ses outils, et il se livra au travail avec la plus grande obstination. On imagine bien que la découverte n'eut point lieu ; mais il en résulta des machines très-ingénieuses, fruit nécessaire des combinaisons les plus profondes. Tout cet ensemble de faits peut-il se concilier avec l'opinion d'un siége ou principe unique et indivisible de l'entendement ? Que deviennent alors des milliers de volumes sur la métaphysique ?

DCLI. On doit espérer que la médecine philosophique fera désormais proscrire ces expressions vagues et inexactes d'*images tracées dans le cerveau*, d'*impulsion inégale du sang dans les différentes parties de ce viscère*, de *mouvement irrégulier des esprits animaux*, etc. expressions qu'on trouve encore dans les meilleurs ouvrages sur l'entendement humain, et qui ne peuvent plus s'accorder avec l'origine, les causes et l'histoire des accès de manie. L'excitation nerveuse qui en caractérise le plus grand nombre, ne se marque pas seulement au physique par un

excès de force musculaire et une agitation continuelle de l'insensé, mais encore au moral par un sentiment profond de supériorité de ses forces, et par une haute conviction que rien ne peut résister à sa volonté suprême: aussi est-il doué alors d'une audace intrépide, qui le porte à donner un libre essor à ses caprices extravagans, et dans les cas de répression, à livrer un combat au concierge et aux gens de service, à moins qu'on ne vienne en force et qu'on ne se rassemble en grand nombre, c'est-à-dire qu'il faut, pour le contenir, un appareil imposant qui puisse agir fortement sur son imagination, et le convaincre que toute résistance seroit vaine: c'est là un grand secret dans les hospices bien ordonnés, de prévenir des accidens funestes dans des cas inopinés, et de concourir puissamment à la guérison de la manie. J'ai vu aussi quelquefois cette excitation nerveuse devenir extrême et incoercible. Un insensé, calme depuis plusieurs mois, est tout-à-coup saisi de son accès durant un tour de promenade; ses yeux deviennent étincelans et comme hors des orbites; son visage, le haut du cou et de la poitrine, prennent la rougeur du pourpre; il croit voir le soleil à quatre pas de distance, il dit éprouver un bouillonnement inexprimable dans sa tête, et avertit qu'on l'enferme promptement, parce qu'il n'est plus le maître de contenir

sa fureur. Il continua, pendant son accès, de s'agiter avec violence, de croire voir le soleil à ses côtés, de parler avec une volubilité extrême, et de ne montrer que désordre et confusion dans ses idées. D'autres fois, cette réaction de forces épigastriques sur les fonctions de l'entendement, loin de les opprimer ou de les obscurcir, ne fait qu'augmenter leur vivacité et leur énergie, soit en devenant plus modérée, soit que la culture antérieure de l'esprit et l'exercice habituel de la pensée servent à la contrebalancer. L'accès semble porter l'imagination au plus haut degré de développement et de fécondité, sans qu'elle cesse d'être régulière et dirigée par le bon goût. Les pensées les plus saillantes, les rapprochemens les plus ingénieux et les plus piquans, donnent à l'insensé l'air surnaturel de l'inspiration et de l'enthousiasme. Le souvenir du passé semble se dérouler avec facilité, et ce qu'il avoit oublié dans ses intervalles de calme, se reproduit alors à son esprit avec les couleurs les plus vives et les plus animées. Je m'arrêtois quelquefois avec plaisir auprès de la loge d'un homme de lettres qui, pendant son accès, discouroit sur les événemens de la révolution avec toute la force, la dignité et la pureté du langage qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus profondément instruit et du jugement le plus

sain (1) : dans tout autre temps, ce n'étoit plus qu'un homme très-ordinaire. Cette exaltation, lorsqu'elle est associée à l'idée chimérique d'une puissance suprême ou d'une participation à la nature divine, porte la joie de l'insensé jusqu'aux jouissances les plus extatiques, et jusqu'à une sorte d'enchantement et d'ivresse du bonheur. Un insensé renfermé dans une pension de Paris, et qui, durant ses accès, se croyoit le prophète Mahomet, prenoit alors l'attitude du commandement et le ton de l'envoyé du Très-Haut ; ses traits étoient rayonnans, et sa démarche pleine de majesté. Un jour que le canon tiroit à Paris

(1) Un insensé guéri par le fameux Willis, fait ainsi l'histoire des accès qu'il avoit éprouvés lui-même. « J'attendois, dit-il, toujours avec impatience l'accès » d'agitation, qui duroit dix ou douze heures, plus » ou moins, parce que je jouissois, pendant sa durée, » d'une sorte de béatitude. Tout me sembloit facile, » aucun obstacle ne m'arrêtoit en théorie, ni même » en réalité ; ma mémoire acquéroit tout-à-coup une » perfection singulière ; je me rappelois de longs pas- » sages des auteurs latins : j'ai peine à l'ordinaire à » trouver des rimes dans l'occasion, et j'écrivois alors » en vers aussi rapidement qu'en prose. J'étois rusé, » et même malin, fertile en expédiens de toute es- » pèce... ». (*Biblioth. Britann.*).

pour des événemens de la révolution, il se persuade que c'est pour lui rendre hommage; il fait faire silence autour de lui, il ne peut plus contenir sa joie, et il manifeste peut-être l'image la plus vraie de l'inspiration surnaturelle, ou plutôt de l'illusion fantastique des anciens prophètes.

DCLII. Un des caractères remarquables de l'excitation nerveuse propre au plus grand nombre des accès de manie, est de porter au plus haut degré la force musculaire, et de faire supporter avec impunité les extrêmes de la faim et d'un froid rigoureux; vérités anciennement connues, mais trop généralement appliquées à toute sorte de manie et à toutes ses périodes. J'ai vu des exemples d'un développement des forces musculaires qui tenoit du prodige, puisque les liens les plus puissans cédoient aux efforts du maniaque avec une facilité propre à étonner encore plus que le degré de résistance vaincue. Combien l'insensé devient encore plus redoutable, s'il a ses membres libres, par la haute idée qu'il a de sa supériorité! Mais cette énergie de la contraction musculaire est loin de se remarquer dans certains accès périodiques, où il règne plutôt un état de stupeur, et on ne la retrouve plus en général dans les intervalles des accès. On n'a pas moins à se défier des propositions trop générales

sur la facilité qu'ont les insensés de supporter la faim la plus extrême, puisque certains accès, au contraire, sont marqués par une voracité singulière, et que la défaillance suit promptement le trop peu de nourriture. On parle d'un hôpital de Naples, où une diète sévère, et propre à exténuer l'insensé, est un des fondemens du traitement. Il seroit difficile de remonter à l'origine de ce principe singulier, ou plutôt de ce préjugé destructeur. Une malheureuse expérience qui a été la suite des derniers temps de disette, n'a que trop appris à Bicêtre que le défaut de nourriture n'est propre qu'à exaspérer et à prolonger la manie, lorsqu'il ne la rend point mortelle (1). D'un autre côté, un des symptômes les plus dangereux et les plus à craindre durant certains accès, est le refus obstiné de toute nourriture, refus que j'ai vu quelquefois se prolonger quatre, sept, ou même quinze jours de suite, sans perte de la vie,

---

(1) Avant la révolution, la ration journalière du pain étoit seulement d'une livre et demie; la distribution étoit faite le matin, ou plutôt dévorée à l'instant, et une partie du jour se passoit ensuite dans une sorte de délire famélique. En 1792, cette ration fut portée à deux livres, et la distribution en étoit faite le matin, à midi et le soir, avec une soupe soigneusement préparée : c'est sans doute la cause de

pourvu qu'on fournît une boisson copieuse et fréquente. Que de moyens moraux, que d'expédiens ne faut-il point alors employer pour triompher de cette obstination aveugle ! La constance et la facilité avec lesquelles certains insensés supportent le froid le plus rigoureux et le plus prolongé, semblent supposer un dégré singulier d'intensité dans la chaleur animale, qu'il seroit curieux de connoître au thermomètre, si l'expérience en étoit possible dans tout autre temps que dans celui du calme. Au mois de nivôse de l'an 3e, et durant certains jours où le thermomètre indiquoit 10, 11 et jusqu'à 16 degrés au-dessous de la glace, un insensé ne pouvoit garder sa couverture de laine, et il restoit assis en chemise sur le parquet de sa loge; le matin, à peine ouvroit-on sa porte qu'on le voyoit courir en chemise dans l'intérieur de l'hospice, prendre la glace ou la neige à poignées, l'appliquer et la lais-

la différence de la mortalité qu'on remarque en faisant un relevé exact des registres. Sur cent dix insensés reçus dans l'hospice en 1784, il en mourut cinquante-sept, c'est-à-dire, plus de la moitié. Le rapport fut de quatre-vingt-quinze à cent-cinquante et un, en 1788; au contraire, durant l'an 2 et l'an 3 de la République, il n'en est mort que le huitième sur le nombre total.

ser fondre sur sa poitrine avec une sorte de délectation, et comme on respireroit l'air frais durant la canicule. Mais d'un autre côté, combien d'insensés ne sont-ils pas vivement affectés par le froid, même durant leurs accès ? Avec quel empressement général ne les voit-on point se précipiter en hiver dans les chauffoirs ? Et n'arrive-t-il point chaque année des accidens par la congélation des pieds ou des mains, lorsque la saison est très-rigoureuse ?

DCLIII. Les réciprocités singulières ou la correspondance entre les affections morales et les fonctions de l'entendement, ne se marquent pas moins au déclin et à la terminaison des accès, que durant leur cours. L'insensé méconnoît souvent son état, et demande à contre-temps d'être rendu à la liberté dans l'intérieur de l'hospice, comme s'il n'y avoit rien à craindre de sa fougue emportée ; et c'est alors au surveillant de donner des réponses évasives, sans chercher à le contrarier et à le rendre plus furieux. D'autres fois l'insensé apprécie avec justesse son état, demande lui-même qu'on prolonge sa reclusion, parce qu'il se sent encore dominé par ses penchans impétueux ; il semble en calculer froidement la diminution progressive, et il indique sans se méprendre l'instant où il n'y a plus à craindre de ses écarts. Que d'habitude, de discernement

et d'assiduité ne faut-il point de la part du surveillant pour bien saisir toutes ces nuances! Les accès qui, après avoir duré avec plus ou moins de violence pendant la saison des chaleurs, se terminent au déclin de l'automne, ne peuvent qu'amener une sorte d'épuisement qui se marque par un sentiment général de lassitude, un abattement qui va quelquefois jusqu'à la syncope, une confusion extrême dans les idées, et, dans quelques cas, un état de stupeur et d'insensibilité, ou bien une morosité sombre et la plus profonde mélancolie. Souvent l'aliéné reste étendu dans son lit et sans mouvement; ses traits sont altérés et son pouls foible et déprimé. C'est alors que le concierge a besoin de redoubler de surveillance, surtout dans les froids rigoureux, pour empêcher que l'aliéné ne succombe dans cet état d'atonie. On est obligé de l'échauffer, de lui donner quelques cordiaux, d'étendre sur lui trois ou quatre couvertures de laine. Si ce changement brusque arrive pendant la nuit, il peut devenir mortel par le défaut de secours; ce qui doit engager un surveillant zélé à faire des rondes fréquentes à l'époque des premiers froids; et c'est ce qu'on fait régulièrement dans l'hospice de Bicêtre. Un prisonnier autrichien fut conduit dans cet hospice, à titre de maniaque, et resta deux mois dans une agitation violente et conti-

nuelle, chantant ou criant sans cesse, et mettant en pièces tout ce qui tomboit sous sa main. Il éprouvoit d'ailleurs une telle voracité, qu'il mangeoit jusqu'à quatre livres de pain par jour. Sa manie se calma dans la nuit du 3 au 4 brumaire de l'an 3. Le matin on le trouva raisonnable, mais dans un état extrême de débilité. On lui donna à manger, et il fit quelques tours de promenade dans les cours. Le soir, en rentrant dans sa loge, il dit éprouver un sentiment de froid, et on chercha à l'échauffer en multipliant les couvertures de laine. Dans la ronde que le concierge fit quelques heures après, il trouva cet aliéné mort dans son lit, dans la position qu'il avoit prise en se couchant (1). La même nuit fut également funeste à un autre aliéné, malgré l'attention qu'avoit eue le surveillant de faire des rondes fréquentes.

DCLIV. L'homme éclairé se garde de devenir l'écho d'une opinion générale : il la discute, et si

---

(1) Je trouve, dans le Journal de mes notes, que le mois de vendémiaire de l'an 3 avoit été tempéré, et que le 29 du même mois, le thermomètre indiquoit 8 degrés au-dessus de la glace. Le 3 brumaire, le vent passa au nord, on sentit un froid assez vif, et le lendemain matin, le thermomètre indiquoit à peine un degré au-dessus de la glace.

les faits évidens et bien rapprochés donnent un résultat contraire, il laisse les autres se complaire dans leur erreur, et il n'en goûte que mieux la vérité. Qu'importe donc qu'on répète sans cesse que la manie ne guérit jamais, que si ses accès disparoissent pour un temps, ils ne peuvent manquer de se reproduire, que tout traitement est inutile et illusoire? Il s'agit de savoir si cette opinion, généralement accréditée, s'accorde avec les faits observés en Angleterre et en France dans les hospices bien ordonnés. Pourquoi confondre les suites de l'imprévoyance avec les effets d'une application éclairée des vrais principes? La sensibilité profonde qui constitue en général le caractère des maniaques, et qui les rend susceptibles d'émotions les plus vives et de chagrins concentrés, les expose sans doute à des rechutes; mais ce n'est qu'une raison de plus de vaincre leurs passions suivant les conseils de la sagesse, et de fortifier leur ame par les maximes de morale des anciens philosophes: les écrits de Platon, de Plutarque, de Sénèque, de Tacite, les Tusculanes de Cicéron, vaudront bien mieux pour les esprits cultivés, que des formules artistement combinées de toniques et d'antispasmodiques. Lors même que ces remèdes moraux ne peuvent être mis en usage, la médecine préservative et fondée sur des principes élevés,

n'apprend-elle point à prendre des précautions à l'approche de la saison des chaleurs, à produire une heureuse diversion par des occupations sérieuses ou des travaux pénibles durant les intervalles de calme, à comprimer, pendant le rétablissement, les travers et les caprices des aliénés par une fermeté inflexible et un appareil de crainte, sans cesser de prendre en général le ton de la bienveillance et les voies de la douceur; à proscrire tout excès d'intempérance, tout sujet de tristesse et d'emportement; à prolonger enfin, autant qu'il est nécessaire, le séjour de l'aliéné dans l'hospice, et à prévenir sa sortie prématurée (1)? L'expérience a confirmé depuis long-temps l'utilité des mesures de prudence pour rendre les rechutes extrêmement

---

(1) On ne doit point confondre les rechutes produites après une sortie de l'hospice, exigée par les parens de l'aliéné, et malgré les conseils que leur donnent les personnes expérimentées, on ne doit point, dis-je, les confondre avec celles qui suivent une sortie revêtue des formes légales: les premières sont plus fréquentes, et on voit certains aliénés revenir à plusieurs reprises à l'hospice de Bicêtre. Mais ce n'est point là ce qu'on appelle une guérison; c'est une imprudence dont les suites avoient été calculées, et qui ne fait que mieux ressortir les vrais principes.

rares ou presque nulles. Je puis attester, par exemple, que sur vingt-cinq guérisons opérées à Bicêtre durant l'an 2e de la République, il n'y eut que deux rechutes, causées, l'une par l'ennui et le chagrin, et l'autre, après cinq années de rétablissement, par une tristesse profonde qu'on peut regarder comme la cause primitive de la manie.

DCLV. Parmi les exemples d'aliénés dont j'ai dirigé le traitement depuis que j'ai publié mon ouvrage sur cette maladie, je crois devoir choisir un des plus singuliers et des plus remarquables. Un jeune homme âgé de vingt-sept ans, d'une stature élevée, d'un caractère entier, habile chimiste, partage son temps entre les plaisirs de l'amour et des recherches chimiques faites au fourneau de réverbère; pour s'exciter et se tenir éveillé, il inspire des liqueurs alcoolisées, du muriate oxygéné de potasse, arrose son appartement avec l'eau de Cologne. Après huit jours d'excès amoureux et d'étude, il pense avoir trouvé ce qu'il cherche dans ses creusets: aussitôt il conçoit les projets de fortune les plus extravagans; toutes ses idées se confondent d'une manière effrayante; il menace tous ceux qui tentent de lui donner des conseils, il ne voit par-tout que des hommes qui veulent lui ravir son amante ou le contrarier, son amante seule peut modérer

son exaltation et le maîtriser. Mais ayant été laissé seul un instant (c'étoit le second jour de la maladie), il se croit abandonné, il se précipite avec une chaise sur une femme qu'on a laissée auprès de lui, il la renverse, la frappe et l'ensanglante; il ne se possède plus alors, il court à sa croisée, ne se donne pas le temps de l'ouvrir, casse un carreau, et se précipitant d'un quatrième étage, il tombe sur le pavé; on accourt, on le trouve debout. Le lendemain saignée copieuse du bras droit; on panse la jambe droite dont le péroné est fracturé dans son tiers inférieur. Quatrième jour de la maladie, le malade fut confié à mes soins, et fut transporté dans la maison de traitement des Aliénés du cit. Esquirol (1): visage pâle, les yeux fixes, la voix brève et forte, confusion complète dans les idées. « Il n'y a qu'une » chose, disoit-il sans cesse, ma découverte va » tout changer : nous étions des bêtes, nous au- » rons de l'esprit; une seule idée doit remplacer

---

(1) Cette maison, uniquement destinée à traiter les aliénés, est située vis-à-vis la Salpêtrière, n° 8; elle est dirigée par le cit. *Esquirol*, un de mes élèves, qui s'occupe particulièrement du traitement de la manie, en mettant en pratique les principes que j'ai développés dans mon *Traité de l'aliénation mentale*. Déjà de nombreux succès rendent cet établissement recommandable.

» toutes les autres, elle suffit pour arriver à » tout..... Je suis dieu, je suis père de l'univers, vous êtes tous mes enfans; donnez-moi » de l'eau de Cologne, entendons-nous, tout » ira bien ». La fureur est exprimée dans tous ses traits, le visage s'enflamme, les yeux deviennent étincelans; si l'on s'approche, si on veut lui faire faire quelque chose, il prodigue un torrent d'injures, menace de tout exterminer, il tombe dans une sorte de roideur tétanique. Bientôt, comme rendu à lui-même, il cède et consent à tout. Tantôt rêvasseries taciturnes, tantôt vociférations, juremens, ou bien affaissement comateux. Boisson acidulée, émulsionnée. La nuit se passe en cris effrénés, pouls dur, peu fréquent. Huitième jour, sueur abondante très-fétide, urine copieuse, le pouls est moins dur et s'est relevé un peu. Douzième, nuit très-agitée, fausses perceptions, il croit voir des chats, des chiens, des loups; par intervalles sorte de tétanos passager; éruption de boutons sur toutes les régions dorsales et costales. Quinzième, les boutons sont pleins d'un fluide diaphane, ils crèvent le lendemain, sommeil pour la première fois. Dès ce jour, diminution des mouvemens convulsifs et tétaniques; on rase la tête, lotions fréquentes d'oxycrat, boisson abondante éguisée d'un grain de tartrite antimonié de potasse. Vingt-quatrième, momens

lucides, mais dans d'autres, même état de délire; fausses perceptions; il casse, brise, déchire, tantôt par une sorte de malice préméditée, tantôt par une impulsion involontaire; il parle de mystères, de cabale, de pierre philosophale, écrit des phrases symboliques, trace des figures hiéroglyphiques sur les murs; faim dévorante, urine abondante, les boutons sont desséchés. Trente-cinquième, il demande avec intérêt des nouvelles de ses parens, de ses amis à quelqu'un de son pays; il fait effort pour converser, mais l'incohérence de ses idées ne lui permet pas de suivre long-temps la conversation. Quarante-sixième, il a pu descendre dans le jardin, s'aidant de la jambe gauche. Cinquante-deuxième, obstination à rester au soleil; alors il devient rouge, les yeux fixes ou très-mobiles, le regard menaçant, il éprouve des secousses de tous les membres, du tronc, de la tête, et une sorte d'évanouissement passager; ces accidens sont les seuls qui restent de tous les symptômes nerveux qui se sont manifestés les vingt premiers jours; ils se renouvellent à la plus petite contrariété et toutes les fois que le malade reste le visage tourné vers le soleil; déjections plus régulières, moins noires, sommeil quelquefois avec rêves pénibles; le délire roule sur les mêmes objets, mais laisse plus de temps pour la raison. Cinquante-septième, bains

tièdes de deux jours l'un ; les jours de bain le malade éprouve une amélioration très-sensible et progressive ; selles liquides, la faim est plus modérée, mais toujours impulsion à détruire, casser, salir. Soixante-treizième, cessation des bains généraux, bains de pied, promenade en voiture, retour complet de la raison, desir de ne revenir à ses habitudes que lorsque sa tête sera bien raffermie, mouvemens nerveux plus rares. Soixante-seizième, ptyalisme qui est devenu chaque jour plus rare, et n'a cessé que le troisième mois, nouveaux progrès vers la raison, desir de revoir son amante. Quatre-vingtième, vue de plusieurs personnes qui ont fait impression, depuis, quelques idées disparates, présomption en faveur de sa santé que rien ne peut plus altérer et qui ne demande plus que des ménagemens, volonté durement exprimée de revenir à ses anciennes occupations et de se marier. Bains de pied, boisson laxative. Dès cette époque le convalescent est allé voir ses amis et a cherché à conclure son mariage. Il est sorti le troisième mois très-bien portant, il a continué de temps en temps des bains généraux, s'est marié un mois et demi après. Son mariage précipité sans doute n'a pas nui à sa santé, qui depuis quinze mois se soutient très-bonne, malgré les grandes chaleurs de l'été, les inquiétudes inséparables d'un mariage mal assorti, et des occupations très-multipliées.

Somnambulisme.

DCLVI. L'imagination durant les songes ordinaires peut rappeler avec plus ou moins de force les objets qui l'ont vivement frappée; mais si dans cet état l'excitation est assez vive pour qu'on se livre au mouvement même dont on a l'habitude, que les muscles soient soumis à l'influence de la volonté, qu'on sorte de son lit, qu'on marche, qu'on parle ou qu'on renouvelle même les fonctions qu'on a coutume de remplir durant la veille, on est alors *somnambule* ou *noctambule*. Aristote lui-même connoissoit cet état équivoque de sommeil et de veille, et il parle de ceux qui en dormant se lèvent, marchent, parlent, distinguent aussi bien les objets que les hommes les mieux éveillés, sortent de leurs maisons, montent sur les arbres ou vont à la poursuite de leurs ennemis, et se remettent ensuite au lit où ils restent dans un sommeil qui ne paroît nullement interrompu par ces diverses actions (*lib. V de Gen. Anim.*). On trouve de semblables exemples dans les Mémoires de Trevoux (an 1714), dans la Philosophie de Gassendi, dans un ouvrage de Muratori (*della Forza, della Fantasia*), etc. Outre ceux que l'observation de chaque jour peut faire connoître, il paroît, en rapprochant différentes histoires de

somnambules, que leur état offre de grandes variétés pour les fonctions des sens; que les uns ont les yeux fermés, que d'autres aperçoivent distinctement les objets qui leur sont présentés; que certains n'entendent point, pendant que d'autres répondent avec précision aux questions qu'on leur propose. Un de ceux dont parle Muratori étoit fameux à Vicence, et son histoire a été exactement décrite par le médecin Pigati. Mais quelque dextérité qu'on suppose aux somnambules dans les fonctions qu'ils exercent, avec quelque agilité qu'ils échappent le plus souvent au danger, le nombre de ceux qui ont péri dans leurs courses nocturnes ou qui ont reçu des blessures graves, ne peut qu'inspirer des inquiétudes sur le sort des autres, et on doit circonscrire dans un petit espace les lieux où ils peuvent se transporter. Un seigneur italien, sujet à cet accident, faisoit habituellement environner son lit d'un fort réseau ou filet de cordes, qui l'empêchoit d'en sortir et le forçoit à s'éveiller par les efforts qu'il faisoit pour s'en débarrasser. On ne peut que remarquer un certain rapport entre un accès de manie sans délire et l'espèce d'excitation nerveuse qu'éprouve pendant la nuit le somnambule. Un jeune homme qui éprouvoit cette affection et que j'ai souvent eu occasion d'observer durant ses attaques, avoit un regard vif et animé, le visage

coloré, un ton de voix ferme, la plus grande agilité dans les membres, des réparties saillantes dans les entretiens qu'on se faisoit un jeu d'avoir avec lui. Dans la journée et durant l'état de veille, il étoit en général morne, taciturne, et paroissoit bien inférieur pour les facultés de l'entendement, à ce qu'il étoit dans ses illusions nocturnes.

DCLVII. Parmi les exemples les plus remarquables de somnambulisme, on doit compter ceux que rapporte Henricus-ab-Heerz, auteur connu par l'exactitude extrême qu'il mettoit à tracer l'histoire des maladies. Un jeune homme avec lequel il avoit été lié dès son enfance et qui s'appliquoit fortement à la poésie, s'étoit exercé en vain un certain jour à polir et à rendre plus corrects plusieurs vers qu'il avoit composés; il se lève pendant la nuit, ouvre son secrétaire, écrit et répète souvent à haute voix ce qu'il venoit d'écrire, en s'applaudissant lui-même et en poussant des éclats de rire, exhortant même un de ses amis qui étoit présent d'applaudir avec lui; il ferme ensuite son secrétaire, se remet dans son lit, et prolonge son sommeil jusqu'au moment où on vient l'éveiller, ignorant pleinement ce qui s'étoit passé. Le lendemain il rappelle avec inquiétude l'incorrection des vers du jour précédent; il visite son manuscrit, et il trouve remplies les lacunes qu'il avoit laissées : plein de surprise, et ne sachant

si c'étoit l'effet de son bon ou de son mauvais génie, il demanda à ses amis qui poussoient des éclats de rire, de lui dévoiler ce mystère; ils ne parvinrent qu'avec peine à lui persuader que c'étoit durant son sommeil qu'il avoit rempli cette tâche difficile. Le même auteur nous a transmis l'histoire d'un somnambule d'un autre caractère. Un religieux âgé de quarante-cinq ans étoit tourmenté depuis quinze années, et seulement certaines nuits, de rêves les plus horribles; il se croyoit alors menacé de la mort de la part de ses amis les plus intimes, ou des personnes avec lesquelles il n'étoit jamais entré en querelle; à chaque rêve, dans le cours de la même nuit, c'étoient de nouveaux meurtriers, c'étoient de nouvelles circonstances d'une mort violente; il croyoit tour à tour recevoir un coup de pistolet, un coup d'épée, ou une volée de coups de bâton; de semblables rêves se renouveloient trois ou quatre fois pendant la même nuit, surtout quelque temps après l'heure du coucher et rarement après minuit. L'espèce de terreur dont il étoit frappé étoit si vive, que quoiqu'on l'attachât soigneusement avec des cordes ou des draps de lit, quoiqu'on lui mît de forts liens aux pieds, il parvenoit par des agitations et des efforts les plus violens à s'en débarrasser, et il sortoit de son lit et même de la chambre avec un sentiment d'horreur

et des palpitations les plus violentes, et souvent il revenoit dans son lit avec un mouvement fébrile. Pendant tout ce trouble, il avoit les yeux ouverts, il entendoit le son des cloches, il pouvoit compter avec liberté les heures de la nuit, et il n'étoit privé de l'exercice de son jugement que relativement à l'objet de son rêve. Lorsqu'il augmentoit la dose ordinaire du vin dans ses repas, ces illusions nocturnes perdoient beaucoup de leur vivacité ou même n'avoient point lieu : ce moine étoit d'ailleurs d'une constitution robuste, d'un tempérament sanguin et naturellement gai, mais des études assidues et la méditation lui avoient communiqué une teinte de mélancolie. Henricus-ab-Heerz consulté, proposa, comme dans des cas de manie, l'usage de légers narcotiques, de pédiluves chauds, des bains tempérés, et pour faciliter son réveil, l'attention de lui faire flairer des sachets remplis de plantes aromatiques ; il ne négligea point les autres préceptes de l'hygiène, et il engagea cet homme pieux à prendre du relâche et à suspendre pendant long-temps les travaux pénibles de la prédication et ses études ordinaires.

Hydrophobie.

DCLVIII. C'est surtout dans les derniers temps (en 1780) que l'attention publique a été

fixée sur la rage ou hydrophobie par les recherches que le docteur Andry a publiées sur cette maladie (1). On trouve dans cet ouvrage la distinction des diverses espèces de rage, l'indication des remèdes tentés et prônés par l'aveugle empirisme, et enfin les préceptes d'un traitement méthodique marqué par des succès et adopté d'après une expérience éclairée. On a joint à ces recherches une histoire très-authentique, et par là très-précieuse, du traitement qui fut suivi à Senlis, sur quinze personnes mordues par un chien enragé, traitement dirigé avec le plus grand soin par des commissaires de la Société de médecine, au nombre desquels on comptoit Vicq d'Azyr et Thouret. Cinq de ces blessés moururent hydrophobes, les dix autres furent sauvés. La société, en proposant l'hydrophobie pour sujet d'un prix, fit encore éclore de nouveaux travaux sur cet objet, et cette compagnie savante publia, en 1784 un volume d'Observations et de Recherches nouvelles sur le vrai caractère et le traitement de cette cruelle et effrayante maladie. Elle reconnoît

(1) *Recherches sur la Rage*, par M. Andry, lues à la Société de médecine; nouvelle édition, augmentée dans quelques endroits, et suivie du traitement fait à Senlis, à quinze personnes mordues par un chien enragé. Paris, 1780.

dans cet ouvrage que le traitement local par les caustiques mérite surtout la plus grande attention; et quoiqu'elle ne prononce pas qu'il doit être le seul, elle le regarde comme le plus important et le plus indispensable. Deux ouvrages populaires ont servi ensuite à propager les vrais principes du traitement antihydrophobique; l'un fut publié par Enaux et Chaussier (*Méthode de traiter les morsures des animaux enragés*, etc. *Dijon*, 1785); l'autre par le docteur Portal (*Observations sur les effets des vapeurs méphitiques dans l'homme, sur les noyés*, etc. *et sur la rage*, etc. *Paris*, 1787).

DCLIX. L'hydrophobie (Nosogr. première édit.) avoit été placée dans l'ordre des maladies spasmodiques, par la considération de certaines analogies avec elles; mais un examen plus approfondi me l'a fait rapporter dans l'ordre des vésanies à cause des nombreuses affinités qu'elle manifeste dans ses accès avec la fureur maniaque sans délire, et dans ses intervalles de calme avec une mélancolie profonde; mais un caractère particulier qui la distingue, est une extrême sensibilité des organes des sens, et une horreur pour les liquides. Des faits rapportés dans les ouvrages de Marcellus Donatus, de Felix Platerus, de Pouteau, ou dans les Mémoires de la Société royale de Médecine, etc., ne laissent point de

doute sur l'existence de la rage spontanée qui peut être produite par une vive affection de l'ame, par des excès dans le régime, par des courses ou des travaux forcés, et une exposition aux ardeurs du soleil, quelquefois aussi sans cause apparente connue. Un jeune militaire dégoûté de la profession des armes et consterné par des chagrins domestiques, cherche la solitude et s'éloigne de ses camarades, ce qu'ils attribuent à un défaut de bravoure, et par manière de jeu ils entrent à minuit dans sa chambre, précédés d'un tambour qui battoit la charge, et s'écrient que les Autrichiens avoient passé le Rhin, et que tout étoit dans le plus grand danger : ce jeune homme éprouve à l'instant des convulsions effrayantes, son regard est furieux, il jette des cris horribles, et quelque propos rassurant qu'on lui tienne, il ne revient à lui qu'après un quart d'heure; dès lors sentiment d'ardeur et de constriction à la gorge, et nouvelles convulsions aussitôt qu'on lui présente de l'eau et du vinaigre, avec expuition d'une salive écumeuse et abondante. Le lendemain, lors de son admission à un hôpital militaire, nouvelles convulsions à l'aspect d'une boisson qui lui fut offerte, regard étincelant, respiration précipitée et irrégulière, pouls intermittent et à peine sensible, hurlemens affreux : cet accès dure une demi-heure, et le malade revient à lui-même,

se plaignant d'avoir en horreur les liquides, d'éprouver une grande chaleur à la gorge et une extrême pesanteur de tête. Prescription de bains et d'une potion antispasmodique qu'il ne peut prendre à cause des convulsions que renouvelle la seule vue des liquides; l'impression de la lumière lui devient insupportable, et on le place dans un cabinet peu éclairé; retour de plusieurs accès jusqu'à onze heures, époque de sa mort. Dans l'intervalle de ces accès la respiration étoit à peine gênée, le pouls étoit fort et développé, et le regard abattu. Le malade assura n'avoir jamais été mordu par aucun animal; il ne chercha lui-même à mordre que dans le dernier accès; mais quoiqu'il ne fût pas tenté de le faire dans les précédens, il prioit néanmoins les personnes qui l'environnoient de s'éloigner dès qu'il en pressentoit l'invasion. L'autopsie cadavérique n'apprit rien de particulier; la gorge contenoit seulement une mucosité assez abondante. (*Dissert. sur l'Hydrophobie*... Paris, an 11.)

DCLX. Il est peut-être singulier qu'après avoir parcouru une sphère immense et examiné les faits sans nombre publiés, soit dans les journaux ou les recueils d'observations, soit dans les traités particuliers sur l'hydrophobie communiquée par contagion, un médecin distingué par son érudition veuille révoquer en doute sa

vraie origine, et qu'il la rapporte dans tous les cas à la crainte ou à la manière dont l'imagination est frappée. Quoiqu'il y ait d'ailleurs une grande ressemblance entre les symptômes de la rage spontanée et de celle qui est communiquée, la première ne survient-elle pas immédiatement après l'action de la cause qui l'a produite, au lieu que l'autre a une époque d'incubation plus ou moins longue, comme toutes les maladies contagieuses, et qu'en cautérisant la morsure, on parvient dans le plus grand nombre de cas (1)

---

(1) Les principes du traitement local consistent à détruire les parties imprégnées de la salive de l'animal, ce qu'on peut faire dans tous les cas par les caustiques acides, salins et alcalins; mais c'est ce qu'on fait encore mieux avec le muriate d'antimoine liquide. On s'assure d'abord de la profondeur et de la direction des plaies, on les dilate ensuite s'il est nécessaire, ou on les ouvre si elles sont cicatrisées; après les avoir laissé saigner quelque-temps, on doit les laver avec une dissolution de trois grains de potasse dans une livre d'eau, et les panser avec de la charpie sèche. Le lendemain, après la levée du premier appareil, on promène sur toute l'étendue de la plaie un pinceau de linge imprégné de muriate d'antimoine, en touchant avec précaution les tendons, les vaisseaux et les nerfs; on couvre ensuite la plaie d'un large vésicatoire, et après la chute de l'escarre, on panse l'ulcère avec

à détruire le virus hydrophobique. N'a-t-on pas vu enfin des personnes très-confiantes dans l'efficacité des moyens préservatifs mis en usage, en être cependant atteintes, tandis que d'autres qui craignoient beaucoup en étoient préservées. La morsure d'ailleurs de l'animal enragé n'est pas le seul moyen de contagion, puisque l'application de sa salive sur la peau, le contact d'un objet infecté sur les lèvres, ou l'haleine même des hydrophobes, paroît avoir produit dans certains cas la maladie. Ordinairement après trente ou quarante jours, quelquefois plus tôt, inquiétude, tristesse, pusillanimité, tressaillemens involontaires, sommeil agité par des rêves sinistres, perte de l'appétit, recherche de la solitude, resserrement aux tempes, affections nerveuses variées; quelquefois les cicatrices ou les plaies se boursouflent avec douleur, et alors sentiment d'ardeur et de constriction à la gorge, déglutition difficile, horreur des liquides, agitation continuelle, chaleur brûlante à l'épigastre, visage rouge, voix forte, regard étonné et farouche, respiration gênée, pouls dur, tendu et inégal quelquefois, soif très-vive, mais resser-

---

des bourdonnets garnis d'un digestif, et on continue ainsi trente ou quarante jours, pour n'avoir plus à craindre les effets du virus.

rement douloureux de la gorge, horreur des liquides, frémissement général et contractions spasmodiques des muscles de la face; bientôt fièvre et délire, anxiétés extrêmes, crachotement fréquent d'une salive écumeuse, quelquefois grincemens des dents, envies de mordre et priapisme. L'aspect d'un liquide ou d'un corps brillant, la plus légère impression de l'air suffisent pour renouveler les accidens : à leur approche le malade prie ceux qui l'entourent de s'éloigner; mais peu à peu débilité du pouls, pâleur de la face, refroidissement des extrémités, et la mort pendant des convulsions ou une lipothymie; durée ordinaire de la maladie de trois ou quatre jours, et rarement parvient-elle au septième. Les résultats de l'autopsie cadavérique ont offert le plus souvent de grandes diversités dont la plupart peuvent tenir à des variétés individuelles ou à des circonstances accidentelles. Le traitement local indiqué ci-dessus, secondé par quelques moyens généraux, comme les bains, les boissons délayantes, et même des frictions mercurielles, paroissent les meilleurs préservatifs, en rapportant cependant toute la gloire du succès au traitement local. Mais si l'on veut être de bonne foi, peut-on méconnoître en général l'impuissance de la médecine lorsque l'hydrophobie est déclarée ? ou du moins, que

reste-t-il à tenter, si ce n'est de rouvrir les plaies si elles sont fermées, d'insister sur les frictions mercurielles, les bols antispasmodiques, et sur l'attention de faire éviter toutes les impressions des sens à cause de leur excitabilité extrême ?

Caractères distinctifs des Vésanies.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Hypocondrie nerveuse ou simple.

DCLXI. Suppression des hémorroïdes, dérangemens ou cessation de la menstruation, abus des médicamens, excès répétés d'intempérance, passage brusque d'une vie active et agitée au calme et au repos, travaux excessifs du cabinet.

Symptômes qui ont leur siége dans l'abdomen. Tension, et par intervalle gonflement de l'estomac et du conduit intestinal, nausées, dégoût avec des alternatives d'un appétit vorace, douleur gravative de l'estomac après le repas, éructations, rapports acides, coliques vagues, borborygmes, quelquefois constipation, d'autres fois diarrhée, par intervalles urine abondante et limpide. *Symptômes généraux.* Resserremens spasmodiques de la poitrine, difficulté de respirer, palpitations du cœur, céphalalgie,

vertiges, tintemens d'oreille, expuition fréquente, enfin inquiétudes, anxiétés, tristesse profonde, défiance la plus ombrageuse, terreurs paniques pour les causes les plus légères ou même sans causes, retour de ces affections par paroxysmes.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Hypocondrie avec une lésion organique.

DCLXII. Entérite chronique, état squirreux d'une partie de l'estomac ou des intestins, gonflement de la rate, stéatôme ou autre affection organique du foie, ulcères dans le pancréas ou la matrice.

Les *symptômes* varient suivant la nature du viscère affecté : ceux qui sont propres à une entérite chronique, au squirre ulcéré de l'estomac, des intestins, de la matrice, sont constans et très-intenses; ceux au contraire qui appartiennent à l'hypocondrie sont variables. Les signes d'un ulcère au pancréas sont très-obscurs; l'ictère et l'augmentation de volume du foie peuvent faire reconnoître l'existence d'un stéatôme de ce viscère ; la douleur, le gonflement, la dureté de l'hypocondre gauche, annoncent une affection de la rate.

GENRE XLV.

Hypocondrie.

DCLXIII. Tension spasmodique dans diverses parties, flatuosités incommodes, maux imaginaires.

Mélancolie.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Délire sur un objet unique.

DCLXIV. Suppression d'une hémorragie ou d'une saignée habituelle, vie sédentaire et excès d'étude, abus des plaisirs vénériens, usage prolongé des narcotiques, chagrins profonds.

La mélancolie tient-elle à une disposition primitive, maigreur, couleur livide de la face, caractère très-irascible, aversion pour le mouvement, recherche de la solitude, défiance ombrageuse, penchant pour donner des interprétations sinistres à tous les événemens ; la mélancolie accidentelle peut n'avoir d'autre caractère extérieur qu'une erreur de perception et un délire sur un objet unique.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Mélancolie avec penchant au suicide.

DCLXV. Outre les causes occasionnelles de l'espèce précédente, on peut compter le dégoût de la vie qui tient au dépérissement de la santé, la nullité qu'entraîne l'abus extrême des plaisirs, un sentiment trop énergique de ses devoirs, une imagination qui multiplie à l'infini et exagère les malheurs de la vie, des idées religieuses et le desir d'un bonheur à venir.

Abattement du courage, choix particulier d'un genre de mort, recherche de la solitude pour se livrer uniquement à des idées et à des projets de se détruire ; quelquefois conviction intime qu'on est privé d'entendement et qu'on ne peut remplir les devoirs de la vie; d'autres fois le penchant au suicide, combiné avec des idées religieuses, peut porter à commettre de sang froid un meurtre pour obtenir le ciel par l'aveu de son crime avant d'aller au supplice.

GENRE XLVI.

Mélancolie.

DCLXVI. Passion dominante portée à l'excès, délire exclusif sur un objet, propension à la défiance sur les motifs les plus frivoles.

Manie.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Manie sans délire.

DCLXVII. Affection morale très-vive, ambition exaltée, dévotion extatique, souvent aussi une éducation négligée et l'habitude de se livrer à tous les caprices de la jeunesse.

Cette espèce de manie est continue ou marquée par des accès périodiques; nulle altération sensible dans les fonctions de l'entendement, la perception, le jugement, l'imagination, la mémoire, etc.; mais perversion dans les fonctions affectives, impulsion aveugle à des actes de violence ou même d'une fureur sanguinaire, sans qu'on puisse assigner aucune idée dominante, aucune illusion de l'imagination qui soit la cause déterminante de ces funestes penchans.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Manie avec délire.

DCLXVIII. Ecarts extrêmes de régime, travaux forcés, exposition prolongée aux rayons du soleil, excès d'étude et de veilles, passions vives et emportées, suites d'une maladie aiguë.

Elle est continue ou périodique avec des retours réguliers ou irréguliers des accès. Elle est marquée, au moral comme au physique, par une vive excitation nerveuse, par la lésion d'une ou de plusieurs fonctions de l'entendement, avec des émotions gaies ou tristes, extravagantes ou furieuses.

ESPÈCE TROISIÈME.

Démence ou succession d'idées incohérentes.

DCLXIX. Elle peut être innée ou originaire, ou bien amenée par le déclin de l'âge; souvent aussi elle est accidentelle et peut être produite par des excès d'intempérance, l'abus des plaisirs les plus énervans, les suites d'une attaque d'apoplexie, des coups sur la tête, une frayeur vive, des excès d'étude dirigée sans méthode.

Succession rapide ou plutôt alternative non interrompue d'idées isolées et d'émotions légères et disparates, mouvemens désordonnés et actes continuels d'extravagance, oubli plus ou moins complet de tout état antérieur, abolition ou diminution marquée de la faculté d'apercevoir les objets oblitération du jugement, activité continuelle sans but et sans dessein, et sorte d'existence automatique, quelquefois oubli ou confusion des mots et des signes propres à rendre ses idées.

ESPÈCE QUATRIÈME.

Idiotisme.

DCLXX. Conformation originaire, joie extrême ou frayeur vive, traitement trop actif, par l'usage trop répété des bains et des saignées, abus des plaisirs énervans, usage des narcotiques, coups violens reçus sur la tête, études forcées, attaques d'apoplexie.

Symptômes. Oblitération plus ou moins absolue des fonctions de l'entendement et des affections du cœur; quelquefois rêvasserie douce avec des sons à demi articulés; d'autres fois taciturnité et perte de la parole par le défaut d'idées. Certains idiots sont très-doux, d'autres sont sujets à des quintes très-vives et très-emportées.

GENRE XLVII.

Manie.

DCLXXI. Lésion non fébrile, partielle ou totale, continue ou intermittente des fonctions intellectuelles ou affectives.

Somnambulisme.

ESPÈCE PREMIÈRE.

DCLXXII. Adolescence, tempérament nerveux ou sanguin, imagination vive, sensibilité

morale extrême, quelquefois une disposition inconnue et qu'on ne peut rapporter à aucune cause.

Mouvement du corps excité spontanément ou provoqué pendant le sommeil, regard plus animé, agilité plus marquée ou même un nouveau degré de dextérité dans ses fonctions habituelles, répétition des actions ordinaires faites durant la veille, ou bien efforts nouveaux suivant les objets singuliers dont l'imagination est frappée.

Ce qu'on appelle *onéirodynie gravative, incube, cochemar*, doit-il être placé à côté du somnambulisme comme une espèce ou variété, ou bien faut-il le rapporter à l'ordre des spasmes?

GENRE XLVIII.

Somnambulisme.

DCLXXIII. Sorte d'excitation durant le sommeil, différente de l'état de veille, aptitude à répéter les actions dont on a contracté l'habitude.

Hydrophobie.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Hydrophobie spontanée.

DCLXXIV. Frayeur vive, emportement violent, écarts extrêmes du régime, travaux forcés

en restant exposé aux ardeurs du soleil, quelquefois point de cause déterminante connue.

Invasion de la maladie le jour même ou peu de jours après la cause qui l'a produite, ensemble et succession de symptômes analogues à l'hydrophobie communiquée, c'est-à-dire, visage rouge et enflammé, sentiment d'ardeur à la gorge, horreur des liquides, convulsions à leur approche, etc.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Hydrophobie communiquée par contagion.

DCLXXV. Morsure d'un animal enragé, ou application de la salive sur la peau par un simple léchement, respiration de l'haleine d'un hydrophobe ou d'un animal enragé, ou bien un corps infecté de leur salive porté imprudemment à la bouche.

Signes précurseurs de l'hydrophobie. Inquietude, tristesse, pusillanimité, sommeil très-agité, perte de l'appétit. *Invasion.* Sentiment d'ardeur et de constriction à la gorge, déglutition difficile, horreur des liquides, visage rouge, regard étonné et farouche, pouls dur, tendu et inégal, anxiétés extrêmes, crachotement fréquent d'une salive écumeuse, quelquefois des grincemens de dents et des envies de mordre; sorte d'accès de convulsions renouvelés par l'aspect d'un liquide

ou d'un corps brillant, peu à peu pâleur du visage, refroidissement des extrémités, et la mort.

GENRE XLIX.

Hydrophobie.

DCLXXVI. Elle est spontanée ou communiquée par contagion; les caractères distinctifs sont un sentiment d'ardeur et de constriction à la gorge avec l'horreur des liquides, une sensibilité extrême des organes des sens.

ORDRE PREMIER.

Caractères généraux des Vésanies.

DCLXXVII. Une lésion plus ou moins marquée dans l'exercice des fonctions de l'entendement, comme la perception des objets, le jugement, la mémoire, l'imagination, ou bien dans les facultés affectives, comme l'habitude d'une tristesse profonde ou des emportemens violens sans cause, une aversion insurmontable ou une passion effrénée pour certains objets, la morosité la plus sombre ou la joie la plus extravagante et la plus évaporée, enfin le retour régulier ou irrégulier de ces lésions ou bien leur continuité non interrompue, constituent proprement les vésa-

nies. Le somnambulisme ou plutôt cet état équivoque de sommeil et de veille durant lequel on reprend l'usage libre des membres, pour remplir des fonctions habituelles ou insolites, ne doit-il pas rentrer dans le même ordre, ainsi que l'hydrophobie qui peut être spontanée ou communiquée, et qui produit les allucinations les plus singulières et une sorte d'impulsion aveugle à des actes involontaires?

ORDRE DEUXIÈME.

Spasmes.

DCLXXVIII. Faits rapportés par Haller, sur la distinction du principe de la sensibilité et de l'irritabilité ; faits contraires qui lui ont été opposés : ce qui montre seulement que ces deux propriétés fondamentales des êtres vivans existent quelquefois isolées, que l'une ou l'autre seulement peut avoir éprouvé une atteinte notable, que quelquefois les deux ensemble sont abolies ou diversement lésées ; mais il n'est pas moins vrai de dire que la fibre musculaire est seule susceptible du mouvement volontaire, et qu'elle seule peut passer de l'état du repos à celui du mouvement, par l'action de divers irritans.

Les fibres musculaires du cœur, des intestins, de l'œsophage, du ventricule, de la vessie urinaire, de l'utérus, une partie des artères, n'en sont pas moins le siége des mouvemens vitaux; les phénomènes des maladies spasmodiques confirment ces résultats généraux des expériences faites sur les animaux, et indiquent que l'irritabilité ou motilité est quelquefois attaquée par une impression portée sur les nerfs, d'autres fois par des lésions de la fibre musculaire.

DCLXXIX. L'irritabilité des muscles, ou motilité, est loin d'avoir une sorte d'intensité ou de mesure commune dans les divers individus, même dans l'état de santé. Que de variétés suivant l'âge, la constitution originaire, la nature des affections morales habituelles, la position des lieux, la nature du climat, une vie dure et exercée, ou bien un état sédentaire, et une manière de vivre molle et efféminée ! L'irritabilité dans les pays chauds est portée à un tel degré d'excitation par une sorte de concours de causes physiques et morales, que rien n'est plus ordinaire que les affections spasmodiques dans ces contrées. Autre principe non moins fécond en affections semblables, c'est une éducation molle et énervante ; et quelles lumières la médecine n'a-t-elle pas à emprunter sur ce point de la philosophie morale et de l'histoire des anciens peuples ! Vues

profondes du législateur des Spartiates sur les avantages d'une institution mâle et propre fortifier le corps (1), asservissement des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe à des exercices réguliers, alimens grossiers, lois austères observées durant le mariage, moyens puissans de nourrir dans tous les cœurs l'amour de la patrie et les transports d'un dévouement héroïque. Xénophon, dans sa Cyropédie, n'a pas moins insisté sur la nécessité d'une éducation mâle et propre à donner de l'énergie au moral et au physique. Profondément nourri de la lecture et de la méditation des écrits des anciens, Montaigne s'étoit vivement pénétré de l'importance de l'institution des enfans, et rien n'est plus sage et plus lumineux que ce qu'il a écrit sur cet objet dans ses Essais (chap. XXV). Mais il étoit réservé à l'éloquence impétueuse de Rousseau de produire dans ce siècle une heureuse révolution dans les esprits, de les entraîner vers les principes rigides des institutions anciennes, et de préluder, pour ainsi dire, aux grands événemens qui signalent le commencement du siècle. Les reproches que ce grand écrivain a faits à la médecine en général sont-ils bien fondés, et pouvoit-il ignorer le parti et les avantages que les méde-

(1) Vie de Licurgue, par Plutarque.

cins éclairés de tous les siècles ont tirés de la gymnastique ? La médecine n'a-t-elle point à lui reprocher à son tour d'avoir traité d'une manière très-superficielle, ou plutôt d'avoir presque entièrement omis l'application des lois de l'économie animale au développement des facultés physiques et morales, durant les cinq ou six premières années de l'âge tendre (1), et n'est-ce point à la médecine philosophique à remplir cette lacune ?

DCLXXX. Que de causes dans les grandes villes propres à produire ou à fomenter les affections spasmodiques ! progrès d'un luxe énervant, vie inactive et sédentaire, commodité des habitations, usage continuel des voitures, abus des liqueurs fermentées ou des alimens stimulans, veilles prolongées et habituelles, agitation continuelle par les tourmens de l'ambition, la dissipation, les plaisirs. C'est vers le commencement de ce siècle que ces maladies ont commencé à devenir fréquentes, et qu'elles ont été observées et décrites par Chatelain, Langius, Dumoulin;

---

(1) Langius a remarqué qu'à Copenhague il étoit mort en treize années douze mille sept cent soixante-neuf enfans attaqués d'affections spasmodiques ou convulsives, suites malheureuses d'une éducation molle et efféminée.

mais c'est encore à une époque postérieure qu'elles sont devenues comme endémiques, surtout dans les villes capitales de l'Europe, et qu'elles ont été décrites sous toutes les formes par Hunauld, Kloekof, Pressavin, Marie, Raulin, Pomme, Lorry, etc. On doit louer Tronchin d'avoir profité à Paris de tout l'ascendant de sa réputation pour remonter à la source du mal, et prescrire divers exercices du corps aux femmes même les plus délicates. Quelquefois aussi des causes incidentes, comme des affections de l'ame, un chagrin profond, des emportemens habituels de colère, la jalousie, une frayeur, peuvent produire ou fortifier l'habitude des spasmes. Lorry, dans son ouvrage sur la mélancolie nerveuse, en rapporte des exemples frappans. Une jeune femme d'une constitution très-délicate, avec une menstruation laborieuse, est mariée à quinze ans, c'est-à-dire, à une époque très-précoce; bientôt après, chagrin profond par l'absence de son époux, qui étoit militaire, et par la crainte de le perdre; recherche de la solitude, abandon à des idées tristes et mélancoliques: de là une motilité extrême dans les muscles; ce qui fut encore augmenté au retour de son époux par deux accouchemens avant que son corps eût atteint lui-même tout son développement. La fréquence des mouvemens convulsifs aug-

menta par degrés, au point que la simple chute d'une petite pierre d'une hauteur médiocre suffisoit pour la faire tomber dans des convulsions violentes, des spasmes, des distorsions de la bouche : précautions excessives pour éviter toute sorte de bruit auprès d'elle, et accroissement gradué de ces affections spasmodiques pour la violence et l'intensité. La moindre nourriture prise à l'intérieur faisoit entrer en convulsions tout l'abdomen; la consomption et un dépérissement prompt mirent un terme à cette malheureuse existence. Son mari, au désespoir, se condamna aussi à vivre dans la solitude; il conçut la même horreur pour toute espèce de bruit, et sa sensibilité nerveuse fut portée aussi par degrés à un tel point, qu'il tomba dans une maladie aiguë, et qu'il périt dans les convulsions. « Dans ces deux cas, des ménagemens excessifs, » dit Lorry, n'ont-ils point été nuisibles, et n'au» roit-il pas été plus sage et plus prudent d'ac» coutumer par degrés ces deux malades aux » sons bruyans et au tumulte, et de corriger » leur sensibilité vicieuse, par des impressions » répétées »?

DCLXXXI. On connoît le pouvoir de l'imagination pour produire et quelquefois pour guérir des affections spasmodiques. On se rappelle l'histoire des fameuses Ursulines de Loudun, dont l'ame

superstitieuse et l'imagination frêle et mobile étoient habilement mises en jeu par des préjugés de religion et des intrigues de cour, sous le fameux cardinal de Richelieu. Quel tissu d'impostures, de puérilités et de ridicules dans les prétendus sortiléges et les exorcismes de ces religieuses, non moins que dans les informations judiciaires d'un tribunal de sang érigé pour faire périr le malheureux Urbain Grandier (1)! Les convulsionnaires de Saint-Médard, à Paris, n'ont pas moins étonné leurs admirateurs par leurs sauts, leurs postures, leurs contorsions mimiques; et on sait avec quel art un médecin plein de sagacité et de raison a fait disparoître ce prestige, en ne considérant dans ces convulsions qu'un effet purement naturel, et le produit d'une imagination fortement ébranlée (*le naturalisme*

(1) L'auteur de la Démonomanie de Loudun s'est fait remarquer par la crédulité la plus aveugle et la plus bornée, aussi-bien que par l'asservissement le plus vil aux vues du gouvernement; mais toutes les sourdes menées qui ont dirigé cette intrigue du cardinal ministre, ont été très-bien développées dans un ouvrage qui a pour titre: *Histoire des diables de Loudun, ou de la Possession des religieuses Ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu.* Amsterdam, 1716.

des convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire. Soleure, 1733). La religion n'a eu sans doute aucune part aux scènes variées, aux spasmes, aux prétendues crises du magnétisme animal; mais cet exemple récent ne démontre pas moins la facilité qu'ont des constitutions frêles et délicates, et des esprits crédules, à adopter toutes les visions qu'un homme adroit a intérêt de propager. D'un autre côté, les affections morales très-vives peuvent être de puissantes ressources pour prévenir ou pour guérir les maladies spasmodiques. On sait toute la supériorité que montra Boerhaave, lorsque s'élevant au-dessus de cette confiance exclusive qu'on montre si souvent pour des formules de pharmacie, et s'entourant adroitement d'un certain appareil de terreur, il sut arrêter dans un hôpital de Harlem, des convulsions des enfans qui sembloient se propager par une sorte de contagion. N'y a-t-il point des exemples de guérison de l'épilepsie par une terreur, par un sentiment de crainte, quelquefois aussi par une sorte d'empire que le malade s'exerce à prendre sur lui-même, surtout si on le fait rougir de son état, et s'il est très-sensible? On affectoit un jour de dire, en présence d'un jeune épileptique, que des maux semblables étoient le partage des idiots et des imbécilles, et qu'on étoit toujours

le maître, quand on le vouloit fortement, d'en prévenir les attaques. Ces propos firent une impression si profonde sur l'esprit du jeune malade, qu'il parvint à se maîtriser, et qu'il trouva dans sa volonté même le remède le plus efficace contre ses attaques.

DCLXXXII. Ce n'est point certainement la partie la plus brillante et la moins contestée de la médecine, que celle qui est relative à l'action des médicamens sur l'économie animale, action qui souvent varie suivant une foule de circonstances, la constitution individuelle, l'empire de l'habitude, la manière de vivre, les affections et la sensibilité particulière de l'estomac, la dose ou les combinaisons du remède. Aussi quelle longue vacillation d'opinions ! que de faits opposés à d'autres faits dans les vertus antispasmodiques attribuées à certains remèdes ! que d'incertitudes, surtout depuis que Brown a prétendu renverser toutes les idées reçues, en regardant exclusivement l'opium comme un stimulant et un tonique, et en lui ôtant la propriété qu'on lui avoit toujours accordée de calmer et de provoquer l'assoupissement ! j'aimerois autant entendre dire que le vin ne peut jamais enivrer, et qu'il a toujours la propriété d'augmenter le ton et la force des muscles. On a donné des compositions d'opium avec plusieurs onces de l'eau al-

coolisée de cannelle pour guérir des fièvres intermittentes, et on veut faire honneur au suc de pavot de tous les effets qui ont été produits. « L'utilité de l'opium dans les affections spas- » modiques et convulsives, dit Veikard d'après » Brown (1), ne doit pas le faire regarder comme » un remède sédatif, mais, au contraire, comme » un des plus forts stimulans. L'opium, ajoute » le même auteur, remplit la même indication » que le vin, l'eau-de-vie, l'esprit de corne de » cerf, et tous les autres stimulans qui, dans ces » cas, ont souvent procuré un grand soulagement ». Combien doivent être modifiées ces assertions générales, auxquelles on s'est précipitamment élevé en partant de quelques faits particuliers ! et d'ailleurs Brown lui-même ne s'est-il point ménagé des subterfuges, en rapportant des circonstances qui rendent l'opium narcotique ?

---

(1) *Doctrine médicale simplifiée,* ou *Eclaircissement et Confirmation du nouveau Système de médecine de Brown,* par le docteur Weikard, avec les notes de Joseph Frank, etc. ouvrage traduit de l'italien par René-Joseph Bertin, docteur en médecine de la ci-devant faculté de médecine de Montpellier. *A Paris,* chez Théophile Barrois.

Convulsions.

DCLXXXIII. Hippocrate, dans ses Aphorismes, rapporte parmi les causes des mouvemens convulsifs, l'usage de l'ellébore, une plaie, une hémorragie, l'action d'un drastique, des veilles opiniâtres, etc. Que de résultats profonds dans l'Aphorisme XXXI (Section II), sur la fièvre qui vient se joindre à des convulsions, ou bien les convulsions à la fièvre! Stahl offre un sujet non moins fécond de méditations, lorsqu'il dit qu'en général les convulsions sont peu dangereuses au commencement d'une maladie, qu'elles le sont beaucoup plus lorsqu'elle est parvenue au plus haut degré; qu'enfin elles annoncent une mort certaine, si elles surviennent au déclin de la maladie, ou vers l'époque ordinaire de sa terminaison. Série nombreuse de causes physiques ou morales propres à produire les convulsions! et combien l'imagination en est effrayée quand on parcourt les divers Recueils d'Observations, tels que ceux de Forestus, de Trincavel, de Sylvaticus, Mercurialis, Solenander, Lælius A-Fonte, Riverius, Tulpius, Henricus Ab-Heers, Hoffmann, etc. les Éphémérides des curieux de la nature, les journaux! Peut-on espérer d'abord de rapporter tous ces mouvemens irréguliers à

un même genre ? Mais tout cet horizon immense se resserre en considérant seulement les convulsions qui forment une maladie primitive, et en réduisant leurs causes variées, soit à quelque irritation physique sur une partie sensible interne ou externe, soit à quelque affection morale plus ou moins vive, quelquefois aussi à un dérangement dans quelque fonction organique, ou bien à un état de débilité extrême et d'épuisement. Les convulsions dans l'enfance méritent surtout d'être remarquées par leurs variétés et leurs dangers ; et c'est avec raison que le docteur Baume, à qui nous devons un ouvrage sur cet objet (1), insiste sur les avantages d'une éducation dure et éloignée de toute mollesse recherchée, comme le moyen le plus sûr d'arracher les enfans aux convulsions qui peuvent leur devenir si funestes.

DCLXXXIV. On peut mettre au nombre des stimulans internes ou externes qui peuvent exciter des convulsions, les drastiques, les vomitifs, les vapeurs délétères, les poisons, des ulcères desséchés, l'éruption de la petite-vérole, les vers intestinaux, les exanthèmes répercutés, les douleurs vives, les emportemens de la colère, le virus hydrophobique, la distension pléthorique

---

(1) *Des Convulsions dans l'enfance, de leurs causes, de leur traitement.* Paris, 1789.

des vaisseaux, ou bien, d'un autre côté, un épuisement excessif, des hémorragies immodérées, etc. Pour faire un tableau complet de tous les phénomènes que peuvent offrir les mouvemens convulsifs, il faudroit faire une énumération anatomique de tous les muscles soumis au mouvement volontaire ou involontaire, et parcourir tous les effets qui pourroient résulter de leurs alternatives forcées de contraction et de relâchement; ce qui seroit immense à décrire et superflu à rapporter, puisque rien n'est plus facile à reconnoître et à constater que l'état convulsif des parties, mais en même temps rien de plus difficile quelquefois; et cependant rien n'est plus important, pour bien diriger le traitement, que de saisir la maladie primitive, dont les convulsions peuvent être un effet secondaire, ou bien la cause physique ou morale qui peut les déterminer primitivement. Hoffmann en donne un exemple frappant à l'égard d'une jeune fille de treize ans, tourmentée depuis plusieurs mois d'une affection qu'on regardoit comme catarrhale, et qui finit par tomber dans des mouvemens convulsifs les plus effrayans. Tous les remèdes étant devenus inutiles, Hoffmann, en l'examinant avec attention, aperçut une petite tumeur près de la parotide gauche : on appliqua un cataplasme émollient, et peu de jours après il sortit par le méat

auditif une quantité excessive d'un liquide jaunâtre et sanieux; ce qui fut suivi d'une cessation prompte de tous les symptômes spasmodiques.

Epilepsie.

DCLXXXV. L'ordre des affinités doit naturellement faire placer immédiatement après les convulsions, et comme second genre des spasmes, l'*épilepsie;* car, 1°. dans les attaques de cette maladie, il y a suspension plus ou moins prolongée des fonctions des sens et des facultés morales. 2°. L'épilepsie est assez fréquemment compliquée avec la manie; car, d'après divers recensemens faits dans l'hospice des insensés de Bicêtre, sur le nombre total de deux cents aliénés, j'en ai trouvé toujours de douze à quinze qui étoient épileptiques. 3°. Quelquefois l'épilepsie dégénère en manie par des excès d'intempérance, par un traitement électrique, par des emportemens de colère. 4°. Des attaques réitérées d'épilepsie amènent le plus souvent un état de stupeur, la perte de la mémoire, ou une démence plus ou moins complète. *Rationem quoque eousque morbus conturbat et dejicit ut prorsus denique infatuentur*, a dit un traducteur de l'ouvrage d'Arétée. Cette maladie a été si anciennement connue et si souvent compilée, qu'on en trouve

presque par-tout la description. Le Traité que le docteur Tissot a publié sur cette maladie a l'avantage de réunir presque tout ce qui se rapporte à ses causes, à son caractère particulier, à ses principes de traitement, au point de pouvoir tenir lieu d'un grand nombre d'écrits sur le même objet. Il n'a garde d'omettre les remarques qu'a faites Dehaën sur l'épilepsie feinte. « Une jeune » fille qui a ouï dire que le mariage a quelquefois » guéri l'épilepsie, joue cette maladie pour qu'on » la marie ; un moine paresseux et friand en » fait autant pour se dispenser des austérités » du couvent ; des jeunes gens, pour se soustraire » aux écoles : et il est souvent très-difficile de » découvrir la fourberie ». On a essayé en dernier lieu en Angleterre l'inhalation d'un mélange d'air oxygène et d'air atmosphérique, pour guérir l'épilepsie; mais les effets en ont été variables, quelquefois favorables, d'autres fois indifférens ou même nuisibles.

DCLXXXVI. Dans cette maladie, la cause irritante peut avoir son siége dans l'intérieur du cerveau, ou bien dans quelque autre partie du corps : de là les divisions de l'épilepsie en idiopathique et en symptomatique. La première peut être produite dans l'enfance par une forte compression de la tête, un épanchement lymphatique, la rétropulsion de certaines affections cutanées,

des frayeurs subites; dans l'âge adulte par des lésions violentes de la tête, par la carie, des exostoses vénériennes des os du crâne, une métastase d'une matière morbifique..... L'épilepsie symptomatique peut provenir dans l'enfance de la présence d'un ver dans les intestins, une dentition difficile, l'éruption de la petite-vérole, des affections vives de l'âme....; et dans l'âge adulte, par des douleurs violentes, l'irritation de quelque nerf particulier, un sentiment de terreur, des affections hystériques ou hypocondriaques.

DCLXXXVII. Extrême variété des symptômes de l'épilepsie, quelquefois simple étourdissement, vertige de quelques minutes, ou bien simple rougeur de la face, avec renversement du corps à terre, et quelques légers mouvemens convulsifs dans les yeux. Il arrive assez souvent que les muscles de la face éprouvent alternativement des mouvemens convulsifs sans écume à la bouche; mais ce dernier symptôme a aussi souvent lieu avec des contorsions des membres, de violentes secousses du tronc, l'agitation de la tête, le gonflement du thorax, un sentiment d'étranglement, un aspect hideux et autres symptômes les plus effrayans et les plus propres à la communiquer comme par contagion à des personnes délicates et sensibles.

DCLXXXVIII. Locher, médecin de Vienne, a fait une suite d'observations sur l'épilepsie dans un hospice consacré au traitement de cette maladie. Il a reconnu l'inefficacité de la valérianne, et dans certains cas les heureux effets du camphre, du quinquina, de l'opium, administrés suivant la nature des symptômes.... Il a essayé les feuilles d'oranger, soit en poudre, soit en décoction, sur quatorze malades, dont les uns ont été guéris, et les autres soulagés; et il ajoute que de tous les remèdes connus contre l'épilepsie, c'est celui dont il a obtenu les effets les plus constans.... J'ai fait moi-même dans l'hospice de Bicêtre, en l'an 3, un essai sur six épileptiques, devenus tels par des frayeurs durant l'enfance. Je leur ai administré des bols de quinquina et de camphre, en rendant plus actif le quinquina par un mélange de quelques grains de cannelle en poudre. Les résultats de ces observations indiquent que les remèdes doivent varier suivant les cas, et je me bornerai ici à remarquer que les effets de ces bols, qui furent nuls pour trois de ces épileptiques, furent très-marqués sur les trois autres; que l'un d'eux fut cinquante jours sans retomber, et que les deux autres ont paru entièrement guéris : mais l'un d'eux éprouva dans le cours de l'année une rechute, par la frayeur et la secousse que produisit sur

lui l'explosion du magasin à poudre de Grenelle.

DCLXXXIX. Autre moyen externe, quoique indirect, dont j'use toutes les fois que l'invasion n'est point brusque et instantanée. Le malade se pourvoit d'un flacon d'alcali volatil (ammoniaque), et aussitôt qu'il sent l'approche de l'attaque, il le présente à ses narines pour le flairer: l'impression en est si forte sur l'organe de l'odorat, que l'attaque en est entièrement prévenue. Ce n'est point sans doute une guérison complète, puisque, si le malade manque d'ammoniaque, ou que ce fluide ait été trop affoibli par des inhalations successives, l'attaque se renouvelle; mais avec des soins constans on en prévient le développement, comme je m'en suis assuré sur trois personnes différentes. Peut-être que, par la suite, on peut parvenir par là à une guérison solide et permanente, en détruisant l'empire de l'assuétude. Quarin, médecin de Vienne, rapporte l'exemple d'une jeune personne très-sensible aux charmes de la musique, et qui, par ce moyen, prévenoit toujours ses attaques...... Peut-être faudroit-il employer plus souvent cette méthode d'exciter de fortes impressions sur le physique ou sur le moral, pour prévenir le développement des attaques de l'épilepsie.

DCXC. Dehaën condamne trop généralement l'ustion du crâne dans l'épilepsie, ou du moins des observations postérieures montrent que les inconvéniens de cette méthode peuvent être prévenus, en portant le cautère actuel sur les tégumens, vers la partie antérieure de la suture sagittale (*de Ustione cranii in epilepsia.* Aut. Jul. Rudolph, 1768); mais on sent que cette méthode ne convient que dans l'épilepsie idiopathique....... On a obtenu d'heureux effets, et quelquefois même la guérison de l'épilepsie, par l'application des aimans artificiels. On peut consulter sur cet objet les Observations et Recherches sur l'usage de l'aimant en médecine, ou Mémoires sur le magnétisme médicinal, par Thouret et Andry (Mémoires de la Société de Médecine, année 1779).

Hystérie.

DCXCI. L'hystérie, sur laquelle on a tant écrit en médecine, est encore un exemple de l'obscurité et de la confusion qu'on répand sur une maladie, quand on ne la considère seulement que dans ses diverses complications avec d'autres maladies analogues, sans examiner d'abord quel est son caractère propre. Cullen regarde comme des variétés ce que Sauvages appelle espèces, et

il convient de la difficulté de distinguer toujours avec exactitude la dyspepsie, l'hypocondrie et l'hystérie : quelques auteurs, d'ailleurs très-éclairés, confondent ces deux dernières dans l'énumération des symptômes, au point qu'on ne peut distinguer ceux qu'il faut rapporter à l'une ou à l'autre. Whytt dit expressément (1) qu'il traitera de toutes les maladies nerveuses qui sont l'effet d'une constitution foible, délicate et extraordinaire des nerfs, et il rapporte indistinctement tous les symptômes que les médecins ont appelés *venteux*, *spasmodiques*, *hypocondriaques*, *hystériques*, *vaporeux*. D'un autre côté, d'autres auteurs plus circonspects, et fondés sur les descriptions générales ou particulières de l'hystérie, qui nous ont été transmises par Arétée, Forestus, Mercurialis, etc. ont considéré cette maladie dans sa forme primitive, et telle qu'on l'observe lorsqu'elle est isolée de toute autre. Une singularité remarquable, est que Fréderic Hoffmann, qui lui a consacré un article particulier, rapporte ensuite des exemples où elle est compliquée avec d'au-

(1) *Traité des maladies nerveuses, hypocondriaques et hystériques*, traduction de l'anglais de *Robert Whytt*, professeur de médecine en l'université d'Edimbourg. *Paris*, 1777.

tres maladies nerveuses. Cette instabilité d'opinions prouve la nécessité de procéder toujours par la voie de l'analyse, et de commencer par saisir les symptômes caractéristiques de toute maladie avant de passer à ses complications diverses. Parmi les différens cas d'hystérie que j'ai eu occasion d'observer, il s'est offert surtout un exemple où cette maladie est complètement isolée de toute autre.

DCXCII. Une jeune personne d'un teint brun, d'une constitution forte et saine, tombe à l'âge de dix-sept ans, sans aucune cause connue, dans une sorte de manie, ou plutôt dans une suite d'actes d'extravagance qui consistoient à parler seule, sauter, déchirer ses habits, les jeter au feu. Cet état dure cinq mois, et disparoît durant l'été par la dissipation et de fréquens voyages à la campagne, qui furent suivis d'une première éruption des menstrues; mais après une rétention de trois mois de cette évacuation périodique, il se manifesta des accès d'hystérie qui se renouveloient tous les mois. D'abord, dégoût pour ses occupations ordinaires, fréquence de pleurs versés sans cause, air sombre et taciturne bientôt après, perte de l'usage de la parole, visage très-coloré, resserrement spasmodique au cou, et sentiment d'une sorte de strangulation, engorgement des glandes salivaires;

et, dans la suite, salivation abondante, comme dans l'usage du mercure : alors impossibilité d'ouvrir la bouche, par la forte contraction des muscles de la mâchoire inférieure; tout le reste du corps dans une sorte de roideur tétanique, pouls à peine sensible, respiration lente mais régulière, ventre constipé, urines limpides. Ces symptômes durent trois ou quatre jours, qui se passent dans une abstinence absolue; ensuite voracité singulière, et toutes les fonctions se rétablissent dans l'état naturel. Le calme continue sept à huit jours, quelquefois dix à douze jours; puis les accès se renouvellent avec la même violence (1). Il y avoit eu une interruption des menstrues pendant cinq mois; mais le 9 nivôse an 5 elles reparurent : l'éruption étant encore retardée le mois suivant, je prescrivis des pédiluves irritans pendant quelques jours, des bois-

---

(1) Il est digne de remarque que, durant les accès, les fonctions de l'ouïe, loin d'être abolies ou suspendues, sembloient avoir acquis un nouveau degré de vivacité. Un musicien habile joua du violon auprès de la malade pendant ses accès; et quoiqu'elle parût alors insensible aux charmes de la musique, elle en fut si vivement affectée, qu'elle avoua, après avoir repris l'usage entier de ses sens, que la musique l'avoit jetée dans une espèce de ravissement mêlé de volupté.

sons émulsionnées, et quelques clystères d'une dissolution d'*assa fœtida*. Le 12 pluviôse, l'évacuation sexuelle eut lieu, et amena la cessation de tous les symptômes spasmodiques; mais il restoit un état de stupeur et d'insensibilité, point de déjections depuis huit jours, nulle trace de cette voracité qui s'étoit manifestée à la cessation des accès précédens; air sombre et taciturne, obstination à garder le lit, refus de nourriture, excepté quelque rôtie trempée dans du vin et du sucre. Pour faire cesser cet état de spasme et d'apathie, je prescrivis des courses répétées dans la campagne, dans une voiture ouverte en tout sens, et propre à faire respirer un air pur: dans peu de jours, déjections très-dures rendues après les efforts les plus violens, retour gradué de l'appétit, rétablissement des forces et de toutes les fonctions physiques ou morales. L'évacuation a eu lieu à l'époque ordinaire, au mois de germinal; dissipation, exercice du corps, de temps en temps quelques demi-bains aromatiques. L'évacuation menstruelle s'est régularisée, et la jeune personne a depuis ce temps-là joui d'une bonne santé; mais pour prévenir toute rechute, j'ai fortement insisté sur la nécessité du mariage vers l'approche de l'hiver; et c'est ainsi qu'une guérison solide s'est terminée en remplissant le vœu de la nature.

DCXCIII. Le siége primitif de l'hystérie, comme l'indique son nom, est la matrice, et très-souvent aussi une continence austère est une de ses causes déterminantes; ce qui a donné lieu à un moyen connu de toutes les matrones, et qu'Ambroise Paré décrit avec sa naïveté ordinaire, en indiquant ensuite l'usage des frictions, de l'application des ventouses, des fumigations, des injections dans les parties de la génération: aussi faut-il en revenir le plus souvent au précepte d'Hippocrate, qui recommande le mariage aux filles vierges attaquées d'hystérie. Aëtius insiste beaucoup sur les principes de l'hygiène, et conseille de seconder l'effet des médicamens qu'on prescrit par la régularité dans la manière de vivre, les promenades du matin, l'exercice en voiture, à cheval, la navigation, les lectures à haute voix, les frictions, etc. Mais les règles du traitement deviennent vagues sans la distinction des divers degrés des attaques d'hystérie; et ne seroit-il pas superflu ou même nuisible d'employer des moyens actifs dans le premier ou le deuxième degré, puisqu'ils se terminent presque toujours spontanément, et qu'ils sont de peu de durée, ou que du moins si les symptômes spasmodiques sont très-violens, comme un resserrement extrême du gozier et un sentiment de strangulation, il suffit souvent d'un

clystère avec une dissolution d'*assa fœtida*, ou d'une fomentation faite avec le vinaigre sur la région épigastrique pour faire cesser les accidens? Ces mêmes attaques sont constamment exaspérées par les moyens dont on a coutume de se servir pour faire cesser les syncopes, tels que l'acide acétite (*vinaigre radical*), l'ammoniaque ou alcali volatil; mais dans le troisième degré, c'est-à-dire lorsque toutes les fonctions de la vie sont suspendues et qu'il y a du danger (1), on doit recourir aux irritans externes les plus énergiques.

DCXCIV. Les accès hystériques peuvent attaquer subitement, ou être annoncés par des bâillemens, des vertiges, des pleurs sans cause ou des éclats de rire involontaires. Ils varient aussi beaucoup pour le nombre et l'intensité de leurs symptômes; mais en général ceux qu'on observe peuvent, au milieu de leurs formes variées, être rapportés à quelqu'un des degrés suivans; ce qui est une distinction très-propre à éclairer leur traitement. *Premier degré*. Sentiment d'une boule qui semble partir de la matrice et faire refouler vers l'estomac une chaleur plus ou moins vive ou un froid glacial, en se portant

(1) On peut lire des détails ultérieurs sur le traitement dans une dissertation du cit. *Duvernoy* sur l'Hystérie. *Paris*, an IX.

ensuite au cou, et en gênant plus ou moins la respiration; dépression et tension de l'abdomen, quelquefois son gonflement comme celui de la poitrine et refroidissement des extrémités, le plus souvent avec rougeur du visage et quelquefois sa pâleur. *Deuxième degré.* Dans les attaques d'hystérie plus intenses, gonflement de la poitrine, du cou et de la face, gêne de la respiration portée jusqu'à la suffocation; refroidissement extrême des pieds, pouls presque insensible, sentiment plus ou moins obtus et quelquefois perte de connoissance, mouvemens convulsifs des membres, du tronc et de la tête. *Troisième degré.* Dans les attaques portées au plus haut degré, suspension presque absolue de la respiration et de la circulation, la chaleur animale paroît presque entièrement éteinte, pâleur, insensibilité, immobilité, mort apparente et quelquefois réelle, mais dans des cas très-rares : ces attaques très-violentes peuvent durer deux et même trois jours, et donner lieu à des méprises funestes par une inhumation trop précipitée.

Tétanos.

DCXCV. Le tétanos est encore une des maladies les plus anciennement connues, puisque Arétée en donne une description exacte et pré-

cise, mais qui est bien loin d'être complète, puisque des recherches ultérieures et très-modernes ont ajouté beaucoup à nos connoissances sur les espèces et les variétés de cette maladie. Dehaën a discuté avec sagacité ses causes et son traitement, quoiqu'il n'en donne point une histoire aussi étendue et aussi détaillée qu'un autre médecin de Vienne (*Wenceslaï Trenka de Kr'zowitz, Commentarius de Tetano.* Vindobonæ, 1777). On sait aussi que c'est une des maladies les plus dangereuses et les plus fréquentes des îles de l'Amérique, et que la ci-devant Société de Médecine rédigea, d'après un grand nombre de Mémoires qui lui furent communiqués, un *Projet d'instruction* pour en faire mieux connoître le caractère et le traitement. Le docteur Dazile, qui a exercé la médecine dans nos colonies, a cru devoir s'élever contre certains principes de ce projet (*Observations sur le Tétanos.* Paris, 1788); mais cet auteur ne laisse-t-il point apercevoir une intention trop directe de critiquer? C'est surtout le tétanos par blessure qui a donné lieu à des écrits encore plus récens, et fondés sur des observations faites dans les armées: l'un est du cit. Heurteloup, qui remonte avec sagacité aux causes physiques et morales qui peuvent donner lieu à cette espèce de tétanos; l'autre écrit est

du docteur Laurent, et il a pour titre : *Mémoire clinique sur le Tétanos chez les blessés.* Strasbourg, an 5. Ce dernier auteur ayant trouvé, dans un grand nombre de cas, des vers dans les intestins des hommes blessés et morts du tétanos, et d'ailleurs étant parvenu à en guérir plusieurs autres par le moyen des vermifuges, nie l'influence d'une irritation nerveuse locale sur la production des affections tétaniques, et il met en doute les expériences contraires qu'on peut lui opposer. Ce dernier auteur n'a-t-il point été séduit par le desir d'établir une opinion nouvelle sur le tétanos, et ne peut-on pas lui reprocher de n'être point tout à fait au niveau des connoissances des modernes sur cette maladie? Les observations d'un auteur anglais, que j'ai déjà cité ailleurs (Kirkland), sur la chirurgie médicale, ne prouvent-elles pas de la manière la plus directe que la production du tétanos est souvent due à une irritation locale par les suites d'une blessure?

DCXCVI. Il peut être partiel, c'est-à-dire borné aux muscles de la mâchoire inférieure, aux muscles qui fléchissent le cou sur la poitrine, sur le dos ou sur les épaules. Il peut être universel, c'est-à-dire affecter tous les muscles, et tenir tous les membres dans un état d'immobilité ou de roideur. Le développement du tétanos peut

être lent et gradué, ou bien suivre une marche très-rapide; il peut aussi être primitif ou secondaire.... bâillemens, douleurs qui, suivant l'espèce de tétanos, affectent certaines parties, comme la tête, l'arrière-bouche, un des côtés de la poitrine, la région épigastrique, l'abdomen, les lombes ou les extrémités..... quelquefois ptyalisme, syncope, tremblement des membres; d'autres fois tension des muscles, distorsion de la face ou ris sardonique, contractions de la mâchoire inférieure, déglutition difficile ou impossible. Dans le tétanos développé, il y a roideur et immobilité du tronc et des membres, comme si tout le corps n'étoit composé que de parties dures et solides, ou bien le corps est plié en avant, en arrière ou sur un des côtés, en forme d'arc; la couleur du visage est quelquefois pâle, d'autres fois rouge; les yeux sont larmoyans, fixes, avec des mouvemens convulsifs; il y a tension de l'abdomen, contractions vives et permanentes des muscles, associées quelquefois avec des tremblemens des muscles, des soubresauts des tendons, etc. Les douleurs y sont quelquefois des plus vives, avec des cris perçans; le malade a des insomnies opiniâtres : le plus souvent l'exercice de la pensée et des fonctions des sens est libre; mais quelquefois trouble dans les idées, délire, ou même aliénation d'esprit

complète, lésion plus ou moins marquée de la voix, de la digestion, de la respiration. Dans le déclin, le malade éprouve une sorte de prurit ou de formication à l'épine du dos, un sentiment comme d'un liquide qui coule depuis le dos jusqu'au sacrum. Les contractions spasmodiques des muscles cessent d'une manière graduée et dans un ordre varié; les autres symptômes diminuent aussi par degrés, ou la mort survient. L'observation a constaté les diverses causes qui peuvent produire le tétanos, comme des affections vives de l'ame, certains alimens, des poisons, des vers intestinaux, des évacuations abondantes, des métastases, des fièvres, des luxations, des plaies, l'irritation de quelques nerfs. On sent combien le traitement doit être diversifié suivant la variété de ces causes.

DCXCVII. Le médecin allemand dont j'ai parlé ci-dessus, et qui a publié un ouvrags très-détaillé sur le tétanos, donne plusieurs exemples du succès qu'on a tour à tour obtenu de l'usage des antispasmodiques, comme aussi des sudorifiques, du quinquina, du musc, du castoréum, de l'opium, du mercure. Il rapporte aussi une observation très-singulière sur un tétanos guéri par un emphysème artificiel, c'est-à-dire produit par une insufflation d'air dans le tissu cellulaire.

Caractères distinctifs des Spasmes.

Convulsions.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Convulsions par irritation interne.

DCXCVIII. Extrême sensibilité, état de pléthore, hémorragies supprimées, virus variolique, rétention du méconium, poisons pris à l'intérieur, exanthèmes répercutés, ulcères trop promptement desséchés, vers dans les intestins, flatuosités, accouchemens laborieux, épanchemens dans le cerveau ou l'intérieur du crâne.

Contractions alternatives de divers muscles soumis à l'influence de la volonté, variétés des mouvemens qui en naissent, suivant que l'affection porte sur les muscles des membres abdominaux ou thorachiques ou sur ceux qui revêtent la poitrine, l'abdomen ou la tête; de là une variété infinie d'inflexions, de positions du corps ou de gesticulations, mais point de perte de connoissance comme dans l'épilepsie, quelquefois seulement délire passager, gai ou sérieux, extravagant ou mélancolique, les muscles soumis aux mouvemens vitaux presque point affectés.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Par irritation externe.

DCXCIX. Luxations ou fractures des os, distension des fibres musculaires ou des nerfs, plaies, exostoses, carie des os, inspiration du gaz acide carbonique, douleur à l'extérieur.

Les symptômes sont susceptibles de la même variété que ceux de l'espèce précédente, mais les paroxysmes n'en sont point marqués par le délire, et ils cessent lorsque la cause excitante cesse d'agir, ou bientôt après.

ESPÈCE TROISIÈME.

Convulsions habituelles.

DCC. Sensibilité morale très-vive, vie sédentaire, éducation molle et efféminée, abus des plaisirs, terreur, chagrin profond, emportement de colère.

Mêmes symptômes que dans les deux espèces précédentes; mais les paroxysmes se réveillent pour les causes les plus légères, et le plus souvent les mouvemens convulsifs deviennent habituels, on ne peut souvent y remédier que par un changement dans la manière de vivre. Lorry

a singulièrement approfondi cette espèce sous le nom de *mélancolie nerveuse.*

GENRE L.

Convulsions.

DCCI. Contractions involontaires de certains muscles, suivies d'un état alternatif de relâchement, accidentelles, ou devenues habituelles, et se renouvelant pour les causes les plus légères, mais sans perte de connoissance.

Épilepsie.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Epilepsie cérébrale.

DCCII. Irritabilité extrême des muscles, suppression de quelques hémorragies, excès d'intempérance, abus des liqueurs alcoolisées ou des plaisirs vénériens, un état pléthorique, dans certains cas de cause manifeste.

Quelquefois l'attaque est brusque; d'autres fois précédée de vertiges, de cardialgie, d'assoupissement, d'une couleur plus vive et plus animée de la face. Elle commence par une perte de connoissance, chute si on est debout, renversement du corps, distorsions des yeux par

des contractions involontaires des muscles de cet organe, convulsions des membres abdominaux et thorachiques, gonflement successif de l'abdomen, de la poitrine et du cou, avec un sentiment de strangulation, visage d'un rouge pourpré ou violet; durée de l'attaque de cinq à vingt minutes; retour irrégulier ou régulier des attaques, et durant leur intervalle mélancolie ou morosité sombre.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Épilepsie sympathique.

DCCIII. Tout âge, tout sexe, toute constitution, sont susceptibles de cette épilepsie.

L'attaque est précédée d'un chatouillement, d'une douleur ou d'un engourdissement dans la partie même qui est comme le foyer de la maladie. Des observations multipliées apprennent que le siége particulier du mal peut se trouver à la face, dans le conduit auditif, au sein, aux épaules, aux bras, aux mains, aux pieds ou aux jambes: on sent une sorte de vapeur, *aura épileptica*, s'élever de cette partie, gagner la tête; et alors perte totale de connoissance, avec tous les symptômes qui ont été décrits dans la première espèce.

ESPÈCE TROISIÈME.

Épilepsie accidentelle.

DCCIV. Elle est produite par une irritation étrangère exercée sur quelque partie, et ses causes les plus ordinaires sont des coups portés sur la tête, la douleur excessive qui est l'effet de certaines coliques, de l'otalgie ou des accouchemens difficiles, la présence des vers dans les intestins, l'action des poisons, la répercussion d'une affection cutanée, la débilité, comme dans ce qu'on appelle *éclampsie* des nouveaux nés, les affections morales les plus vives, comme la frayeur ou une colère emportée: les symptômes d'ailleurs qui proviennent d'une de ces causes, peuvent être aussi variés que ceux de la première espèce.

L'épilepsie peut être aussi le symptôme d'une autre maladie, comme de la syphilis par des exostoses du crâne, de l'éruption de la variole, de l'hydrocéphale.

GENRE LI.

Epilepsie.

DCCV. Mouvemens convulsifs avec perte de connoissance.

Hystérie.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Hystérie simple.

DCCVI. Une grande sensibilité physique ou morale, l'abus des plaisirs, des émotions vives et fréquentes, des conversations et des lectures voluptueuses, la privation des plaisirs de l'amour, après en avoir long-temps joui, une diminution ou suppression de la menstruation, de la leucorrhée.

Symptômes précurseurs lorsque l'accès n'est point subit. Bâillemens, vertiges, engourdissemens des membres, urines limpides, rougeur et pâleur alternatives du visage, pleurs involontaires, ou éclats de rire. *Au moment de l'accès*, sentiment d'une boule qui semble partir des environs de la matrice, se porter ensuite vers l'estomac et les parties supérieures avec danger de suffocation, tension et dépression des parois de l'abdomen, ou bien son gonflement extrême, constipation des plus opiniâtres, sputation copieuse, pouls petit et irrégulier, palpitations du cœur, refroidissement des extrémités, et suivant la violence des accès, gonflement de la poitrine et du cou, visage d'un rouge violet, perte absolue de connoissance, mouvemens convulsifs irréguliers des

membres du tronc et de la tête, ou bien leur roideur tétanique; enfin dans les accès les plus intenses, suspension de la circulation et de la respiration, mort apparente ou réelle.

ESPÈCES COMPLIQUÉES.

DCCVII. L'hystérie peut être compliquée avec l'hypocondrie, la mélancolie ou même l'épilepsie; et il faut convenir que si, dans certains cas, on peut faire une application heureuse de l'analyse pour démêler les symptômes qui appartiennent à chacune des maladies réunies, il y en a aussi beaucoup d'autres où l'analyse est en défaut, à cause des variétés et des divers degrés d'intensité dont chacune de ces névroses est susceptible : c'est un objet qui demande encore des recherches ultérieures faites avec un soin et une sagacité extrêmes.

GENRE LII.

Hystérie.

DCCVIII. Sentiment d'un globe qui semble partir de la matrice, et qui produit un resserrement spasmodique du cou; symptômes variés produits dans la respiration, la circulation, la chaleur animale, la contraction des muscles.

Tétanos.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Tétanos des nouveaux nés.

DCCIX. Sensibilité extrême de l'âge tendre dès les premiers jours de la naissance, climat des îles de l'Amérique, impression d'un air froid ou d'un vent de mer.

Agitations, difficulté de prendre le sein de la nourrice, resserrement de la mâchoire inférieure; quelquefois contraction simultanée des muscles fléchisseurs et extenseurs de toute l'habitude du corps, soit avec permanence, soit avec des retours plus ou moins irréguliers.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Tétanos traumatique, ou par une irritation externe.

DCCX. Des contusions, des luxations, des blessures, l'irritation d'un filet nerveux, la convalescence d'une fracture ou d'une blessure.

Symptômes constans. Bâillemens, douleurs dans différentes parties du corps; puis resserrement des mâchoires, roideur tétanique de certaines parties ou de toute l'habitude du corps, soit passagère, soit permanente.

Symptômes variés. Quelquefois lésion des fonctions des sens ou des facultés de l'entendement, tremblemens, salivation, syncope, traits de la face plus ou moins altérés, visage plus ou moins coloré, lésion de la respiration et de la voix, ou son état d'intégrité.

ESPÈCE TROISIÈME.

Tétanos par affection morale.

DCCXI. Sensibilité morale très-vive, chagrins profonds, frayeur vive, emportemens de colère, méditations assidues.

Parmi les symptômes, quelques-uns sont constans, et attaquent certains muscles soumis au mouvement volontaire ; d'autres sont variables comme dans l'espèce précédente.

ESPÈCE QUATRIÈME.

Tétanos par irritation interne.

DCCXII. Sucs dégénérés des voies alimentaires, présence des vers dans les intestins, évacuations abondantes, métastases, fièvres : les symptômes sont constans ou variables comme dans les espèces précédentes.

GENRE LIII.

Tétanos.

DCCXIII. Contraction involontaire des muscles releveurs de la mâchoire inférieure, ou des muscles extenseurs et fléchisseurs de quelqu'un ou de plusieurs membres, ou enfin de toute l'habitude, sans aucune alternative de relâchement.

ORDRE DEUXIÈME.

Caractères généraux des maladies spasmodiques.

DCCXIV. Ces maladies sont distinguées par des alternatives de contraction, de relâchement involontaires des muscles destinés au mouvement du tronc et des membres, quelquefois avec une suspension simultanée des fonctions de l'entendement, et d'autres fois sans que ces fonctions soient suspendues. Dans certaines de ces maladies, les muscles fléchisseurs et extenseurs d'un ou de plusieurs membres éprouvent une contraction simultanée et prolongée ; et dans les autres, les symptômes spasmodiques se renouvellent par périodes régulières ou irrégulières, et attaquent même le conduit intestinal, le diaphragme, le cœur, et semblent se propager jus-

qu'au cerveau : une irritation externe et portée sur quelques rameaux des nerfs, la lésion d'un viscère, une affection morale, peuvent indistinctement les produire. Certaines de ces affections peuvent avoir leur foyer primitif dans l'utérus, par défaut ou par excès d'excitation, et porter plus ou moins atteinte aux autres fonctions de l'économie animale.

ORDRE TROISIÈME.

Anomalies locales des fonctions nerveuses.

DCCXV. Des affections nerveuses vagues et irrégulières, la sensibilité, tantôt en excès, en défaut ou dans un état de perversion, des spasmes violens et prompts à répandre le trouble ou le désordre dans diverses fonctions de l'économie animale, ensemble ou successivement; les organes de la respiration, de la digestion, de la reproduction, de la vue, de l'ouïe, des muscles soumis aux mouvemens vitaux ou volontaires, tour à tour dans un état d'excitation, d'affaissement ou de désordre de leurs fonctions organiques : c'est sans doute l'image du chaos et de la confusion, soit par l'instabilité des phénomènes qui en résultent et leurs variétés innom-

brables, soit par la nature des causes cachées qui leur donnent naissance. Les nosologistes, livrés à leurs rapprochemens forcés et laborieusement méthodiques, ont mis dans la même classe des objets entièrement disparates, telles que anhélations, foiblesses, douleurs, folies, sans faire attention que la nature se refuse à ces distributions arbitraires, et que souvent le même individu offre tour à tour des symptômes qui devroient être renvoyés à diverses classes. C'est donc à l'observation et à l'expérience à faire éviter cette méthode de morceler et d'isoler des objets analogues, à prendre pour fondemens de ces divisions génériques les fonctions nerveuses des organes particuliers, quels que soient leurs écarts et leurs déviations de l'état naturel, puisque telle est la nature de ces affections, que les plus opposées naissent souvent de causes analogues, qu'elles se succèdent ou s'alternent avec des variétés singulières, et que par leurs diverses transformations elles semblent se jouer de toute autre division systématique. Médecin d'un hospice de femmes, et souvent consulté au-dehors pour des cas singulièrement variés et hors de la sphère des maladies ordinaires, j'ai eu peut-être plus que personne l'occasion de connoître ces anomalies nerveuses; et pour en donner une juste idée, je fais choix d'un exemple d'autant plus instructif,

que la malade qui en est le sujet est pleine d'esprit et de sagacité, et que, dans un Mémoire très-détaillé, elle rapporte tout ce qu'elle a éprouvé au moral et au physique depuis son enfance, ainsi que les affections nerveuses qui ont fait le tourment de sa vie. Je me borne à un extrait très-abrégé de ce Mémoire.

DCCXVI. Son père attaqué de légers accès de goutte et d'asthme, et sa mère sujette à la gravelle; vivacité extrême et pétulance dès l'âge le plus tendre, sensibilité excessive et exaspérée dès cette époque de la vie, par la contrainte la plus dure et des contrariétés, développement très-précoce au moral et au physique, consternation et sorte de désespoir à l'âge de dix ans, par la perte d'une mère chérie : dans la suite, tissu continu de peines, de sentimens douloureux, de calamités; goût décidé, desir insatiable de s'instruire, beaucoup d'aptitude, mais nouveaux obstacles à vaincre, et contrariétés à dévorer : de là une nouvelle énergie de ses facultés morales, avec une exaspération sans cesse croissante de son caractère, par des événemens et des situations propres à remplir ses jours d'amertume. Première menstruation à l'âge de douze ans, c'est-à-dire précoce, mais point laborieuse; aveu fait par elle-même de l'empire puissant que prirent dans la suite sur son ame deux passions

tyranniques, l'amour et l'ambition, non celle de la fortune, mais celle de la gloire; violence de ces passions, portées jusqu'au délire par leur essor toujours croissant et toujours comprimé. A l'âge de dix-neuf ans, fièvre aiguë très-grave, mais heureusement terminée; depuis cette époque, toujours succession continuelle de peines d'esprit, de chagrins profonds, d'idées sombres et les plus mélancoliques; alternatives d'une gaîté mensongère par un espoir trompeur, et d'une tristesse concentrée par des maux réels, mille changemens brusques et inattendus dans sa situation, incertitudes, vacillations, nul principe fixe, sorte de désorganisation morale. Cette destinée de malheur loin d'être changée à l'époque du mariage, exaltation orageuse de l'affection mélancolique lors de la grossesse, avec l'impulsion la plus violente au suicide, pertes, bouleversemens de fortune, froissemens sans nombre par des événemens de la révolution. Un enfant qu'elle met au monde manifeste au sevrage un caractère plein d'aigreur, et cinq années passées infructueusement à son institution ne font que porter la mère au plus haut point d'irascibilité; elle est, toutes les années qui suivent, dans des alternatives continuelles de passages brusques du chagrin à la mélancolie, de cet état à la fureur, de la fureur à l'anéantissement, puis au déses-

poir, enfin au desir violent et répété de sa destruction. Perte d'une amie tendre et confidente unique de ses chagrins, vide du cœur immense, souvenir le plus amer des malheurs passés, perspective effrayante pour l'avenir, dégoût extrême de la vie, retours irréguliers de fureur, de haine, de désespoir; mort ardemment desirée, comme un dernier terme de calamités; mais au milieu du tumulte des sens et des passions les plus orageuses, libre exercice des facultés intellectuelles, habileté rare, profondeur de dissimulation pour tout cacher aux yeux les plus clairvoyans, discrétion, prudence, décence, heureux voiles de la nature la plus troublée et la plus désordonnée. J'ai donné une légère esquisse de l'état moral; il est utile, pour le progrès de la médecine philosophique, de voir quels en ont été les résultats au physique pour les anomalies nerveuses.

DCCXVII. A l'âge de treize ans, à la suite d'une scène violente, sorte de transpiration abondante sous les aisselles, éprouvée pour la première fois, et en même temps renversement subit dans les idées, bouillonnement dans le sang, tremblemens, frémissemens, sorte d'anéantissement et de stupeur; ces symptômes souvent reproduits depuis cette époque, et même beaucoup accrus; retours périodiques du sentiment intérieur d'une humeur noire, dans laquelle le

cœur semble abreuvé, ce qui est encore plus intolérable aux approches de la menstruation ou à l'approche des exacerbations irrégulières de l'affection mélancolique, source intarissable de tourmens d'esprit les plus destructeurs; vains efforts de la raison pour échapper à cet état désespérant : tout est impuissant contre ces sentimens profondément douloureux. « Je ne puis » expliquer, dit la malade, une partie de ces » phénomènes mélancoliques que de la manière » suivante : c'est comme si dans mon ventre » étoit placé un ressort auquel tinssent tous les » filamens, toutes les fibres de ma poitrine, de » mon dos, de mes reins, de mes jambes, etc. » et qu'une certaine secousse feroit tout mouvoir » à la fois ». Depuis huit ans, dartres farineuses fixées d'abord sur le front, les sourcils, puis sur les mains et les coudes, avec rougeur et chaleur dans ces dernières parties; peu après, jaunisse imparfaite, malaise général à la suite de quelques événemens d'un souvenir très-amer; cette jaunisse marquée par une perversion des goûts naturels, appétit dépravé pour toute espèce de farineux crus, de graines de chènevis, de millet, de gruau, de riz, sorte de respiration avec délice de toute espèce de poussière. Ces goûts bizarres continuent encore, mais ils sont repoussés et combattus avec courage. Durée de cette jaunisse

pendant deux ans, et depuis cette époque douleurs aiguës aux talons, ce qui revient par intervalles, et produit des picotemens très-vifs; par la chaleur du lit, douleurs sourdes, engourdissement dans les membres, comme dans le rhumatisme ou la goutte. Le conduit intestinal devenu si irritable, que toutes les sensations semblent avoir là leur siége; la moindre contrariété les offense, les agite à un degré inoui. « Le principe de tous mes maux, dit la malade, est dans » mon ventre; il est tellement sensible, que » peine, douleur, plaisir, en un mot toute espèce » d'affection morale, ont là leur principe. Un » simple regard désobligeant me blesse dans cette » partie si sensiblement que toute la machine » en est ébranlée; au même instant, chaleurs » dans le dos, sueurs aux aisselles, tremblemens, etc. Je pense par le ventre, si je puis » m'exprimer ainsi ». Après la moindre contention d'esprit, surtout après le repas, diarrhée avec palpitation du cœur, extrême débilité et transpiration abondante sous les aisselles; alors nécessité du calme et d'une position horizontale pour faire cesser l'agitation intérieure qui semble partir au-dessous du cœur; mais au milieu de toutes ces secousses nerveuses, sentiment subit de chaleur, qui, du ventre, du dos, des reins, se propage vers la tête et rend très-irascible;

retour assez régulier des vapeurs mélancoliques à l'heure du réveil, avec une idée désagréable qui s'empare de l'ame toute entière, qui retrace le passé sous les couleurs les plus noires, et qui trouble ou bouleverse toutes les facultés de l'entendement. Survient-il quelque sujet de contrariété, d'aversion ou de frayeur, aussitôt tremblement violent des bras et des jambes, extrême lassitude, palpitations du cœur, gonflement de poitrine; dans la société, commotions sympathiques ou antipathiques à la seule inspection de la physionomie, et par conséquent source bien moins féconde de jouissances que de sentimens pénibles; débilité, pâleur, flatuosités, bâillemens et autres symptômes anomaux au moindre écart du régime; contractions spasmodiques de la poitrine au moindre chagrin, sentiment d'oppression au moindre resserrement et à la moindre ligature, de temps en temps sentiment intérieur d'un objet qui se porte au cœur, le comprime, intercepte la respiration, et fait craindre la suffocation et la mort; d'autres fois, avidité de respirer un air froid et de faire tenir les fenêtres ouvertes, même pendant la saison la plus rigoureuse; mais, depuis dix mois, perte de l'appétit, aigreurs de l'estomac, tension, gonflement du ventre, poitrine plus délicate, plus de sensibilité à l'impression du froid; très-

souvent, par un temps humide ou en revenant du bain, simulacre d'un manteau rhumatismal qui engourdit le tronc, depuis le cou jusqu'à la ceinture, et que la chaleur du soleil ou du feu parvient à dissiper; pendant cinq ans, études pénibles et désagréables, soit par le choix de la matière qui ne convenoit nullement à une imagination ardente, soit par la gêne et la contrainte qui les accompagnèrent; cette contention d'esprit forcée a affoibli la constitution et amené une sorte d'épuisement, en sorte que depuis cette époque la moindre conversation excède et fatigue : d'ailleurs constitution originaire très-forte et très-active; l'exercice du dehors très-nécessaire, et facilité à soutenir un voyage de six ou huit lieues sans fatigue; mais dans l'intérieur de la maison, au milieu même des occupations domestiques les plus variées, surabondance d'activité qui n'est point exercée, fluctuation entre le besoin ou le desir de l'exercice et le choix de celui qui convient le mieux, entre celui de la solitude qui empoisonne tous les momens de l'existence, et des sociétés nombreuses qui excèdent et accablent. Veut-elle s'occuper de la couture, la poitrine se gonfle, la tête se prend, toux sèche, bâillemens accélérés, vertiges, ardeurs erratiques dans toutes les parties du corps, très-grande sensibilité au moindre bruit imprévu,

saisissement universel, tremblemens, cris perçans; mais nulle commotion par les sons les plus bruyans lorsqu'ils sont attendus. Cinq ou six bains pris de suite, il y a quelques années, portèrent à un point extrême la sensibilité physique et morale: de là une mélancolie profonde, une sorte de bouleversement dans toutes les idées, une vive crainte d'une attaque d'épilepsie, et mouvemens impétueux pour se porter à des écarts les plus extrêmes si la raison n'avoit conservé son empire. Un autre fait bien plus extraordinaire, et qui est rapporté par la malade avec une candeur rare, mérite de terminer cette suite bizarre d'anomalies nerveuses. « Je cède, dit-
» elle, au desir de rendre compte d'une sorte
» de phénomène dont je me garderois bien de
» donner connoissance à l'homme peu instruit:
» il me riroit en face; mais je le crois digne
» d'être communiqué à l'observateur philosophe,
» s'il veut bien se persuader que je respecte trop
» ses lumières pour vouloir les exercer sur des
» rêveries. Le matin à mon réveil, et le soir
» avant de m'endormir, les artères de ma tête
» étant plus vivement agitées, j'entends très-
» distinctement, vers le derrière ou au sommet
» de ma tête, une voix (je manque d'autre expres-
» sion, ou plutôt je sens que celle-là seule est
» exacte); cette voix donc rend des sons fran-

» chement articulés, construit des phrases qui
» présentent toujours un sens rarement obscur:
» levée ou sur mon séant, cette voix cesse de se
» faire entendre. Quoi qu'il en soit de cette sin-
» gularité, je proteste que mes idées ni aucune
» de mes facultés pensantes n'y ont sciemment
» part, et c'est en quoi cette bizarrerie devient
» pour moi quelque chose d'inexplicable. Cette
» singularité m'a fait naître une réflexion sur
» les temps d'enthousiasme et de crédulité, et
» j'en ai conclu que inspirés, possédés, béats,
» illuminés, en un mot, toute la classe à révéla-
» tion, n'avoient pu avoir pour tout commerce
» surnaturel ou céleste que de semblables con-
» versations avec leur cerveau échauffé, électrisé
» par une cause toute corporelle; cause difficile
» à découvrir, mais qui n'en est pas moins
» certaine par les faits dont je retrace l'image
» fidelle ».

DCCXVIII. Cet exemple, rapproché d'une foule d'autres analogues puisés dans les traités particuliers sur les maladies nerveuses, les recueils d'observations, et dans l'exercice journalier de la médecine, ne montre-t-il point l'influence puissante, ou plutôt les perversions et les bouleversemens particuliers que produisent sur l'économie animale les contrariétés, l'aigreur, les chagrins concentrés, par leur vivacité, leur prolonge-

ment, leur fréquence ? Sénèque (Epist. CXVI) examine s'il faut abdiquer toutes les passions ou n'en avoir que de modérées, et on présume bien qu'en sectateur ardent du stoïcisme, il opine pour les principes les plus rigides et le dépouillement absolu de toutes les affections humaines. La médecine, qui peut seule fixer d'une manière invariable les lois éternelles de la morale, auroit pu éclairer la philosophie de Sénèque, faire analyser les effets des diverses passions sur toutes les fonctions organiques, et apprendre à distinguer celles qui sont nuisibles, indifférentes ou nécessaires au maintien de la vie et du bonheur. Sans donner, en effet, dans les écarts et les principes trop généraux de la médecine de Brown, peut-on nier l'influence puissante, ou même la nécessité des stimulans physiques ou moraux sur l'économie animale ? Le sang stimule le cœur ; l'air, les poumons ; le suc gastrique et les alimens, l'estomac ; la bile et le suc pancréatique, les intestins ; l'action nerveuse, les viscères et les muscles. Au moral, l'exercice et l'activité de la pensée, l'amour de la liberté et de l'indépendance, l'enthousiasme pour les sciences, les lettres et les beaux-arts, la joie, l'amitié, les jouissances domestiques, la culture de tous les sentimens sociaux, ne semblent-ils point faire circuler dans tous les replis de notre être un

principe vivifiant, nous retirer sans cesse de l'engourdissement et de l'apathie, et remonter pour ainsi dire l'existence (1)? Mais qu'il en est autrement des passions tumultueuses qui pullulent au centre de l'agitation, des intrigues, d'une ambition sans bornes, de l'amour désordonné des plaisirs, du choc orageux des intérêts contraires et des combats de l'amour-propre! Quels ravages ne produisent point sur une ou sur plusieurs fonctions de la vie ces commotions profondes et réitérées, ces impulsions concentrées ou sans cesse dans un état d'explosion violente!

DCCXIX. Quelles anomalies singulières de l'action nerveuse sur des muscles déterminés! et peut-on calculer les phénomènes variés de la contraction musculaire plus ou moins altérée, détruite ou vivement excitée? de là des paralysies partielles, des tremblemens des membres, la danse de St.-Guy, l'obstipité, la contracture; dans la poitrine, gêne dans la respiration, resserremens spasmodiques variés, sentimens d'oppression, palpitations du cœur, suffocations immi-

---

(1) *Tota vita quanta est in stimulo consistit et vi vitali*, a dit un auteur avant Brown; et il pose pour principe fondamental que la vie animale est le produit de l'action des forces externes sur le principe de la vie.

nentes ou passagères; tableau analogue des lésions en excès ou en défaut des organes de la digestion, quelquefois dans un état de langueur et avec perte du sentiment de la faim ou de la soif, d'autres fois livrés à des goûts capricieux et bizarres, ou bien à une irritation qui exaspère l'un de ces sentimens, ou en crée d'autres encore plus intolérables, comme la boulimie, la pyrose, la cardialgie. On observe des aberrations analogues dans les organes de la reproduction, soit par une débilité et une extinction flétrissante de l'appétit vénérien, soit par une sorte de fureur qui, sans garder aucune proportion avec les besoins de la nature, mène promptement à l'épuisement et à une nullité destructive. Les organes des sens, ceux surtout de la vue et de l'ouïe, les plus féconds en sensations claires et distinctes, et dont la culture enfante tant de prodiges dans les sciences et les beaux-arts, peuvent aussi éprouver les plus grandes anomalies dans l'action nerveuse, quelquefois dénaturée, affoiblie ou détruite, d'autres fois exaspérée, douée d'une délicatesse excessive, et mise hors d'état de soutenir les impressions les plus légères, sans courir le danger de la douleur la plus vive ou de convulsions violentes.

DCCXX. N'est-ce point être injuste envers la médecine que d'exiger d'elle ce qui est souvent

au-dessus de toutes les ressources de l'industrie et des talens de l'homme, le pouvoir de ranimer des organes usés et flétris, de remonter des ressorts détériorés et sans énergie, de réparer, en un mot, tous les désordres ou les ravages des mauvaises mœurs, de l'abus des plaisirs, ou d'une manière de vivre la moins naturelle et la plus extravagante? La guérison, si elle est encore au pouvoir de la nature humaine, peut-elle être tirée des foibles ressources de la pharmacie? et ne tient-elle pas le plus souvent à une réforme courageuse, à une sorte de nouvelle organisation morale dont un esprit pusillanime s'effraie, mais dont une raison éclairée fait une loi impérieuse? Multiplicité de causes physiques ou morales, internes ou externes, qui peuvent altérer les fonctions nerveuses des muscles, des viscères, des organes des sens; mais combien l'étude de ces changemens et de ces altérations demande de faire marcher de front les connoissances de l'anatomie et de la physiologie les plus fines et les plus déliées! Quels rapports immédiats n'a point surtout cette étude avec la philosophie, ou plutôt avec l'histoire naturelle de l'espèce humaine, destinée à éclairer sans cesse la médecine! C'est en parcourant les extrêmes les plus opposés, c'est-à-dire l'histoire de la vie la plus agreste et la plus sauvage, et

celle des arts sédentaires, de la mollesse efféminée et des langueurs de l'opulence; c'est en mettant en opposition le luxe insensé et l'extravagance des petits soupers de Néron avec les macérations et les abstinences des anachorètes, qu'on peut mesurer tous les degrès intermédiaires, et remonter au vrai principe des affections nerveuses les plus anomales.

DCCXXI. On ne peut que faire honneur à la sagacité profonde de Stahl, d'avoir entrevu les résultats des recherches modernes sur la sensibilité et sur l'irritabilité, et de les avoir décrites en partie, en exposant les phénomènes du mouvement tonique (*motus tonicus vitalis*). Ce même auteur a senti aussi avec finesse, en traitant de la lésion ou des défauts du même mouvement, qu'il falloit rapprocher, comme sous un genre naturel, la débilité, la paralysie, les tremblemens (*tremula partium impotentia*), ce qui comprend la danse de St.-Guy, enfin l'hémiplégie..... Je m'écarte de sa distribution seulement en renvoyant ailleurs l'apoplexie, qui, à raison d'autres symptômes, appartient proprement à l'ordre des maladies soporeuses. Je crois aussi devoir faire entrer dans le même genre l'obstipité et la contracture, dont les phénomènes analysés avec soin se rapportent à des affections paralytiques.

Asthénie musculaire.

DCCXXII. 1°. *Débilité des mouvemens volontaires.* On imagine bien que j'écarte de cette espèce tout ce qui est symptôme d'une autre maladie, comme d'une hydrocéphale, du scorbut, de la fièvre, d'un état cachétique, etc. J'omets aussi la débilité qui provient de causes évidentes, comme de travaux excessifs, d'évacuations abondantes, d'inanition, d'un défaut de sommeil, etc. puisque leur nature même indique le remède. Je m'arrête à celle qui naît de l'inertie, de l'apathie, du découragement, de différentes affections tristes. Exemples fréquens de cette débilité dans les hospices publics. Ses effets naturels sont la paralysie ou l'apoplexie, la consomption et une extinction graduée des forces vitales. Combien il seroit avantageux, dans ces mêmes hospices, de relever le courage abattu, d'exciter au travail, de ranimer l'industrie par l'appât de quelque lucre!

DCCXXIII. 2°. *Paralysie.* La suspension ou cessation de la contractibilité musculaire peut affecter seulement les muscles des bras, des mains, des paupières, de la face, du pharynx, de la langue, différentes parties du conduit alimentaire, ou les muscles des organes de la généra-

tion..... de là la lésion de certaines fonctions de l'économie animale suivant la partie affectée..... On trouve des causes nombreuses de la paralysie exposées dans les livres élémentaires : suspension du flux hémorroïdal, du flux menstruel, des lochies, de la sueur, des écoulemens séreux par les yeux, les oreilles, etc. le desséchement d'un émonctoire, d'un ulcère ancien; l'administration inconsidérée du mercure, la colique du Poitou, des convulsions, un sentiment de terreur, une chute, un coup sur la tête. Le traitement de la paralysie varie en général suivant les muscles particuliers qui en sont frappés et la nature des causes qui l'ont produite ; mais tout indique en général l'usage des stimulans et des toniques : les eaux thermales sont propres à produire une sorte de fièvre artificielle. On ne peut nier aussi que l'électricité n'ait guéri certaines paralysies; mais pour en assurer les succès, il importe de bien choisir les cas susceptibles de guérison, et de faire un usage judicieux des moyens secondaires. La respiration de l'air oxygène mêlé à l'air atmosphérique, dans la proportion d'un à vingt, a guéri en six semaines une paralysie contractée par la boisson du vin où entroit la litharge ou acétite de plomb. C'est au temps et à l'expérience à constater les effets du galvanisme contre l'asthénie musculaire en général, quoique

plusieurs faits déposent déjà en sa faveur. On trouve enfin dans les auteurs plusieurs exemples de l'influence heureuse des affections vives de l'ame, comme de la joie, de la frayeur, de la colère, sur la guérison de l'hémiplégie ou paralysie d'un des côtés du corps.

DCCXXIV. 3°. *Tremblemens.* J'omets de parler des tremblemens symptomatiques, de celui qui tient à la vieillesse, à un état de convalescence, à un excès de fatigue; je me borne à celui que produisent l'abus des liqueurs fermentées ou des narcotiques, le travail des mines de plomb, de mercure ou d'autres métaux, les affections vives de l'ame, comme la peur, la colère, la tristesse..... Le beriberi des Indes dont parlent Bontius (*Medicina Indorum*), et Tulpius, dans son Recueil d'observations (chap. V, liv. IV.), n'est-il point une variété du tremblement du tronc et des membres, ou plutôt une nuance d'une affection paralytique, puisque les symptômes sont analogues, et que pour les guérir on emploie avec succès les bois sudorifiques, et à l'extérieur les huiles aromatiques ?.... N'en est-il pas de même de la danse de St.-Guy, dont Sauvages et Cullen font un genre particulier? C'est le côté gauche qui est le plus souvent frappé de paralysie, sans doute parce qu'il est moins nourri, moins exercé, et peut-être moins fort

que le droit. Dehaën et Gardane ont aussi observé que la danse de St.-Guy attaque plus particulièrement ce côté.... L'électricité n'a-t-elle pas quelquefois réussi dans les tremblemens, la danse de St.-Guy et la paralysie? (Observations en faveur de la médecine électrique par Gardane. *Paris*, 1768.)

DCCXXV. 4°. *Contracture ou immobilité dans les bras et les jambes par la contraction spasmodique des muscles fléchisseurs....* Les muscles extenseurs sont toujours plus grêles, plus foibles, et moins exercés que les fléchisseurs : si donc, par un état d'hypocondrie, de rhumatisme chronique ou de scorbut, l'irritabilité des muscles d'un membre éprouve une lésion remarquable, cette lésion sera moindre pour les muscles fléchisseurs que pour les extenseurs; la contractilité des fléchisseurs ou leur force tonique n'étant plus contrebalancée, pourra augmenter graduellement, au point de finir par opposer une force insurmontable...... J'ai vu à Bicêtre des scorbutiques dont la force contractile des muscles fléchisseurs des jambes avoit tellement prévalu, que les talons touchoient aux fesses, sans qu'il fût possible, par une force quelconque, d'opérer l'extension de la jambe; les muscles extenseurs, trop long-temps distendus, étoient frappés d'une sorte de paralysie. L'obstipité ou

torticoli est une sorte de contracture. Deux cas bien constatés font connoître en même temps les moyens propres à la guérir : l'un est dû à Winslow, et rapporté dans le Traité d'anatomie de M. Sabatier. La tête étoit inclinée sur le côté gauche et le visage tourné de ce côté. Winslow vit avec sagacité que l'affection paralytique étoit dans le muscle sterno-mastoïdien du même côté, et que c'étoit là qu'il falloit appliquer les stimulans, en secondant leur effet par un bandage convenable.... Dans l'autre cas, que j'ai rapporté dans la traduction abrégée des Transactions philosophiques, la tête étoit retirée sur l'épaule droite, et la face tournée obliquement sur le côté opposé. L'électricité appliquée aussi sur la partie affectée produisit la guérison.

Contractions spasmodiques des organes de la respiration.

DCCXXVI. 1°. *Convulsion des muscles de la voix et de la parole.* Cette affection nerveuse empêche de parler à volonté : efforts inutiles pendant quelques minutes pour articuler des sons, mais difficulté de garder le silence dès qu'on a commencé à parler. Souvent on rend des sons extraordinaires indépendans de la volonté, surtout lorsque quelque objet fixe l'atten-

tion. Passage rapide du grave à l'aigu, souvent avec des sons intermédiaires plus ou moins continus et semblables à ceux de quelque animal. On lit un exemple très-curieux de ce genre rapporté par le professeur Portal (Memoires de la Société méd. d'Emulation. *Paris*, *an* 6). Ce médecin remarqua, en considérant les mouvemens du larynx, qu'ils étoient précipités et fort grands; le larynx parcouroit l'espace d'un pouce environ, savoir, demi-pouce en montant, demi-pouce en descendant, avec une telle rapidité, que l'œil pouvoit à peine en suivre les mouvemens. Il en résultoit que le conduit de la trachée-artère et celui de l'arrière-bouche étoient tantôt raccourcis, tantôt allongés; il devoit aussi en résulter que, dans cette irrégularité de contraction et de relâchement des muscles, ceux destinés à étendre les cordes vocales, et à les rapprocher pour rendre l'ouverture de la glotte plus ou moins étroite, agités par les spasmes, devoient produire des sons plus ou moins aigus ou graves, plus ou moins forts, plus ou moins irréguliers, comme dans l'hydrophobie, qui fait rendre quelquefois des sons si extraordinaires, qu'on les a comparés à la voix de plusieurs animaux, ce qui a fait donner à cette maladie le nom de *lycanthropie* ou *cynanthropie*. Cette maladie, traitée par les antispasmodiques, a été guérie.

DCCXXVII. 2°. *Paralysie des organes de la voix.* Une femme avoit éprouvé, à la suite d'une couche, une hémiplégie dont elle avoit été guérie en faisant le voyage des eaux de Bourbonne, et en employant un traitement méthodique. Deux années après elle perdit tout-à-coup l'usage de la parole; elle conservoit le libre exercice de l'entendement; elle témoignoit par ses gestes, et même elle écrivoit qu'elle entendoit bien ce qu'on disoit, mais qu'il lui étoit impossible de répondre. Pouls plein et dur, sorte d'assoupissement et de stupeur; nulle altération dans la bouche ni l'arrière-bouche, ni dureté ni gonflement apparent au cou, et la déglutition, quoiqu'un peu difficile, continuoit d'avoir lieu. Le professeur Portal regarda aussi cette suppression de la voix comme un effet de la paralysie dans les muscles qui concourent à sa formation, c'est-à-dire, comme l'effet d'une extrême diminution dans la sensibilité et dans le mouvement de ces muscles. Application des sangsues au cou, doses répétées d'ipécacuanha : les sons que la malade rendit acquirent en peu de temps plus de netteté; d'abord prononciation distincte et graduée de certaines voyelles, puis de ces voyelles unies à des consonnes ; le retour de la voix fut alors si prompt qu'on ne put parvenir à bien saisir l'ordre dans lequel la malade parvint à

prononcer des mots entiers et des phrases. Le traitement a été terminé par l'usage des eaux de Balaruc, prises à un ou deux verres tous les matins pendant une quinzaine de jours.

DCCXXVIII. 3°. *Crampes nerveuses de la poitrine.* Ces contractions, qui se font quelquefois par mouvemens convulsifs dans les accès, et avec une sorte de sifflement, peuvent être accompagnées de contorsions dans les bras, dans les jambes, d'une roideur singulière du tronc: ces affections nerveuses peuvent aussi n'affecter que la poitrine. Après l'usage vain des antispasmodiques pour faire cesser ces crampes, on les a vues céder à l'action magnétique, en appliquant un aimant artificiel en forme de fer à cheval sur la poitrine, et une autre plaque aimantée dans un des souliers, ou dans les deux ensemble. Les mêmes moyens ont quelquefois eu des succès marqués contre les palpitations du cœur qui tiennent à une affection purement nerveuse, et qui peuvent être très-violentes et accompagnées d'un sentiment de suffocation; mais quelquefois aussi l'application des aimans artificiels, dans des cas semblables, a produit de l'oppression dans la région précordiale, avec des spasmes dans les parties supérieures, la pâleur, un sentiment de défaillance auquel a succédé un véritable état de syncope. Il paroît que ce qu'on a appelé en France

Crampes de la poitrine, n'est autre chose que ce qu'on nomme en Angleterre *Angine pectorale*, dont je parle ci-après. (*Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*, etc. *Mém. de la Soc. de méd. an.* 1779.)

DCCXXIX. 4°. *Angine de la poitrine*. Constriction douloureuse de la poitrine avec un sentiment d'étouffement ou de strangulation, soit quand on marche, soit quand on est en repos; variations du siége de la douleur, qui peut être à la partie supérieure, moyenne ou inférieure du sternum; quelquefois douleur spasmodique à l'un des bras ou aux deux ensemble, surtout à l'endroit de l'insertion du muscle pectoral à l'humérus, d'autres fois à l'avant-bras; renouvellement du paroxysme quelquefois après un repas copieux, d'autres fois quand on est assis ou couché; sa durée peut être d'une ou de deux heures avec un danger imminent de suffocation. On trouve plusieurs exemples de cette maladie dans divers recueils anglais d'observations. Macbride en fait l'histoire dans son *Introduction méthodique à la pratique de la Médecine;* divers motifs l'ont engagé à la regarder comme une maladie spasmodique, tels que le long intervalle de calme, et le soulagement que le vin et tous les cordiaux alcoolisés procurent, l'influence que les passions de l'ame ont sur elle, les années pendant

lesquelles la maladie persiste sans que la santé en soit autrement dérangée ; le bien que les malades éprouvent de l'exercice du cheval ou du cahot d'une voiture, circonstance qui distingue les douleurs spasmodiques de celles qui proviennent d'ulcérations aux poumons, et enfin l'invasion de la douleur, qui le plus souvent paroît après un bon repas, ou la nuit immédiatement après le sommeil, temps où l'incube, l'asthme convulsif, et toutes les affections nerveuses ont coutume de se renouveler.

DCCXXX. 5°. *Asthme convulsif*(1). Ses accès ont lieu le plus souvent aux approches de la nuit ; son invasion subite est marquée par un resserrement spasmodique de la poitrine ; le malade est forcé de se tenir debout, et de respirer un air

---

(1) Traits distinctifs de l'asthme convulsif habilement dessinés par Arétée, quoiqu'il ait été réservé aux modernes d'en compléter l'histoire. « *Dans le commen-*
» *cement,* inertie, lenteur dans les travaux ordinaires,
» respiration difficile à la moindre course, enroue-
» ment, toux, éruption de flatuosités par le haut, etc.
» *Dans les progrès,* rougeur des joues, les yeux saillans,
» respiration stertoreuse durant la veille, et bien plus
» encore durant le sommeil, son confus de la voix,
» desir de respirer un air froid et de se promener au
» dehors. *Dans le déclin,* toux moindre, expectoration

froid ; inspiration et expiration avec sifflement, ou même embarras dans l'articulation des sons; pouls souvent naturel ou légèrement fébrile, urines abondantes et peu colorées, visage quelquefois pâle et traits altérés, d'autres fois avec gonflement et rougeur. *Cours de l'accès.* Continuation des symptômes pendant la nuit et une partie de la matinée; alors respiration moins laborieuse et plus développée, expectoration plus aisée, urine d'une couleur plus foncée, et quelquefois avec sédiment, sommeil tranquille; au réveil et durant le reste de la journée, respiration moins gênée, mais toujours sentiment de constriction du thorax, anhélation dans une position horizontale ou au moindre mouvement; après le dîner, tension flatueuse de l'estomac, assoupissement, renouvellement de l'accès vers le

---

» plus facile, voix plus claire et plus sonore, sommeil » plus prolongé ». Exemple rare parmi les auteurs d'un asthme primitif et purement spasmodique; au contraire, exemples nombreux d'affections asthmatiques dont le caractère spécifique est vague et mal déterminé. Floyer lui-même, dans son traité particulier sur l'asthme, tombe dans ce défaut, en sorte qu'il règne autant de confusion dans l'énumération des symptômes, que d'incertitude dans les principes du traitement, rendu encore plus incertain par des formules compliquées.

soir, ordinairement entre minuit et deux heures du matin; mêmes symptômes pendant plusieurs nuits, mais les rémissions peu à peu plus marquées, surtout lorsque l'expectoration vers le déclin de l'accès est plus copieuse. Il seroit superflu de rappeler ici ce qu'on trouve dans tous les auteurs sur l'usage des antispasmodiques dans les cas d'asthme convulsif; mais je dois rappeler les effets heureux qu'on a retirés en Angleterre de l'inhalation des airs factices, tant sur l'asthme convulsif que sur l'asthme pituiteux ou muqueux; on a non-seulement fait inhaler un mélange d'air oxygène et d'air atmosphérique, mais encore on a essayé de faire respirer un pied cubique d'air oxygène récent et sans mélange; il s'en est suivi une sensation semblable à celle que produit la boisson d'eau de menthe poivrée, une agréable chaleur dans la poitrine, et un sommeil tranquille et nullement troublé par la toux. Après quatre mois de l'usage de ce remède, la malade qui éprouvoit l'asthme pituiteux avoit été guérie de sa dyspepsie; elle remplissoit des fonctions dont elle avoit été incapable depuis dix ans; elle avoit acquis aussi de l'embonpoint, et la lividité de ses doigts avoit disparu.

DCCXXXI. 6°. *Toux convulsive des enfans*, ou *coqueluche*. Cette toux consiste dans une secousse subite des poumons et du diaphragme,

avec expulsion sonore de l'air par la bouche; son caractère spasmodique est manifeste en ce qu'une seule inspiration est suivie de cinq ou six expirations successives, avec une sorte de sifflement et des anxiétés : c'est souvent une maladie épidémique pour les enfans. L'irritation des poumons ne paroît ici que secondaire ou sympathique, et le principe primitif en paroît être dans l'estomac; de là l'utilité des évacuans, puis celui des antispasmodiques et des toniques pour faire cesser l'extrême sensibilité des organes de la digestion. On peut lire des exemples particuliers et l'histoire générale de cette maladie, dans les écrits de Sydenham, Baglivi, Hoffmann, Werloff, Rosen, Undervood, etc. Quelques cas pris d'un recueil très-justement estimé (*Acta Societ. med. Hafniensis*) feront voir la marche de cette maladie lorsqu'elle est très-violente, et en même temps les principes du traitement. Pendant que cette maladie étoit épidémique à Copenhague, une jeune malade, à la suite de la violence de la toux et d'une douleur survenue dans l'hypocondre gauche, avoit éprouvé pendant deux jours une paralysie de la langue, du bras et de l'œil gauche. On avoit donné, sans obtenir aucun avantage sensible, plusieurs remèdes, comme l'opium à l'intérieur et à l'extérieur, l'extrait de quinquina et de valériane : l'usage des vésicatoires et des

saignées n'avoit point été omis ; mais tout avoit été inutile. C'est à cette époque qu'on fit prendre en deux doses cinq grains de musc mêlé avec du sucre, ce qui produisit un soulagement très-marqué ; et après deux autres doses semblables, l'usage du mouvement et de la parole fut rétabli. On obtint en général des effets très-heureux de l'ipécacuanha, qu'on donnoit depuis un grain jusqu'à cinq, avec du sucre ou un autre véhicule convenable : on répétoit ce médicament tous les jours, ou de deux jours l'un. Les paroxysmes de la toux diminuoient de fréquence et de violence après cinq ou six doses, et la maladie décroissoit peu à peu : ce remède doit être donné après le paroxysme pour n'être point vomi. Une jeune personne de quatorze ans avoit éprouvé pendant le mois de février et de mars une toux convulsive avec des symptômes très-graves, des défaillances, la perte de la parole, une douleur intense dans l'hypocondre gauche, une stupeur du bras et de la jambe du même côté : on employa vainement les saignées, les boissons émétisées, les vésicatoires aux épaules, aux bras, aux jambes, le quinquina, le castoréum, le musc à petite dose...... On eut alors recours à un mélange de quinze grains de musc et d'autant de sucre, dont la dose fut répétée quatre fois en vingt-quatre heures ; et la guérison fut complète.

Névroses du conduit alimentaire.

DCCXXXII. Ces affections peuvent tenir à l'hypocondrie ou à l'hystérie, et être pour ainsi dire secondaires ou purement symptomatiques. Je dois m'arrêter principalement ici sur celles qui sont primitives et qui tiennent à la manière de vivre, dont la latitude est immense dans l'espèce humaine, suivant l'âge, le sexe, le climat, la coutume ou l'empire de l'habitude, différens excès, soit d'intempérance, soit d'une abstinence extrême et destructive. Luxe, profusion, somptuosité de la table des riches modernes effacés par les anciens (*Vies de Marc-Antoine et de Lucullus par Plutarque*); débauches, système insensé de voluptés, extravagance des petits soupers de Néron (*Titi Petronii Satyricon*); orgies portées en France jusqu'à une ivresse dégoûtante sous la régence du duc d'Orléans (*Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et Louis XV, par Duclos*); macérations, jeûnes, abstinences des bramines, des fakirs, des anciens anachorètes de la Thébaïde (*Epît. de S. Chrysostôme*). La philosophie a marché avec sagesse entre ces deux extrêmes également destructeurs; elle aime, à l'exemple d'Horace, à dérider quelquefois son front avec des amis choisis, et autour d'une table où règne, non une profusion fastidieuse,

mais le goût, l'élégance, une nourriture saine; elle se fait d'ailleurs une heureuse habitude de la sobriété, et regarde, avec Pythagore, les fonctions de l'estomac comme le premier mobile de l'économie animale, le plus ferme soutien de la santé, de la sérénité d'ame et du bonheur. Le régime de Pythagore consistoit en général à s'abstenir de viandes et de liqueurs fermentées, et à se borner à l'usage des végétaux, racines, feuilles, fleurs, fruits, semences; le lait, le miel entroient dans ce régime, et par intervalles, des viandes saines et tendres; régime sans doute trop rigoureux pour nos climats, mais très-utile pour la guérison de plusieurs maladies (*Discours d'Antoine Cocchi sur le régime pythagoricien à l'usage de la médecine*). Le médecin habile tire aussi ses principaux moyens des règles de la diététique, à l'exemple d'Hippocrate: extension et développement donnés à ce principe par Arbuthnot (*Essai sur la nature et le choix des alimens suivant les différentes constitutions.* Paris, 1755), et moyens proposés d'y trouver souvent un heureux supplément à l'usage des substances médicamenteuses.

DCCXXXIII. 1°. *Spasme de l'œsophage.* Si c'est à la partie supérieure, déglutition douloureuse ou même impossible, sentiment de strangulation, ou même aphonie par l'affection simultanée du

larynx (Hoffmann, *de motibus œsophagi spasmodicis;* Dehaën, *de deglutitione vel deglutitorum in cavum ventriculi descensu impeditiore.* An. 1750). Dans les spasmes du reste de l'œsophage, déglutition assez aisée, mais le bol alimentaire arrêté dans la partie moyenne ou inférieure de ce conduit, avec douleur entre les épaules, et quelquefois vomissemens. Guérison opérée par Hoffmann, en faisant prendre deux scrupules de camphre dissous dans l'huile d'amandes douces. Parmi les causes de ces affections spasmodiques, on compte un emportement violent de colère suivi d'une boisson froide, un objet qui frappe fortement l'imagination, l'action d'un poison, la présence des vers dans l'estomac, etc. Un hypocondriaque tombe dans un chagrin profond par la perte de son épouse, et éprouve un tel resserrement spasmodique dans l'arrière-bouche et le larynx, qu'il perd la parole, respire avec une grande difficulté, ne peut rien avaler; une sueur très-abondante survient, et il paroît guéri; mais le lendemain ayant pris du thé très-chaud, la dysphagie ou spasme de l'œsophage se renouvelle et persiste malgré l'usage de tous les topiques: saignée, frictions, thériaque mise sur la langue, masticatoire, tout devient inutile; le resserrement spasmodique de l'intérieur de l'œsophage continuoit toujours avec obstination, et si quelquefois les matières alimen-

taires avoient franchi le pharynx, elles étoient ensuite arrêtées et ne pouvoient parvenir dans l'estomac. On eut encore recours en vain aux poudres antispasmodiques, à la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, aux pédiluves : on mêle alors trente grains de camphre avec de l'huile d'olive, et on recommande de le prendre en plusieurs doses; mais par mégarde le malade prit le tout en une seule fois, et il fut entièrement guéri de son resserrement spasmodique (Hoffmann). Un fait analogue est arrivé aux infirmeries de la Salpêtrière: j'avois prescrit un liniment camphré (*un gros de camphre dans une once d'huile d'olive*) pour remédier à une dysphagie spasmodique très-violente dont une femme de soixante ans disoit être attaquée depuis quelques mois. Au lieu d'employer le liniment à l'extérieur, elle avala peu à peu le tout dans une soirée, et je fus fort étonné le lendemain de la trouver guérie; cependant le resserrement spasmodique se renouvela sept à huit jours après, mais avec beaucoup moins d'intensité, et avec facilité de se nourrir de potage et d'alimens peu solides; l'usage des amers eut ensuite un effet marqué pour obtenir la guérison. Il faut prendre garde en général de distinguer cette maladie de la disphagie produite par un squirre, et qui est incurable.

DCCXXXIV. 2°. *Vomissement.* Mouvement péristaltique de l'estomac qui se fait dans un mou-

vement rétrograde, c'est-à-dire en partant du duodénum ou du pylore, et en se dirigeant vers l'œsophage, ce qui fait rejeter les matières contenues dans la première cavité. Outre les vomissemens symptomatiques ou secondaires, il y en a qui tiennent à une extrême sensibilité, et, pour les femmes, souvent à quelque dérangement dans l'évacuation sexuelle. Importance de bien distinguer les diverses espèces de vomissemens dans l'ordre judiciaire, par rapport à l'accusation d'empoisonnement (*Art. Enterite, classe II*). Le mérycisme, ou apparence de rumination à laquelle certains hommes sont sujets, a aussi un caractère convulsif (*Merycologia sive de ruminantibus, Ant. Conrad. Peyer*). Autre exemple de cette sorte dans les écrits de *Fabrice d'Aquapendente*.

DCCXXXV. 3°. *Anorexie, diminution très-notable* ou *perte de l'appétit*. Parmi les causes les plus ordinaires, une sécrétion plus abondante du *mucus* de la membrane interne de l'estomac, résultat fréquent de la vieillesse ou d'une vie trop sédentaire; des affections tristes de l'ame, comme les tourmens de l'ambition, la crainte, la jalousie; l'épuisement par l'abus des plaisirs de l'amour, l'habitude d'une vie intempérante, l'excès dans l'étude et les travaux du cabinet, les extases, les jouissances mystiques d'une vie contemplative : remonter à l'origine de ces affections de l'estomac, c'est en

indiquer le remède. On doit trouver peu étonnant que Sennert rapporte plusieurs faits fabuleux dans un article particulier de ses écrits (*à cibo et potu abstinentia*), puisqu'il vivoit dans un siècle peu éclairé, et par conséquent avec un penchant naturel à croire aux merveilleux : que doit-on penser de ce qu'il dit de certains hommes du nord de la Moscovie qui étoient, suivant lui, saisis de froid vers la fin de novembre, passoient tout l'hiver sans boire ni manger comme les marmottes, et se réchauffoient ensuite à la fin d'avril en reprenant leurs exercices ordinaires? Ceux qui desireront des exemples mieux choisis d'une abstinence plus ou moins longue pourront recourir à la grande physiologie de Haller, qui indique les auteurs les plus dignes de confiance.

La dyspepsie regardée comme une maladie peut-elle être séparée de l'anorexie ?

DCCXXXVI. 4°. *Pyrosis*, ou *ardeur extrême dans la région épigastrique*. Incommodité quelquefois passagère, et le résultat des vices de la digestion de certains alimens acides ; elle est ordinaire aux habitans des montagnes du Nord, par l'usage habituel des viandes salées et fumées ; elle peut être aussi un des symptômes de l'inflammation de l'estomac ou des intestins, et les boissons mucilagineuses, si toutefois le malade peut les supporter, peuvent seules convenir.

Dans un cas de pyrosis rapporté dans les *Ephémérides des Curieux de la nature* (*Dec. I, anni III*), et produit par un excès de boisson du vin du Rhin, le mucilage des pepins du coing fut sans effet, et une boisson nitrée produisit, dans moins d'un quart d'heure, une guérison solide.

DCCXXXVII. 5°. *La cardialgie* est distinguée de la gastrodinie par une certaine anxiété et un resserrement douloureux dans l'épigastre, avec un sentiment de défaillance. Les nourrices un peu épuisées par l'allaitement sont sujettes à la cardialgie, et alors le remède est simple, puisqu'il consiste dans l'usage des restaurans; ses autres causes sont l'action d'un poison, d'un émétique trop violent ou d'un drastique (1); des affections vives de l'ame, les anomalies de l'évacuation sexuelle, la suppression des hémorroïdes, la dysenterie, la présence des vers, l'atteinte d'une fièvre exanthématique ou inflam-

(1) L'action nerveuse de l'estomac est sans doute un des premiers mobiles de l'économie animale. Van-Helmont, à travers toutes les incorrections d'un style figuré et d'une foule de termes abstraits pris pour des réalités, fait jouer le plus grand rôle à ce qu'il appelle son archée (*Morborum sedes in anima sensitiva*) : or, le siége de cette archée est, suivant lui, dans l'estomac.

matoire, la goutte. Le mot de cardialgie est peut-être impropre, puisqu'il suppose que l'affection indiquée a son siége dans l'orifice supérieur de l'estomac, au lieu que plusieurs faits recueillis par Hoffmann attestent que le principe en est au pylore. Mais la cardialgie peut-elle être mise au rang des maladies primitives, et n'est-elle point presque toujours le symptôme d'une autre maladie? c'est ce qu'on se persuade sans peine en examinant le dénombrement même que donne Sauvages des différentes espèces de cardialgie : celle, par exemple, qu'il dit survenir par saburre n'est-elle point un symptôme de l'embarras gastrique ? la cardialgie que produit la présence d'un poison dans l'estomac n'est-elle point la suite de la gastrite? celle qu'il nomme flatulente n'est-elle point une affection secondaire de l'hypocondrie? La cardialgie fébrile de Torti ne doit-elle point être rapportée aux fièvres intermittentes ou rémittentes ataxiques? Que doit-on

---

Un observateur bien plus exact et plus digne de servir de guide, Wepfer, dans son excellent Traité (*de Cicutâ aquaticâ*), fait les remarques les plus judicieuses sur l'action nerveuse de l'estomac, qu'il a pour ainsi dire personnifiée, en la regardant comme un surveillant actif de tout le système nerveux : *Præses systematis nervosi.*

penser de la cardialgie squirreuse, goutteuse et vermineuse, etc.? On doit pardonner à Sauvages d'avoir ainsi converti en maladies primitives une foule d'affections secondaires ou symptomatiques, puisqu'il a ouvert la carrière aux autres nosologistes; mais dans l'époque actuelle, où toutes les autres parties de l'histoire naturelle nous donnent l'exemple de classifications les plus méthodiques, ne devons-nous pas suivre une marche différente, et éviter les écueils où Sauvages est tombé?

DCCXXXVIII. 6°. *Colique du Poitou.* Maladie inconnue aux anciens, et dont Citois, médecin de Louis XIII, a donné une description exacte (*Diatriba de novo et populari apud Pictones dolore colico*). Dehaën, qui avoit publié en 1745 une dissertation sur cette colique, en a beaucoup mieux approfondi la nature dans son ouvrage de clinique (*Ratio medendi*, t. V). Un autre observateur très-exact, Huxham, l'a décrite dans ses Epidémies (*de Morbo colico Dammoniorum*), et il est entré dans le détail de toutes les circonstances locales qui ont pu concourir à la produire. Tronchin a écrit sur cette colique, et on connoît la critique amère qui a été faite de sa dissertation par un médecin de Paris, année 1758, critique qui annonce bien plus l'intention directe de contredire que celle

d'éclaircir l'objet particulier de la discussion. On connoît l'opposition singulière qui règne sur les principes du traitement entre la méthode de Dehaën et de Tronchin, et celle qui est suivie depuis tant d'années dans le ci-devant hôpital de la Charité, puisque les premiers s'en tiennent aux adoucissans ou mucilagineux, et qu'ils sont bien loin de faire usage de toutes les batteries d'une polypharmacie active. D'un autre côté, témoignage en faveur d'une sorte d'empirisme consacré par une longue suite de succès, puisque, d'après le relevé des registres durant douze années, il n'est mort que soixante-quatre malades sur mille trois cent cinquante-trois. Bordeu cherche à concilier les deux partis d'après des vues profondes sur l'économie animale : il distingue trois périodes dans cette maladie, et il propose l'usage des adoucissans dans la première période et une partie de la deuxième, et celui des drastiques vers la fin de la deuxième et durant toute la troisième; mais il paroît qu'il s'est renfermé encore dans les bornes d'un doute philosophique, puisqu'il a ajouté : « Il y a bien des » choses, et plus qu'on ne pense, à éclaircir » sur cette maladie ». Il semble que Stoll ait profité de cet avis, puisqu'il a fait de nouvelles recherches sur la colique de plomb (*Colica saturnina*), et qu'il a non-seulement mieux décrit

la variété de ses symptômes, mais encore analysé et simplifié les principes du traitement, qu'il réduit à l'usage alternatif des doux laxatifs et des narcotiques. Enfin, le dernier ouvrage qui a été écrit avec sagacité sur la colique de plomb est celui du docteur Luzuriaga, médecin de Madrid (1). Ce dernier auteur a surtout développé avec soin l'action particulière de ce métal et de ses préparations sur l'influence nerveuse et les fibres musculaires; et il rend ainsi raison de l'abattement, de l'atonie, et de l'état de langueur qu'on éprouve dès l'invasion même de la maladie.

Névroses aphroditiques ou des parties de la génération.

DCCXXXIX. Avantage de porter ses vues sur la question de la reproduction des animaux considérée dans toute son étendue, et de contempler les singulières variétés qu'offrent la structure et la conformation des parties de la géné-

(1) *Dissertatio medica sobre el colico de Madrid, inserta en las Memorias de la real academia medica de Madrid, por el doctor don Ignacio-Maria Ruiz de Luzuriaga, socio de las reales sociedades de medecina è historia natural de Edimburgo*, etc. Madrid, 1796.

ration dans diverses classes du règne animal; les circonstances de l'accouchement, le retour périodique de leur amour, l'impulsion violente qui porte certaines espèces à l'union des sexes, etc. immenses recherches qu'avoit déjà faites sur la génération le célèbre Aristote dans son histoire des animaux, dont Buffon fait avec raison un si bel éloge. En général, tous les animaux que l'homme n'a point subjugués ou fait servir à ses besoins et à ses caprices, suivent en paix, durant certaines saisons, les lois de la nature, sans provoquer leurs desirs, ni se livrer à des goûts pervers et destructeurs. L'homme sauvage aussi, dans sa vie errante et libre, n'écoute que l'instinct du besoin, et ne se livre aux plaisirs de l'amour que certains jours du mois (1). Il est

---

(1) Il importe beaucoup, pour approfondir le principe des maladies chroniques, de remonter aux mœurs des sauvages, de connoître les détails de leur vie domestique, de leurs exercices, de leur nourriture, de leurs méthodes de traitement durant leurs maladies, etc. (*Histoire de l'Amérique, de Robertson*, trad. de l'anglais). C'est en mettant en opposition toutes les duretés de la vie sauvage avec les jouissances énervantes d'un luxe recherché, qu'on peut mesurer toute l'étendue de la dégénération de l'espèce humaine; et non desirer d'aller habiter dans les bois, comme le veut

consolant pour le médecin philosophe de voir que les neuf dixièmes de l'espèce humaine répandus dans les campagnes, remplissent encore le vœu de la nature pour la reproduction. Les exemples de dépravation, de licence des mœurs et de tous les maux qu'entraîne l'abus des plaisirs, ne se trouvent guère que dans les villes, au sein d'une vie oisive et énervée. Les Orientaux joignent à ces causes la puissante influence du climat, et par les excès où ils se plongent durant leur jeunesse, le reste de leur vie se passe dans les alternatives d'un état de stupeur, et des élans convulsifs de l'amour produits par l'usage des stimulans. L'opium seul, ou mêlé avec des substances aromatiques, forme pour eux ce qu'ils appellent *remède de magnanimité* (*Kœmpferi Amœnitates exoticæ* (1)).

Rousseau, mais profiter de tous les avantages de nos sociétés policées, sans porter une atteinte funeste à nos facultés physiques.

(1) Le prince, dit Kempfer, ambitionne la gloire de la virilité, et pour n'avoir point à rougir de son impuissance, il a recours à la médecine. On prépare pour son usage une composition où entrent l'opium, le musc, l'ambre, et d'autres aromates qu'on mêle avec soin pour en former des pilules très-petites, et qu'on lui donne à avaler par intervalles; s'il répugne à prendre

DCCXL. 1°. *Anaphrodisie.* Abolition de l'appétit vénérien. Cette débilité de l'action nerveuse des parties de la génération peut être la suite d'une apoplexie, d'une hémiplégie; elle peut être aussi la suite des excès malheureux de l'onanisme. On ne doit point omettre parmi ses causes la force de l'imagination, que des esprits crédules prennent pour un sortilège. Exemple frappant de ce genre, qui est rapporté dans les Essais de Montaigne. Supercherie heureuse qu'employa cet écrivain philosophe pour rendre tous les droits de la virilité à un nouveau marié. Dans des cas semblables il dit sagement : « Qu'il vaut » mieux faillir indécemment à étrenner la couche » nuptiale pleine d'agitation et de fièvre, en at- » tendant une autre commodité moins alarmée ».

---

ce médicament solide, on lui prépare une eau distillée avec des fleurs aromatiques, et on y fait macérer pendant quelques heures des têtes de pavot, et pour rendre cette boisson plus agréable, on l'édulcore avec du sucre ambré et aromatisé : ces liqueurs deviennent si nécessaires, que les grands ne peuvent passer un seul jour sans en prendre. Ces préparations produisent d'abord une sorte d'ivresse délicieuse, et excitent vivement aux plaisirs de l'amour; mais peu d'heures après succèdent la timidité, la tristesse, et leur usage habituel entraîne la débilité, la stupeur et une vieillesse précoce.

Heureux succès d'un moyen que j'ai autrefois employé pour guérir une prétendue impuissance que croyoit avoir un jeune homme la veille de son mariage : on peut voir les détails que j'en ai donnés dans la Gazette de santé, année 1786. Mais il faut convenir que l'anaphrodisie, ou impuissance absolue qui tient surtout à l'abus prématuré des plaisirs est entièrement incurable: Henricus-ab-Heers (*Observ. med.*) en rapporte un exemple digne d'être connu. Un jeune homme élevé dans une maison opulente, et parvenu à la puberté, consulta sur cet objet ce médecin habile, en lui avouant que dès sa dixième année de l'âge il avoit eu des familiarités très-fréquentes avec de jeunes filles accoutumées à exercer sur lui des attouchemens lascifs, ajoutant que depuis cette époque il avoit perdu entièrement la faculté de l'érection. Il voyageoit depuis long-temps, et avoit pris successivement l'avis de plusieurs médecins français : revenu aux eaux de Spa, son état fut constaté avec soin par le médecin dont je viens de parler. La sensibilité et la foiblesse du membre génital étoient si grandes, qu'au moindre attouchement, et sans aucune sorte de sensation ou de desir de l'union des sexes, le jeune homme rendoit une liqueur semblable au petit-lait; cette excrétion se continuoit le jour comme la nuit toutes les fois que l'urine

étoit rendue, ou au moindre frottement exercé par le linge. Déjà une foule de remèdes avoient été mis en usage, et le sage Henricus-ab-Heers ayant regardé la maladie comme incurable, le jeune homme ne voulut point s'en tenir à son avis, et comme il étoit très-riche, il continua de voyager en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne, dans l'espoir de recouvrer les droits de la virilité. Il ne manqua point, suivant l'usage, de trouver plusieurs médecins peu éclairés et très-féconds en promesses illusoires d'une guérison complète. On s'adressa ensuite à des charlatans, à des femmelettes de toute sorte, même à de prétendues magiciennes, et on imagine bien que ce fut toujours avec le même succès. Enfin après six années de voyages, de tentatives vaines et de dépenses les plus infructueuses, le jeune homme revint trouver le médecin habile qui lui avoit parlé avec tant de franchise, et à qui il regrettoit tant de n'avoir point accordé sa confiance. Rien ne fut plus piquant et plus instructif que leur entretien, et le résultat en est facile à deviner : c'est que le jeune homme revint dans ses foyers, en déplorant les avantages d'une grande fortune qui le rendoit ainsi victime d'un abus précoce des plaisirs, et d'une sorte de dépravation prématurée.

DCCXLI. 2°. *Dyspermatisme.* Emission lente,

difficile ou nulle de la liqueur spermatique. Elle peut provenir de différens vices organiques que je ne dois point ici examiner; quelquefois elle tient à un excès de vigueur et de tension dans le membre viril, comme dans l'exemple du Vénitien cité par Sauvages. Une cause opposée, c'est-à-dire la débilité des parties, peut aussi la produire, comme *Amatus Lusitanus, Marcellus Donatus, Schenkius, Forestus*, etc. en donnent des exemples. Dans ces cas on doit recourir aux restaurans, aux fomentations aromatiques, à l'exercice du corps, aux autres moyens propres à fortifier : on sent qu'il faut joindre à cela des mœurs plus régulières et l'éloignement du libertinage.

DCCXLII. 3°. *Satyriase.* Desir insatiable de jouir des plaisirs de l'amour : il peut offrir la marche d'une maladie aiguë, et tenir à un état inflammatoire des parties génitales; c'est celui qui a été décrit par Arétée, et dont Sauvages a donné la traduction, sans imiter son style précis et laconique. Dans cette maladie, rougeur de la face avec sueur, disposition à se tenir courbé, à se serrer le ventre; tristesse, abattement; quand le mal est extrême, propos obscènes, agitations, inquiétudes, soif ardente, écume à la bouche comme les cerfs qui sont en rut. Satyriase où tombent quelquefois les hommes usés et affoi-

blis : j'ai cité ailleurs l'exemple d'un homme marié et père de six enfans, qui éprouva vers l'âge de quarante ans ce satyriase, et qui passa par tous les degrés de dépérissement, en se livrant avec sa femme à ses desirs effrénés. On peut opposer à cette variété du satyriase celui d'un pieux cénobite qui, doué d'un tempérament fougueux, et cherchant à combattre ses passions par les macérations, le jeûne, la prière, ne pouvoit se coucher dans son lit sans éprouver toutes les fureurs de ce qu'il appeloit *le démon de la chair*, et qui finit par tomber dans un écoulement involontaire de la liqueur spermatique. Ce fut surtout par un exercice soutenu du jardinage que je parvins à le guérir. Mais l'exemple le plus frappant d'une impulsion puissante et irrésistible d'un sexe vers l'autre, est celui qu'on trouve dans un ouvrage périodique, qui a pour titre : *Espion anglais*, ou *Correspondance secrète entre mylord Alley, etc.* tom. I.

DCCXLIII. 4°. *Priapisme.* Erection incommode du membre viril sans plaisir et sans délectation amoureuse : c'est le plus souvent le symptôme d'un calcul dans la vessie, ou d'une maladie vénérienne; elle peut être aussi une affection primitive produite par l'usage imprudent des cantharides prises à l'intérieur pour s'exciter au plaisir de l'amour. Des observations, malheu-

reusement trop nombreuses, ont appris combien ce priapisme est souvent funeste. L'exact et judicieux Henricus-ab-Heers cite l'exemple d'une guérison qu'il a opérée dans un cas semblable. Un homme de soixante ans épouse une femme d'un âge moyen ; et pour faire voir que sous un certain rapport il étoit encore loin d'être au déclin de l'âge, il sollicite auprès d'un pharmacien un médicament propre à remplir ses vues, et il en obtient un certain sirop dans lequel on avoit mêlé de la poudre de cantharides ; il en prend une forte dose avant l'heure du coucher, et il éprouve d'abord une tension très-forte du membre génital, ensuite un prurit très-violent, puis des vertiges, le délire, et il passe ainsi la nuit dans les tourmens les plus cruels. Le lendemain matin, hématurie ou pissement de sang, douleurs lancinantes, strangurie. Henricus-ab-Heers ayant été appelé, présume, d'après toutes les circonstances, l'usage intérieur que le malade avoit fait des cantharides : il prescrit des clystères répetés, soit avec une décoction de casse, soit avec du lait où on avoit fait bouillir du nénuphar : il fait en même temps appliquer des épithèmes froids sur le membre génital qui étoit ardent, et il fait boire en abondance des émulsions froides et légèrement calmantes ; il joint à cela des bains d'eau tiède, ce qui diminua progressivement les symptômes, et

les fit disparoître peu à peu. Le même médecin ajoute encore l'avis sage d'une abstinence, pendant quelque temps, de l'acte vénérien, et d'une attention particulière à éviter toute irritation sur les parties génitales.

DCCXLIV. 5°. *Nymphomanie*, ou *fureur utérine*. Irritation nerveuse des parties de la génération, qui est pour les femmes ce que le satyriase est pour les hommes. Elle doit être considérée dans ses trois périodes : dans la première, imagination sans cesse obsédée par des objets lascifs et obscènes, tristesse, inquiétude, taciturnité, recherche de la solitude, perte du sommeil et de l'appétit, combat intérieur entre des sentimens de pudeur et l'impulsion des desirs effrénés, etc. Dans la deuxième, sorte d'abandon à ses penchans voluptueux, plus de combat pour les réprimer, oubli de toutes les règles de la pudeur et de la bienséance, regards, propos agaçans, sollicitations, instances à l'approche du premier venu, gestes pleins d'indécence, efforts pour se jeter dans ses bras, menaces, emportemens si l'homme résiste ou s'il veut se défendre. Dans la troisième, aliénation d'esprit complète, obscénité dégoûtante, espèce de fureur aveugle, desir de frapper et de déchirer, chaleur brûlante sans fièvre, enfin tous les symptômes divers d'un état maniaque violent. Exemples nombreux de

ce genre dans les hospices de femmes insensées, surtout dans les pays méridionaux. On peut voir dans le *Traité de la Nymphomanie* par *Bienville*, des histoires particulières de cette maladie. On devroit desirer dans cet ouvrage un style moins diffus, une méthode descriptive plus correcte, enfin une crédulité moins confiante dans ses formules compliquées, et une bien plus grande importance attachée aux vrais principes de l'hygiène.

Nèvroses ophtalmiques, ou de l'organe de la vue.

DCCXLV. Le sens de la vue est celui par lequel nous recevons le plus d'impressions, celui par conséquent dont la culture est la plus importante dans l'enfance pour n'admettre que des idées claires et distinctes. Locke et Buffon, etc. pensent que c'est au tact à redresser les idées fautives qui nous viennent par l'organe de la vue sur la grandeur, l'éloignement, la figure, etc. des objets. Je suis d'avis, avec Condillac (*Essai sur l'origine des connoissances humaines*), que l'exercice seul de l'œil peut le rendre propre à saisir ces propriétés des corps, suivant que l'habitude apprend à donner plus ou moins de concavité à la cornée, plus ou moins de contraction ou de dilatation à la prunelle; suivant enfin que par la contrac-

tion des muscles, l'humeur aqueuse éprouve des changemens de forme, et que les impressions sur la rétine sont plus exactes. La théorie de la vue offre un des exemples les plus frappans de l'étroite connexion de l'art de guérir avec la physique, puisqu'on ne peut analyser les fonctions de l'œil sans embrasser, pour ainsi dire, toute l'optique. Découvertes de Newton sur cet objet (1), monument éternel de sagacité et de génie, et peut-être plus étonnant que ses principes mathématiques de philosophie naturelle. Smith, dans son Traité d'optique, a donné le plus grand développement aux découvertes de Newton, et en a fait les applications les plus heureuses. Les artistes eux-mêmes, seulement livrés à la mécanique de l'optique, ont une foule de connoissances sur le choix des verres relatifs aux différens vices de la vue, sur les verres convexes propres aux vues longues, sur les différentes espèces, soit de vues longues, soit de vues courtes, le loucher des enfans, la duplicité de la vue, le rétablissement de la vue dans quelques personnes avancées en âge, etc. (2).

---

(1) *Optics or a Treatise of the reflexions, refractions, inflexions and colours of Light, by sir Isaac Newton.* 1730.

(2) *Traité d'optique mécanique,* dans lequel on donne les règles et les proportions qu'il faut observer pour faire

Ce n'est point à moi à indiquer les autres lésions organiques de la vue, et les recherches de plusieurs hommes célèbres, Petit, Lecat, Louis, Daviel, Pouteau, Scarpa, etc. puisque ces objets appartiennent à la chirurgie oculaire. Les anciens, par l'imperfection de la physique et de l'anatomie, ont laissé presque tout à faire aux modernes sur les lésions de la vue; mais on ne peut trop louer leur exactitude à observer, dans les maladies, les affections nerveuses des yeux comme un des fondemens les plus sûrs du pronostic; de là les signes tirés de leur éclat, de leur desséchement, d'une apparence pulvérulente sur la cornée, de la perversion du mouvement dans différentes parties des yeux, de leur protubérance hors des orbites ou bien de leur enfoncement, de la dilatation ou bien de la contraction de la pupille, de l'obscurcissement de la vue ou de son extrême sensibilité aux rayons de la lumière.

DCCXLVI. 1°. *Affections nerveuses de l'iris.* Des considérations sur l'irritabilité de l'iris sont importantes pour la connoissance de l'amauroze ou goutte sereine. Contraction ou dila-

---

toutes sortes de lunettes d'approche, microscopes simples et composés, et autres ouvrages qui dépendent de l'art; avec une instruction sur l'usage des lunettes ou conserves pour toutes sortes de vues, par Thomin. *Paris*, 1749.

tation de la prunelle, suivant la vivacité plus ou moins grande de la lumière ou l'éloignement de l'objet qu'on fixe : or les mouvemens alternatifs se font suivant que l'iris, qui forme une sorte d'anneau autour de la prunelle, s'élargit ou se contracte par l'action de la lumière, qui est le stimulant spécifique de l'organe de la vue. Un irritant quelconque, mécanique ou chimique, porté sur l'iris, n'y produit aucun mouvement, ce qui doit la faire exclure du nombre des substances musculaires. D'un autre côté, les mouvemens alternatifs de l'iris se perdent si on porte atteinte à la sensibilité de la rétine, ce qui arrive dans la paralysie ou aux approches de la mort. Il en a été de même à l'égard des animaux à qui on avoit fait prendre de l'opium à l'intérieur.... des feuilles de belladonne (*atropa belladonna*, L.) appliquées sur un petit ulcère chancreux au-dessous de l'orbite, ont produit le même symptôme, mais d'une manière passagère. Si on admettoit dans l'iris des fibres orbiculaires concentriques et d'une nature musculaire, comme l'ont fait Boerhaave, Ruisch, etc. il seroit facile d'expliquer les mouvemens alternatifs de l'anneau par l'action de la lumière sur la rétine : ainsi, par exemple, on diroit que lorsque la rétine est excitée par une vive lumière, les petits filamens nerveux qui se portent à l'iris y produisent une contraction des fibres or-

biculaires, et par conséquent un resserrement de la prunelle; l'absence de la lumière par un défaut de stimulant devroit produire le relâchement des fibres orbiculaires de l'iris, et par conséquent la dilatation. Il est malheureux que cette explication soit entièrement détruite par les faits, et on sait que les anatomistes modernes, depuis Haller, rejettent les fibres orbiculaires et prétendues musculaires de l'iris. C'est donc par le simple jeu des fibres radiées de cet anneau que doivent s'opérer les alternatives de contraction et de dilatation de la prunelle; mais alors ces fibres se contractent en sens inverse des muscles; car, par l'action de la la lumière, ces fibres s'allongent, puisque la prunelle ne peut se contracter sans que la largeur de l'anneau de l'iris n'augmente; par l'absence de la lumière ces fibres se contractent, puisque la prunelle ne peut se dilater sans que l'anneau de l'iris ne diminue de largeur. Les fibres radiées de l'iris observent donc des lois opposées à celles des muscles en général, et c'est ce qui les rend un des objets les plus délicats et les plus difficiles de la physiologie. On ne peut le concevoir qu'en admettant dans les fibres radiées par l'action de la lumière sur la rétine, une sorte de turgescence et d'allongement, analogue peut-être à ce qu'éprouve le membre viril dans l'homme par l'action d'un stimulus moral ou physique.

DCCXLVII. 2°. *L'héméralopie*, ou *vue diurne*, est facile à connoître ; ceux qui en sont affectés distinguent bien les objets durant le jour; mais vers le soir, et à l'heure même de la nuit où ces mêmes objets sont en général visibles, ils ne peuvent les reconnoître, ce qui peut venir, 1°. d'un trop grand resserrement de la pupille, ce qui arrive quelquefois aux vieillards. On sait en effet que dans l'état de santé le diamètre de la pupille est en général trois fois moindre durant le jour que durant la nuit, comme pour empêcher l'action d'une trop forte lumière. S'il arrive donc, par un état morbifique, que la pupille soit immobile à cause de son peu de sensibilité, et qu'elle ne puisse par conséquent se dilater à l'approche de la nuit, l'œil ne peut recevoir qu'une lumière insuffisante pour lui communiquer la perception des objets ; 2°. le même effet peut être produit par une diminution de sensibilité du nerf optique qui ne peut être ébranlé que par une forte impression : ce qui peut arriver aussi dans la vieillesse, et doit être regardé comme incurable. Un jeune homme qui en apparence n'avoit aucun vice dans les yeux, qui n'avoit jamais éprouvé aucune douleur de tête, ni aucune maladie antérieure, distinguoit très-bien durant le jour les objets voisins ou éloignés, même dans un lieu un peu obscur, pourvu que ce même lieu reçût quelques rayons de la lumière diurne ; mais aussitôt

après le coucher du soleil il croyoit voir des nuages qui croissoient à mesure que le soleil s'enfonçoit sous l'horizon, et enfin pendant le crépuscule il ne pouvoit distinguer aucun objet : ce qu'il y a de remarquable c'est que le même jeune homme paroissoit insensible à l'impression de la lumière de la lune, et même à une lumière artificielle produite par des chandelles.

DCCXLVIII. 3°. *La nictalopie*, ou *vue nocturne*, paroît être l'inverse de l'affection précédente, puisque la personne peut distinguer les objets la nuit et non le jour. Ce vice peut provenir, 1°. d'une cataracte imparfaite. Qu'on suppose en effet qu'une partie du cristallin soit opaque et que la pupille soit très-mobile; celle-ci en se contractant durant le jour peut faire porter tous les rayons lumineux sur la partie opaque du cristallin, et empêcher ainsi leur impression sur la retine, c'est-à-dire la rendre nulle. Mais il y a une autre sorte de nictalopie qui tient à l'extrême sensibilité de la rétine, trop fortement ébranlée par une vive lumière et qui n'en peut supporter qu'une foible. On ne peut nier aussi la grande influence de l'habitude sur la production d'une sorte de nictalopie. Un Anglais accusé d'un crime très-grave est enfermé dans un cachot profond dans lequel un autre homme récemment introduit n'auroit pu apercevoir aucune trace de lumière : les premiers jours il ne

peut distinguer aucun objet, mais après un mois de séjour dans ce cachot il commence à apercevoir une foible lumière et comme une sorte de crépuscule; cette faculté augmente peu à peu, au point qu'il peut distinguer les différens objets de sa prison qui étoient invisibles pour toute autre personne. Lover fit des recherches exactes pour reconnoître s'il y avoit quelque fente par laquelle la lumière pût pénétrer, et il n'en trouva point; lorsqu'ensuite le détenu fut absous et reconnu innocent, il ne fut pas plus en état de supporter la lumière qu'une personne dont l'œil est enflammé; mais par degrés il s'accoutuma à cette impression, et il finit par en contracter l'habitude.

DCCXLIX. 4°. *Amaurose nerveuse.* Perte des mouvemens alternatifs de l'iris, sans qu'on observe aucun autre vice organique du globe de l'œil. Cette perte est précédée quelquefois de douleurs vers le front, de vertiges, d'un obscurcissement gradué de la vue ; quelquefois elle vient subitement; elle est marquée par une sorte de langueur et d'inertie dans tout l'organe, par une dilatation de la prunelle, et une sorte de rétraction de l'anneau de l'iris. Elle tient à un état d'insensibilité de la rétine, souvent produite par un vice dans le nerf optique, comme Vesale, Cheselden, Bonet, Wepfer, Plater, Scultet, etc.

en donnent des exemples. Ses causes peuvent être une métastase qui peut empêcher l'action nerveuse du nerf optique, ou directement celle de la rétine ; l'impression du froid, un épanchement lymphatique dans les ventricules du cerveau, produisent aussi l'amaurose ; elle peut être aussi la suite d'une fièvre continue ou d'une fièvre intermittente. On connoît ses autres causes, comme des convulsions, l'abus des plaisirs de l'amour, un emportement de colère, une frayeur, l'action d'un narcotique, l'impression d'une trop forte lumière. Dans le Nord, où la neige éclairée par le soleil éblouit les yeux, on se sert d'un crêpe pour n'être point aveuglé ; il est même, dit Buffon, des plaines sablonneuses de l'Afrique où la réflexion de la lumière est si vive, qu'il n'est pas possible d'en soutenir l'effet sans risquer de perdre la vue. On doit conclure que les personnes qui écrivent ou qui lisent trop long-temps de suite doivent, pour ménager leurs yeux, éviter de travailler à une lumière trop forte. Des blessures quelquefois très-légères dans les soureils ou au-dessous des orbites, peuvent produire l'amaurose, comme Morgagni (Epist. XVII) en rapporte un exemple : on en a vu, l'année dernière, un exemple à l'hospice de perfectionnement de l'école de médecine. L'amaurose est souvent incurable ; et lors même qu'elle est susceptible de

traitement, il faut une grande sagacité dans certains cas pour remonter à la cause cachée qui a pu la produire (1). On voit, par exemple, que si c'est par la rétropulsion d'un exanthème, par une suppression inconsidérée du flux hémorroïdal, par un traitement du mal vénérien, etc. il faut, suivant la nature de ces diverses causes, varier sa méthode.

Névroses acoustiques.

DCCL. Que d'objets de physique sur la propriété des corps sonores, sur la vibration de l'air, sur la construction des instrumens acoustiques, etc. sont nécessairement liés aux considérations de ce genre! Comment peut-on entendre tout ce qui se rapporte aux lésions nerveuses de l'ouïe, si on n'a une idée exacte de la structure de cet organe, etc.? L'état actuel de nos connoissances physiologiques sur ce point doit être surtout déterminé pour éviter l'explica-

---

(1) Les vraies notions de l'amaurose parfaite ou imparfaite, ainsi que les principes du traitement, me paroissent avoir été développés avec beaucoup de sagacité par le D. Scarpa (*Traité pratique des Maladies des Yeux*, etc. traduit de l'italien par J. B. Leveillé. *Paris*, an x.

tion erronée que Sauvages, Buffon, etc. donnent du mécanisme de l'ouïe, en admettant que le labyrinthe est rempli d'air, que c'est à la lame spirale du limaçon qu'il faut rapporter la sensation du son, que c'est par diverses vibrations de ses fibres plus ou moins longues qu'on reçoit la perception des divers sons, etc.... Valsalva et Vieussens avoient cru l'intérieur du labyrinthe lubrifié par une humeur volatile. Cotunni alla plus loin, et, dans une dissertation imprimée à Naples, en 1760 (*de Aquæductibus auris humanæ internæ*), il fit voir que dans l'état naturel le labyrinthe est rempli d'un liquide, que c'est aux ondulations de ce liquide qu'on doit la dernière perception des sons, etc. Haller, Caldani, Albinus, etc. ont admis la même vérité; mais on n'en trouve nulle part le développement aussi complet que dans une dissertation publiée par Meckel fils, en 1777 (*de Labyrinthi auris contentis*). J'ai été témoin moi-même de la plupart des recherches et des observations de cet habile anatomiste, et je ne puis que rendre justice à l'extrême exactitude et à la sagacité avec laquelle il a varié ses essais : il a fait voir, par les preuves les plus irréfragables, que le liquide du labyrinthe existe dans l'état naturel, et qu'il n'est point le produit d'un épanchement postérieur à l'état de mort. Il expose d'abord les précautions

à prendre pour séparer l'os temporal du crâne, et pour pénétrer ensuite dans le labyrinthe; il fait voir l'avantage qu'il y a de comparer ces parties dans le fœtus et dans l'adulte..... Il exposa un os temporal à un froid rigoureux, et il trouva ensuite dans le labyrinthe une congélation, dont la forme correspondoit à celle de l'intérieur du labyrinthe. Nouvelle confirmation par des exemples pris de l'anatomie comparée, d'après des recherches faites sur des têtes de veaux, de brebis, de cochons, de cerfs, de chats, de jeunes loirs; preuves indirectes de l'existence du liquide dans le labyrinthe, en démontrant qu'il n'y a aucune parcelle d'air dans cette cavité, puisqu'en tenant plongée sous l'eau la tête d'un jeune chat qu'on venoit de faire périr, et en ouvrant l'extrémité du limaçon, il ne s'est élevé aucune parcelle d'air à la surface de l'eau. Mais comment accorder l'existence d'un liquide dans le labyrinthe avec celle de l'air atmosphérique dans la cavité du tympan, si ces deux cavités avoient entre elles une communication par une prétendue fente de la fenêtre ovale? L'auteur fait voir que cette prétendue communication est nulle, puisqu'en remplissant le labyrinthe de mercure, il n'en passe pas la moindre parcelle dans la cavité du tympan.... Mais quelle est l'origine du liquide du labyrinthe? il est probable qu'il exsude des ex-

trémités artérielles qui aboutissent à la surface des membranes dont est tapissé l'intérieur du labyrinthe. Ce liquide est composé de gélatine très-délayée, autant qu'on en a pu juger par l'action de l'acide sulfurique. Autre partie importante à considérer pour concevoir la perception des sons : c'est une duplicature du périoste qui est comme flottante dans l'intérieur du vestibule qui divise imparfaitement cette cavité en deux, et entre les nerfs de laquelle se trouvent des expansions du nerf acoustique : c'est ce que Meckel appelle *septum vestibuli nervoso-membranaceum*. Comment concevoir maintenant la perception des sons transmis par des vibrations de l'air ? Ces vibrations, concentrées par l'oreille externe, frappent-elles d'abord le tympan, dont les trémoussemens sont communiqués à la fenêtre ovale par la série des quatre osselets de l'ouïe, ainsi que par l'air contenu dans la cavité du tympan ? de là des ondulations correspondantes du fluide du labyrinthe, et l'impression sur l'expansion que Meckel appelle *nerveo-membraneuse*. Ce sont ces nerfs qui paroissent être les organes immédiats de la perception des sons ; et on ne peut pas plus expliquer la diversité de ces mêmes sons, qu'on ne peut rendre raison des sensations diverses des couleurs produites par des impressions de la lumière sur la rétine.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici les aqueducs découverts par Cotunni, et destinés à faire communiquer le liquide du labyrinthe avec la cavité du crâne. Si on ajoute aux recherches de Meckel celles qui ont été faites postérieurement par un anatomiste italien (Comparetti) sur la structure de l'organe de l'ouïe, dans les diverses classes d'animaux (*Consultez l'extrait que j'en ai donné dans le Journal de Physique, année* 1788), on aura une idée de la sagacité qu'on a mise à développer la structure admirable et les variétés de l'organe des sons, quoiqu'il reste encore beaucoup à faire pour en connoître le vrai mécanisme. L'ouïe atteste le degré de perfection et de finesse auquel nos sens peuvent s'élever par une culture assidue : de là les progrès étonnans de la musique chez certains peuples.... Pythagore a eu soin de l'incorporer, pour ainsi dire, avec la philosophie, et de la faire servir au maintien de la pureté des mœurs et de la santé. Platon lui-même, dans sa République, met la plus grande importance à la culture de la musique, et défend toute innovation qui pourroit la faire dégénérer (Dialogue III). Quels prodiges n'a point produits la musique dans nos armées pour faire triompher la cause de la liberté! Tous les médecins observateurs donnent à la musique un rang distingué dans la classe des

remèdes propres à entrer dans le traitement de a plupart des maladies nerveuses (1).

DCCLI. *Lésions nerveuses de l'ouïe.* Des connoissances exactes de physiologie et d'anatomie sur l'organe de l'ouïe ne peuvent que rendre très - réservé sur la théorie des lésions nerveuses de cette partie....... Sauvages a fait un genre particulier de la dysécée ou dureté d'oreille, et il expose les moyens d'y remédier par les cornets acoustiques; mais qui peut répondre que ce qu'il appelle *dysécée par atonie du tympan*, ne puisse aussi dépendre d'un vice organique de quelques parties contenues dans la cavité du tympan, dans le labyrinthe, ou dans le trajet du nerf acoustique? Quant à la paracousie ou fausse ouïe, soit qu'on entende confusément les paroles à haute voix, pendant que la perception des sons foibles est distincte, soit que la perception d'un son foible soit douloureuse, soit encore que la perception d'un son quelconque soit double, ou bien qu'on n'entende un son ordinaire qu'à l'aide d'un grand bruit concomitant, il me paroît bien difficile de déterminer

---

(1) Je renvoie sur cet objet à une dissertation très-judicieuse et très-savante qui parut à Montpellier en 1758 (*Tentamen de vi soni et musices in corpus humanum.* Aut. *Robert*).

les parties où réside primitivement ce vice organique..... Enfin, la surdité complète ne peut-elle point provenir d'un vice du tympan, d'une lésion des osselets de l'ouïe, du liquide contenu dans le labyrinthe, de la cloison nerveo-membraneuse du vestibule, d'une perte de sensibilité dans le nerf acoustique par une cause quelconque ? Il y a donc beaucoup de recherches à faire sur cet objet, d'après des histoires exactes des lésions des organes de l'ouïe comparées avec les résultats des ouvertures des corps. L'hospice de la Salpêtrière peut présenter plusieurs de ces cas, surtout relativement au progrès de l'âge; et je me propose de n'omettre aucune occasion propre à répandre quelque lumière sur une partie des plus obscures de l'histoire des maladies. On est encore très-peu avancé dans la connoissance des affections de l'ouïe qui amènent la dureté d'oreille ou la surdité, et on est réduit à des faits épars dans une foule de traités de médecine ou de recueils d'observations. C'est le rapprochement de ces faits qui a donné lieu à l'ouvrage de Venceslas-Trnka (*Historia Cophoseos et Baryecoiæ*, *Vindebonæ*, 1778); il vient de paroitre aussi une *dissertation sur le Catarrhe de l'oreille*, par M. J. Alard, qui mérite d'être connue, et qui contient plusieurs histoires particulières sur cette affection de l'organe de l'ouïe.

Névralgies.

DCCLII. « Ces affections des nerfs sont caractérisées, 1°. par la nature de la douleur, qui est en même temps vive, déchirante, quelquefois, et surtout dans son commencement, avec torpeur et formication, plus souvent avec pulsations, élancemens et tiraillemens successifs, sans rougeur, sans chaleur, sans tension et gonflement apparent de la partie, qui revient par accès plus ou moins longs et rapprochés, souvent irréguliers, quelquefois périodiques; différence qui établit la distinction des espèces de névralgies en périodiques ou régulières, atypiques ou irrégulières; 2°. par le siége de la douleur qui toujours est fixée sur un tronc, sur une branche de nerf, et qui dans le temps du paroxysme se propage et s'élance du point primitivement affecté sur toutes ses ramifications, les parcourt rapidement, comme un éclair, jusque dans leurs dernières extrémités, les suit dans leurs diverses connexions, les affecte tantôt successivement les unes après les autres, tantôt toutes ensembles, ou qui d'autres fois se borne plus particulièrement à un ou deux de ses filamens; d'où résultent plusieurs symptômes secondaires, tels que des spasmes, frémissemens, agitations convulsives plus ou moins apparentes dans la partie, mouvemens involontaires, gestes

automatiques qui dégénèrent bientôt en tic ou habitude vicieuse; quelquefois, dans l'intensité de la douleur, gonflement momentané des veines, pulsation plus forte et plus fréquente des artères, altération des excrétions qui s'y font habituellement suivant l'espèce de nerf affecté, la distribution de ses filets à des muscles, à des organes sécrétoires.

DCCLIII. » Les différences essentielles de ce genre de maladie dépendent uniquement, 1°. de l'espèce de nerf affecté, du nombre, de l'étendue de ses ramifications, du mode de leur terminaison; 2°. de la cause qui détermine et entretient la douleur. Ces deux objets doivent être également pris en considération dans la classification nosologique, et surtout dans le traitement; ils fournissent la distinction des diverses espèces de la maladie, de ses modifications, qui, dans tous les écrivains, se trouvent tantôt séparées sous des dénominations différentes, tantôt rapportées à d'autres genres, ou confondues avec des affections d'un autre ordre. Ainsi, relativement au siége de la maladie ou au nerf affecté, l'observation clinique a fait reconnoître les espèces suivantes.

DCCLIV. » Les névralgies qui affectent plus particulièrement la face ont été reduites, par le professeur Chaussier, à trois espèces; 1°. *la frontale*. La douleur a son siége à la branche orbito-

frontale du nerf trifacial, et principalement à ses ramifications frontales; souvent elle commence au trou sourcilier, et de là se répand aux ramifications qui se distribuent au front, à la paupière supérieure, au sourcil, à la caroncule lacrymale, à l'angle nasal des paupières; et quelquefois, par les anastomoses des ramuscules nerveux, elle se propage à tout un côté de la face. Le plus ordinairement la douleur est périodique, intermittente, revient régulièrement tous les jours, plus souvent le soir que le matin; et après avoir duré trois ou quatre heures, elle cesse entièrement pour ne reparoître que le lendemain. Presque toujours dans l'intensité de l'accès la paupière est fermée, il y a sensibilité douloureuse de l'œil, pulsation fatigante des artères circonvoisines, gonflement des veines, excrétion de quelques larmes âcres et brûlantes. D'autres fois, en conservant le type périodique, la douleur s'étend moins du côté du front, mais se porte plus profondément dans l'orbite et la surface de l'œil, qui, dans les paroxysmes, devient plus ou moins rouge : c'est l'*ophtalmodinia* de Plenck. Quelquefois la maladie a une marche moins régulière; ses accès sont plus courts, mais plus fréquens, ou ils paroissent interrompus par des rémissions plus ou moins longues, et reviennent le soir avec plus d'intensité; souvent il y a em-

barras ou douleur sourde à un des sinus frontaux, sécheresse des cavités nasales, quelques symptômes d'affections catarrhales (*Nystagmus Catarrhalis* de Sauvages), ou bien la douleur est entièrement irrégulière, les accès ne durent que quelques secondes ou quelques minutes, mais se renouvellent fréquemment, et varient beaucoup pour l'intensité, le retour et la durée: c'est ce qu'on a appelé *tic douloureux*. 2°. La *névralgie sousorbitaire*. La douleur a son siége à la branche soumaxillaire du nerf trifacial, et principalement aux rameaux sousorbitaires. Souvent elle commence au trou sousorbitaire, et de là se porte aux filets qui se distribuent à la joue, sous l'os zygomatique, à la lèvre supérieure, à l'aile du nez, à la partie inférieure, à l'angle nasal des paupières; quelquefois elle remonte vers le tronc du nerf, affecte particulièrement les filets dentaires, ceux qui se distribuent au sinus sumaxillaire, au palais, à la luette, à la base de la langue; enfin par les anastomoses des ramuscules nerveux, elle se propage souvent à tout le côté de la face: dans l'intensité de la douleur, il y a quelquefois excrétion de salive, de *mucus* nasal, des contractions spasmodiques ou automatiques des muscles des lèvres, le malade craint de parler et de remuer la mâchoire. 3°. La *névralgie maxillaire*. La douleur a son

siége à la branche maxillaire du nerf trifacial; ordinairement elle part du trou mentonnier, suit les diverses ramifications du nerf, qui se distribuent au menton, aux lèvres, mais elle y est rarement bornée; presque toujours elle remonte dans le canal maxillaire, s'étend aux différens rameaux que cette branche fournit à la tempe, aux dents, aux alvéoles, sous le menton et au côté de la langue : cette névralgie, plus rare que les deux précédentes, est presque toujours irrégulière.

DCCLV. « Outre les névralgies de la face il y en a d'autres qui attaquent les membres abdominaux, et de ce nombre sont, 1°. la *névralgie ilio-scrotale*, que le professeur Chaussier dit avoir observée deux fois, ayant son siége au rameau de la première paire lombaire qui se dirige obliquement à la crête de l'ilium, accompagne le cordon des vaisseaux testiculaires, et se ramifie au scrotum : la douleur, qui étoit très-vive, revenoit régulièrement tous les jours, s'étendoit de la crête de l'ilium aux diverses ramifications du nerf, étoit accompagnée de resserrement du scrotum, de rétraction du testicule; mais la sécrétion de l'urine n'étoit point altérée, ce qui distinguoit cette affection de la néphrétique. 2°. La *névralgie fémoro-poplitée, sciatique vraie* (*ischias nervosa postica* Cotunni). Elle a son siége au nerf fé-

moro-poplité, ou crural postérieur; le plus ordinairement la douleur part de l'échancrure ischiatique où se trouve le tronc du nerf, et de là se répand, en suivant les ramifications du nerf, au sacrum, à la face poplitée de la cuisse, où elle exerce sa plus grande activité, se propage sur le bord péronier de la jambe jusqu'à la face suplantaire du pied; quelquefois cependant elle semble partir du pied pour remonter à la cuisse. Dans le commencement la douleur est souvent continue, on n'a que des rémissions courtes plus ou moins marquées, mais par la suite elle devient intermittente, irrégulière, se renouvelle surtout les soirs et la nuit. 3°. La *névralgie fémoro-prétibiale*, qui a son siége dans le nerf fémoro-prétibial (crural) : ainsi, depuis l'aine où se trouve le nerf, la douleur se répand sur la face rotulienne de la cuisse, s'étend principalement sur le côté tibial de la jambe, à la malléole interne, à la face suplantaire du pied, et surtout aux divisions nombreuses de la branche tibio-cutanée. 4°. La *névralgie plantaire*. Chaussier, qui dit ne l'avoir observée qu'une seule fois, remarque qu'elle étoit entièrement bornée à l'étendue des nerfs plantaires du pied gauche en suivant exactement toutes les ramifications; la douleur, qui étoit très-vive, n'observoit aucun type périodique; elle se renouveloit par accès plus forts et plus longs le soir et

la nuit; après avoir duré plusieurs mois, elle cessa tout à coup sans aucune cause apparente, et il survint du même côté une névralgie sous-orbitaire qui affecta tellement les dents, qu'elles tombèrent en éclats; la névralgie de la face cessa; celle du pied reparut avec les mêmes symptômes: les bains et une diète entièrement laiteuse diminuèrent beaucoup l'intensité et la fréquence des douleurs. 5°. La *névralgie cubito-digitale*. Elle a son siége dans le nerf digito-cubital (cubital); la douleur commence ordinairement dans l'endroit du coude, où le nerf, uniquement recouvert de la peau et du tissu cellulaire, passe sous l'épitrocklée de l'humérus; elle suit la direction du nerf, s'étend à ses diverses ramifications et surtout aux rameaux cutanés qui se distribuent à la face suplantaire et au bord cubital de la main, et quelquefois elle se propage le long du bras.

DCCLVI. » Il y a aussi des névralgies anomales, et le professeur Chaussier comprend sous ce titre différentes affections locales sans rougeur, sans chaleur, sans gonflement remarquable, sans symptômes fébriles ou inflammations, qui sont évidemment déterminées, entretenues par la pression, le tiraillement, la lésion locale d'un ou de plusieurs filamens nerveux, sont accompagnées de douleurs plus ou moins vives ou fréquentes, qui toujours partent d'un point affecté, se répan-

dent dans une étendue plus ou moins considérable, et avec des symptômes qui varient suivant l'espèce du nerf irrité et ses connexions : telles sont, 1°. ces douleurs vives, irrégulières et chroniques qui sont produites par un tubercule ou ganglion situé dans l'épaisseur de la peau, du tissu cellulaire, sur le trajet du nerf, et qui partent constamment de ce point comme d'un centre, se propagent plus ou moins loin suivant la distribution et les connexions du nerf affecté ; 2°. tels sont encore ces divers accidens avec spasme et douleur, survenus plus ou moins long-temps après un coup, une contusion qui a spécialement intéressé quelques filamens du nerf, et y laisse une impression qui ne se manifeste à la partie que par une ecchymose opiniâtre, une rougeur, une œdématie légère, une douleur sourde qui augmente par la pression et excite les différens accidens : tels sont ces cas où, à la suite d'une contusion légère aux tégumens de la tête, on a vu des céphalées opiniâtres, des vertiges, des douleurs à l'œil, des spasmes et même des paralysies à des parties éloignées (Pouteau) ; tel est aussi ce cas désigné par Sauvages sous le nom de *trismus occipitalis*, où, à la suite d'un coup sur l'occipital, on a vu des douleurs vives se répandre sur la tête, le cou, etc. (André) ; 3°. les affections douloureuses ou spasmodiques surve-

nues plus ou moins promptement à la suite de l'entamure d'un filet nerveux dans la saignée du bras (Paré), dans celle de la veine malléolaire au pied (Pouteau, Sabatier), à la suite d'une plaie à la cuisse près le genou (Sabatier).

DCCLVII. Les causes qui peuvent donner lieu aux névralgies, sont le plus ordinairement l'impression du froid, la suppression d'une hémorragie habituelle, d'un écoulement séreux ou muqueux, d'une ancienne fistule, d'une éruption cutanée; quelquefois elles sont déterminées par la lésion, la contusion d'un filet nerveux, un tubercule sur son trajet, un vice arthritique ou rhumatismal, etc. Différentes observations semblent devoir faire conclure que dans la névralgie il existe une cause matérielle d'irritation fixée sur le nerf, que cette cause n'est pas la même dans tous les cas, et qu'ainsi il faut la connoître pour établir un traitement efficace. Quoique cette maladie ne soit pas mortelle, elle est très-fâcheuse, par la violence ou atrocité des douleurs, la facilité de leurs retours, souvent aussi par leur opiniâtreté; d'ailleurs leur fréquence amène la morosité, l'interruption du sommeil, l'inappétence, la constipation, et successivement la maigreur de tout le corps, le dérangement de la digestion, des sécrétions, quelquefois l'atrophie. Les moyens proposés et tentés avec plus ou moins de succès pour le

traitement, doivent varier suivant la cause déterminante ou les circonstances où se trouve le malade: de là vient qu'on a tour à tour employé la saignée, les vomitifs, les délayans, le quinquina, l'opium, les bains d'eau fraîche, les eaux salines ou sulfureuses, les frictions douces avec l'éther, les exutoires, les antimoniaux, la résine de gaïac, l'arnica, les plantes narcotiques; et parmi les opérations chirurgicales, la section du nerf affecté, section qui n'a procuré quelquefois qu'un soulagement passager, et qui a été suivi de spasme et de la mort, l'excision des tubercules soucutanés, la cautérisation ou la section complète du filet nerveux, l'aimant, l'électrisation. Quant aux préceptes du régime, nourriture douce et légère, en petite quantité, quelquefois diète laiteuse, exercice en voiture, à cheval: les passions vives, l'excès des alimens, les boissons vineuses, alcooliques, la fatigue de l'estomac augmentent la fréquence et l'intensité des douleurs (1).

(1) Le genre d'anomalies nerveuses que je viens d'exposer est le fruit des recherches et des observations du professeur Chaussier (*Table synoptique de la névralgie, suivant la nomenclature méthodique de l'anatomie*).

Caractères distinctifs des Anomalies nerveuses.

Asthénie musculaire.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Paralysie.

DCCLVIII. Interruption d'une hémorragie habituelle, d'un émonctoire quelconque, d'un ulcère, l'habitude de l'ivresse, des coups sur la tête, une terreur, surtout durant la menstruation, des chagrins profonds.

Diminution plus ou moins marquée, ou abolition du mouvement volontaire par le défaut de contractilité de certains muscles. Cette affection peut avoir lieu dans les muscles d'un côté du corps, alors c'est l'hémiplégie; ou dans les muscles des extrémités inférieures, ce qui constitue la paraplégie ; quelquefois elle est plus circonscrite, et se borne aux muscles de la face, du pharynx, de la langue, du bras, des mains ou d'une autre partie quelconque.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Tremblement partiel ou général.

DCCLIX. Abus des liqueurs alcoolisées, des narçotiques, vieillesse, travaux dans les mines

de plomb ou de mercure, frayeur vive, emportement de colère, tristesse.

Efforts foibles ou inutiles pour la contraction musculaire, ou alternatives involontaires de contraction dans les muscles fléchisseurs et extenseurs d'une partie déterminée, ou de toutes les parties du corps, ce qu'on désigne sous le nom de *danse de St.-Guy*.

ESPÈCE TROISIÈME.

Défaut d'antagonisme musculaire.

DCCLX. Rhumatisme chronique, scorbut, impression brusque d'un air froid, défaut d'exercice, ou exercice trop long-temps soutenu de certains muscles.

Relâchement d'un ou de plusieurs muscles, avec impuissance de se contracter, et force tonique des autres muscles; antagoniste qui n'est plus contrebalancé, et qui finit par prévaloir et donner des positions singulières aux parties que ces muscles sont destinés à mouvoir.

GENRE LIV.

Asthénie musculaire.

DCCLXI. Débilité de la contraction musculaire, marquée par l'inertie des mouvemens

d'une partie, ou par de petits mouvemens qui ne sont point soumis à la volonté.

Névroses des organes de la voix.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Convulsions des muscles du larynx.

DCCLXII. On connoît encore peu les causes qui préparent ou déterminent cette affection.

D'abord difficulté de parler, puis succession de sons articulés discordans, les uns étant aigus, les autres graves, indépendamment de l'influence de la volonté, et par des contractions désordonnées des mucles, qui allongent ou abrègent le conduit de la trachée-artère, ou de ceux qui concourent à ouvrir ou à fermer la glotte.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Paralysie des muscles du larynx, ou Aphonie.

DCCLXIII. Suppression d'une hémorragie, chute sur la tête, suite de la petite-vérole, éruption laborieuse des menstrues, présence des vers dans les intestins, section, ligature ou compression des nerfs récurrens, abus des liqueurs alcoolisées.

Impossibilité de rendre des sons quelconques

par la paralysie des muscles du larynx, ou de les articuler, par la paralysie de la langue.

ESPÈCE TROISIÈME.

Angine pectorale (crampes de la poitrine).

DCCLXIV. Age moyen, disposition à l'obésité : les attaques peuvent être provoquées par un mouvement rapide, un repas copieux, une affection morale vive, quelquefois aussi par l'équitation ou le cahot d'une voiture, ou enfin dans des cas invétérés, par les seuls efforts de la déglutition, de la toux, de la parole.

Constriction spasmodique et douloureuse qui semble traverser la poitrine à la partie supérieure, moyenne ou inférieure du sternum, surtout après le repas; un mouvement trop précipité, ou un effort d'ascension; anxiétés extrêmes, sentiment de suffocation, disposition à la syncope; intervalles plus ou moins longs entre les attaques, et ces intervalles marqués par tous les attributs de la santé.

ESPÈCE QUATRIÈME.

Asthme convulsif.

DCCLXV. Dérangement dans le flux menstruel ou hémorroïdal, suppression d'une saignée

habituelle, hypocondrie, répercussion d'une affection cutanée, rétrocession de la goutte, alimens pris après un emportement de colère, exhalaisons malfaisantes, impression d'un air froid.

C'est surtout la nuit que l'attaque se manifeste, marquée d'abord par certains préludes, comme pandiculations, bâillemens, penchant au sommeil; vers minuit ou quelques heures après, le réveil est provoqué par des douleurs vagues, de la gêne dans la respiration, une toux convulsive; le spasme qu'éprouvent le diaphragme et les muscles thorachiques ne permet de faire entendre que des sons entrecoupés et à peine articulés; enfin, vers le déclin de l'attaque, la pâleur cesse et le visage se colore.

ESPÈCE CINQUIÈME.

Toux convulsive.

DCCLXVI. L'enfance, l'hypocondrie, constitution détériorée, passage rapide du vent du nord au vent du midi, répercussions de quelques affections cutanées, sucs dépravés dans les voies alimentaires.

Efforts extrêmes de la toux et suite non interrompue de plusieurs expirations pour une seule inspiration, avec ou sans excrétion de mucosités ou d'un liquide séreux, gonflement des veines

de la tête, pulsation plus forte des artères de cette partie, visage coloré, quelquefois hoquet, éternuemens, et par la violence de la toux, déjections des urines et des matières fécales.

GENRE LV.

Névroses des organes de la voix.

DCCLXVII. Difficulté d'articuler les sons par des mouvemens convulsifs, ou la paralysie de quelqu'un ou de plusieurs muscles du larynx, ou bien par des contractions spasmodiques des muscles de la respiration.

Névroses du conduit alimentaire.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Spasme de l'œsophage.

DCCLXVIII. Constitution sensible et spasmodique, boisson froide, surtout après un emportement de colère, un dégoût extrême, une imagination fortement frappée, une irritation étrangère portée dans l'œsophage, dans l'estomac ou les intestins.

Déglutition difficile ou même impossible, obstacle opposé à la descente du bol alimentaire dans le conduit de l'œsophage par la contraction

de ses fibres musculaires ; d'ailleurs point de douleur dans ce conduit, point d'autre lésion de la santé.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Vomissement spasmodique.

DCCLXIX. Matières contenues dans l'estomac ou le duodénum, action d'une substance vénéneuse, métastase d'une affection cutanée, éruption de la petite-vérole, état de grossesse, suppression du flux menstruel, irritation dans une partie quelconque du trajet intestinal, présence d'un calcul dans un des uretères, tristesse profonde, chute sur la tête.

Le vomissement précédé quelquefois d'une douleur vive à l'épigastre, d'anxiétés, de hoquet, de secousses du diaphragme; ensuite surviennent les mouvemens convulsifs de l'estomac qui déterminent les matières contenues vers l'œsophage.

ESPÈCE TROISIÈME.

Perversions de l'appétit et de la digestion.

DCCLXX. Sensibilité morale très-vive, chagrins profonds, colère concentrée, excès répétés d'intempérance, ou abstinence prolongée, abus des plaisirs vénériens, ou continence forcée,

guérison prématurée des fièvres intermittentes par le quinquina, vie constamment sédentaire, rétention ou suppression du flux menstruel.

L'état de perversion de l'appétit et de la digestion est souvent secondaire et le symptôme d'une autre maladie; mais il peut former aussi une affection primitive, comme la dyspepsie, l'anorexie, la boulimie, un goût dépravé, le pyrosis, la gastrodinie.

ESPÈCE QUATRIÈME.

Colique des Peintres.

DCCLXXI. Habitude de manier des oxydes de plomb, ou de respirer des vapeurs métalliques, comme le font le peintre, le vernisseur, etc. boissons de vins sophistiqués.

Constipation opiniâtre, tranchées violentes, contraction prolongée des muscles abdominaux, nausées fréquentes, anxiétés, dysurie ou ischurie, paralysie plus ou moins forte des membres thorachiques, quelquefois convulsions violentes.

GENRE LVI.

Névroses du conduit alimentaire.

DCCLXXII. Resserremens spasmodiques, ou mouvemens convulsifs de quelque partie de

l'œsophage, de l'estomac ou des intestins, inertie ou bien perversion de l'appétit et des facultés digestives.

Névroses aphrodisiaques.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Anaphrodisie.

DCCLXXIII. Attouchemens trop fréquens du pénis, surtout avant la puberté, excès d'onanisme, une imagination fortement frappée, un amour trop ardent, des hémorragies répétées, la paralysie des muscles ischiocaverneux.

Foiblesse extrême ou impossibilité de l'érection du membre génital, sensibilité très-vive, accompagnée le plus souvent d'une émission involontaire de sperme au moindre attouchement.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Dyspermasie. Difficulté dans l'émission du sperme.

DCCLXXIV. Tension trop forte du membre génital par excès de vigueur, âge avancé, habitude contractée de l'onanisme, trop de relâchement dans les parties de la femme.

Émission tardive ou empêchée du sperme dans l'acte vénérien, quoique l'homme jouisse des at-

tributs de la virilité, et qu'il paroisse remplir les vues de la nature dans l'union des sexes.

ESPÈCE TROISIÈME.

Satyriase, ou desir insatiable de l'acte vénérien.

DCCLXXV. Continence forcée ou abus des plaisirs, puberté tardive, développement précoce des parties de la génération, le crétinisme, malpropreté dans les vêtemens, affection dartreuse déterminée vers l'urètre.

Penchant irrésistible à répéter fréquemment l'acte vénérien, et faculté de le soutenir sans épuisement; odeur forte exhalée par la peau; disposition à tomber dans une sorte de démence, ou dans une exaltation qui conduit à la manie si l'impulsion pour l'union des sexes est contrariée.

ESPÈCE QUATRIÈME.

Priapisme.

DCCLXXVI. Usage intérieur de cantharides, irritation produite par un calcul dans la vessie, blennorhagie.

Tension forte et douloureuse du membre génital, avec un sentiment d'ardeur brûlante et sans aucun penchant à l'acte vénérien.

ESPÈCE CINQUIÈME.

Nymphomanie, ou fureur utérine.

DCCLXXVII. Époque de la puberté, lectures lascives, ou contrainte sévère et état de retraite, habitude de l'onanisme, sensibilité extrême de l'utérus, affection dartreuse fixée sur les organes sexuels.

Saillies vives d'une gaité pétillante, écarts fréquens de l'imagination, oubli de toutes les règles de la pudeur, puis taciturnité sombre, tristesse, larmes abondantes ; ces alternatives entraînent peu à peu la perte du sommeil et de l'appétit, et enfin le dépérissement si le penchant irrésistible à l'acte vénérien est contrarié. Dans le plus haut degré de la maladie, obscénités dégoûtantes, fureur aveugle, délire maniaque.

GENRE LVII.

Névroses aphrodisiaques.

DCCLXXVIII. Inertie ou excès d'irritation des organes génitaux, abolition ou violence extrême du penchant qui porte un sexe vers l'autre, avec atonie ou contraction spasmodique de certains muscles qui servent à la reproduction.

Névroses ophtalmiques.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Héméralopie, ou vue diurne.

DCCLXXIX. Immobilité, resserrement de la pupille, âge avancé, diminution de la sensibilité de la rétine, excès d'étude, habitude de voir certains objets très-éclairés.

Faculté de distinguer les objets à la grande lumière, mais confusion de la vue à mesure que le soleil se couche sous l'horizon, et enfin ses fonctions rendues nulles jusqu'à ce que cet astre répande de nouveau sa lumière.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Nyctalopie, ou vue de nuit.

DCCLXXX. Opacité du cristallin dans le milieu et non dans ses bords, extrême sensibilité de la rétine, une habitude acquise en habitant un endroit obscur, inflammation de l'uvée qui force l'iris à se contracter à une grande lumière.

Faculté de distinguer les objets à une foible lumière ou dans les ténèbres, impossibilité de les distinguer à une grande lumière.

ESPÈCE TROISIÈME.

Amaurose, ou goutte sereine.

DCCLXXXI. Chutes, coups sur la tête, action des narcotiques, chagrins profonds, veilles opiniâtres, études poursuivies sans relâche, lecture assidue de livres écrits en petits caractères et à une grande lumière, impression violente du froid, emportemens de colère, bains trop chauds, efforts de l'accouchement, état pléthorique, suppression d'une hémorragie habituelle, affection hystérique, suites des maladies aiguës, l'abus des plaisirs vénériens.

Les signes précurseurs sont quelquefois des douleurs de tête, des vertiges, un état d'assoupissement, un tintement d'oreilles; d'autres fois l'invasion de l'amaurose est brusque, et certaines fois périodique, comme dans l'hypocondrie et l'hystérie; elle consiste dans une abolition de la vue sans vice manifeste; elle peut être parfaite et entraîner la perte totale de la vue au point de ne pouvoir distinguer la lumière des ténèbres.

GENRE LVIII.

Névroses ophtalmiques.

DCCLXXXII. Lésions de la vision qui empêchent de distinguer les objets le jour ou la nuit

exclusivement, ou privation absolue de cette fonction par un vice du nerf optique.

Névroses acoustiques.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Dureté de l'ouïe.

DCCLXXXIII. Eternuemens fréquens, habitude d'entendre des sons bruyans, efforts pour jouer des instrumens à vent, vomissemens répétés comme à bord d'un vaisseau, surcharge des premières voies, état de grossesse, bains chauds, métastases fébriles, salivation supprimée, des embarras dans la trompe d'Eustache, suppression de quelque hémorragie, répercussion d'une affection cutanée, goutte anomale.

Dans le premier degré, tintemens d'oreille, apparence d'un bruit pareil à celui d'une eau qui coule, murmure, sons semblables à ceux des cloches; dans l'autre degré, nulle de ces apparences, mais perception foible, tandis que le corps sonore et l'air qui propage le son, peuvent exciter une sensation très-forte.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Surdité complète.

DCCLXXXIV. Absence ou atrophie du nerf acoustique, sa compression par des tumeurs

dans le cerveau, par l'épanchement du sang ou d'un liquide lymphatique ; imperméabilité du conduit auditif externe par la coalition de ses parois, par des tumeurs glanduleuses, une membrane contre nature, des ulcères, l'accumulation et l'épaississement du cérumen ; des corps étrangers et son oblitération ; des vices de la membrane du tympan, des tumeurs, une fausse membrane qui lui est adhérente, son relâchement ou sa tension ; l'ossification des membranes de la fenêtre ovale ou ronde ; du sang, du pus ou des mucosités extravasées dans la cavité du tympan ; l'absence, la carie ou la luxation des osselets de l'ouïe.

Abolition entière des fonctions de l'ouïe, et impossibilité d'entendre les sons les plus foibles, comme les plus forts et les plus long-temps prolongés.

GENRE LIX.

Névroses acoustiques.

DCCLXXXV. Lésions de l'ouïe qui ne permettent que d'entendre des sons articulés à haute voix, ou privation absolue des fonctions de l'ouïe par un vice du nerf acoustique ou de quelque partie de l'oreille interne.

Névralgies.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Névralgie de la face (tic douloureux).

DCCLXXXVI. Les nerfs les plus sujets à cette affection sont les soucutanés, surtout ceux de la face; c'est ce qui constitue diverses affections appelées par le professeur Chaussier *névralgie frontale*, *névralgie sousorbitaire*, *névralgie maxillaire*. Les nerfs qui sont le siége de ces différentes affections sont environnés d'un tissu cellulaire lâche, peu abondant, peu soumis à l'action contractile des muscles qui par leur situation sont exposés à l'impression du froid, aux coups, aux contusions; les autres causes propres à produire ces névralgies sont la suppression d'une hémorragie habituelle, d'un écoulement séreux ou muqueux, d'un tubercule sur le trajet d'un nerf, de la carie d'une dent, d'un vice arthritique ou rhumatismal.

Ces névralgies consistent dans une douleur qui est vive, déchirante, avec des élancemens et des tiraillemens successifs sans rougeur, sans chaleur, sans tension et gonflement apparens de la partie, revient par accès plus ou moins longs et rapprochés, souvent irréguliers, quelquefois pério-

diques. Le siége de la douleur est toujours fixé sur un tronc ou sur une branche de quelque nerf de la face, et dans le temps du paroxysme elle se propage et s'élance du point primitivement affecté sur toutes ses ramifications, les parcourt rapidement comme un éclair jusque dans leurs dernières extrémités, et les suit dans leurs diverses connexions, les affectant partiellement, successivement ou toutes ensemble.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Névralgie ilio-scrotale.

DCCLXXXVII. Les causes occasionnelles sont analogues à celles de l'espèce précédente.

La douleur, qui est très-vive, et qui peut être sujette à des retours plus ou moins fréquens, s'étend de la crête de l'ilium aux diverses ramifications du nerf de la première paire lombaire, est accompagnée de resserrement du scrotum, de la rétraction du testicule, sans aucun symptôme de la néphrite.

ESPÈCE TROISIÈME.

Névralgie des membres abdominaux (sciatique).

DCCLXXXVIII. Cette espèce comprend les variétés indiquées par les noms de *sciatique*

postérieure, de *sciatique antérieure* et de *névralgie plantaire*, et est produite par des causes analogues aux espèces précédentes.

Dans la névralgie fémoro-poplitée, ou sciatique nerveuse postérieure, la douleur part de l'échancrure ischiatique, où se trouve le tronc du nerf, et de là se répand, en suivant les ramifications du nerf, au sacrum, à la face poplitée de la cuisse, et se propage au bord péronier de la jambe, jusqu'à la face suplantaire du pied : cette douleur est continue ou intermittente, et se renouvelle surtout le soir et la nuit.

La névralgie fémoro-prétibiale ou sciatique antérieure a son siége dans le nerf de ce nom (crural) : ainsi, depuis l'aine, où se trouve le tronc du nerf, la douleur s'étend à la cuisse, au côté tibial de la jambe, à la malléole interne et à la face suplantaire du pied, et surtout aux divisions nombreuses de la branche tibio-cutanée.

La névralgie plantaire, que le professeur Chaussier dit n'avoir observée qu'une fois, étoit entièrement bornée à l'étendue des nerfs plantaires du pied gauche ; elle se changea ensuite en névralgie sousorbitaire.

ESPÈCE QUATRIÈME.

Névralgie cubito-digitale.

DCCLXXXIX. Mêmes causes occasionnelles que dans les névralgies précédentes.

Cette espèce a son siége dans le nerf cubital : la douleur commence ordinairement dans l'endroit du coude où le nerf est uniquement recouvert de la peau et du tissu cellulaire, et suit la direction du nerf en s'étendant à ses ramifications, et surtout aux rameaux cutanés qui se distribuent à la face supalmaire et au bord cubital de la main.

ESPÈCE CINQUIÈME.

Névralgies anomales.

DCCXC. Douleurs vives, irrégulières et chroniques produites par un tubercule ou ganglion situé dans l'épaisseur de la peau du tissu cellulaire, sur le trajet d'un nerf, et qui partent constamment de ce point comme d'un centre, se propagent plus ou moins, suivant les distributions et les connexions du nerf affecté : un coup, une contusion, une saignée qui a intéressé quelque filament des nerfs peuvent aussi produire ces névralgies anomales.

GENRE LX.

Névralgie.

DCCXCI. Douleur vive et déchirante, avec des élancemens et des tiraillemens successifs, sans chaleur, sans rougeur, sans tension et gonflement apparens. Le siége de la douleur est toujours fixé sur un tronc, sur une branche de nerf, et elle semble s'élancer du point primitivement affecté sur toutes ses ramifications.

ORDRE TROISIÈME.

Caractères généraux des Anomalies nerveuses locales.

DCCXCII. Douleurs plus ou moins aiguës, ou affections spasmodiques concentrées dans des parties déterminées, continuant plus ou moins long-temps, ou revenant par périodes régulières ou irrégulières. Ces douleurs ou spasmes peuvent être fixés dans des parties déterminées de la tête, de la poitrine, de l'abdomen ou des membres, et avoir leur siége dans les organes de la vue, de l'ouïe, les voies de la respiration, le conduit alimentaire, les parties destinées à l'union des sexes, le trajet ou les ramifications de certains nerfs du tronc ou des membres : toutes ces affections semblent dues à une distribution irré-

gulière et anomale de l'influence nerveuse, concentrée, affoiblie ou trop vivement excitée dans le trajet de certains nerfs.

ORDRE QUATRIÈME.

Affections comateuses.

DCCXCIII. A quel changement produit dans les qualités physiques de l'atmosphère pourroit-on rapporter l'exemple très-singulier d'une constitution épidémique marquée par des affections soporeuses ? Durant les derniers mois de l'année, froid modéré, pluies continuelles, vents d'Auster impétueux, orages fréquens ; de là une grande variété de maladies catarrhales (*Ephémérides N. C. decuria 2ª ann. I.*), puis des fièvres d'un mauvais caractère, des exanthèmes, des accouchemens laborieux, enfin des suppressions de menstrues, des affections hystériques, des vertiges, des épilepsies, apoplexies, paralysies, le carus, la catalepsie. L'auteur a d'ailleurs rapporté des histoires particulières de ces maladies, pour fixer avec plus de précision le résultat de ses observations. Une fille de cinq ans, d'ailleurs somnolente et d'un caractère plein d'aigreur, éprouva une contrariété étant à table, et fut sai-

sie tout-à-coup d'une sorte de roideur universelle, en conservant sa position antérieure et un regard d'indignation fixé sur sa sœur, qui avoit provoqué sa colère. On lui crie à haute voix, et elle n'entend rien; ses bras conservent la position qu'on leur donne; elle ne peut remuer les lèvres; en la conduisant par la main, et en la forçant, elle marche: on l'eût prise pour une statue de cire. Pendant le paroxysme, elle étoit froide comme un marbre; une heure après, rétablissement de la chaleur, avec des pandiculations, des borborygmes et des soupirs profonds; ce qui étoit suivi de sueurs copieuses. Un magistrat outragé au milieu de ses fonctions publiques en conçoit tant d'indignation, qu'il reste immobile, sans parole et dans un véritable état de catalepsie; l'impression même en est si profonde, qu'il est bientôt après frappé, comme d'un coup de foudre, d'une apoplexie mortelle. L'auteur de ces observations a vu aussi durant la même année une affection carotique qui devint funestes; mais des faits semblables suffisent-ils pour en tirer le caractère de la constitution médicale de l'année? (*Médecine clinique.*)

DCCXCIV. La léthargie, ordinairement symptôme d'une fièvre aiguë, est marquée par un assoupissement continuel. Eveille-t-on les malades, leurs propos indiquent le trouble de leur entendement; ils oublient ce qui s'est passé, et

ils retombent aussitôt dans le sommeil. La léthargie tient en général à l'affection des viscères abdominaux; ses symptômes précurseurs sont une pesanteur de tête, des vertiges, des anxiétés, des nausées, des vomissemens, etc. Un homme de quarante-cinq ans, accoutumé à une vie sédentaire et sujet au flux hémorroïdal, éprouva pendant quelque temps des vertiges, une douleur de tête gravative, la perte de l'appétit avec des nausées; un emportement de colère survenu dans ces circonstances le jeta dans une léthargie portée à un si haut degré, qu'on pouvoit à peine l'éveiller; mais les évacuans et un régime convenable suffirent pour le guérir : ce qui indique que le principe de cette léthargie étoit dans l'abdomen. Le *coma* et le carus sont des affections soporeuses qui ne diffèrent entre elles que par le degré, qui sont produites par les mêmes causes que l'apoplexie, et qui doivent être renfermées dans le même genre que cette dernière; leur foyer primitif est aussi souvent dans l'abdomen, mais quelquefois aussi dans la tête : de là les succès fréquens de l'émétique. Boerhaave (*de Morb. nerv.*) rapporte deux exemples d'un sommeil profond causé par des excès dans le vin, et guéri par des vomitifs. Je dois à ce sujet citer une observation très-curieuse, qu'on trouve dans un recueil de faits de médecine, par *Henricus-ab-*

Heers (*Observationes medicæ*). Un homme dans un état d'ivresse étoit plongé dans un sommeil profond depuis quatre jours; on imagina que la cause en pouvoit être une compression du cerveau à la suite d'une fracture, et on se disposoit déjà à faire l'opération du trépan. *Henricus-ab-Heers*, en observateur habile, examine les tégumens de la tête, et n'y aperçoit aucune trace de lésion; il trouve le pouls bien développé, et la respiration libre et point du tout stertoreuse; il rapproche toutes les autres circonstances, et il affirme avec assurance que l'opération est superflue. En effet, ayant arraché avec effort quelques poils de la moustache de cet ivrogne, celui-ci se réveille en sursaut; il s'emporte avec violence contre le médecin, avec menaces de le frapper s'il ose encore toucher à sa barbe.

DCCXCV. J'ai donné autrefois dans un journal l'extrait d'un Mémoire du docteur Rush (1) sur les effets pernicieux de la boisson habituelle des liqueurs alcooliques; et c'est là sans doute un beau texte pour un article de médecine morale, puisqu'il existe peu de principes aussi destructeurs pour l'homme que les excès et la longue habitude des boissons alcoolisées: quoique l'empire de l'habitude sur ce point soit si puissant, et que tous

(1) *An enquiry into the effets of spirituous liquors*, etc.

les préceptes les plus sages qu'on donne puissent être sans effet, il est toujours utile d'éclairer l'homme sur une des sources les plus fécondes de ses maux et de ses infirmités. On doit prévenir cependant qu'on entend proprement par liqueurs alcooliques celles qu'on tire par la distillation des substances fermentées de toute sorte, et où l'alcool est à nu. On ne comprend point ici sous ce nom le vin, le cidre, la bière, le punch, et autres liqueurs où l'alcool est combiné avec une matière sucrée, une substance extractive ou un acide, qui en tempèrent plus ou moins l'action stimulante, et en empêchent l'effet nuisible, à moins qu'on ne se livre à des excès coupables. Un temps humide et froid et un travail pénible portent l'homme à boire des liqueurs alcooliques, parce qu'il en éprouve aussitôt une augmentation de chaleur et de forces, et que sa circulation en est accélérée; mais cette action stimulante est de peu de durée, et bientôt après il retombe dans un état de torpeur et de foiblesse qui oblige de recourir au même restaurant, pris à une dose plus forte; ce qui mine insensiblement la constitution et use les organes. On ne fait point attention que le vrai soutien de la chaleur animale et des forces consiste dans l'exercice du corps et une nourriture solide et abondante.

DCCXCVI. En Irlande, les habitans de la

campagne vivent en général de pommes de terre qu'ils font bouillir dans l'eau, et qu'ils mangent avec du lait après en avoir enlevé la peau. Ces hommes, qui, dans leur heureuse simplicité, ne font point usage des liqueurs fermentées, sont les plus forts et les plus robustes. Leurs enfans sont aussi très-remarquables par l'excellente constitution dont ils héritent de leurs parens (1). Ceux qui ont voyagé dans les Pyrénées savent que les habitans de ces montagnes se divisent en voituriers et en pasteurs. Les premiers, obligés de mener la vie la plus dure, ont recours sans cesse à des liqueurs fortes pour soutenir le froid et le travail. Ces hommes, dont le sommeil est semblable à une léthargie, ont tous les vices attachés à la crapule; ils périssent en général à la fleur de l'âge, et ils ont des enfans foibles et infirmes. Les pasteurs, au contraire, ne se nourrissent que de pain de seigle, de lait et de fromage : ils sont doux, obligeans et d'une franchise singulière; ils sont aussi remarquables par leur vigueur et leur force, et ils combattent avec avantage les ours et les autres animaux féroces : on les voit aussi

---

(1) César dit, en parlant du peuple le plus belliqueux de l'ancienne Germanie : *Vinum ad se omnino importari non sinunt, quod ea re ad laborem ferendum remollescere homines atque effeminari arbitrantur.*

parvenir en général à une vieillesse extrême. Une constitution robuste, soutenue par un travail pénible, peut à la vérité contrebalancer les effets nuisibles des liqueurs alcoolisées pendant plusieurs années; mais une longue habitude et des excès répétés d'intempérance provoquent la langueur de l'estomac, la perte de l'appétit, le tremblement des membres, la jaunisse, l'ascite, ou même une hydropisie générale, l'apoplexie, la paralysie, ou d'autres affections nerveuses incurables.

DCCXCVII. Le rapprochement des essais de Whytt et de Alston, sur les effets de l'opium, fait voir qu'une dissolution de cet extrait injectée dans l'anus d'un animal, ou bien dans l'abdomen ou la poitrine, au moyen d'une plaie, de même que lorsqu'on la prend par la bouche, prive du sentiment et du mouvement, ou tout le corps entier, ou les parties qu'elle touche, et qu'elle agit immédiatement sur les parties affectées, en détruisant la force motrice des muscles, c'est-à-dire, en portant une atteinte directe à l'irritabilité et à la sensibilité. En général, l'opium pris à l'intérieur augmente la chaleur animale, rend la respiration plus fréquente et plus difficile, détermine une irritation et un *raptus* du sang vers la tête, affecte les nerfs de stupeur, et ôte ainsi le sentiment d'une douleur étrangère,

inspire le plus souvent de la gaîté à la manière des liqueurs vineuses, provoque le sommeil en augmentant la rougeur de la face; et si on le prend à trop forte dose quand on n'en a point l'habitude, il produit des vertiges, la torpeur, l'ivresse, débilite tous les mouvemens de l'animal, excite un sommeil profond qui peut devenir mortel, et finir par l'apoplexie et les convulsions, enfante une sorte de délire pendant ce sommeil, fait paroître des fantômes qu'on prend pour des réalités, et peut produire même par son usage prolongé un état chronique de folie et de démence. La dose ordinaire de l'opium, pour nous, est d'un quart de grain, d'un demi-grain ou tout au plus d'un grain; mais l'habitude que les Turcs, les Perses et les autres Orientaux en ont contractée, leur permet de porter cette dose jusqu'à un gros, une demi-once ou même une once dans l'espace de vingt-quatre heures. L'action de l'opium sur eux est toute différente que sur nous; ils ne peuvent obtenir le sommeil qu'en portant la dose au-delà du point ordinaire; mais il leur procure une sorte de stupeur avec une pesanteur de tête, et les jette dans un état de demi-veille; suivant enfin que la dose est plus ou moins forte, il les égaie, les enivre, les rend courageux à la guerre, agiles à la course, propres à soutenir un travail pénible, intrépides

dans l'adversité, joyeux, voisins de la fureur ou du délire. Les effets nuisibles de l'abus de l'opium sont la perte de l'appétit, l'amaigrissement, la langueur, la mélancolie, la stupeur, la somnolence, la taciturnité, l'abolition de la mémoire, la vacillation des facultés de l'entendement, une vieillesse précoce, une mort prématurée. Un homme avoit pris neuf pillules qui contenoient trois grains et demi d'opium, avec autant de safran. D'abord sommeil agité, et un quart d'heure après point de mouvement; aridité de la bouche qui empêchoit d'articuler les sons : on chercha à dissiper son sommeil en lui parlant, et on le forçoit de répondre. Après une heure, vertiges, trouble de la tête : il lui sembloit que son lit étoit suspendu dans l'air, qu'il voloit, et que tout tournoit autour de lui. On le fit sortir du lit; il se promena en vacillant, mais peu à peu sa marche fut un peu plus ferme, à peine conservoit-il le sentiment de son existence; cependant il répondoit avec justesse. Demi-heure après, perte des fonctions des sens, excepté de la vue et de l'ouïe : on lui faisoit flairer en vain le vinaigre ou l'ammoniaque. Demi-heure après, froid des pieds et des mains, avec une sorte d'insensibilité, excepté en approchant celles-ci de ses joues; il éprouvoit aussi un sentiment de froid au dos, comme dans un accès de fièvre inter-

mittente, et sans que l'application de linges chauds pût le dissiper. Se reposoit-il, il sembloit éprouver les langueurs de la mort, en sorte qu'on le faisoit promener sans cesse, quoiqu'il fermât ses paupières, et que ses genoux ne pussent le soutenir. Vers la troisième heure, à dater de la prise de l'opium, il sembloit que les ténèbres de son entendement commençoient à se dissiper : le pouls s'étoit relevé ; mais si on le laissoit à lui-même, il retomboit dans une affection comateuse. Vers la quatrième heure, on lui fit prendre de l'eau alcoolisée, de mélisse et de menthe, et il en parut un peu restauré ; il en prit encore une dose, et il sentit une sorte de prurit dans toute l'habitude du corps. L'engourdissement cessa par l'usage des frictions, de sorte que le sens du tact se rétablit ; et en même temps il paroissoit conserver le souvenir de ce qui s'étoit passé. Il lui sembloit que ses yeux avoient acquis un volume immense. L'action de l'opium ne parut pas durer au-delà de six heures, et la personne reprit ensuite ses fonctions ordinaires..... (Bianchi, *hist. hépat.*).

DCCXCVIII. Conformités singulières entre l'abandon délicieux et le délire extatique que Kæmpfer dit avoir éprouvés lui-même en prenant à la manière des Orientaux un bol narcotique, et le ravissement ou sorte de volupté enivrante des

pieux extatiques ou des personnes revenues à elles-mêmes après avoir passé par un état d'agonie. Kæmpfer, dans un festin avec des Perses, avale une composition opiatique qui leur est familière : il éprouve bientôt une joie indicible, se livre à des jeux folâtres, à des éclats de rire excessifs, monte à cheval à la fin du repas, croit voler dans les airs et au-dessus des nues, parcourt en imagination la vaste route des cieux, et pense dans son délire avoir été admis à la table des divinités célestes. On parle, dans les Ephémérides des Curieux de la Nature (*Decur.* 2a *an. I.*), d'une jeune fille qui, durant le cours d'une maladie aiguë, tomba dans une sorte d'extase, et resta trois jours dans un état apparent de mort; revenue à elle-même, elle se plaignit vivement d'avoir été arrachée trop tôt au bonheur ineffable qu'elle disoit avoir éprouvé. Une autre jeune fille tomba dans le même état dans le cours d'une fièvre ardente, et on se disposoit déjà à célébrer ses funérailles, mais on usoit en même-temps de tous les moyens propres à la rendre à la vie; le premier usage qu'elle fit de sa raison fut loin d'être un sentiment de reconnoissance; elle se plaignit au contraire amèrement qu'on eût mis un terme à la volupté pure, au calme ineffable ou plutôt à la félicité incompréhensible qu'elle venoit de goûter. On pour-

roit croire que des préjugés religieux ont fait naître ce bonheur imaginaire, si on ne savoit que Montaigne lui-même ayant fait une chute violente, et étant resté quelque temps sans mouvement et sans vie (chap. VI, liv. 20 de ses *Essais*), dit avoir éprouvé une douceur d'existence auparavant inconnue, et très-propre à le réconcilier avec l'idée de la mort, qui auparavant étoit pour lui un objet d'épouvante. L'extase mystique ou dévote n'est point une maladie fréquente, et elle le deviendra bien moins dans la suite. Pour en connoître donc le caractère, et ne point se contenter de répéter comme par écho ce que les autres en ont dit, on est réduit à en puiser les notions exactes dans les vies des pieux contemplatifs; je choisis dans ce nombre celle de sainte Thérèse, dont le caractère ardent et sensible a été peut-être un des plus propres à ces élans d'un amour extatique, ou à cet isolement de l'imagination qui semble ne laisser qu'une existence morale.

Apoplexie.

DCCXCIX. Kauw-Boerhaave (*Impetum faciens dictum Hippocrati*, etc. *Lugd. Bat.* 1745) a fait plusieurs expériences propres à répandre quelques lumières sur la nature et le siége de l'a-

poplexie. Il a trépané plusieurs chiens pour pouvoir irriter le cerveau; il a appliqué des stimulans sur la dure-mère sans produire des convulsions: une irritation bornée à la substance corticale du cerveau n'a pas produit des effets plus marqués; mais l'irritation de la substance médullaire excite des convulsions effrayantes qui se terminent dans quelques minutes par la paralysie des muscles soumis au mouvement volontaire; la respiration et la circulation peuvent encore se prolonger pendant sept à huit heures. Si l'instrument étoit porté sur le cervelet, la circulation et la respiration cessoient trois ou quatre minutes après. Une semblable irritation étant déterminée sur la moelle allongée d'un autre animal, il en résultoit des convulsions comme dans les expériences précédentes, et la cessation des mouvemens vitaux de la circulation et de la respiration. L'action nerveuse n'a donc point un centre unique dans l'intérieur du crâne; mais il y a, pour ainsi dire, divers départemens, où une cause irritante peut porter séparément atteinte à diverses fonctions de la vie ou à toutes ensemble. Ne peut-on point dire que dans l'apoplexie aussi, la compression produite par une distension extrême des vaisseaux, ou par un fluide épanché, peut tantôt altérer ou abolir partiellement les fonctions des sens et les mou-

vemens volontaires, tantôt porter une atteinte plus ou moins notable aux mouvemens vitaux de la respiration et de la circulation, et dans certains cas enrayer pour ainsi dire subitement, ou faire cesser, comme par un coup de foudre, tous les phénomènes de la vie ? Les symptômes si connus et si variés des plaies de tête sont encore très-propres à éclairer sur toutes les circonstances les plus propres à produire l'apoplexie; et ce n'est point la seule preuve de l'étroite union de la médecine interne et externe, c'est une vérité bien constatée par l'expérience que ce que dit Hippocrate (Aph. 42, liv. II); mais il étoit reservé à l'anatomie d'en donner des connoissances bien plus précises : c'est ce qu'a fait Wepfer en 1658, dans l'ouvrage qui a pour titre : *Observationes anatomicæ in cadaveribus eorum quos sustulit apoplexia.* Marche très-analytique suivie par l'auteur de ces recherches, et sage reserve pour s'élever par degrés des histoires particulières à des résultats généraux. Dans le sujet de la première observation, il a remarqué après la mort un épanchement sanguin considérable entre la dure et la pie-mère; dans un autre, caillot de sang de la grosseur d'un œuf de poule trouvé dans la partie moyenne du lobe droit du cerveau ; dans un troisième, sang épanché à la base du crâne, au-dessous de

la pie-mère ; dans le quatrième, sérosité lymphatique épanchée en grande quantité entre la dure et la pie-mère, dans les ventricules latéraux, etc. L'auteur, pour remonter au vrai siége de la maladie, rappelle les diverses distributions des rameaux des artères carotides, et il compare les effets de la strangulation avec ceux de l'apoplexie. Un autre auteur, dont on ne devroit cesser de lire et de méditer les ouvrages, Morgagni (*de Caus. et Sedib. morb.* etc.) rapporte dans ses Epitres II, III et IV, un grand nombre d'observations discutées avec une extrême sagacité, et propres à donner un plus grand développement aux recherches de Wepfer. Ce seroit avancer une proposition trop générale que de regarder toujours le cerveau comme le siége primitif de la maladie ; car on l'a quelquefois observée, sans remarquer aucune lésion organique dans cette partie (*Morgag.* Ep. V); et ne sait-on point que l'apoplexie est quelquefois une affection sympathique, et qu'elle tient à l'état des premières voies (*Moll, de Apoplexiâ biliosâ. Gotting.* 1780)? ce qu'on reconnoît d'ailleurs aux signes précurseurs qui l'annoncent, anxiétés, nausées, vomissemens, perte de l'appétit, et autres symptômes gastriques.

DCCC. Les causes les plus ordinaires de l'apoplexie sont une nourriture succulente, une vie

très-sédentaire, l'excès dans les plaisirs de l'amour, la suppression des menstrues, des lochies, des hémorroïdes, l'usage immodéré des bains, une chute, des coups violens sur la tête, une ivresse habituelle, des chagrins profonds, une forte contention d'esprit, des emportemens violens de colère. On compte au nombre des signes précurseurs, des tintemens d'oreille, un état de somnolence, des douleurs de tête gravatives, un bégaiement accidentel et réitéré, des vertiges, l'engourdissement des membres, un sentiment de formication, de légers mouvemens convulsifs de quelques muscles, l'affoiblissement ou la perte de la vue, de l'ouïe ou de quelqu'une des facultés de l'entendement, comme de la mémoire. Mais ces signes sont quelquefois incertains, puisque des personnes les ont éprouvés sans avoir des attaques d'apoplexie, et que, d'un autre côté, plusieurs victimes de cette maladie en ont été frappées comme d'un coup de foudre et de la manière la plus inattendue. L'apoplexie peut varier dans sa marche, ou plutôt se déclarer à divers degrés : elle peut être légère ou imparfaite, c'est-à-dire ne porter atteinte qu'à la sensibilité de certaines parties, à la force contractile de certains muscles ; d'autres fois elle est plus forte ou plus violente, et elle porte une atteinte profonde au sentiment et

au mouvement volontaire, en laissant subsister la respiration et le pouls ; enfin, elle peut être portée au plus haut degré de violence, et faire périr d'une mort subite.

DCCCI. L'apoplexie produite par l'excès des travaux du cabinet et de fortes contentions de l'esprit, est une des espèces les moins connues et les plus dignes de l'être ; c'est celle qui a une certaine graduation dans la marche des symptômes : d'abord somnolence, puis paralysie, enfin apoplexie ; c'est celle qui devînt funeste à Malpighi, après une suite de symptômes nerveux, comme vertiges, perte passagère de la parole, contorsion de la bouche ou spasme cynique, hémiplégie du côté droit. On trouve un autre exemple très-détaillé de cette apoplexie, dans une dissertation inaugurale qui parut à Strasbourg en 1770. L'homme qui en fut le sujet étoit âgé de cinquante-huit ans ; il étoit d'une constitution pléthorique, et s'appliquoit fortement à l'étude, qu'il prolongeoit souvent vers les deux ou trois heures du matin. Les principales circonstances qui précédèrent furent les suivantes : l'omission d'une saignée dont il avoit contracté la longue habitude, toux opiniâtre et enchifrenement l'hiver suivant, lésion de la vue qui lui faisoit paroître les objets doubles, débilité, vacillation de la mémoire et quelquefois désordre dans ses

idées, penchant irrésistible au sommeil, débilité des membres et danger de faire une chute si on ne s'empressoit de le soutenir, aridité de la membrane des narines et constipation, perte graduée des forces physiques et morales, excrétion involontaire de l'urine et des déjections; enfin respiration stertoreuse et abolition complète des forces de la vie. A l'ouverture du corps, épanchement d'un fluide lymphatique dans chacun des ventricules latéraux du cerveau, plexus choroïdes variqueux, amas d'une sérosité jaunâtre dans la couche des nerfs optiques du côté gauche.

DCCCII. Stérile variété de moyens employés tour à tour contre l'apoplexie, et difficulté extrême de choisir celui qui est le mieux adapté à l'état particulier du malade qu'on cherche à guérir. Saignées, clystères irritans, émétique, eaux spiritueuses à flairer, poudres sternutatoires, pincemens, frictions, incisions répétées faites à la jugulaire, ou bien aux veines occipitales, suivant le conseil de Morgagni; ventouses à la nuque profondément scarifiées, artériotomie aux tempes, cautères aux bras, aux pieds ou à la nuque. Que de secours puissans en eux-mêmes, mais dont la médecine a besoin de fixer avec précision les avantages respectifs!

DCCCIII. La catalepsie est un exemple frappant de la marche lente et graduée de l'esprit d'observation en médecine ; on n'en avoit que des idées vagues avant Cælius-Aurelianus, qui a cherché à les rectifier en rapportant ses symptômes distinctifs ; mais ce n'est que dans des temps postérieurs qu'on est parvenu à fixer son vrai caractère, qui consiste dans une certaine souplesse du tronc et des membres, avec une sorte de tension automatique des muscles ; ce qui fait conserver au cataleptique toutes les différentes positions qu'on lui donne. Catalepsies purement symptomatiques rapportées par Sauvages, comme des espèces particulières de la maladie ; ce qui est propre à produire la plus grande confusion en nosologie. Cet auteur d'ailleurs distingue l'extase de la catalepsie, tandis que des observations bien rapprochées font voir que ce ne sont que deux espèces distinctes du même genre. Cullen est encore plus en défaut, en rapportant la catalepsie et l'extase à l'apoplexie, puisque les causes occasionnelles, la marche et la terminaison de ces maladies offrent les différences les plus remarquables. Exemples particuliers de catalepsie dans les écrits de plusieurs observateurs exacts, *Forestus*, *Tulpius*, *Henricus-ab-Heers*, *Zacutus-Lusitanus*, etc. elle peut également provenir d'une contention

forte de l'esprit ou d'une émotion vive, et qui s'empare pour ainsi dire de toutes les facultés morales. Un état habituel de vision et d'extase est si fréquent en Italie, que le terme *una spiritata* est consacré pour désigner les filles ou les femmes qui donnent cette sorte de spectacle dans les églises : traits du visage animés, avec un fond de tristesse et de mélancolie; par intervalles, murmures confus et sons inarticulés, regard tantôt tendre et languissant, tantôt triste et abattu, quelquefois les paupières tout à fait abaissées; le reste du temps, la pensée préoccupée de quelque objet de contemplation ou d'un amour mystique; presque point d'appétit, sommeil nul ou interrompu par des visions, taciturnité obstinée, penchant à verser des larmes de tendresse. Henricus-ab-Heers nous trace le portrait le plus vrai et le plus fidèle d'un capucin cataleptique, qu'il avoit contemplé avec une sorte d'admiration, un genou à terre et l'autre dans un état de flexion, le bras gauche pendant jusqu'au genou, le droit élevé en l'air avec écartement des doigts, l'un et l'autre aussi froids que le marbre, les yeux ouverts, le regard fixe et égaré, le pouls assez fort au bras et aux tempes: un clystère irritant rendit le ventre libre, le froid glacial et l'immobilité des membres cessèrent; le malade se leva et marcha à son ordi-

naire, sans conserver aucun souvenir de sa situation antérieure.

DCCCIV. On doit aux progrès de l'histoire naturelle et de la chimie moderne les notions les plus précises sur certains objets qui paroissoient autrefois tenir du merveilleux: je parle de l'asphyxie qui vient de la combustion du charbon dans un endroit fermé, du dégagement du gaz des substances en fermentation, de la calcination de certaines pierres, etc. Car, de tous les acides que nous connoissons, dit Lavoisier, l'acide carbonique est celui qui est le plus répandu dans la nature, puisqu'il est formé dans les craies, dans les marbres, dans toutes les pierres calcaires, et qu'on peut l'obtenir assez pur en le dégageant de la matière sucrée en fermentation. On sait aussi que plusieurs autres substances aériformes peuvent devenir funestes par leur impression sur les organes de la respiration : telles sont celles qu'on connoît dans le mines sous le nom de *feu brisou*, de *ballon*, de *mofette*; il en est de même de celles qui se produisent dans les fosses d'aisance, et sur lesquelles le professeur Hallé a fait des recherches si dignes d'être connues. On chercheroit en vain à remonter à la cause primitive de ces phénomènes; il faut ici, comme dans tous les autres objets d'histoire naturelle, se borner à contempler les effets, à savoir

les prévenir, et apprendre les vrais moyens d'en arrêter les progrès, lorsqu'ils ont déjà fait une impression dangereuse.

DCCCV. Quelle que soit la cause occasionnelle, physique ou morale, qui ait pu concourir à produire quelqu'une des affections soporeuses, peut-on méconnoître qu'elles forment une sorte d'ordre naturel dans la classe des névroses, qu'elles ont un caractère analogue, quelles que soient leurs différences génériques? qu'enfin, l'incertitude des signes de la mort que portent quelquefois avec elles ces affections, indique la nécessité d'essayer, dans les cas douteux, l'action des stimulans, avec la plus grande constance, comme l'application de la chaleur, les frictions, les caustiques, les liqueurs alcoolisées et pénétrantes, etc.? et quelle circonspection ne faut-il pas mettre dans certains cas pour prononcer qu'il y a une mort absolue lors même que toutes les apparences semblent l'indiquer! On connoît la dissertation de Winslow sur les signes de la mort, ainsi que le commentaire prolixe qui en a été fait (*Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort et l'abus des enterremens et embaumemens précipités*). La réplique de Louis (*Lettres sur la certitude des signes de la mort*) est propre sans doute à écarter tout esprit d'exagération, et à faire éviter la

crainte d'être enterré vivant; mais il n'est pas moins vrai qu'on doit être toujours sur ses gardes, d'après un grand nombre de faits bien constatés, et on ne sauroit trop réveiller de temps en temps l'attention publique sur un objet de cette importance, surtout relativement aux maladies soporeuses; c'est ce qu'a fait encore le docteur Thierri ces dernières années, dans un écrit qui a pour titre : *La vie de l'homme respectée jusque dans ses derniers momens.*

Catalepsie.

DCCCVI. Dans cette maladie, privation subite des fonctions des sens et du mouvement musculaire, pouls et respiration à peine sensibles, persévérance dans toutes les attitudes que la structure mécanique et anatomique permet de donner aux membres, et souplesse pour conserver toutes les positions qu'on leur fait prendre. Marche peu exacte qu'on a suivie pour fixer les caractères génériques de la catalepsie, et la regarder comme différente de l'extase. On a établi comme autant d'espèces la catalepsie symptomatique, celle qui tient à l'hystérie, à la mélancolie, à la suppression des menstrues, à la présence des vers dans les intestins, etc., et puis on a généralisé les caractères pris de ces prétendues espèces pour en former ceux du genre; on a

admis également une extase catoque, une extase sans roideur, une extase cataleptique, et on les a rapportées à un genre différent de celui de la catalepsie. Dans l'état actuel de nos connoissances, nous sommes peut-être encore loin de pouvoir fixer avec précision l'identité ou la différence de ces deux genres, quoique plusieurs faits indiquent une grande analogie entre ces deux affections nerveuses, quand elles sont primitives.

DCCCVII. 1°. *Catalepsie par une forte contention d'esprit.* Exemple rapporté par Fernel d'un homme profondément livré à l'étude, et qui tomba dans une immobilité cataleptique : il reste assis, la plume entre ses doigts, les yeux fixés sur ses livres, comme dans un état de méditation, mais suspension des fonctions de l'organe de la vue, ainsi que de celui de l'ouïe; nul indice de sentiment ni de mouvement. Visions extatiques habituelles du célèbre poète le Tasse, et ses entretiens sur les sciences les plus relevées avec ce qu'il appeloit son bon génie; alors les regards fixes, l'attention fortement dirigée sur un objet, sans rien voir ni entendre. Mais l'auteur de sa vie, qui avoit été témoin d'une de ces visions, n'a point noté d'autres circonstances essentielles, et propres à caractériser la catalepsie. Le génie familier de Socrate ne tenoit-il point à une illusion semblable ?

DCCCVIII. 2°. *Catalepsie mystique.* L'histoire des vies particulières des pieux contemplatifs de tous les cultes, fourmille d'exemples de cette espèce d'extase ou ravissement qu'on appelle *surnaturel ;* mais, nulle part, on n'en retrouve aussi clairement les différens degrés et les symptômes caractéristiques, que dans la vie de sainte Thérèse écrite par elle-même : longue habitude de contemplation, et efforts réitérés et soutenus de l'imagination, pour s'élever à ce haut degré d'abstraction intellectuelle. C'est ce que cette ame ardente désigne par divers degrés d'oraison mentale. D'abord, attention concentrée par une lecture pieuse, puis recueillement profond, ou sorte de quiétude avec le sentiment d'une joie enivrante : dans le troisième degré, jouissances les plus vives et les plus pures, essor d'un amour ardent, sorte d'exaltation voisine de la folie : dans le quatrième degré, marqué par une sorte d'évanouissemeut et de défaillance totale, le ravissement extatique porté au plus haut degré de vivacité et de force; respiration suspendue, plus de mouvement dans les membres, les yeux involontairement fermés, perte de la parole, suspension de l'usage des sens, pendant que toutes les facultés morales semblent s'élever au plus haut point d'énergie, ou plutôt contracter une sorte d'union intime avec l'objet idéal

de ces illusions fantastiques; le ravissement saisit alors avec tant d'impétuosité, qu'on se croit transporté dans les nues, habiter dans l'olympe, et goûter les avant-coureurs d'une félicité suprême : perte d'haleine, pouls insensible, rigidité des membres, état apparent de mort, position et attitudes antérieures conservées dans leur intégrité : c'est l'époque des épanchemens d'un amour ardent, de promesses solennelles, de résolutions héroïques. Demi-heure après, ces ravissemens prétendus surnaturels cessent, les facultés physiques rentrent dans leurs droits, et il ne reste plus que langueur et fatigue. Ne retrouve-t-on point dans cet ensemble de symptômes tout ce qui caractérise la catalepsie? On doit peu s'étonner que Van-Helmont, dans un ouvrage où l'autorité de l'évangile et celle des théologiens mystiques sont mises à côté des résultats de l'observation et de l'expérience en médecine, distingue l'extase miraculeuse de celle qu'il dit tenir à des causes naturelles, et qu'il y parle de magie sur la foi du jésuite Delrio. C'étoit la mode du siècle, ainsi que des contrées habitées par ce médecin fougueux et crédule. Mais un fait qu'il rapporte ailleurs avec les détails les plus propres à intéresser (*demens idea*), n'en montre pas moins sa sagacité singulière, et son adresse à chercher

le vrai caractère de l'extase par le rapprochement d'une autre affection analogue : c'est l'histoire très-exacte du sentiment intérieur qu'il a éprouvé, et d'une sorte de changement du siége de la pensée, par une simple et très-légère dégustation de la racine de l'aconit (*aconitum napellus*, L.).

Narcotisme ou empoisonnement par les narcotiques.

DCCCIX. Au nombre des substances vénéneuses et qui agissent par leurs propriétés narcotiques avec danger de mort, on compte la ciguë aquatique (*cicuta aquatica*, L.), la ciguë terrestre (*conium maculatum*, L.), l'aconit (*aconitum napellus*, L.), la jusquiame (*hyosciamus niger*, L.), la belladona (*atropa belladona*, L.). On trouve des exemples curieux de l'action de ces poisons narcotiques sur l'estomac et des effets nerveux qui en sont la suite, dans l'excellent ouvrage de Wepfer (*de Cicutâ aquaticâ*). On peut leur assimiler l'ivresse extrême produite par l'excès des liqueurs vineuses prises à l'intérieur, ou par une trop forte dose d'opium.

DCCCX. 1°. Variétés singulières de symptômes nerveux produits par l'usage intérieur des végétaux narcotiques suivant leur dose, la consti-

tution de l'individu, sa jeunesse ou son âge avancé, etc. Gaîté vive, ou transports d'une joie tumultueuse, douleur dans la région précordiale, air égaré, perte totale des fonctions des sens, ou l'altération plus ou moins marquée de quelqu'une d'elles; espèce de trismus ou serrement tétanique des mâchoires, distorsion des yeux, hoquets fréquens, nausées, vomissemens spontanés, contorsions des membres, dos courbé en arrière, quelquefois face cadavéreuse, respiration insensible, froid des extrémités, affection soporeuse profonde, d'autres fois agitations des membres, rougeurs de la face, vertiges, attaque d'épilepsie, imagination troublée ou délire, hallucination qui donne la réalité et l'existence à des objets fantastiques, fureur, manie plus ou moins déclarée; ou bien stupeur, privation totale du sentiment et du mouvement, et la mort.

DCCCXI. L'an 6 de la république, au mois de brumaire, on transporta aux infirmeries de la Salpêtrière trois enfans d'environ neuf à dix ans chacun, attaqués de symptômes nerveux les plus singuliers: mouvemens convulsifs très-irréguliers, sorte de gestes pantomimes, agitations brusques des membres, le regard fixe, tour à tour des pleurs, des chants, des cris aigus, réponses ridicules ou nulles aux questions qu'on leur faisoit;

ils figuroient tour à tour avec leurs doigts et leurs mains l'exercice de la filature, et ils sembloient chercher des épingles. On m'apprit que trois heures auparavant leurs extrémités avoient été froides, qu'ils avoient eu des nausées et un pouls presque insensible, et que quelques momens après, le délire maniaque s'étoit manifesté. Un accident commun à trois enfans, l'anomalie de leurs symptômes nerveux et leur analogie avec des exemples particuliers d'empoisonnemens par des végétaux narcotiques, qu'on trouve consignés dans des recueils d'observations, me firent présumer que telle étoit la cause de ces affections que de bonnes femmes traitoient déjà de sortilège ; on fit des recherches, et on trouva un pied de *belladona* chargé de ses baies, dans le lieu ordinaire de la promenade des enfans. Chacun de ces jeunes malades fut émétisé sur-le-champ, et on leur donna ensuite une boisson abondante d'eau avec le sirop de vinaigre, ce qui fut d'abord difficile, à cause du trismus ou rapprochement tétanique des mâchoires : l'agitation, les cris perçans, les chants confus continuèrent encore toute la nuit, mais se dissipèrent peu à peu dans la journée suivante ; un seul resta deux jours dans un état inquiétant avec le délire et le ventre balloné ; mais la guérison a fini par être aussi complète que celle des deux autres.

DCCCXII. 2°. *Ivresse par excès des liqueurs spiritueuses.* Respiration nullement gênée ni stertoreuse, pouls nullement fébrile, quelquefois le visage pâle et les traits altérés, d'autres fois la face rouge et fortement colorée, assoupissement profond, flexibilité des membres : l'ivresse, comme le remarque Galien, se termine quelquefois du deuxième au troisième jour ou même plus tard, suivant les qualités du vin, la constitution particulière du malade, sa manière de vivre ; le plus souvent elle ne dure point au-delà de six ou sept heures. *Henricus-ab-Heers* et *Forestus*, dans leurs recueils respectifs d'observations, en rapportent des exemples remarquables.

DCCCXIII. 3°. *Narcotisme par une dose excessive d'opium.* Souvent vomissement et paralysie subséquente; d'autres fois somnolence et stupeur profonde, pouls plein et lent, respiration stertoreuse, mais qui diminue par degrés en même temps que les intervalles des inspirations deviennent plus longs; le pouls est plus foible à mesure que la respiration se rallentit, lorsque l'affection narcotique doit se terminer d'une manière funeste. Une personne d'un âge moyen avoit pris par mégarde, deux grains d'opium en une dose; je fus appelé pour lui donner du secours ; son état avoit jeté les parens dans les plus grandes alarmes : vue trouble, les yeux à

demi-fermés, visage pâle, sons inarticulés, sueurs froides, immobilité générale, stupeur. Le suc d'un citron, édulcoré avec le sucre et délayé dans un verre d'eau, fut la seule boisson prescrite, et l'heure suivante tous les symptômes finirent par disparoître.

DCCCXIV. 4°. *Raphania, empoisonnement par l'ivraie, le seigle ergoté ou la graine de la rave sauvage* (*raphanus raphanistrum*, L.). Suivant Linné, les graines de la rave sauvage mêlées au froment, à l'orge ou au seigle, ont produit des épidémies cruelles en Suède et dans certaines parties de l'Allemagne; peut-être aussi ces effets sont-ils dus à l'ivraie ou au seigle ergoté. D'abord, engourdissement des extrémités, douleur du dos, ensuite affections tétaniques ou convulsives dans différentes parties du corps; les muscles, surtout, affectés de douleurs les plus vives jusqu'à faire pousser les hauts cris ou tomber dans le délire; quelquefois l'atteinte est portée directement sur les facultés morales, et de là, la mélancolie ou la manie déclarée. Grande variété d'affections, suivant la constitution de l'individu ou la dose de substance vénéneuse; quelquefois nausées ou vomissemens, et d'autres fois diarrhée; saignement du nez ou crachement de sang. Les symptômes se renouvellent par accès, et la maladie peut avoir une marche aiguë ou chronique. Elle

est le plus souvent mortelle; d'autres fois elle laisse après elle des affections nerveuses variées, l'épilepsie, la perte de la raison, la paralysie ou la phthisie; sa terminaison la plus heureuse a lieu par des sueurs ou une gale critique: les évacuans et les acides végétaux sont les remèdes dont les effets sont les mieux constatés par l'expérience.

DCCCXV. 5°. *Effets narcotiques de la pomme épineuse* (*datura stramonium*, L.). Ivresse, assoupissement profond, délire, suspension des fonctions des sens, ou même la démence, la manie, une sorte de rage et de fureur, une perte de mémoire tantôt passagère, tantôt continuelle; des convulsions, la paralysie, ou des tremblemens; une soif excessive, des alternatives de sueurs froides ou de chaleurs extraordinaires. Quelquefois nul signe de vie, nulle trace de sentiment ni de mouvement; d'autres fois, nausées, douleur mordicante dans la région de l'estomac, dans le bas-ventre, ce qui peut être suivi d'une mort prompte. Un des caractères du *stramonium*, plus marqué encore que dans les autres végétaux narcotiques, est d'exciter des rêves agréables, une sorte de délire de volupté qui tient de l'enchantement et du sortilège; aussi certaines compositions où il entre, font-elles les délices des Indiens qui ont besoin d'être ainsi retirés de leur indolence apathique.

DCCCXVI. Tout empoisonnement par les végétaux narcotiques divers, offre une grande analogie dans ses effets, et dispense d'insister plus long-temps sur leur énumération. Je ne pourrois d'ailleurs que répéter ce que disent Vicat (*Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse*, etc.), Murrai (*apparatus medicaminum*, etc.), Bergius (*materia medica e regno vegetabili*), et une foule d'autres auteurs de matière médicale. On sait aussi que les poisons les plus dangereux peuvent devenir des remèdes héroïques contre les maladies chroniques, et tout le monde connoît les heureux succès qu'on en a quelquefois obtenus dans diverses contrées de l'Europe.

Asphyxie.

DCCCXVII. C'est ici un des exemples les plus frappans des lumières que la chimie et la physiologie peuvent répandre sur l'histoire des maladies. Les anciens pouvoient-ils se former la moindre idée des causes et du vrai caractère des maladies produites par la vapeur du charbon, la submersion, les exhalaisons des fosses d'aisance, etc. et n'est-ce point aux progrès de la chimie moderne que la médecine doit sur ces divers points les connoissances les plus précises? Les vrais principes de leur traitement ne sont-ils

point fondés sur les propriétés fondamentales de l'irritabilité hallérienne et de la sensibilité?

DCCCXVIII. 1°. La *Strangulation*. On ne sauroit trop répéter qu'il faut avoir une admiration éclairée et non une déférence aveugle pour le nom et les ouvrages d'Hippocrate...... La strangulation avec écume à la bouche n'est pas toujours mortelle, quoique le père de la médecine le déclare dans son Aphorisme XLIIe, section IIe. Un grand nombre de faits observés à Vienne en Autriche et à Paris démentent cet Aphorisme..... Des frictions graduées, des infusions alcoolisées dans la bouche, l'irritation des narines, du gosier, les bains chauds peuvent quelquefois guérir cette espèce d'asphyxie (Voyez *Peehlin, de aëre et alimenti defectu*, etc...... *Bacon, Historia vitæ et mortis; Bartholin, Epître XCVI, centur. II*, etc.). Mais d'autres fois le succès de ces moyens est impossible, puisque l'ouverture des corps a fait voir des épanchemens sanguins ou séreux dans l'intérieur du crâne, comme dans l'apoplexie (*Commentarii de rebus in scientiâ naturali*, etc.... Lypsiæ, vol. IV). Les symptômes de l'asphyxie par strangulation, sont variés suivant le degré de lésion produite, et suivant la constitution de l'individu. Quelquefois certains muscles du cou, ou certains cartilages du larynx

sont rompus, d'autres fois l'une des deux premières vertèbres cervicales est luxée ou fracturée (Morgagni, Ep. anat. med. XIX). C'est dans ce même article qu'on trouve encore un modèle d'une discussion sage et approfondie des causes de la mort dans la strangulation, soit par des observations exactes et précises, soit par une critique judicieuse et des expériences faites sur des animaux vivans.

DCCCXIX. 2°. L'asphyxie par submersion a été l'objet de diverses discussions dans les *Ephémérides des Curieux de la nature* dès l'année 1677; mais il existe des recherches plus précises sur ses effets et son traitement dans des écrits où règne un goût plus sévère (*Acta Taurinensia*, vol. IV....... Hist. de l'Académie des Sciences, pour l'année 1757). Morgagni a fait encore admirer sa sagacité dans cette discussion (Ep. IX): depuis cette époque, il a paru plusieurs écrits populaires sur le moyen de rendre les noyés à la vie, par Louis, Tissot, Cullen, Gardane, Portal. Il seroit superflu d'insister sur cet objet, si on n'y étoit ramené par les progrès de la chimie moderne et la dissertation de Goodwyn (*Connexion de la vie avec la respiration*, etc. ouvrage traduit de l'anglais par Hallé, an 6). Le traducteur donne aussi l'extrait d'une dissertation du docteur Menzies, publiée à Edim-

bourg en 1786, sur la respiration, avec des notes critiques de quelques expériences de Godwin. Cet auteur pense que le sang noir n'est point un stimulant suffisant pour le ventricule à sang rouge, et que la contraction du cœur cesse d'avoir lieu si les phénomènes chimiques de la respiration s'interrompent, en sorte que dans sa manière de considérer l'asphyxie, la mort n'arrive alors que parce que cette cavité ne peut plus rien transmettre aux divers organes. Mais il résulte des expériences de Bichat que pendant l'interruption des phénomènes chimiques du poumon, le sang noir continue à solliciter les contractions du cœur, comme le prouvent d'une manière irréfragable ses battemens et les pulsations des artères qui se soutiennent encore quelque temps; que ce sang noir, poussé partout, frappe chaque organe; que ce n'est pas faute de recevoir du sang, mais faute d'en recevoir du rouge que chacun de ces organes cesse d'agir, qu'il y a affection générale de toutes les parties, qu'en un mot toutes se trouvent pénétrées de la cause matérielle de leur mort, savoir, du sang noir. Quoiqu'il paroisse d'après cela que le sang noir influe toujours spécialement par son contact sur l'affoiblissement et l'interruption de l'action des organes, il ne faut pas croire que cette cause soit constamment la seule : qu'on compare en effet ce qui arrive dans l'asphyxie

par la submersion, la strangulation, le gaz acide carbonique, le vide, un corps étranger dans la trachée-artère, etc. avec ce qu'on observe dans celle que produisent le gaz hydrogène sulfuré, les exhalaisons qui s'élèvent d'une fosse d'aisance, d'un caveau, d'un égoût, d'un cloaque où des matières putrides se sont amassées, on verra qu'il y a dans ces derniers cas plus que l'interruption des phénomènes chimiques, et par conséquent un état délétère, outre la non-coloration en rouge du sang noir.

DCCCXX. 3°. *Asphyxie par le gaz acide carbonique.* Lieux variés où ce gaz peut se dégager : les puits, les mines, certaines grottes, les tombeaux anciens, les caves où sont des substances en fermentation, les chambres où l'on brûle du charbon, etc..... Inspiré par les poumons, il fait aussitôt cesser le mouvement volontaire, les fonctions des sens, la respiration, la circulation. Dans cet etat, la chaleur animale se conserve quelque temps, les membres restent flexibles, l'ouverture de la glotte libre, le tissu des muscles relâché, les yeux saillans, le visage gonflé et rouge, etc. Dans la progression des symptômes de l'asphyxie par les vapeurs du charbon, d'abord violent mal de tête, et comme si le cerveau étoit fortement comprimé, vertiges plus ou moins incommodes, suivant l'action, la

qualité ou l'abondance du gaz acide carbonique, difficulté de respirer pleine d'anxiétés, palpitations violentes du cœur avant que son mouvement soit supprimé, tremblement des membres, vue double ou perte totale de la vue, tintemens d'oreille, bourdonnemens, surdité ; enfin défaillances, convulsions, quelquefois paralysie, apoplexie ou affections comateuses plus ou moins profondes, et la mort. On peut lire plusieurs exemples particuliers de cette asphyxie dans les écrits de *Marcellus Donatus*, *Schenkius*, *Hildanus*, *Lancisi*, et quelques auteurs modernes. Parmi les hommes célèbres qui ont été victimes de cette asphyxie, on compte Cicéron, Juvénal, Valère Maxime, Florus, Plutarque. Un usage constant et assidu de divers stimulans peut ramener quelques asphyxiés à la vie : frictions sur la peau, lavemens irritans, liqueurs alcoolisées versées peu à peu dans la bouche, introduction forcée de l'air dans la bouche ou les narines, vapeurs ammoniacales : l'irritabilité n'existe-t-elle pas encore quelque temps avec cette mort apparente, et ne suffit-il pas de la réveiller pour mettre en jeu toutes les fonctions de la vie ?

DCCCXXI. 4°. Les idées inexactes que s'étoit formées Janin il y a quelques années, sur le méphitisme des fosses d'aisance et l'insuffisance de sa méthode, eurent du moins l'avantage de fixer

l'attention publique sur le même objet, et d'engager les médecins chimistes à l'examiner de nouveau. On ne pouvoit y parvenir avec succès qu'en entrant dans le détail des expériences qu'on avoit faites, en cherchant à s'instruire des faits connus des seuls ouvriers, et en les ramenant à des principes raisonnés, toujours avec cette sage réserve qui ne se dissimule point les difficultés, et qui indique encore de loin le but qu'on doit atteindre : telle fut la tâche que remplit le citoyen Hallé en 1785 (1). L'auteur rend d'abord compte des malheureux événemens arrivés lors de la dernière expérience de Janin. De cinq hommes descendus dans la fosse, le premier fut affecté très-légèrement, le second tomba subitement et mourut plongé dans la vanne, le troisième fut complètement asphyxié, le quatrième perdit subitement connoissance mais ne tomba point en asphyxie ; les autres personnes présentes à l'expérience furent plus ou moins affectées.

DCCCXXII. L'auteur, dans la seconde partie de son ouvrage, a soin de fixer le sens précis du mot *méphitisme* : il remarque que ses effets portent toujours le caractère ou du spasme ou de la

---

(1) *Recherches sur la nature et les effets des fosses d'aisances*, etc. *Paris*, 1785.

stupeur, et qu'ils ne se bornent point à la simple suppression de la respiration. Pour éviter d'ailleurs toute idée confuse, il rappelle les divers gaz connus que les chimistes ont trouvés dans les matières fécales, et il passe aux espèces particulières de méphitisme qui sont l'objet de ses recherches ; l'une est celle qu'on connoît dans les fosses d'aisance sous le nom de *plomb*, et l'autre sous celui de *mitte*. Le plomb a des caractères qui lui sont particuliers : c'est une vapeur qui n'existe pas avant le travail, du moins elle ne se manifeste que lorsqu'une partie de la vidange est opérée; elle se dissipe d'elle-même quand on laisse les matières tranquilles; elle ne s'enflamme point, et n'éteint point ordinairement la lumière : outre cela, le plomb est comme contagieux, et se propage d'un individu à l'autre; on peut même douter si c'est un gaz particulier, puisqu'on ne peut le soumettre à aucune épreuve chimique, et qu'on ne le connoît que par ses effets sur l'économie animale. Ces derniers effets offrent plusieurs variétés : dans quelques individus, c'est une affection comateuse, dans d'autres, c'est un délire gai; quelquefois il ne survient que des mouvemens convulsifs; certaines personnes éprouvent une suffocation subite et une douleur dans l'estomac et les articulations; enfin il y a des cas où l'on observe des alter-

natives d'élévation et d'affaissement de l'estomac et du ventre. La mitte est une autre espèce de vapeur dont l'effet âcre et piquant se porte sur les yeux, les enflamme et prive quelquefois de la vue ceux qui en sont attaqués. Le fourneau qu'on place au fond de la fosse, et qui est très-utile contre le plomb, devient au contraire nuisible quand c'est la mitte qui y règne. Les effets augmentent aussi par la projection de la chaux. La mitte est distinguée en *humide* ou *coulante*, et en *grasse* ou *sèche*, suivant que le gonflement ou la rougeur des yeux sont accompagnés ou non d'écoulement. Le citoyen Hallé insiste sur l'attention qu'on doit avoir de jeter avant le travail, une botte de paille enflammée dans la fosse, et de se procurer les avantages réunis du cabinet du ventilateur, de la chaux en poudre ou du lait de chaux, des fourneaux établis tant dans la fosse que sur les lunettes de conduite, pour tenir du vinaigre en évaporation. Il finit par indiquer avec candeur tout ce qui reste à faire, et il propose divers ploblèmes dont on est peut-être encore loin d'obtenir la solution.

DCCCXXIII. 5°. *Asphyxie des nouveaux nés*. L'asphyxie des nouveaux nés est souvent le résultat d'un accouchement laborieux, ou d'une surabondance de mucosités dans l'arrière-bouche ou les bronches; tout annonce une sorte d'inertie

dans les premiers mobiles de la vie : membres sans mouvemens, suspension de la respiration, foiblesse ou nullité des battemens du cœur et des artères. Il faut donc écarter les obstacles qui s'opposent à l'introduction de l'air dans les poumons, placer l'enfant sur le côté, irriter l'intérieur du nez avec une plume, faire respirer par intervalles du vinaigre radical, introduire quelques gouttes d'eau alcoolisée dans la bouche, mettre l'enfant dans un vase rempli de vin tiède animé même avec de l'eau-de-vie, exercer de temps en temps, sur tout son corps, de légères frictions, souffler de l'air dans la bouche de l'enfant, au moyen d'un tuyau, pour détacher les mucosités qui remplissent les bronches. L'insufflation de l'air par les narines est-elle préférable à celle qu'on pratique ordinairement par la bouche? La réponse à cette question se trouve dans les Mémoires de l'académie de Toulouse, année 1788. Un nouveau né étoit dans un état apparent de mort, tous les moyens ordinaires, surtout l'insufflation par la bouche, avoient été inutilement employés pendant trois quarts d'heure; le médecin appelé pour donner du secours à la mère, crut devoir faire de nouvelles tentatives, et au lieu de chercher à introduire l'air dans les poumons par la bouche, il essaya de l'y conduire par les narines. Dès la troisième insufflation, il sentit les

côtes de l'enfant s'élever et la poitrine se dilater. Il introduisit alors la barbe d'une plume dans l'arrière-bouche, pour en faire sortir quelques glaires; il réitéra l'insufflation; il entendit un petit bruit, et sentit le cœur battre et ensuite les artères; un moment après l'enfant ouvrit les yeux et remua un bras: il resta une heure sans pleurer; enfin ses forces ayant été ranimées avec un peu de vin, il s'agita, et ses cris confirmèrent son parfait retour à la vie. Deux autres exemples rapportés par l'auteur, prouvent les avantages de cette même méthode.

DCCCXXIV. Un des auteurs à qui l'on doit les notions les plus exactes sur l'asphyxie des nouveaux nés, est le docteur Frorier (*de Methodo neonatis asphyctitis succurrendi, Dissertatio. Jenœ*, 1801). Il rapproche avec sagacité toutes les circonstances propres à concourir à cette sorte d'asphyxie, et il en conclut avec raison que les nouveaux nés avec asphyxie sont dans un état manifeste d'asthénie ou de débilité, mais qu'il règne en eux une grande excitabilité, en sorte que le plus léger irritant peut produire les effets les plus marqués. Le nouveau né passe de la liqueur de l'amnios, qui est à la température de trente ou trente-un degrés au thermomètre de Réaumur, à une chaleur bien inférieure de l'atmosphère, ce qui doit produire en lui une sensation désagréable et contraire aux fonc-

tions de la vie; d'ailleurs la circulation du sang qui s'opère entre la mère et le fœtus, au moyen du cordon ombilical, venant à cesser, et les organes de la respiration n'étant point encore assez actifs, le principe de la vie manque du degré d'excitation nécessaire : c'est d'après ces vues que l'auteur recommande un bain qui approche de la chaleur de l'amnios, l'éloignement de tout obstacle mécanique qui pourroit empêcher l'intromission de l'air dans les poumons, comme des mucosités dans l'arrière-bouche ou les narines, qu'on a soin d'ôter en y introduisant un doigt trempé dans le vin ou le vinaigre; l'insufflation répétée de l'air atmosphérique au moyen d'un soufflet est encore très-convenable pour produire cet effet, ainsi que des alternatives d'une compression graduée de la poitrine sur les parties latérales et à la partie antérieure. On ne doit point négliger des stimulans d'une autre nature, comme des frictions avec de la flanelle pénétrée d'une liqueur alcoolisée ou ammoniacale sur l'occiput, la poitrine, la colonne épinière, des irritations à la plante des pieds, une eau alcoolisée dirigée avec un siphon contre la région épigastrique, des odeurs fortes ou des titillations produites sur l'organe de l'odorat, un clystère avec des infusions aromatiques, l'application de l'électricité ou du galvanisme.

Caractères distinctifs des affections comateuses.

Apoplexie.

ESPÈCE PREMIÈRE.

DCCCXXV. Excès d'intempérance ou alimens peu restaurans et propres à débiliter, vie très-sédentaire, études forcées, chute sur la tête, suppression d'une hémorragie ou d'une évacuation habituelle, chagrins profonds, colère concentrée.

Les symptômes varient suivant que l'apoplexie est foible ou forte : dans le premier cas, embarras de la langue, sentiment de formication ou d'engourdissement dans les membres d'un côté du corps, difficulté ou même impossibilité de les mouvoir, douleur gravative de la tête, somnolence, légère distorsion de la bouche, lenteur et difficulté dans l'exercice des fonctions de l'entendement. Dans le second cas, (1) diminution

(1) Que doit-on penser de la définition de l'apoplexie en sanguine et séreuse ? Il est bien vrai que l'autopsie cadavérique a manifesté un épanchement tantôt sanguin, tantôt séreux, dans quelque partie de l'organe encéphalique : mais durant le cours de l'apo-

très-notable ou même abolition des fonctions des sens et de l'entendement, stupeur profonde ou état comateux, perte plus ou moins complète du sentiment et du mouvement dans une moitié du corps, peu d'altération dans la respiration, qui devient seulement stertoreuse vers la fin, pouls fort et développé.

GENRE LXI.

Apoplexie.

DCCCXXVI. Attaque subite marquée par une diminution des mouvemens volontaires, et par un état soporeux plus ou moins profond à la suite d'une congestion vers la tête.

---

plexie nous manquons de caractères extérieurs propres à établir cette distinction; rien n'est plus incertain que ce qu'on dit de la foiblesse du pouls, de la pâleur du visage, de la débilité générale, etc. puisque souvent avec ces signes il a existé un épanchement sanguin. Doit-on, avec Cullen ou son traducteur, comprendre sous le nom d'*apoplexie*, la catalepsie, l'extase, l'assoupissement hydrocéphalique, celui de la mélancolie porté au plus haut degré, celui qui est produit par les végétaux vénéneux, l'asphyxie, etc.? N'est-ce pas alors confondre toutes les affections soporeuses sous le nom vague d'*apoplexie*, et transformer un genre simple de maladie en un ordre disparate?

Catalepsie.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Catalepsie.

DCCCXXVII. Constitution sensible ou mélancolique, affections morales très-vives, forte contention d'esprit, excès de travaux et de fatigues, présence de vers dans les intestins.

Immobilité et persévérance dans la position qu'on avoit avant l'attaque, qu'on soit assis, debout ou couché; les yeux restent ouverts ou fermés s'ils l'étoient auparavant, perte du sentiment et du mouvement, suspension des fonctions de la vue, de l'ouïe, ainsi que des facultés de l'entendement.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Extase, ou Catalepsie mystique.

DCCCXXVIII. Habitude de la retraite et de la méditation, dévotion ardente et portée par degrés jusqu'à l'enthousiasme le plus véhément.

D'abord attention concentrée par une lecture pieuse, puis recueillement profond ou sorte de quiétude avec le sentiment d'une joie enivrante; dans le troisième degré, jouissances les plus

vives et les plus pures, essor d'un amour ardent, sorte d'exaltation voisine de la folie; dans le quatrième degré, ravissement extatique, respiration suspendue, plus de mouvement dans les membres, perte de la parole, suspension des fonctions des sens, idée d'être transporté dans l'olympe et de jouir de tous les avant-coureurs de la félicité suprême.

GENRE LXII.

Catalepsie.

DCCCXXIX. Suspension totale du sentiment et du mouvement pendant l'attaque, le pouls et la respiration à peine sensibles, les membres conservant leur position antérieure, ou prenant celle qu'on leur donne.

Narcotisme.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Etat soporeux.

DCCCXXX. Chagrins profonds, débilité contractée par des maladies antérieures ou par des hémorragies excessives, répercussion d'un érysipèle à la face, respiration habituelle d'un air impur, métastase arthritique, abus long-temps continué des liqueurs enivrantes.

Quelquefois penchant au sommeil qu'on combat

sans peine; d'autres fois état de stupeur dont on est facilement retiré par quelque cause excitante, mais on retombe promptement : c'est ce qu'on appelle *cataphora* (1). Dans d'autres varietés, on sort de cet état par l'action de quelque stimulant; mais on éprouve une perte de mémoire. Dans le plus haut degré, qui est le *carus*, on ne peut être retiré de l'état de stupeur par aucune cause irritante, interne ou externe.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Ivresse. Narcotisme alcoolique.

DCCCXXXI. Excès de boissons, de toute liqueur où entre l'alcool.

Suspension des fonctions des sens et de l'entendement, cessation du mouvement volontaire, la respiration et le pouls se conservant cependant dans leur intégrité. Un tel état peut durer plusieurs jours, et simuler même l'apoplexie lorsqu'on n'est point sujet à de pareils excès; au

(1) Dans la maladie que les auteurs ont nommée *cataphora coma* ou *coma somnolentum*, l'assoupissement est profond, la bouche béante, les yeux sont fermés, le visage est pâle, le pouls rare et quelquefois déprimé : le malade diffère peu d'un mort. Si on parvient à l'éveiller, il retombe aussitôt dans l'assoupissement. Cet état peut durer plusieurs mois de suite.

lieu d'un état de stupeur, il règne quelquefois pendant plusieurs jours un délire plus ou moins furieux.

ESPÈCE TROISIÈME.

Narcotisme par des végétaux.

DCCCXXXII. Ces végétaux sont : *Cicuta virosa*, *Cicuta aquatica*, Wepfer, *Conium maculatum*, *Papaver somniferum*, *Physalis somnifera*, *Hyosciamus niger*, *Datura stramonium*, *Atropa mandragora*.

Suivant leur dose, leur combinaison ou la constitution de l'individu, ils peuvent offrir de grandes variétés, comme stupeur, délire gai ou furieux, état extatique, convulsions de toute sorte, anomalies nerveuses les plus singulières.

GENRE LXIII.

Narcotisme.

DCCCXXXIII. Suspension ou trouble plus ou moins complet des fonctions des sens et de l'entendement, le plus souvent à la suite d'une substance prise à l'intérieur; état de stupeur, de morosité sombre, ou d'une gaîté délirante et spasmodique.

Asphyxie.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Asphyxie par submersion.

DCCCXXXIV. Immersion dans un liquide qui empêche l'accès de l'air atmosphérique dans les poumons.

Dans les premiers momens, bourdonnemens d'oreille, serrement de poitrine, anxiétés, vertiges, mais continuation de la circulation, de la contraction musculaire et de l'instinct qui porte à pourvoir à sa conservation. Durant tout le temps que la mort n'est qu'apparente, la circulation continue encore; les poumons et le cerveau ne s'engorgent point de manière à faire cesser le sentiment par la compression de l'origine des nerfs; enfin perte de la vie, ou danger imminent de la perdre.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Asphyxie par strangulation.

DCCCXXXV. Lien fortement serré autour du cou, ou compression exercée sur cette partie.

D'abord sorte d'éblouissement, et apparence d'une flamme; bientôt après, état de stupeur et cessation du sentiment par l'engorgement des

vaisseaux du cerveau, et la pression exercée sur l'origine des nerfs, face livide et tuméfiée, sorte d'apoplexie.

ESPÈCE TROISIÈME.

Asphyxie par divers gaz.

DCCCXXXVI. Le gaz azote, le gaz hydrogène, le gaz acide carbonique, ou bien leurs combinaisons diverses, comme les gaz qui s'élèvent des cimetières, des prisons, des mines, des marais, etc.

Suspension brusque du sentiment et du mouvement, diminution notable, ou cessation de la respiration et des pulsations du cœur et des artères, quelquefois avec convulsions; l'habitude du corps est tuméfiée, rouge, le visage plombé.

ESPÈCE QUATRIÈME.

Asphyxie par les gaz des fosses d'aisance.

DCCCXXXVII. Le gaz qui se dégage avant le travail de la vidange, et qui est appelé *mitte*, la vapeur qui s'élève lorsqu'une partie de la vidange est opérée, et qui est connue sous le nom de *plomb*.

Les effets de la mitte sont d'affecter vivement les yeux, et de produire une sorte d'in-

flammation, même la perte de la vue, une affection comateuse, un délire gai ou des mouvemens convulsifs; quelquefois une suffocation subite ou des douleurs articulaires, sont les principales variétés des effets du plomb.

ESPÈCE CINQUIÈME.

Asphyxie des nouveaux nés.

DCCCXXXVIII. Débilité de l'enfant, ou mucosités de l'arrière-bouche et des bronches, qui empêchent l'accès de l'air dans les poumons.

Suspension des mouvemens volontaires et de la respiration au moment où l'enfant vient au monde, foiblesse ou nullité des battemens du cœur et des artères.

GENRE LXIV.

Asphyxie.

DCCCXXXIX. Sorte d'abolition ou de suspension du mouvement du cœur et des artères, ainsi que des autres fonctions de la vie, par immersion, strangulation, la respiration de certaines substances gazeuses, ou par une inertie des organes respiratoires au moment de la naissance.

ORDRE QUATRIÈME.

Affections comateuses.

DCCCXL. Fausse apparence d'un sommeil profond, état plus ou moins marqué de stupeur et d'insensibilité; quelquefois avec des alternatives d'une excitation vive, comme les convulsions, le délire. Ces affections peuvent tenir à des causes physiques ou morales variées, à des frayeurs, des chagrins profonds, des excès d'étude, l'abus des liqueurs enivrantes ou des narcotiques, la respiration des gaz délétères. Dans quelques-unes de ces lésions de la sensibilité et de la motilité, les fonctions des sens et de l'entendement sont suspendues; mais les pulsations des artères et du cœur, ainsi que la respiration, se soutiennent encore; dans d'autres, les muscles, par une singularité frappante, conservent la position qu'on leur donne, tandis que dans certains cas ils semblent frappés d'une paralysie générale, soit continue, soit interrompue par des mouvemens convulsifs; enfin le dernier genre de cet ordre, est marqué par une lésion notable ou une suspension de la respiration et du battement du cœur et des artères.

CLASSE QUATRIÈME.

Caractères des Névroses.

DCCCXLI. Les névroses comprennent en général les lésions de la sensibilité et de l'irritabilité ou motilité; elles s'annoncent, soit par des désordres des fonctions de l'entendement et de la contraction musculaire, soit par des concentrations locales, des diminutions ou une abolition du sentiment et du mouvement dans certaines parties, soit enfin par une sorte de stupeur générale avec des lésions plus ou moins marquées de la respiration et du mouvement du cœur et des artères. Leurs causes excitantes et manifestes tiennent à toute sorte d'écarts de régime, ou à des affections morales portées à un degré extrême, quelquefois à l'impression délétère de différentes substances sur l'économie animale. Elles forment par conséquent une des parties les plus curieuses et les plus importantes à connoître de l'histoire philosophique de l'homme; et leur doctrine est liée avec l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, l'électricité, le magnétisme, le galvanisme et l'histoire de l'entendement humain. Combien les principes de leur traitement sont frivoles, s'ils ne portent que sur la pharmacie!

CLASSE CINQUIÈME.

MALADIES DONT LE SIÉGE EST DANS LE SYSTÈME LYMPHATIQUE.

DCCCXLII. La difficulté extrême, et peut-être insurmontable, de soumettre les maladies nerveuses à une distribution régulière et méthodique, se manifeste de nouveau par leur comparaison avec celles du système lymphatique. Le principe de l'action des nerfs est en effet distinct de leurs qualités sensibles : il a ses lois particulières, ses altérations propres, ses changemens, quelquefois lents et tardifs, d'autres fois brusques et inattendus ; aucun objet dans la nature ne peut nous donner une idée précise de ces phénomènes, et servir de terme de comparaison : ses troubles et ses désordres peuvent tenir à tant de causes physiques et morales, à tant de lésions de parties internes ou externes, à tant d'affections sympathiques de parties voisines ou éloignées, qu'on ne peut souvent rapprocher les maladies qui semblent les plus analogues par leurs symptômes, et que celles qui semblent les plus opposées, se touchent souvent de très-près. Les connoissances les plus précises d'anatomie sur l'origine, la distribution, la communication réciproque des nerfs, l'étude de leurs fonctions

organiques dans l'état de santé, les expériences sans nombre faites sur les animaux, les observations les plus multipliées, et les descriptions particulières des maladies nerveuses, peuvent à peine diriger dans ce dédale tortueux, et faire parvenir à un ordre, sinon complet et régulier, du moins exact et méthodique. Dans les maladies du système lymphatique, il semble qu'on ait un bien plus grand avantage depuis les recherches les plus exactes qu'ont faites sur cette partie de l'anatomie Hunter, Hewsson, Sheldon, Cruikshank, Mascagni, etc. Ici, le fluide qui circule est connu, il a été soumis à l'analyse chimique, et on l'a comparé avec le fluide qu'on trouve quelquefois épanché dans la poitrine, l'abdomen ou la tête. Les injections les plus fines et les plus déliées ont fait connoître une grande partie des rameaux et des ramifications de ce système vasculaire, leur origine, leur trajet, leurs terminaisons. On sait dans quel sens se fait la circulation du fluide contenu dans ces vaisseaux, et quelles sont ses diverses sources. Les corps glanduleux qu'il traverse dans son trajet ont été examinés avec l'attention la plus scrupuleuse, et on a pu se rendre raison des changemens qu'il y éprouve. Tout semble donc annoncer que les maladies qui ont leur siége dans le système absorbant ou lymphatique, sont

susceptibles d'une distribution méthodique et régulière. Mais peut-on se flatter d'être parvenu à ce point desiré, et ne reste-t-il point des difficultés d'un autre genre à vaincre ?

DCCCXLIII. Le système lymphatique est loin d'être lui-même dans un état passif, et n'est-il point subordonné à l'influence des nerfs ? que d'obscurités alors, que d'anomalies dans l'ordre de ses fonctions ! Si on peut quelquefois voir ses vaisseaux isolés, et suivre distinctement leur trajet, dans quel entassement prodigieux, dans quelle complication inextricable ne se trouvent-ils point quelquefois, puisque, suivant les anatomistes, la plèvre, le péritoine, la dure-mère, et toutes les membranes diaphanes en général, sont composés entièrement d'un enlacement de vaisseaux lymphatiques, et qu'on peut même étendre cette analogie aux tégumens ! Les fonctions absorbantes qui s'opèrent à la surface du corps, ou dans le tissu cellulaire, peuvent être soumises à des variations sans nombre, et être dans une sorte de correspondance ou d'alternative avec le repompement qui s'opère dans les cavités intérieures : elles peuvent aussi être dérangées, comme ce dernier, par d'autres affections sympathiques des viscères, ou bien des parties, soit voisines, soit éloignées. On apprend par l'examen anatomique, que le calibre des

mêmes vaisseaux peut être augmenté ou diminué : changement tantôt passager, tantôt durable; le cours du fluide qu'ils contiennent est certaines fois hâté, retardé ou interverti, et la cause de ces effets est souvent obscure, compliquée ou même impénétrable. La liaison intime des maladies cutanées avec les affections des glandes, ou bien les changemens alternatifs des unes dans les autres, annoncent sans doute leur grande affinité et leur dépendance; mais que d'habileté, que de sagacité pour saisir l'ordre et l'enchaînement de ces divers phénomènes, et en tirer des inductions précises pour le traitement! que de phénomènes variés dans la manière dont les maladies contagieuses se communiquent à l'extérieur du corps, se propagent à l'intérieur, et y produisent les affections les plus singulières, comme l'apprennent notamment les divers symptômes de la maladie vénérienne! L'hydropisie, soit générale, soit particulière, tient sans doute très-souvent à une sorte d'atonie des vaisseaux absorbans; mais ne doit-on pas quelquefois en chercher le principe dans les lésions des glandes, dans les affections primitives des membranes diaphanes, ou dans les lésions des viscères? Recherches et observations multipliées nécessaires à faire encore pour amener la théorie des maladies du système lymphatique à son dernier degré

de complément, et pour parvenir à les distribuer dans un ordre méthodique et invariable : les connoissances acquises sur quelques-unes d'entre elles ; celles, par exemple, sur la maladie vénérienne, sont très-avancées et ont fait des progrès immenses. Mais combien d'autres sont encore dans un état d'enfance ! Ne doit-on point applaudir aux vues des compagnies savantes qui ont proposé pour sujets de prix les maladies du système lymphatique, et appelé ainsi les vrais observateurs en médecine à profiter des découvertes de l'anatomie moderne ?

DCCCXLIV. C'est bien moins pour offrir une vérité certaine et démontrée, que pour ouvrir une nouvelle voie à la recherche des affinités nosographiques, et pour faire saisir des rapports qu'on n'a pas peut-être assez étudiés, que je mets les affections cutanées dans la classe des maladies lymphatiques. On ne peut disconvenir des obscurités qui restent encore à éclaircir, des difficultés qu'on doit chercher à lever sur la manière dont les vaisseaux absorbans aboutissent à la peau, sur la distinction et les diverses proportions des substances gélatineuses qu'on peut extraire des tégumens, sur les différences relatives aux divers âges, sur le concours de la lymphe à la production des croûtes cutanées, des desquammations farineuses, des ulcérations superficielles, sur la

liaison intime entre l'état des viscères et les efflorescences singulièrement variées de la peau, etc. Mais si on en excepte le sentiment du tact, d'ailleurs très-favorisé par l'accès des fluides vers les tégumens, tout ce qui tient aux fonctions organiques de la peau, son inhalation par des suçoirs innombrables, sa souplesse, sa nutrition ne sont-ils pas propres au système lymphatique? et peut-on déterminer jusqu'à quel point le trouble et le désordre de ces fonctions influent sur la production des maladies cutanées? Les changemens prompts et rapides de couleur, de transpiration, de moiteur, de force tonique ou de relâchement, ne tiennent-ils pas le plus souvent aux affections sympathiques des vaisseaux absorbans des premières voies? La circulation dans les vaisseaux lymphatiques de la surface du corps plus ou moins libre ou gênée, une vie sédentaire ou exercée, la négligence ou une attention extrême sur tous les objets de propreté, ne produisent-elles point les variations les plus singulières dans les affections cutanées, et l'expérience de chaque jour n'atteste-t-elle point les avantages qu'on retire, pour opérer leur entière guérison, des bains, soit simples, soit médicamenteux, des étuves, et surtout des eaux thermales? Or, le système absorbant n'est-il point le seul véhicule de ces fluides salutaires?

DCCCXLV. « Il ne m'est jamais arrivé, dit » Mascagni, dans le grand nombre d'injections » que j'ai faites sur toutes les parties du corps » humain, de rencontrer un seul vaisseau lym- » phatique qui se portât directement dans le ca- » nal thorachique ou dans les veines, sans avoir » traversé les glandes ». Le même auteur ajoute ailleurs, « qu'on ne peut point séparer de l'his- » toire des vaisseaux lymphatiques celle des » glandes conglobées, puisque tous ces vaisseaux » se portent dans ces organes, s'y entortillent » de mille manières, et y communiquent entre » eux par de nombreuses anastomoses avant » d'aller s'ouvrir dans les veines ». On trouve ces glandes dans les diverses régions, seules, deux à deux, trois à trois, ou bien rassemblées en grand nombre. Elles sont plongées dans la graisse : leur nombre est presque le même dans les enfans et dans les adultes ; mais elles sont plus rapprochées dans les premiers. Leur multiplication est excessive dans l'intérieur de la bouche, dans l'œsophage, dans l'estomac, dans les intestins grêles, dans le mésentère, et on sent l'utilité de cette dispersion dans des parties où les vaisseaux lymphatiques affluent et se chargent sans cesse de liquides alimentaires destinés à recevoir une élaboration immédiate dans ces glandes. On connoît la facilité ou disposition naturelle

des enfans à contracter des affections glanduleuses, la communication de ces affections par la voie des nourrices, le mauvais choix des alimens, la négligence des objets de propreté, les soins mal entendus de les soustraire aux impressions de l'air et de la lumière, quelquefois par un vice héréditaire. Certains pays sont propres aussi à fomenter ces maladies et à les rendre plus fréquentes : rien n'est plus ordinaire que de voir des écrouelleux, dès l'âge le plus tendre, dans la Carinthie, la Stirie, les Alpes et autres pays de montagnes. A cette époque de l'âge, ce sont les glandes du cou et du mésentère qui sont le plus ordinairement attaquées : dans l'âge adulte, ce sont surtout celles du poumon qui peuvent dégénérer en tubercules, ou bien celles de toute autre partie du corps, par l'action d'un virus porté sur l'orifice des vaisseaux inhalans : celles des mamelles, des lèvres, de la face sont plus susceptibles d'un vice interne dans un âge plus avancé, moins que par des dispositions de l'individu, et de là peut naître la plus cruelle et la plus déplorable des maladies connues, le cancer.

DCCCXLVI. Que de lumières n'a point répandues sur les causes et le mécanisme des diverses espèces d'hydropisie, la découverte moderne de la structure et des fonctions du système

des vaisseaux exhalans! On sait que toute membrane séreuse est humide à sa surface interne d'un fluide presque identique à la sérosité du sang, que les orifices exhalans le versent sans cesse, et que sans cesse il est repris par les absorbans. Le liquide qui suinte dans diverses cavités engorgeroit bientôt toutes les parties, s'il n'y avoit une voie pour lui donner issue. Or, comme le remarque Mascagni, on ne connoît point d'autre ordre de vaisseaux qui soient propres à cet usage que les absorbans. Le seul raisonnement porte donc à croire qu'ils naissent des mêmes cavités; ce que prouvent d'ailleurs jusqu'à l'évidence les observations et les expériences du même auteur : il a en effet observé sur plusieurs cadavres d'hydropiques, que le fluide amassé dans les différentes cavités varie très-souvent en densité et en couleur; il est tantôt rougeâtre, tantôt d'un jaune plus ou moins foncé, et il est aussi plus ou moins concrescible. Dans tous ces cas, lorsqu'il a examiné les lymphatiques qui tirent leur origine de ces cavités, il les a trouvés constamment dilatés et remplis d'un fluide qui, par sa densité, sa couleur et toutes ses autres propriétés, ressembloit entièrement à celui qu'elles contenoient. Il a reconnu, en injectant avec du mercure les vaisseaux lymphatiques, sur des cadavres de personnes hydro-

piques, que les glandes étoient tellement obstruées, que ce fluide injecté avec force rompoit plutôt les vaisseaux qu'il ne traversoit les glandes; ce qui est une cause d'hydropisie, puisque le fluide, suspendu dans son cours, engorge et distend les lymphatiques. Cependant ces vaisseaux continuent de puiser, par la seule force de succion, un liquide dont ils ne pourront se débarrasser, tandis que, d'un autre côté, les vaisseaux exhalans laissent continuellement exsuder un nouveau liquide qui, n'étant pas repompé, remplit peu à peu les cavités, les dilate, et donne ainsi lieu à la maladie. Certaines fois, en injectant avec du mercure les vaisseaux lymphatiques dans les mêmes circonstances, il a seulement remarqué que les troncs et les glandes étoient tellement dilatés, que les valvules dans les plus grosses branches ne pouvoient plus s'opposer au retour du fluide injecté; nouvelle espèce d'hydropisie qui, comme on le voit, peut dépendre de la dilatation des lymphatiques: mais dans ce cas même, ne peut-on pas soupçonner que l'obstruction des glandes a été la cause primitive de l'hydropisie, et que la dilatation des vaisseaux lymphatiques n'en a été que la suite?

ORDRE PREMIER.

Maladies cutanées.

DCCCXLVII. On ne peut assez admirer les opinions variées des auteurs sur le siége et le principe des maladies cutanées. Quelques-uns les rapportent à des vices du sang, d'autres à une lésion organique du foie et à une certaine dépravation de la bile. Lorry, dont le Traité sur ces maladies a paru à une époque (1777) où on n'avoit pu encore appliquer à la pathologie les découvertes récentes faites sur le système lymphatique, reconnoît cependant, d'après l'ensemble des faits observés, qu'elles appartiennent bien moins au sang ou à la bile qu'à ce système.... Peut-être qu'il résultera quelques nouvelles lumières, en faveur de ce rapprochement, d'un examen plus particulier des tégumens, d'après des pièces préparées et injectées par feu Fragonard, qu'il a bien voulu me communiquer.

DCCCXLVIII. 1°. L'épiderme est plutôt composé d'écailles superposées, que de différentes couches. Sa structure organique est prouvée non-seulement par des injections très-fines, mais encore par l'écoulement de gouttelettes séreuses, lorsqu'on enlève les écailles les plus extérieures.

En examinant l'épiderme à la loupe, on reconnoît à sa surface extérieure une sorte de vernis blanc et huileux. Si on examine l'épiderme desséché à travers la lumière, il paroît diaphane, mais il est entrecoupé en divers sens par des fibres qui se ramifient dans les parties les plus transparentes. On voit des petits trous de deux ordres : les uns plus grands, faits sans doute pour recevoir les bulbes des poils ou les aboutissans des glandes sébacées de la peau, d'autres très-petits, et que l'on conjecture être les orifices extérieurs des vaisseaux lymphatiques ou absorbans.

DCCCXLIX. 2°. *Tissu réticulaire.* Plus distinct dans les enfans et les femmes sédentaires. Il est organisé, entouré de vaisseaux de divers ordres, et enduit d'une matière muqueuse où réside le siége de la variété des couleurs de la peau dans l'espèce humaine. Dans ses réseaux, on observe des granulations de diverses structures, de petits corps glanduleux, des sortes de papilles ou extrémités pulpeuses des nerfs, tantôt couchées parallèlement à la peau, tantôt inclinées, droites ou contournées différemment en spirales. C'est là sans doute où résident les diverses fonctions de la peau, le tact, le sentiment du froid, les diverses sécrétions, la transpiration, etc.....

DCCCL. 3°. La *peau, proprement dite*, est une continuation du tissu cellulaire subjacent, en sorte que, s'il est détruit en quelques parties, elle y devient affaissée, immobile et imperspirable. La peau semble formée en général par le resserrement gradué de ce tissu, qui devient plus étroit et plus multiplié dans les couches les plus extérieures de la peau.... On a dit qu'un nombre infini de rameaux rampent autour de ces cellules, et se ramifient à une plus ou moins grande profondeur; mais comment accorder cette distribution avec ce que je vois très-distinctement à la loupe sur des morceaux de peau injectés par feu Fragonard avec une matière colorée ? En effet, dans ces pièces préparées, on diroit que le tissu de la peau est composé de plusieurs couches parallèles et pénétrées de distance en distance par des rameaux artériels qui se distribuent en ramifications parallèles à ces couches, et les unes plus voisines, les autres plus éloignées de la surface extérieure. Les cellules de la peau sont remplies d'une substance muqueuse ou gélatineuse: on l'exprime facilement par une légère pression de la peau d'un enfant récemment mort, ou d'une nouvelle accouchée. Un morceau de peau, dépouillé de tout ce qu'il a d'étranger, et desséché, devient très-mince et transparent.

Veut-on lui rendre sa première épaisseur et sa densité, il suffit de le faire macérer dans l'eau chaude, pour que les cellules puissent s'imbiber de nouveau par une ébullition prolongée. Presque tout le tissu de la peau est dissous et changé en gelée, en exceptant quelques débris des tuniques des vaisseaux : point de parties tendineuses ou musculeuses. Dans la peau desséchée et rendue transparente, on voit à la loupe de petites granulations opaques, qu'on doit soupçonner être des follicules glanduleux destinés à des sécrétions particulières. Certaines parties de la peau, comme celles des aisselles, du nez, des paupières, des oreilles, des aines, en offrent de plus manifestes; et les follicules sont d'ailleurs indiqués par des sécrétions particulières distinguées par leur odeur, leur onctuosité, et d'autres qualités sensibles.

DCCCLI. *Usages de la peau.* Elle est l'organe de la transpiration, dont les lois ont été si bien développées par Sanctorius, Kaauw-Boerhaave, Gorter, Dodart, Keil. Cette transpiration est de plusieurs sortes.... L'une, qui a lieu continuellement à toute la surface du corps, consiste dans une espèce de *halitus* de parties très-volatiles qui s'exhalent sans cesse, mais dont la quantité, dans un temps donné, varie suivant la saison, les vicissitudes de la chaleur et du froid, les affec-

tions de l'ame, etc...... L'autre varie suivant les parties de la peau, et tient à une sécrétion particulière de matières grasses, onctueuses, muqueuses ou salines. Elle est marquée par des odeurs particulières aux aines, aux aisselles, aux oreilles, etc....... et c'est là le foyer de plusieurs maladies cutanées........ Une troisième est proportionnée à la qualité des alimens, et à leur digestion plus ou moins facile. Elle a lieu quatre ou cinq heures après le repas, et peut varier pour la quantité suivant l'impression de diverses causes physiques ou morales. L'inhalation, autre propriété de la peau, contestée d'après quelques expériences des chimistes, mais appuyée sur un très-grand nombre de faits positifs (Simson a cherché à la constater dans les actes de la Société d'Edimbourg; Mascagni la met hors de doute). Les phénomènes sans nombre qu'offrent les maladies cutanées, l'analogie parfaite entre les vaisseaux lymphatiques de la surface du corps et les vaisseaux lactés, l'effet des pédiluves constaté par Mascagni, les voies de communication des maladies contagieuses, etc. ne manifestent-ils point l'absorption cutanée? Les faits qu'on peut lui opposer, montrent seulement qu'elle a ses intermissions, ses anomalies, et qu'elle peut être empêchée par une foule de circonstances. *Force tonique de la peau*. Elle est prouvée par

les frissonnemens, les sentimens d'horreur, le froid fébrile, etc. Est-elle divisée par un instrument tranchant, les lèvres de la plaie s'éloignent plus dans un jeune homme que dans un vieillard, dans une partie enflammée que dans l'état de santé, dans un homme robuste que dans celui qui est foible. *Sympathie de la peau avec l'estomac :* efflorescence subite de la peau, pustules au visage pour avoir mangé certains alimens ou bu certaines liqueurs. *Avec les intestins :* la présence du froid peut produire la diarrhée, des coliques. *Avec les poumons :* des éruptions cutanées répercutées peuvent affecter les poumons, et produire la phthisie. *Avec les parties génitales :* ardeur des lépreux pour les plaisirs de l'amour; raffinement de la débauche pour exciter des organes flétris, en se frappant avec des verges. (*De usu flagrorum in re venereâ*, Meibomius.)

DCCCLII. *Pathologie générale de la peau.* Causes multipliées des maladies de la peau, par sa structure, par ses fonctions, par ses sympathies. Quelques-unes sont propres aux climats chauds, d'autres aux climats froids. La lèpre est commune dans l'Egypte inférieure, les îles de la Grèce, les bords du Danube, les pays marécageux de l'Amérique, etc. L'intempérance, l'usage des alimens irritans ou des boissons trop spiri-

tueuses, sont propres à faire contracter des maladies cutanées qu'on ne peut guérir que par un changement de régime...... Dans la recherche des causes des maladies cutanées, il faut éviter ces expressions vagues et triviales d'acrimonie de la bile, de la lymphe, d'humeur alcalescente, puisque très-souvent les affections de la peau sont sympathiques, et ont un caractère nerveux : dans les cas d'ailleurs où il y a un écoulement d'une matière âcre et corrosive, n'est-ce point par une dégénération morbifique de la partie elle-même, devenue un organe sécréteur de cette matière, sans que la masse totale des fluides soit infectée? Les déplacemens successifs, les changemens de ce vice morbifique, ne sont-ils pas dus aux forces actives du système absorbant ou lymphatique?

DCCCLIII. Les auteurs ont en général admis une distinction entre les maladies dépuratoires de la peau, et celles qui sont purement symptomatiques (Lorry, *de Morbis cutaneis*). Les maladies dépuratoires, sans offrir aucun effort, aucun travail critique, sont marquées par des éruptions, par une sécrétion exubérante des liquides qui se portent à la peau, et dont il seroit imprudent de troubler l'excrétion : telle est ce qu'on appelle *croûte laiteuse* des enfans nés de parens sains. Ces éruptions, lorsqu'elles ne tiennent

pas à un vice interne ou communiqué, sont souvent dues à une irritation locale que produit le travail de la dentition, et à une surabondance de sucs lymphatiques qui ne sont point assez assimilés ou expulsés par la transpiration : aussi ces éruptions ont-elles surtout lieu pendant l'hiver, et attaquent-elles les enfans élevés délicatement, et dont les membres sont peu exercés et peu endurcis aux impressions de l'air........ Le développement de ces croûtes doit être favorisé par des émolliens mucilagineux ; il faut renouveler souvent les linges, éviter l'usage des astringens, et faire une heureuse diversion par des frictions sèches sur le tronc et les membres. Quelquefois cette tendance à l'extérieur est plus ou moins imparfaite, ou même contrebalancée par l'action du système lymphatique ou absorbant : de là des affections internes, comme des tranchées, des suffocations, des palpitations du cœur, des mouvemens convulsifs, de violentes céphalalgies. Les maladies symptomatiques exigent un traitement varié, suivant la nature de l'affection primitive qui les a fait naître. Quelquefois, par la suppression du flux hémorroïdal, il se forme dans certaines parties extérieures, des dartres, des pustules, une sorte d'éruption galeuse : alors l'usage alternatif des laxatifs, des amers, des eaux minérales, des sang-

sues, etc. La cessation des menstrues peut aussi donner lieu à des éruptions à la peau, et alors il faut bien plus insister sur les règles du régime pendant cette époque orageuse que sur les topiques. Les maladies de cet ordre, propres aux accouchées, demandent l'usage des évacuans, des eaux minérales salines, de l'exercice du corps. Si une maladie interne étoit alternative avec une éruption dartreuse, seroit-il à propos de chercher à guérir cette dernière? Il n'est pas besoin de faire d'autres remarques sur les maladies cutanées qui peuvent être le produit d'un vice rachitique, scrophuleux, vénérien ou scorbutique, puisque leur origine indique assez leur nature et les remèdes qu'elles exigent. En général, les affections dartreuses, rebelles et invétérées, ne peuvent être efficacement combattues que par un changement total dans la manière de vivre, et par le choix d'un climat plus favorable. (*De peregrinationibus instituendis sanitatis causâ*, Frid. Hoffmann.)

Lèpre.

DCCCLIV. Que de faux jugemens, d'erreurs ou de pénibles indécisions on auroit épargnés à ceux qui cultivent la médecine, si, dans la description des maladies, on avoit toujours été dirigé par des observations exactes et précises,

et qu'on eût du moins suspendu son jugement sans rien donner à l'autorité des hommes célèbres, lorsque ce guide sûr et fidèle manque ! Cette réflexion se reproduit naturellement à la lecture des différens écrits sur la lèpre. Parcourez les diverses espèces de lèpres et de ladreries rapportées par Sauvages, les signes distinctifs de la lèpre des Grecs et de celle des Hébreux donnés par Lorry, le caractère non-contagieux que M. Bosquillon attribue à la lèpre des Hébreux et à celle des Arabes, les espèces de lèpres qu'il admet d'après Valescus de Tarente, etc. et vous verrez que ce qu'on trouve sur la lèpre de bien clair et de bien précis, se réduit à la description de l'éléphantiasis par Arétée, attestée et même rendue plus complète par tant d'autres observations authentiques, et à la connoissance historique des diverses espèces de lèpres africaine ou asiatique, comme le mal rouge de Cayenne, l'yaws, le pian, la ladrerie de Java. On a beau citer Galien, Aétius, Oribase, Paul d'Egine, etc. pour faire connoître la lèpre des Grecs, on reste incertain si c'est la lèpre ou la gale. Moïse peut être un grand législateur ; mais convenons que rien n'est plus incomplet que la notion de la lèpre donnée dans le Lévitique.

DCCCLV. On distingue trois époques bien

distinctes de la lèpre ou éléphantiasis, dans la description d'Arétée. 1°. Face tuberculeuse, âpre, aride avec des gerçures à la peau; quelquefois le mal commence par le coude, les genoux, les pieds, les mains, lenteur dans le mouvement, assoupissement, constipation. 2°. Respiration fétide, urine jumenteuse, ardeur extrême pour les plaisirs de l'amour, tubercules de la peau âpres, isolés avec des gerçures plus profondes, ce qui donne l'aspect de la peau d'un éléphant; chute des poils et quelquefois des cheveux, pouls petit et lent, prurit intolérable aux doigts, aux genoux; joues rouges avec gonflement, regard inanimé, sourcils proéminens, tubercules noirs, livides et hideux au nez. 3°. Les tubercules des joues, du menton, des doigts s'ulcèrent; succession de ces ulcérations, quelquefois avec la chute entière de certaines parties, comme du nez, des doigts, des pieds, c'est-à-dire, mort partielle avant la mort générale; douleur gravative, insomnie, anxiété, mélancolie profonde : dans cet état tous les liens du sang et de l'amitié sont relâchés, et les lépreux s'enfoncent dans des solitudes ou des lieux inaccessibles.

DCCCLVI. On peut voir, dans des écrits postérieurs à ceux d'Arétée, quelques autres symptômes de la lèpre ajoutés à ceux de ce grand

observateur; mais on a toujours pris sa description pour base fondamentale. On est étonné de la facilité avec laquelle Sauvages a admis, d'après l'autorité de Gilbert, médecin anglais, autant d'espèces de ladreries ou d'éléphantiasis qu'il existe de symptômes prédominans : ainsi il en décrit une sous le nom de *légitime*, une autre sous le nom de *léonine*, sous prétexte que les malades ont le regard du lion; une troisième sous le nom de *tyrie*, à cause d'un prétendu changement de peau à l'exemple d'un serpent; une quatrième sous le nom *d'alopecie*, à cause de la chute des cheveux, etc.... Mais un goût sévère peut-il admettre ainsi différentes espèces de cette maladie cutanée sur des fondemens aussi frivoles? et n'est-il pas plus conforme à la raison de ne voir, à l'exemple de Lorry, dans ces distinctions, que divers degrés de la même maladie? On peut d'ailleurs en prendre une idée exacte par l'exemple récent qu'on en a vu à l'hospice du Nord pendant l'an 7. C'étoit celui d'un bûcheron qui depuis sa jeunesse avoit éprouvé toutes les vicissitudes des saisons et d'une extrême détresse. Il ne donna que des rapports vagues sur ce qui avoit précédé; mais rien n'étoit plus caractérisé que son état présent : il avoit l'air triste et abattu, la peau lisse et glabre, blafarde, huileuse et presque entièrement épilée, une vue foible, un

nez épaté, la figure sillonnée de deux rides profondes qui commençoient au grand angle des yeux et se prolongeoient jusqu'au-dessus de la commissure des lèvres, ce qui lui donnoit quelque ressemblance avec la figure du lion; voix d'ailleurs rauque, respiration difficile, haleine fétide, urine jaune et épaisse, pouls petit et concentré, ventre météorisé, membres abdominaux fort gonflés et œdémateux, les genoux, l'extrémité inférieure des jambes et le pied, surtout à la partie supérieure, recouverts d'une peau semblable à celle d'un éléphant, ou plutôt d'un chien marin, noirâtre, rugueuse, chagrinée, parsemée de tubercules séparés ou réunis en croûte, formant quelquefois des sillons de plus d'un pouce de profondeur, insensibles à leur surface externe. On employa tour à tour les délayans, les purgatifs, les amers, les sudorifiques, etc.; on établit un cautère au bras et un séton à la nuque ; mais le ventre finit par se météoriser, et le malade périt environ trois mois après son entrée aux infirmeries. On s'est convaincu que la croûte épaisse des jambes étoit formée par l'épiderme extraordinairement épaissi, et à la surface externe duquel étoient implantés de petits tubercules. (*Essai sur l'éléphantiasis*, par *F. Ruette*. Paris, an dix.)

DCCCLVII. Le rapport des commissaires de

la Société de Médecine sur le mal rouge ou éléphantiasis de Cayenne (1783), mérite d'être connu à cause du choix des matériaux qui ont été mis en œuvre, à cause d'une saine critique et de l'exactitude de la rédaction. *Première époque.* Taches rouges, point circonscrites ni d'un rouge vif, mêlées de taches jaunâtres; leur siége au front, aux oreilles, aux mains, aux épaules, aux reins; insensibilité qui les accompagne, et qui fait un des caractères distinctifs de l'éléphantiasis. *Deuxième époque.* Les taches continuent de s'étendre, de devenir écailleuses et de conserver une insensibilité absolue. Le vice de la peau gagne en profondeur comme en superficie; les lèvres, les joues, les paupières, le front se gonflent, s'épaississent, et contractent des duretés, des bosses et des rides, qui donnent une figure horrible : les lèvres grossissent, le nez devient épaté, s'affaise et s'aplatit. La lèpre s'arrête quelquefois à ces premiers symptômes pendant dix ou vingt années, surtout si les malades s'astreignent à un régime diététique. Les sécrétions s'altèrent, l'odeur de la sueur et de l'haleine devient insupportable; soif continuelle, langue sèche. *Troisième époque.* Toute la surface du corps, les extrémités, les mains, les pieds se gercent et se crèvent vers les articulations; les ongles sont soulevés par des vésicules, le gonfle-

ment passe d'une phalange à une autre, l'ulcère et la carie déterminent la sortie des os, et même la chute des doigts entiers sans aucune douleur; enfin le malade n'est délivré d'une vie affreuse qu'après avoir été mutilé. Le caractère contagieux de l'éléphantiasis est prouvé par les faits les plus authentiques; et si on peut citer des exceptions, n'en est-il pas de même des autres maladies contagieuses, comme de la gale, de la petite-vérole, de la peste.

DCCCLVIII. *Préceptes diététiques pour le traitement.* Régime humectant, et propre à favoriser l'excrétion cutanée : usage des légumes et des bouillons faits avec les viandes les plus saines, les écrevisses, les serpens, la chair de tortue; lait coupé avec des décoctions d'orge et de gruau, infusions théiformes de lierre terrestre, de véronique, etc; bon vin vieux et donné avec modération; exercices du corps d'autant plus utiles, que les malades sont enclins à l'inaction. *Remèdes internes.* Sucs dépurés des plantes, bouillons aux herbes avec des sels neutres. Dans un état plus avancé, bains médicamenteux avec des plantes émollientes et un peu aromatiques, ensuite avec l'eau de mer ou des eaux thermales; avantage des bains de vapeurs, usage interne de la décoction des bois sudorifiques, de la teinture antimoniée. *Traitement*

local. Employer dans le pansement des ulcères, des fomentations anticeptiques avec le quinquina, appliquer avec la charpie, deux fois le jour, les teintures de myrrhe, d'aloès et de succin. L'usage interne et externe du mercure est nuisible vers la fin du traitement, et, lorsqu'il ne s'agit plus que de résoudre les tubarcules, on emploie des onguens de moyenne activité, comme celui d'aunée, d'althéa ou de styrax; on passe ensuite à des dissolutions plus actives, comme, par exemple, un mélange d'eau alcoolisée, de lessive de potasse et de muriate ammoniacal.

Yaws (Frambosia).

DCCCLIX. Sa description est dans les Mémoires de la Société d'Edimbourg, tome VI; c'est là que Sauvages a puisé ce qu'il a dit sur cette maladie. Depuis cette époque elle a été mieux décrite par le docteur Massey, qui communiqua ses observations à Lorry. C'est dans la jeunesse et l'enfance qu'on est le plus exposé à cette maladie : d'abord les taches sont légères et isolées, puis elles s'étendent peu à peu, s'élèvent en pointe et se changent en phlyctènes ou en pustules. Point de matière ichoreuse ni de lymphe; mais par le détachement d'une sorte d'escarre furfuracée, il paroît un léger fongus rougeâtre

qui pullule comme une fraise. Son siége est dans toute l'habitude du corps, et surtout à la face, aux aines, aux aisselles. Plusieurs de ces fongus prennent le volume d'une mûre, et paroissent composés de petits lobes : les poils des parties affectées deviennent blancs ou diaphanes. Quelques faits particuliers indiquent que ces excroissances peuvent se changer en ulcères phagédéniques ou rongeans.... Dans nos ports on voit quelquefois des personnes attaquées de semblables ulcères par la négligence du traitement.... Ce mal est contagieux et sujet à des récidives... Ses caractères distinctifs sont faciles à saisir par la simple vue dans les premières périodes ; mais après la formation de ces abcès, on peut le confondre avec le mal vénérien, ce qui est d'autant plus facile que l'une et l'autre maladie se contractent de la même manière, qu'elles cèdent aux mêmes remèdes, et qu'elles sont assez souvent compliquées.

DCCCLX. Le traitement employé contre cette maladie est ou purement empirique, ou gratuitement compliqué. 1°. Lorsqu'il n'y a que de simples taches, on use des bols de fleurs de soufre et de camphre jusqu'à la maturité des pustules. 2°. Usage du mercure doux dans la vue de soutenir une salivation modérée pendant quelque temps, et de faire ainsi tomber les fon-

gosités en écailles furfuracées. 3°. Usage d'un électuaire où entrent l'oxyde de mercure sulfuré noir, le gaïac, la thériaque, etc.; et si le fongus devient rebelle, on l'attaque avec un escarrotique mercuriel. Lorry fait sur ce traitement des remarques judicieuses et adaptées à l'état actuel de nos connoissances. L'aridité et l'ardeur de la peau n'indiquent-elles point l'usage des bains tièdes? A-t-on besoin de pousser l'usage du mercure doux jusqu'à la salivation? Ne peut-on pas tirer un plus grand avantage de la décoction des bois sudorifiques? Pourquoi employer un remède aussi infidèle que l'éthiops minéral, et que signifie cette monstruosité pharmaceutique avec laquelle on le combine? Les eaux thermales sulfureuses devroient-elles être négligées, surtout dans la dernière période de la maladie? L'yaws et le pian sont-ils deux maladies bien distinctes, et ne sont-ils point plutôt deux périodes de la même maladie? La première a été observée à la Jamaïque, et la seconde à Saint-Domingue. Le régime différent des nègres, dans ces deux colonies, ne pourroit-il point produire des variétés qui ne sont que dans les apparences extérieures? Quoi qu'il en soit, ces deux maladies cèdent à un traitement analogue.

Dartres.

DCCCLXI. Quelle confusion n'offre point cette maladie, soit par les descriptions vagues qu'on en a données, soit par le peu d'accord qui règne à cet égard entre les anciens et les modernes ! Leur distribution en espèces est d'autant plus difficile, que les diverses dartres peuvent se changer les unes dans les autres, qu'elles peuvent tenir à des maladies différentes, et qu'il est incertain si la variété de leurs formes ne tient point à divers développemens de la même maladie. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Lorry et celui de Bell, sur les ulcères, renferment le plus de faits propres à caractériser la nature des dartres, dans l'état actuel de nos connoissances. Rien n'est plus inexact et plus incomplet que ce qu'en dit Sauvages dans sa Nosologie.

DCCCLXII. Toutes les dartres ont un caractère mobile, fugace et difficile à saisir. Quelquefois leur apparition est alternative avec le flux hémorroïdal, d'autres fois elle lui succède. Même phénomène relativement à la goutte, ou à des affections de rhumatisme. On a vu d'autres maladies chroniques se terminer par une éruption périodique de dartres, au printemps ou à l'automne. Des causes inconnues produisent quelquefois des éruptions dartreuses, de même qu'elles

donnent lieu à des maladies spasmodiques. La grossesse fait naître aussi des dartres qui disparoissent par l'accouchement. Il y en a d'autres qui produisent la rétention des règles ou leur cessation, et qui menacent la tête, l'estomac et les poumons. Elles peuvent être les symptômes d'une autre maladie, comme du scorbut, des écrouelles, du mal vénérien. Lorry convient que ce n'est pas dans les altérations du sang ou de la bile qu'il faut chercher le vice dartreux, mais plutôt dans le système lymphatique, surtout dans les glandes lymphatiques abdominales, inguinales ou thorachiques, puisque l'affection de ces glandes est souvent alternative ou simultanée avec les dartres, surtout quand le traitement local n'est pas dirigé avec prudence.

DCCCLXIII. Les dartres peuvent s'offrir sous quatre formes différentes. 1°. *Dartre farineuse.* Elle peut paroître indistinctement sur toutes les parties du corps, à la face, au tronc, aux bras, aux poignets, en larges plaques le plus souvent de forme circulaire. Elle consiste d'abord en de très-petits boutons qui finissent par tomber en une sorte de desquammation farineuse, en laissant la peau saine au-dessous, mais avec une disposition à se reproduire de nouveau. 2°. *Dartre pustuleuse.* Elle peut se montrer sous forme de pustules séparées, quelquefois sur le tronc en

manière de zône, d'autres fois sur les extrémités, et ces pustules finissent par se dessécher, étant ainsi isolées, en laissant des douleurs internes plus ou moins incommodes dans les parties affectées; d'autres fois les pustules plus rapprochées finissent par se réunir et former de grandes plaques. En général, ces pustules ne contiennent d'abord qu'une sorte de sérosité limpide, qui dégénère ensuite en matière jaunâtre, et qui finit par former, en se desséchant, une croûte comme galeuse. Quelquefois le tissu de la peau reste entier et sain en apparence après la chute de la croûte; d'autres fois la croûte paroît excoriée ou affectée d'une ulcération superficielle. 3°. *Dartre miliaire.* Elle simule quelquefois la marche d'une maladie aiguë, et semble en parcourir les périodes. En la regardant à la loupe lors de son apparition, on y voit une quantité innombrable de vésicules séreuses distinguées entre elles par un petit limbe rouge. On reconnoît aussi, dans les parties intermédiaires, des germes qui laissent voir dans l'intérieur un fond transparent et d'un jaune sale. Ces vésicules se dessèchent, tombent en petites écailles, et sont sujettes à se reproduire de nouveau dans le même ordre. C'est cette succession d'éruptions semblables à des grains de millet, et des desquammations, qui constituent

sa nature et justifient sa dénomination de *dartre miliaire*. Souvent elle est accompagnée d'un prurit très-incommode, ou même d'un sentiment de piqûre qui ôte le sommeil et produit les souffrances les plus vives. 4°. *Dartre rongeante ou vive*. Elle paroît d'abord sous la forme de petites ulcérations qui se rassemblent peu à peu en plaques de différentes formes et grandeurs, et d'où découle une sorte de sérosité viciée, et comme corrosive, qui sert à les étendre. Elle fait quelquefois moins souffrir que la dartre miliaire, excepté lorsqu'elle est irritée par la chaleur et qu'elle attaque les parties génitales; car alors elle produit un sentiment de formication, des élancemens et une sorte de prurit atroce. Cet ulcère cutané se porte en général à la peau, en épargnant les parties subjacentes. J'ai été dernièrement consulté pour une semblable dartre qui avoit rongé la peau de la partie droite du front, de la paupière et de la partie supérieure de la joue, en laissant dans leur intégrité le tissu cellulaire et les muscles. Mais quelquefois cette dartre devient un ulcère phagédénique, en corrodant les parties subjacentes; et c'est ce qui a engagé Lorry, d'après Galien, à en faire une espèce particulière, sous le nom de *dartre phagédénique*.

DCCCLXIV. Si on joint aux apparences extérieures les symptômes généraux que le vice dar-

treux peut produire dans toute l'habitude du corps, on remarquera trois périodes.... *Première période.* Dépérissement lent, quelquefois sans fièvre, d'autres fois avec un léger mouvement fébrile; urines et déjections naturelles, diminution de l'appétit, flatuosités après le repas, sommeil agité, mélancolie. *Deuxième période.* Inquiétude vive des malades sur leur sort, marasme, dépression de l'abdomen, quelquefois dureté à la rate ou douleur dans quelque viscère, enflure des jambes, fièvre lente, sédiment furfuracé des urines, petite toux incommode, surtout deux ou trois heures après le repas; anxiété, sentiment de suffocation, efflorescence farineuse à la peau. *Troisième période.* Tous les symptômes d'une phthisie ou de la consomption, hydropisie imminente, dévoiement colliquatif, sueurs nocturnes, etc...... On ne reconnoît souvent la gravité du mal, que lorsqu'il est incurable....... souvent aussi c'est l'effet de quelques topiques appliqués imprudemment, et propres à répercuter le vice dartreux.

DCCCLXV. Galien est celui des anciens qui s'est le plus étendu sur le traitement des dartres. Il parle d'un topique compliqué où entrent divers oxydes de cuivre, les cantharides, l'ellébore, etc... Que n'a-t-on point à craindre d'un remède aussi actif, surtout sans avoir égard au caractère

particulier de la dartre? Fièvre violente, avec un délire furieux, excité par l'application d'un vésicatoire au visage d'une personne défigurée par une dartre. Les empiriques, enhardis par les principes des anciens, ont cherché par des caustiques à détruire le siége du mal, en procurant une suppuration d'une bonne qualité, et ensuite la cicatrice; mais souvent ils ont produit les maladies internes les plus funestes..... Que de degrés intermédiaires depuis la plus simple dartre, jusqu'au plus haut degré de lésions internes produit par le vice dartreux! Circonspection extrême pour ne pas promettre, dans tous les cas, une guérison certaine..... Quelquefois les dartres sont faciles à guérir; d'autres fois elles sont promptes à se renouveler, comme si l'intérieur en étoit un fonds inépuisable. Avec quelle attention ne faut-il point remonter aux maladies primitives qui les font naître! On trouve des remèdes sans nombre contre des affections herpetiques, proposés dans les ouvrages de matière médicale. Quelques-uns d'entre eux mis tour à tour dans la plus grande vogue, et tombés dans l'oubli. L'usage des eaux thermales conserve seul sa célébrité méritée (1) dans les cas les plus re-

---

(1) *Analyse chimique de l'Eau sulfureuse d'Enghien*; par *Fourcroy*.

belles (1) ; on a aussi vanté beaucoup l'écorce d'orme pyramidal. Quelquefois un changement de régime a suppléé à l'insuffisance des remèdes, et des dartres très-invétérées ont été guéries par l'usage long-temps continué du régime végétal avec les mets les plus simples.

Teigne.

DCCCLXVI. Obscurité répandue sur ce genre, soit par la variété des formes que prend la teigne, soit par la multiplicité des dénominations qui servent à la désigner, soit enfin par une distribution arbitraire en genres et en espèces. Guy de Chauliac, d'après les Arabes, en a distingué cinq espèces. Sauvages a porté ce nombre à neuf, et il les a comprises sous un seul genre. Vogel, au contraire, en admet quatre genres divers : *achores*, *crusta lactea*, *favus*, *tinea*. Cullen, qui a mis autant de soin à diminuer les maladies dans l'ordre nosologique que d'autres en ont pris à les multiplier, a séparé de la teigne ce qu'on appelle *achores* ou petits ul-

---

(1) Dans les cas ordinaires, la douce-amère (*Solanum dulcamara*, L.) administrée avec intelligence et avec méthode, suffit pour opérer la guérison (*Traité des propriétés de la douce-amère*, par *Carrère*, 1781).

cères humides qui versent une humeur plus ou moins fétide; mais il ne distingue pas la teigne proprement dite du *favus*. Cette vacillation d'opinions ne pouvoit être fixée que par un observateur attentif, et exercé, non-seulement à reconnoître les différentes formes de la teigne, mais encore à en diriger le traitement. C'est ce qu'a fait Murray, professeur de médecine à Gottingue, et l'un des plus célèbres disciples de Linné. Il a reconnu d'abord que ce qu'on appelle *porrigo* ou desquammation furfuracée de la peau, *achores* ou petits ulcères humides et qui rendent une matière sanieuse, et la teigne sèche ou des ulcérations recouvertes d'une croûte sèche et grisâtre, ne sont que la même maladie dans ses trois époques différentes, ou plutôt des variétés qu'on remarque quelquefois dans différentes parties de la tête du même individu...... Mais le même auteur fait une espèce séparée de ce qu'on appelle *tinea favosa*, qui consiste en pustules d'abord lenticulaires, qui s'étendent ensuite en prenant diverses formes, qui versent une matière jaunâtre comme du miel grumelé ou de la bouillie, et qui, par leur chute, laissent des creux semblables aux cellules des abeilles...... Cette espèce de teigne s'étend quelquefois par pustules isolées aux tempes, aux sourcils, et ne cède point aux mêmes remèdes que l'autre es-

pèce. On ne parle point ici de la teigne qui est un symptôme de la maladie vénérienne, et qui demande par conséquent un traitement séparé.

DCCCLXVII. Murray examine d'abord la structure de la peau, qui est le siége de la maladie. L'épiderme est parsemé d'une infinité de pores, qui laissent transsuder la sueur et une onctuosité grasse. Dans ces tégumens, outre les vaisseaux absorbans et la graisse qui est dans son tissu cellulaire, on remarque des follicules membraneux sans nombre qui contiennent une graisse molle avec un conduit excrétoire. On y trouve les petits bulbes des cheveux qui sont enveloppés comme un noyau dans une membrane extensible, pourvue de ses vaisseaux et de ses nerfs, et contenant dans sa cavité une liqueur ténue d'un blanc jaunâtre. Chacune de ces petites ampoules membraneuses pénètre le réseau correspondant du tissu cellulaire de Malpighi, et elle en est comme environnée..... Plusieurs parties des tégumens sont sans doute affectées par la teigne; et, à cause de leur finesse extrême, on ne peut dire avec précision où est le vrai siége de la maladie. Duncan, médecin d'Edimbourg, le fait résider dans les petits bulbes des cheveux; mais Murray, en les examinant avec soin à la loupe, et en les comparant avec ce qu'ils sont dans l'état de santé, n'y a point sou-

••

vent remarqué de changemens dans la figure ni dans la couleur, et il ne pense pas que l'avulsion des cheveux soit nécessaire pour la guérison de la maladie...... Le principal siége du mal paroît être dans les follicules adipeux ou le tissu réticulaire de Malpighi.

DCCCLXVIII. Doit-on regarder la teigne comme une affection purement locale et propre aux tégumens de la tête? Quelquefois, il est vrai, l'individu paroît à tous autres égards bien portant; mais d'autres fois aussi on remarque conjointement des affections cutanées autour de la bouche, aux narines, aux joues, aux oreilles. Il paroît certaines fois des verrues dans d'autres parties du corps, des difformités dans les ongles, qui versent des sucs visqueux quand on les coupe. Dans d'autres cas plus invétérés, gonflement des glandes du cou, émaciation générale, douleur dans les membres, fièvre hectique, carreau. On voit par là avec quelle réserve et quelle sagacité il faut dans plusieurs cas en diriger le traitement, si souvent confié à un aveugle empirisme qui fait tout consister dans l'avulsion des cheveux....... Aussi voit-on quelquefois succéder des maladies chroniques les plus graves après une prétendue guérison de la teigne. Nécessité de combiner le traitement interne avec l'application des topiques. On vante beaucoup des remèdes sans fonde-

mens, tels que de prétendus mondificatifs et incisifs qui n'ont qu'une action idéale. Murray s'est proposé pour but principal de faire éviter dans le traitement de la teigne la méthode routinière et cruelle de l'application de la calotte. Il part de la distinction de la teigne en deux espèces.

DCCCLXIX. La première, si on s'en rapporte à cet auteur, peut s'offrir sous trois formes différentes; elle peut être guérie avec de simples onctions mercurielles. On mêle exactement une partie de précipité blanc avec huit parties d'onguent rosat. On prend une partie de ce mélange de la grosseur d'un gros pois pour en frotter les endroits de la tête les plus affectés, et on se borne à répéter une fois le jour cette opération pendant une ou deux semaines, et ensuite deux fois le jour, dans les cas les plus invétérés, en portant successivement le topique dans diverses parties. On insiste sur le même procédé pendant deux ou trois semaines, même après la guérison de la teigne, et on le renouvelle aussitôt qu'elle vient à reparoître. Le régime doit être en général pris des végétaux, et toute viande, surtout celle de cochon, doit être proscrite.

DCCCLXX. Mais, pour l'autre espèce de teigne, *tinea favosa*, ce traitement est insuffisant, comme le prouve l'auteur en donnant les détails d'une observation qui lui est propre......

Une foule d'autres remèdes avoient été employés sans succès; on avoit même eu recours à celui que propose Duncan, et qui consiste dans l'application d'une dissolution de sublimé (*muriate mercuriel corrosif*) et de verdet (*acétite de cuivre*). Le traitement avoit été varié avec sagacité, et soutenu avec constance, sans obtenir aucun effet favorable. Murray eut alors recours à la ciguë, d'après les observations de Stork et de Lauther. Deux fois le jour, lotion de la tête avec une décoction de ciguë mêlée avec du lait. Extrait de ciguë pris à l'intérieur, à la dose de deux grains, et en augmentant progressivement jusqu'à un scrupule; bonnet rempli de ciguë cuite à l'eau, porté jour et nuit; lotion répétée à chaque renouvellement de cataplasme. Les croûtes d'abord se desséchèrent, et à la base des cheveux il se forma de petits ulcères pleins de pus, et qui se crevoient quand on les pressoit avec les doigts. Après environ deux mois de l'usage externe et interne de la ciguë, de purgatifs répétés et d'une grande propreté, Murray fit cesser les pilules, en insistant sur l'application topique. Il ne restoit plus, quelque temps après, qu'une sorte de desquammation à la peau, et quelques verrues à la face et aux mains; mais ces excroissances tombèrent par la ligature: et c'est ainsi que, par un moyen simple, il parvint à guérir

une teigne des plus invétérées et des plus rebelles.

DCCCLXXI. Un autre auteur, cité par Desault dans son journal (vol. III), s'élève aussi avec force contre le traitement de la teigne par l'arrachement des cheveux ; et persuadé que, pour guérir cette dégoûtante maladie, il suffit de dissoudre et d'évacuer les fluides stagnans dans les bulbes des cheveux et les réservoirs de la graisse, il propose, d'après sa propre expérience, le procédé suivant : couper les cheveux, amollir les croûtes en appliquant une substance grasse comme le saindoux, les enlever, couvrir ensuite la tête de bandelettes de peau, enduites jusqu'à l'épaisseur d'une ligne, d'une dissolution de gomme-ammoniac dans le vinaigre, réduite par l'évaporation de la chaleur jusqu'à consistance d'emplâtre, soutenir le tout avec un bonnet. Au bout de six semaines, on enlève l'emplâtre, et la guérison se trouve opérée. On cite six observations en faveur de ce procédé. Mais comme on n'a rien déterminé ni sur l'espèce particulière de la teigne, ni sur l'état des enfans qui en étoient attaqués, ces observations vont se perdre avec tant d'autres, qui sont enfantées par une sorte d'empirisme, et regardées comme nulles pour les progrès de la science médicale.

DCCCLXXII. La teigne est une maladie si hi-

deuse et si rebelle aux remèdes ordinaires, le moyen local et routinier employé jusqu'ici, qui est (1) la dépilation produite par ce qu'on appelle *la calotte*, cause des douleurs si atroces et si souvent renouvelées, qu'on doit se faire un devoir de rappeler d'autres moyens de guérir plus doux, et qui promettent déjà, d'après certains essais, les avantages les plus marqués : on doit mettre de ce nombre la poudre de charbon, dont les effets ont été rapportés dans un journal très-connu (*Bibliothèque germanique, médico-chirurgicale*, tom. VIII, an x). Dans la première des cinq observations à ce sujet, consignées dans ce journal, la considération des causes et des circonstances qui avoient précédé cette maladie, engagea à la traiter simplement comme locale: on commença par couper tous les cheveux, et vers le soir on couvrit toute la partie de la tête qui étoit ulcérée avec du charbon en poudre que l'on maintint sur la peau au moyen d'un

(1) J'avois annoncé dans la première édition de la Nosographie, que je me livrois à de nouveaux essais sur le vrai caractère et le traitement de la teigne ; mais les enfans de l'hospice de la Salpêtrière ayant été transportés ailleurs, et cet hospice étant devenu l'asile de la vieillesse infirme, je n'aî plus été dans une position favorable à ces recherches.

bandage convenable ; le lendemain matin, le malade ayant bien dormi, on lui lava la tête avec de l'eau tiéde et du savon, ensuite on réitéra l'application de la poudre de charbon, et l'on continua le même traitement jusqu'à l'entière guérison de la teigne. L'effet du charbon fut si manifeste que, dès le troisième jour, la fétidité étoit dissipée, que les ulcères ne donnoient plus qu'un pus de bonne qualité; le cinquième jour, tous les ulcères étoient cicatrisés et les tégumens dans l'état de santé, ce qui continua pour la suite. Mais il faut convenir que dans ce cas, l'espèce de teigne n'étant pas bien déterminée, ainsi que dans les autres cas rapportés dans le même ouvrage, il étoit important de tenter de nouveau ou même de perfectionner ce procédé : c'est ce qui a eu lieu à l'hospice du Nord, sous les yeux du médecin Alibert (*Dissertation sur la teigne*, etc., par L. S. Gallot. *Paris*, an XI).

DCCCLXXIII. L'auteur de cette dissertation admet, d'après les observations les plus précises, trois espèces de teignes : 1°. la teigne faveuse, dont les croûtes forment des tubercules jaunes blanchâtres, déprimés à leur centre et relevés sur les bords ; 2°. la teigne dont les croûtes forment des tubercules gris ou bruns, irréguliers, inégaux et sans enfoncement à leur sommet ;

3°. la teigne furfuracée, qui présente, au lieu de croûtes, une matière furfuracée sous forme de croûtes blanches ou jaunâtres, plus ou moins épaisses et qui cèdent mollement à la pression. La teigne muqueuse dont l'auteur fait une quatrième espèce et que je regarde moi-même comme douteuse, paroît être d'une nature analogue à ce qu'on appelle *croûte laiteuse* ou *achores* des enfans, ou du moins on doit la regarder comme telle, jusqu'à ce que de nouvelles recherches aient contribué à dissiper cette incertitude. Parmi les neuf histoires particulières de teigne faveuse qui sont rapportées dans la dissertation que je cite, je rappellerai certaines circonstances de la première, pour donner une idée des principes du traitement qui ont été suivis. L'enfant atteint de cette maladie étoit à sa onzième année, et cette affection cutanée avoit été contractée depuis quatre ans; les glandes inguinales, mésentériques, axillaires, soumaxillaires et cervicales, étoient engorgées et très-volumineuses; divers endroits de la tête étoient recouverts de croûtes teigneuses, et d'autres tubercules isolés présentoient à leur sommet un enfoncement dans le milieu, et leurs bords étoient relevés de manière qu'ils formoient un godet dont le centre étoit d'un jaune sale; les croûtes étoient formées par l'agrégation de

plusieurs tubercules; elles présentoient quelques godets bien distincts et de même forme que les précédens: dans d'autres endroits de la tête on observoit une grande quantité d'écailles furfuracées. On commença par appliquer des cataplasmes épais de farine de graine de lin sur toute la tête, qui étoit tondue, et la démangeaison disparut; cette première application enleva une partie des croûtes, et le reste disparut par une seconde; la tête exhaloit une odeur insupportable, fade, nauséeuse, et toute sa surface offroit une rougeur analogue à celle qui environne les ulcères dartreux; on voyoit suinter par certaines ulcérations ou enfoncemens une sérosité transparente de consistance presque syrupeuse, qui, en se coagulant à l'air, formoit une croûte dont le milieu étoit promptement desséché, et finissoit par donner lieu à une dépression avec des bords relevés. Le sixième jour, à compter du premier topique émollient, toute la tête fut frottée avec la pommade suivante: charbon de bois pulvérisé, une once (trois décagrammes); fleurs de souffre, deux onces (six décagrammes); cérat, cinq onces (quinze décagrammes); mêlés intimement pour en faire une pommade. Dès les premiers jours, suintement d'un fluide blanc très-abondant qui continue pendant sept à huit, en même temps qu'on pratiquoit les frictions;

à cette époque, diminution de la rougeur de la tête, point d'excoriation ni de démangeaison; on voyoit seulement parsémés des boutons blancs de la grosseur d'un petit pois, renfermant du pus de la même couleur, ainsi que de petits points blancs à peine de la grosseur d'un grain de millet placés sous l'épiderme, et en soulevant ce dernier, on retiroit de ces petits points blancs une très-petite quantité de matière blanche, de consistance de suif et de nature albumineuse. Deux mois de traitement suffirent pour la guérison, quoique l'engorgement des glandes, qui avoit beaucoup diminué, ne fût pas entièrement dissipé. L'auteur de la même dissertation rapporte aussi des exemples de la teigne rugueuse et de la teigne furfuracée, auxquels je dois renvoyer, en provoquant en même temps l'attention des vrais observateurs sur un objet aussi important et si digne de leurs recherches. Il paroît que les essais qu'on a faits à l'hospice du Nord, de la ciguë (*conium maculatum*), ne sont point favorables à ce médicament, et que les espérances qu'avoit données Murray sur l'emploi de ce narcotique ne se sont point soutenues.

Plique.

DCCCLXXIV. Le trichoma ou plique polonaise, se reconnoît d'abord à un accroissement excessif

de certaines touffes de cheveux ou de poils, à l'entortillement que prennent ces cheveux ou poils en augmentant de calibre; enfin, à une exsudation d'une sorte d'humeur visqueuse par leurs côtés, et du sang par leurs extrémités quand on les coupe. On peut voir des histoires particulières de cette maladie dans des recueils d'observations de divers Polonais, Schulzius, Fonseca, Fortis, Helwigius, Skummowius, etc....... La plique n'est pas contagieuse, mais paroît héréditaire. Son éruption est précédée d'une sorte de mouvemens internes ou appareil fébrile : horripilations, frissons, angoisses à l'épigastre, douleurs vives et quelquefois intolérables aux articulations, céphalalgie, douleur aux yeux avec une apparence d'ophtalmie, quelquefois même distorsion des membres ou même mouvemens convulsifs, si le traitement est mal dirigé. Dans d'autres cas, l'éruption de la plique a lieu d'une manière plus prompte, sans d'autres affections internes bien notables; car les cheveux s'agglutinent, s'entortillent en touffes plus ou moins épaisses, ce qui peut arriver aussi aux poils de la barbe ou à ceux des parties génitales. Il se manifeste dans le lieu de l'éruption une odeur très-fétide avec prurit et une sorte de desquammation furfuracée de l'épiderme. Il survient quelquefois un changement dans les ongles, surtout des doigts

des pieds, qui deviennent longs, épais et ressemblans à des cornes....... La saignée a produit, lorsqu'on a eu l'imprudence de la faire, soit des douleurs atroces dans les membres où elle a été pratiquée, soit même des tumeurs œdémateuses. On sait que les topiques actifs peuvent devenir très-nuisibles, et qu'il faut se borner à l'usage des mucilagineux.

DCCCLXXV. Lorsque la plique est bien développée, toutes les affections internes qui avoient précédé cessent, et il y a des Polonais qui la regardent même comme un préservatif contre d'autres maladies. Mais quelquefois la plique ou plusieurs de ces touffes tombent d'elles-mêmes, tous les symptômes se renouvellent, et les malades finissent par tomber dans une sorte de consomption ou de phthisie. Plusieurs circonstances qui précèdent ou accompagnent la plique, ne font-elles pas voir de grands rapports entre cette maladie et la goutte? C'est ce que reconnoît Vicat dans une dissertation particulière qu'il a publiée sur la plique il y a quelques années; cette analogie pourroit être encore plus manifeste, au moyen de l'analyse chimique, qui pourroit constater dans quelle proportion se trouve le phosphate calcaire dans les cheveux affectés de la plique, et quelles sont les proportions des divers ingrédiens de l'urine; c'est

du moins ce qu'on a lieu de croire, d'après les expériences faites sur l'urine du cheval par Fourcroy et Vauquelin, qui ont remarqué que, dans ce fluide excrémentitiel, on ne trouve ni acide phosphorique, ni phosphate de chaux, ni acide lithique..... « D'où peut provenir, disent ces chimistes, cette privation absolue d'acide et de » sels phosphoriques dans l'urine du cheval ? et » que devient le phosphate calcaire qui, séparé » des alimens, n'est point employé à l'ossification ? Le premier émonctoire de ces sels sont » les excrémens; le second, et le plus actif, est » la corne, la matière de la transpiration et les » poils qui donnent à l'analyse douze centièmes » de phosphate de chaux ». Il y a tant de vacillations d'opinions sur les causes occasionnelles, les diverses périodes et le traitement de la plique, on voit dans les écrits publiés sur cette maladie un tel mélange de procédés dirigés par la routine, de préjugés populaires et de contes ridicules, qu'on doit desirer que quelque observateur habile s'applique à débrouiller ce chaos dans les contrées même où cette maladie est endémique.

Gale.

DCCCLXXVI. La marche le plus souvent suivie en médecine comme ailleurs, est précisément celle qu'il falloit éviter de prendre ; la gale

en est un exemple. Galien la fait consister dans une humeur mélancolique, Silvius dans un acide corrosif, Van-Helmont dans un ferment particulier, beacoup de modernes dans une acrimonie de la sérosité et de la lymphe. Après une foule de siècles, l'objet a été repris où il falloit le commencer, c'est-à-dire examiner avec soin ce qu'on trouve dans les pustules, s'aider du microscope, et remonter à la vraie cause du prurit incommode qui fait le vrai caractère de cette maladie. Le fruit de cette recherche a été un insecte particulier décrit par Moufflet (*Theatrum Insectorum*), par Mead (*philosophical Transact.* an. 1702), etc. Un médecin d'Hanovre en a fait encore mention dans un ouvrage allemand publié en 1786, sur l'étiologie de la gale; et on en a donné une notice, avec figures, dans le Journal de médecine de Londres, année 1788. Quel moyen plus sûr de fixer les vraies notions de la gale sur laquelle les anciens ont répandu tant de confusion, soit pour la description, soit par la différence des dénominations! l'insecte qu'on a découvert dans les pustules de la gale est une espèce de ciron (*acarus scabiei*).

DCCCLXXVII. La gale se manifeste ordinairement à la main et dans les intervalles des doigts : d'abord prurit peu remarquable, mais qui augmente le soir; les boutons se multiplient

ensuite, et se portent non-seulement aux bras, mais encore au dos, aux lombes, aux aisselles, enfin aux jambes et aux cuisses, et la maladie suit ainsi son cours, et s'étend plus tôt ou plus tard, sans s'astreindre à des époques déterminées. Les boutons, d'abord remplis d'une sérosité limpide, dégénèrent en pustules, et sont tantôt solitaires, tantôt rassemblés en plus ou moins grand nombre; le siége du prurit est dans la pustule même; et pour pouvoir trouver et reconnoître le ciron qui le produit, il faut choisir la petite vésicule lymphatique et transparente qui se forme à son sommet avant son dessèchement. Les autres lésions, gerçures ou excoriations de la peau, qu'on remarque quelquefois sur les galeux, ne sont que l'effet du frottement violent ou de l'action des ongles dont on s'est servi pour se gratter. Le mal se soutient souvent à un degré modéré; mais quelquefois, par la négligence des objets de propreté et par l'extension extrême du principe contagieux, les tégumens en peuvent être très-infectés, ou bien l'invasion de la maladie peut se faire quelquefois avec une grande violence : alors veilles continuelles, prurit comme convulsif, maigreur, dégoût des alimens, fièvre lente, propagation du mal à l'intérieur, toux sèche, et prompt dépérissement.

DCCCLXXVIII. Les éruptions à la peau qui ont un caractère critique, et qui terminent quelquefois des maladies fébriles, méritent-elles le nom de *gale* qu'on leur donne ? N'y a-t-il pas aussi de semblables éruptions qu'on peut appeler *dépuratoires*, et qui font disparoître la morosité et la mélancolie ? Ces faits, qui sont attestés, indiquent qu'il peut y avoir des éruptions avec apparence de la gale, sans en avoir le vrai caractère, c'est-à-dire, sans tirer son origine de la présence d'un insecte. Les autres objections qu'on a faites à l'étiologie de la vraie gale, sur le danger de sa rétropulsion et sur la production des affections asthmatiques, des inflammations, des fièvres d'un mauvais caractère, peuvent être résolues par la seule considération que ces insectes sont quelquefois tellement multipliés à la surface du corps; et leur irritation détermine un tel afflux de sérosités lymphatiques, qu'en se bornant à de simples répercussifs, il se fait un transport de ces dernières à l'intérieur, et qu'il en résulte des lésions des viscères, de même que lorsqu'on supprime un exutoire. On trouve, dans l'ouvrage de Lorry sur les maladies cutanées, tous les remèdes compliqués employés par les anciens et quelques modernes pour la guérison de la gale, et la distinction des cas où les topiques peuvent suffire, tandis que, dans d'autres cas,

il faut recourir au traitement le mieux combiné. Il est facile de voir que lorsqu'elle est récente, et qu'elle a été contractée par contagion, on peut négliger les moyens internes, et se borner à des onctions propres à faire périr les insectes qui propagent cette maladie cutanée: les divers onguens où entrent le soufre ou le mercure, des ablutions ou des bains avec des eaux alcalines, de simples ablutions avec la décoction du tabac, etc. peuvent produire la guérison la plus complète. Mais que de prudence, que de savoir, que d'habileté pour faire cesser sans danger des gales invétérées, fomentées par des vices organiques, par un âge avancé, ou compliquées avec d'autres maladies chroniques! Avec quelle sagacité ne faut-il point combiner les sucs dépurés des plantes, la décoction des bois sudorifiques, les bains, les évacuans, et faire concourir même le bain de vapeur et l'usage des eaux thermales, pour obtenir une guérison solide!

DCCCLXXIX. Parmi les traitemens les mieux constatés de la gale, on ne peut que rappeler celui dont les essais ont été faits à St.-Denis, et dont le résultat a été consigné dans les Mémoires de la ci-devant Société de Médecine, année 1786. La méthode avoit été proposée par Quiret, et elle consiste à faire des frictions avec une pommade où entrent les fleurs de soufre, combi-

nées par la coction avec un jaune d'œuf (1). Le rapport des commissaires nommés par la Société fut rédigé par le citoyen Hallé. La marche expérimentale qu'on a suivie dans ces essais est digne de servir de modèle.

Caractères distinctifs des maladies cutanées.

Lèpre.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Lèpre simple, ou Éléphantiasis.

DCCCLXXX. Disposition héréditaire, contagion, malpropreté, alimens de mauvaise qualité.

Diminution progressive des fonctions des sens, foiblesse, lassitudes spontanées, chute des poils et des cheveux, voix foible et enrouée, haleine fétide, respiration difficile, front ridé, diffor-

---

(1) Il y a une sorte de gale qu'on appelle sèche, à cause de la forme tuberculeuse des boutons et des croûtes qui leur succèdent ; on n'observe point dans cette gale l'insecte dont j'ai parlé ci-dessus ; et c'est dans ce cas que cette dernière méthode est surtout applicable.

mité de la face, peau devenue en général comme squirreuse, avec des tubercules durs, inégaux, plus ou moins volumineux, passant par degrés à un état d'ulcération; quelquefois la maladie se borne à une ou aux deux jambes seulement.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Lèpre du Nord.

DCCCLXXXI. L'habitation des côtes de la Norwège, de la Suède et de tous les pays polaires, le séjour dans les lieux humides, la profession de pêcheur, la malpropreté, une misère extrême, l'habitude de se nourrir de poissons.

La lèpre du Nord se montre sous deux variétés principales, ou plutôt elle a deux degrés différens: dans l'une, d'abord débilité générale, douleurs des membres, voix rauque, douleurs à la poitrine et au nez, rougeur du visage, gonflement des pieds; il se forme peu à peu aux bras, aux cuisses, au visage, des ulcères étendus, d'un fond brun foncé ou violet, avec un écoulement sanieux; dans l'autre variété, les pieds deviennent d'un volume énorme et comme des masses inorganiques; des tubercules durs et insensibles recouverts de croûtes épaisses, grises ou blanchâtres, se développent dans différentes parties du corps; dans le plus haut degré de la

maladie, abolition des fonctions des sens et chute même des doigts et des extrémités des membres.

GENRE LXV.

Lèpre.

DCCCLXXXII. Diminution progressive des fonctions des sens, voix rauque, formation dans différentes parties du corps de tubercules durs et insensibles.

Dartres.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Dartre miliaire.

DCCCLXXXIII. Causes excitantes peu connues : elles se réduisent en général à une disposition originaire, à des affections arthritiques, à une communication par le contact, quelquefois à des suites du mal vénérien.

Lors de son apparition, amas de vésicules séreuses, avec un petit limbe rouge, qui se dessèchent, tombent en petites écailles, et sont sujettes à se reproduire de nouveau dans le même ordre ; elles sont jointes à un prurit incommode et à des douleurs plus ou moins vives à certaines époques ; quelquefois elles attaquent les membranes muqueuses.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Dartre pustulo-croûteuse.

DCCCLXXXIV. Causes excitantes peu connues.

Formation de pustules plus ou moins étendues, qui ont leur siége dans diverses parties du corps, comme à la tête, au tronc, aux membres; elles finissent par suppurer, et la matière qui s'en écoule durcit, forme des croûtes plus ou moins épaisses et consistantes, quelquefois avec des gerçures.

ESPÈCE TROISIÈME.

Dartre écailleuse.

DCCCLXXXV. Causes excitantes peu connues.

Eruption sur le visage, le tronc ou les membres, d'écailles blanchâtres qui s'élèvent un peu au-dessus de la peau; elles diffèrent par leur volume, tombent spontanément, et la peau qui est au-dessous reste très-rouge, mais sans y avoir aucun suintement ni écoulement, ni aucune marque de la plus légère ulcération.

ESPÈCE QUATRIÈME.

Dartre ulcérée ou rongeante.

DCCCLXXXVI. Causes excitantes peu connues ; quelquefois suite du mal vénérien.

Ulcération et quelquefois destruction entière du tissu de la peau dans certaines parties, comme aux mains, au visage, aux jambes ; les parties subjacentes ne sont point attaquées, mais il en découle une sérosité âcre plus ou moins consistante.

GENRE LXVI.

Dartres.

DCCCLXXXVII. Eruption dans quelques parties du corps, soit périodique, soit continue, de petites vésicules séreuses, de pustules suivies de croûtes ou d'écailles furfuracées ; quelquefois aussi ulcération ou destruction entière du tissu de la peau dans certaines parties.

Teigne.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Teigne porrigineuse.

DCCCLXXXVIII. Causes excitantes peu connues. On peut citer en général une disposi-

tion héréditaire, une communication par contact, un virus vénérien invétéré.

Légère desquammation de l'épiderme qui recouvre le tissu de la peau de la tête, suintement d'une liqueur dont l'exsiccation donne lieu à la formation d'une couche plus ou moins épaisse d'écailles furfuracées ; cette couche fournit une matière comme farineuse qui tombe et se régénère successivement.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Teigne faveuse.

DCCCLXXXIX. Causes excitantes peu connues. En général elle est produite par communication.

Formation de tubercules dont le contour est arrondi et le sommet déprimé en forme de godet, d'une couleur jaune grisâtre. Ces tubercules, d'abord très-petits, prennent de l'accroissement, et forment par leur agrégation une croûte épaisse et informe : en faisant tomber cette croûte on les voit bientôt reparoître.

ESPÈCE TROISIÈME.

Teigne rugueuse.

DCCCXC. Causes excitantes également ignorées.

Cette espèce, bien moins fréquente que la teigne faveuse (1), a des symptômes et une marche presque analogues à ceux de cette dernière, son siége est le même; mais les tubercules qu'elle présente sont irréguliers, inégaux, bosselés; on n'y rencontre pas d'excavation à leur sommet, leur couleur est d'un gris brun.

GENRE LXVIII.

Teigne.

DCCCXCI. Eruption à la partie chevelue de la tête, soit d'écailles furfuracées, soit de tubercules épars ou agglomérés, en forme de godet, soit de tubercules irréguliers, inégaux et bosselés.

Gale.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Gale spontanée.

DCCCXCII. Perversion de l'appétit qui porte à faire usage de substances non-alimentaires, ou d'alimens de mauvaise qualité, navigation

---

(1) Ce qu'on appelle improprement *teigne muqueuse*, ne paroit être que la *croûte laiteuse* ou *achores des enfans.*

longue avec usage d'alimens insalubres, malpropreté, surtout dans un âge avancé.

Eruption à la peau de pustules dont la marche et les caractères distinctifs ont été encore décrits avec peu d'exactitude : danger de traiter cette gale par des topiques, et nécessité de recourir au traitement interne, aux bains et au régime.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Gale par contagion.

DCCCXCIII. communication par le contact, et origine de pustules dues à la présence d'un insecte. (*Acarus Scabiei.*)

Eruption au dos de la main et dans les intervalles des doigts, de petits boutons qui se multiplient ensuite sur le tronc et les membres : ces boutons sont tantôt solitaires, tantôt agglomérés; ils portent à leur sommet une vésicule remplie de sérosité qui, en s'écoulant et se desséchant, donne lieu à la formation des croûtes, ce qui est accompagné d'un sentiment d'ardeur et d'un prurit incommode, surtout le soir et pendant la nuit.

GENRE LXVIII.

Gale.

DCCCXCIV. Boutons qui se convertissent en pustules, et qui commencent en général au dos

de la main et dans les intervalles des doigts si la maladie a été communiquée par contagion, ou dont la marche est irrégulière et peu connue si elle est spontanée.

ORDRE PREMIER.

Maladies cutanées.

DCCCXCV. Ces maladies se montrent sous différentes formes et avec des caractères variés : ce sont quelquefois des tubercules durs et insensibles formés dans différentes parties du corps, avec une diminution progressive des fonctions des sens et une voix rauque; c'est d'autres fois une éruption périodique ou continue, soit de petites vésicules séreuses dans les parties déterminées, soit de pustules suivies de croûtes ou d'écailles furfuracées; certaines fois aussi une ulcération ou une destruction entière de certaines parties du tissu de la peau. Une autre sorte d'éruption qui se borne à la partie chevelue de la tête est marquée par des écailles furfuracées, des tubercules épars ou agglomérés en forme de godet, ou des tubercules irréguliers, inégaux et bosselés; enfin, l'éruption cutanée peut se borner à certaines parties des mains, en y produisant un prurit très-incommode, et en se communiquant avec facilité par une sorte de contagion.

ORDRE DEUXIÈME.

Maladies des glandes lymphatiques.

DCCCXCVI. UNE étude philosophique de la médecine doit faire reconnoître ses ressources, mais avouer avec une égale candeur les obstacles et les difficultés insurmontables que certaines maladies offrent dans le traitement : nulle part on n'en trouve des exemples plus remarquables que dans cet ordre; et quel est le médecin qui puisse se flatter de guérir, dans leurs périodes un peu avancées, les écrouelles, le carreau des enfans, le mal vénérien dans ses diverses complications, le cancer? Quelle confiance d'ailleurs peuvent inspirer ces prétendus fondans dont on a tant vanté l'efficacité, et qui sont le fondement de tant de méthodes empiriques? Peut-on méconnoître que la guérison, lorsqu'elle est possible, tient à d'autres moyens indirects, au choix des alimens, à l'exercice du corps, au changement de climat dans certaines circonstances, c'est-à-dire, à l'attention de seconder les efforts salutaires de la nature, et d'éviter l'action des causes nuisibles? Quoi qu'il en soit, toutes ces affections glanduleuses offrent sans doute des caractères

génériques qui les distinguent; mais dans leur développement, dans la marche de leurs symptômes, dans la succession de leurs périodes, ainsi que dans le résultat des ouvertures des corps, peut-on méconnoître des affinités ou propriétés communes qui en font pour ainsi dire un ordre naturel, et qui dérivent de la nature et des fonctions des glandes lymphatiques?

DCCCXCVII. La grandeur de ces glandes varie, même dans l'état de santé, depuis une demi-ligne de diamètre jusqu'à un pouce..... Elles sont sphériques, ovales, aplaties, ou même d'une forme triangulaire. Elles se trouvent inégalement, mais généralement disséminées dans tous les viscères, les replis des membranes, le long des trajets de vaisseaux ou sous la peau. Leur surface externe est unie et brillante, ce qui les rend mobiles dans le tissu cellulaire à la moindre pression. Les artères qui s'y distribuent ont des ramifications si nombreuses, qu'après une injection heureuse de cire colorée en rouge, la glande ne paroît qu'une masse de vermillon (1). L'acide

(1) Pour bien suivre, dit Mascagni, la distribution des vaisseaux sanguins dans les glandes, il faut, après avoir rempli de mercure les lymphatiques dont elles sont composées, injecter dans les vaisseaux sanguins eux-mêmes de la gélatine colorée par le cinabre (*sul-*

sulfurique ou d'autres stimulans chimiques, n'ont point paru les irriter, mais leur irritabilité a été démontrée par Hunter, puisqu'en piquant avec une épingle une glande du bras, l'irritation s'est manifestée sur la glande, sur les vaisseaux lymphatiques qui en partent et qui en sont devenus tendus, et enfin sur les glandes de l'aisselle qui en ont contracté un gonflement douloureux... Leur peu de sensibilité est marqué par leur lenteur

---

fure de mercure). A l'aide d'une bonne lentille, on les verra entrelacés, serrés les uns contre les autres, et disposés par faisceaux; ils embrassent non-seulement chaque tronc des lymphatiques qui se portent aux glandes, mais ils sont encore répandus autour de chacune de leurs divisions. Lorsque ces vaisseaux sont parvenus près des glandes, ils les enveloppent de toutes parts par leurs entrelacemens, et s'y plongent ensuite pour embrasser et accompagner les troncs, les rameaux et les ramuscules de tous les lymphatiques; ils les suivent même jusqu'à leurs dernières dilatations ou cellules, autour desquelles ils sont entassés et ramassés en bien plus grand nombre encore; mais, pour mieux réussir, on doit choisir le cadavre d'un jeune homme emporté par une prompte maladie. Si les glandes ont été légèrement enflammées en injectant les artères, on remplit exactement les veines; mais la matière poussée dans les vaisseaux sanguins ne passe jamais dans les lymphatiques, à moins d'une rupture.

à passer d'un état d'engorgement stationnaire et sans douleur, à un état d'inflammation; d'ailleurs la dissection ne peut rendre manifestes les ramifications nerveuses qui peuvent s'y rendre.

DCCCXCVIII. Les glandes lymphatiques prennent plus de dureté et de volume, soit secondairement et par la transmission d'un stimulant morbifique au moyen des vaisseaux lymphatiques, comme dans le mal vénérien, le carreau, etc. soit primitivement et par un vice interne, comme dans la phthisie pulmonaire, les tumeurs scrophuleuses primitivement formées. Dans tous les cas, ces glandes passent par trois états bien distincts; 1°. celui d'une induration et d'un gonflement plus ou moins de temps stationnaires et sans douleur; 2°. celui d'une irritation inflammatoire plus ou moins violente, et qui semble se modifier suivant la cause qui la met en action, puisque la douleur est tantôt peu sensible comme dans les écrouelles, tantôt accompagnée d'un sentiment très-vif comme dans quelques bubons vénériens, dans le cancer occulte; 3°. celui de l'ulcération, qui est tantôt accompagnée de symptômes modérés, tantôt marquée par un aspect hideux et les douleurs les plus intolérables, comme dans la dernière période du cancer. Ces différens états, par leur influence sur les autres fonctions de l'économie animale et

par les troubles qu'ils y font naître, donnent lieu à une distinction naturelle de ces maladies glanduleuses en trois périodes, dont les limites réciproques demandent, pour être saisies, l'habitude d'observer, et une attention suivie..... Ce n'est que par les connoissances modernes qu'on a acquises sur la structure et les fonctions du système lymphatique, qu'on est parvenu ou qu'on peut parvenir à un autre objet d'une importance capitale, c'est-à-dire, à la distinction des affections purement locales, d'avec celles qui semblent menacer toute l'habitude du corps, et qui sont *constitutionnelles*, pour me servir d'un terme de Hunter. On n'a fait encore cette application heureuse qu'à la marche des symptômes de la maladie vénérienne, et c'est à cet auteur anglais que la gloire en est due.

DCCCXCIX. Dans le tableau comparatif des divers genres de maladies compris dans cet ordre, il est digne d'un esprit observateur de noter des dissemblances frappantes qui paroissent tenir aux caractères distinctifs de ces mêmes genres, et aux principes du traitement....... La marche lente et peu animée d'un ulcère scrophuleux a fait sentir l'utilité de l'application de certains stimulans, et c'est dans cette vue que, par les progrès de la médecine pneumatique en Angleterre, on a été porté à faire l'essai comme to-

pique des feuilles de la petite oseille (*oxalis acetosella*), et j'ai eu occasion, il y a quelques mois, de renouveler les épreuves sur deux enfans scrophuleux (1). Les auteurs anglais qui ont le plus concouru, ces dernières années, à la saine théorie et aux progrès faits dans le traitement de la maladie vénérienne, ne regardent-ils point le mercure et les autres antivénériens comme agissant seulement par leur vertu stimulante sur le système lymphatique? Au contraire, quoi de plus à craindre dans la phthisie pulmonaire et le carreau, que d'exciter trop le système glan-

(1) L'un de ces deux enfans avoit eu une tumeur de la grosseur d'un œuf à côté de la mamelle gauche, et en se dirigeant vers l'aisselle; après avoir été quelque temps indolente, elle s'enflamma, vint à suppuration, en donnant lieu ensuite à un écoulement séreux abondant. Il restoit une plaie profonde et d'environ deux pouces de longueur; ses bords étoient découpés, il n'y avoit presque point de rougeur: c'est dans ces circonstances que, pour stimuler ces parties et amener une cicatrice prompte, je fis appliquer de l'oseille ordinaire légèrement macérée sous la cendre; cette application continuée pendant six jours, excita de la rougeur, de la chaleur dans les bords de la plaie, même avec éruption de boutons; l'écoulement séreux prit peu à peu de la consistance, les chairs vives se rapprochèrent, et dans une quinzaine de jours j'obtins la cicatrice.

duleux, et de déterminer un mouvement fébrile qui fait passer promptement les glandes à un état d'ulcération funeste? Aussi tous les vrais observateurs s'attachent-ils à prévenir la fièvre, ou à l'arrêter dans son cours, lorsqu'elle est déclarée. Dans le cancer occulte, que de précautions à prendre pour éloigner tout stimulant qui peut hâter son ulcération! et lorsqu'il est malheureusement parvenu à ce dernier état, l'usage interne et externe de la ciguë ne devient-il pas favorable en calmant les symptômes, tels que le sentiment d'une douleur lancinante et corrosive, d'une ardeur brûlante? Dans les maladies des glandes, comme dans tous les objets d'histoire naturelle, conformité dans les lois générales, et variétés sans nombre dans les circonstances accessoires.

CM. Rien n'est plus commun, dit Soëmmering (*sur les Maladies des vaisseaux lymphatiques du corps humain*), que de rencontrer des obstructions et des tumeurs de glandes lymphatiques dans toutes les parties du corps, où elles occasionnent par la compression qu'elles exercent divers accidens suivant les organes voisins. On a vu, ajoute-t-il, des malades suffoqués par le gonflement des glandes des bronches; dans certains cas, les glandes du sacrum tuméfiées ont comprimé le rectum de manière à causer

une constipation incurable.... L'obstruction des glandes du poumon et du mésentère est souvent le principe de maladies; mais c'est mal à propos que l'on confond le gonflement des glandes lymphatiques avec leur obstruction. « J'ai vu, dit » Soëmmering, en faisant des injections de mer- » cure dans les cadavres, que ce métal passoit » plus facilement dans les glandes tuméfiées que » dans celles dont le volume naturel n'étoit point » augmenté ». On ne peut douter que l'infection vénérienne ne soit due à l'action des vaisseaux absorbans; et dans une ulcération ou chancre qui provient de cette origine, ne voit-on point souvent les glandes auxquelles se rendent les vaisseaux de cet ordre dont les branches prennent naissance dans les parties ainsi affectées, se gonfler et s'enflammer? On ne peut guère regarder les scrophules que comme une maladie qui appartient essentiellement au système lymphatique : les tumeurs qui la caractérisent se trouvent principalement dans les parties où l'anatomie a découvert les glandes conglobées ou absorbantes, glandes imperceptibles à l'extérieur dans l'état de santé, mais que leur gonflement rend alors plus ou moins saillantes. On doit aussi convenir que, quoique les scrophules aient toujours leur premier siége dans les glandes lymphatiques, cependant lorsqu'elles sont invétérées et deve-

nues, pour ainsi dire, constitutionnelles, elles affectent aussi les glandes d'un autre ordre et même des parties qui ne sont point glanduleuses. Dans les cas vraiment scrophuleux, on voit des glandes plus ou moins gonflées, mais indolentes; celles qui sont le plus près de la peau sont tantôt pâles et tantôt livides : ces glandes ne s'enflamment que lentement, et lorsqu'elles parviennent à suppurer elles ne causent que peu ou point de douleur. Enfin, les connoissances modernes sur ce système, ainsi que certains faits rapportés par les auteurs, n'indiquent-ils point une analogie entre l'état scrophuleux et le rachitis? Buchner parle d'une famille de onze enfans nés d'une mère scrophuleuse, qui tous étoient rachitiques.

Ecrouelles.

CMI. Affinités de ce genre avec les maladies cutanées. Le vice scrophuleux, en se portant à la peau, produit tantôt des ulcères cutanés, tantôt des dartres ou d'autres éruptions anomales et très-opiniâtres. Un enfant eut, à l'âge de quatre ans, les glandes du cou engorgées; à sept ans, ces engorgemens se dissipèrent, mais sa tête se couvrit de croûtes laiteuses. Après divers remèdes, et vers la neuvième année, les croûtes disparurent et les glandes du cou s'engorgèrent de nouveau. Mobilité singulière du vice scro-

phuleux, comme du dartreux. Warthon, dans son Adénographie, fait remarquer ce caractère mobile et les déplacemens fréquens d'un côté dans un autre, des parties supérieures aux inférieures, et réciproquement des parties externes aux internes, d'une articulation à une autre.

CMII. *Signes extérieurs d'une sorte de constitution écrouelleuse dès l'enfance.* Gonflement de la lèvre supérieure, gerçure quelquefois avec un écoulement jaunâtre, nez rouge et douloureux, chassie des yeux ou suintement des oreilles, cerveau plus volumineux, air de nonchalance, gaîté, réparties spirituelles, blancheur de la peau. *Première période des écrouelles.* Impression du vice scrophuleux sur les glandes lymphatiques, le plus souvent sur celles du cou, des angles de la mâchoire, de la base de l'occiput.... Ces tumeurs plus ou moins irrégulières sont dures et indolentes, sans changement de couleur à la peau. Elles sont quelquefois stationnaires un ou deux ans; d'autres fois ces glandes s'affectent plus promptement, et il en résulte une sorte de mouvement intestin ou d'orgasme. Effet d'une action sympathique sur d'autres glandes ou organes congénères, pouls plus fréquent, plus de chaleur à la peau, constipation, moindre quantité d'urine: cette révolution est passagère, et l'atonie succède bientôt. *Deuxième période.* Les tumeurs

grossissent peu à peu sans devenir plus molles, la couleur de la peau qui les recouvre s'altère et devient successivement bleuâtre et d'un rouge plus ou moins marqué. Les glandes, sans devenir douloureuses, s'amollissent par degrés et offrent au tact un sentiment de fluctuation...... Elles suppurent, et fournissent un écoulement de matière puriforme, délayée avec quelques concrétions blanchâtres éparses.... Dégénération des plaies en ulcères qui durent plus ou moins long-temps, ou qui se renouvellent après s'être cicatrisés, ou bien formation dans le voisinage d'ulcères nouveaux. Cette alternative ou succession de tumeurs ou d'ulcérations, a une durée plus ou moins longue, suivant les circonstances. Le vice scrophuleux peut aussi se porter aux glandes souclavières, souscapulaires, axillaires, etc. et produire des effets analogues *Troisième période*. S'il attaque les glandes du poumon, il peut produire la phthisie tuberculeuse dont on parlera dans la suite; s'il se porte aux glandes du mésentère, il peut donner lieu au carreau : dans ces deux cas, le malade passe par tous les degrés du marasme et de la fièvre hectique avant de succomber.... Le vice scrophuleux peut s'associer au mal vénérien, au rachitis, au scorbut, et offrir alors des symptômes variés.

CMIII. L'histoire du vice scrophuleux tient

à la considération des diverses causes qui peuvent concourir à le produire, comme à celle du climat, de la saison, de l'âge, des lieux qu'on habite, des maladies qui ont précédé (*Mémoire de Beaumes, qui a remporté le prix proposé par la Société de Médecine*, 1788); en général, les révolutions de l'âge influent sur les diverses directions du vice scrophuleux. Dans l'enfance, il se dirige le plus souvent sur les glandes lymphatiques extérieures et quelquefois sur le mésentère; dans l'adolescence, ce sont les poumons qui sont le plus souvent attaqués; dans l'âge viril, il peut se transformer en hydropisie ou en affections cutanées très-rebelles. Faits propres à répandre quelques lumières sur le vice scrophuleux. Dans un degré plus avancé de la maladie, l'acide phosphorique est en moindre proportion dans les urines. Les proportions du phosphate calcaire sont fort augmentées dans les urines, pendant la durée des ulcères scrophuleux. A l'ouverture des corps on a trouvé, dans une ou plusieurs glandes lymphatiques, dans le parenchyme des viscères, ou même dans le canal thorachique, une certaine quantité du même phosphate calcaire. Ne paroît-il point que, dans cette maladie, l'acide phosphorique est trop abondant, trop développé pour l'économie animale, qu'il se porte sur la substance des os pour en dis-

soudre le phosphate calcaire, qui, absorbé par les vaisseaux lymphatiques, est ensuite diversement déposé ou disséminé dans diverses parties ?

CMIV. Avantages des toniques dans la première et la seconde période de la maladie, comme de l'oxyde de fer combiné avec le sel ammoniac, ou bien avec l'alcali fixe, avec les amers, comme dans l'élixir antiscrophuleux de Peyrilhe, ou bien le quina avec la noix muscade, suivant la prescription de Fothergill. Des expériences répétées ont prouvé l'efficacité d'une forte décoction de houblon. L'usage de l'eau de mer a aussi une utilité non-contestée, ainsi que le muriate calcaire, comme l'a expérimenté Fourcroy. Nécessité de seconder l'effet des médicamens par tous les moyens que l'hygiène peut suggérer, comme une habitation salubre, ou même le changement de climat, les frictions sèches, l'insolation, etc. On a essayé en Angleterre l'inhalation du gaz oxygène, à la dose d'environ quatre pintes, mêlé avec autant d'air atmosphérique. Le succès a été assez marqué ; mais comme le malade a fait en même temps usage du quinquina, l'observation est peu concluante.

CMV. Il seroit superflu de redonner ici une nouvelle existence aux prétendus fondans de la lymphe, et de rappeler les fameuses pilules de l'Allouette, dont on a tant exalté les vertus,

comme contenant dans leurs ingrédiens la teinture d'or, le plus parfait des métaux. Je ne parlerai pas non plus des recettes compliquées de Grateloup, du maréchal de Fougères, de Janin, de Fabre, ou autres compositions pharmaceutiques mises en vogue par l'empirisme, et quelquefois utiles pour un observateur sage et éclairé. Mais l'attention publique a été fixée depuis quelque temps sur les propriétés médicinales du muriate de baryte, par des écrits publiés en Allemagne, en Angleterre, en France, et les expériences qu'on a faites viennent à l'appui de celles du docteur Crawford, insérées peu avant dans le recueil périodique de la Société de Médecine de Paris. Cependant on doit avouer que les observations faites jusqu'à ce jour sur l'efficacité de ce remède, dans les écrouelles, sont encore insuffisantes, et qu'il est prudent de suspendre son jugement. J'ai entrepris moi-même des essais de ce genre dans l'hospice de la Salpêtrière, sur trois enfans attaqués d'écrouelles, de la manière suivante. L'un étoit âgé de neuf ans, et il avoit des tumeurs dures et indolentes à la base de l'occiput, et des tumeurs ulcérées aux angles de la mâchoire. Le deuxième, âgé de cinq ans, avoit un ulcère au tiers supérieur et externe de la cuisse gauche; tuméfaction de trois fois la grosseur naturelle du gros orteil droit avec

carie ulcérée, tumeur indolente à l'angle droit de la mâchoire. Le troisième, âgé aussi de cinq ans, éprouvoit des tumeurs ulcérées et cicatrisées en diverses parties du corps, surtout au cou ; les secondes et troisièmes phalanges du doigt indicateur et du grand doigt de la main gauche, avoient acquis une grosseur monstrueuse, et offroient une tuméfaction qui excédoit au moins quatre fois le volume naturel, avec carie ulcérée. Ces trois enfans ont été soumis à un traitement uniforme, le 10 frimaire an 6. D'abord léger purgatif, puis le muriate de baryte a été administré à la dose d'un grain sur deux onces d'eau distillée, ce qui a été répété tous les trois jours pour chacun de ces jeunes malades. *Premier enfant.* Augmentation de la suppuration des ulcères, durant la première quinzaine de l'usage du remède. Le premier pluviôse, diminution des différentes tumeurs, commencement de la cicatrisation des ulcères. Le premier ventôse, ulcères cicatrisés depuis plusieurs jours, tumeurs beaucoup diminuées. Interruption de la baryte pendant un mois et demi que l'enfant fut soumis au traitement de la gale dans une autre salle. A son retour, le vingt germinal, ulcères rouverts, tumeurs augmentées. Le quinze floréal, cicatrisation des ulcères, tumeurs beaucoup diminuées. Le premier prairial, plus de tumeurs à

la base de l'occiput. Le neuf prairial, l'ulcération des tumeurs aux angles de la mâchoire étoit entièrement guérie. *Deuxième enfant.* Superpurgation lors de la première prise du remède, suppuration plus abondante durant les premiers vingt jours ; au commencement de floréal, diminution de la tumeur et de la suppuration. Le neuf prairial, peu de suppuration, tumeur diminuée d'un tiers; la glande de l'angle de la mâchoire ulcérée depuis un mois. *Troisième enfant.* Superpurgation à la première prise, suppuration plus abondante jusqu'au vingt nivôse. Le premier ventôse, la plaie du grand doigt presque fermée, sa tumeur diminuée; peu de changement au doigt indicateur. Le quinze germinal, plaie du doigt du milieu cicatrisée, et son volume seulement un peu plus grand que ce qu'il doit être dans l'état naturel; diminution de la tumeur et de la suppuration du doigt indicateur. Le dix floréal, cicatrisation de ce doigt. Le neuf prairial, le doigt du milieu revenu à son état naturel, mais l'indicateur conservant presque le double de son volume ordinaire. On ne peut méconnoître l'efficacité du muriate de baryte dans ces trois observations; mais on voit avec quelle lenteur il agit, et combien, dans ce traitement comme dans celui en général de toutes les maladies chroniques, il faut savoir prendre son temps, et laisser

la nature développer lentement ses ressources salutaires.

CMVI. On peut lire le résultat de certaines expériences ultérieures qui ont été faites sur le muriate de baryte, dans une dissertation qui a été soumise à une discussion publique (*Essai sur les tumeurs scrophuleuses*, par Bréard. Paris, an 11). Le même auteur rappelle différens autres médicamens qui ont été mis en usage contre la même maladie, comme les eaux minérales de Bonnes et de Barège, administrées seules ou jointes aux frictions mercurielles, l'élixir antiscrophuleux de Peyrilhe, les préparations ferrugineuses, le mélange de noix muscade, de quinquina et de teinture de gaïac, suivant la méthode de Fothergill, l'extrait de digitale (*digitalis purpurea*), les décoctions de saponaire en boisson (*saponaria officinalis*), de douce-amère (*solanum dulcamara*), l'infusion de fleurs d'arnica, etc. Mais comme les écrouelles peuvent être compliquées avec diverses maladies, telles que la teigne, la gale, le scorbut, les dartres, la syphilis, etc., on imagine sans peine que le traitement doit être modifié d'après le caractère de la maladie qui vient s'y joindre. Je ne puis m'étendre sur ce détail dans une histoire générale des maladies, non plus que sur les prédispositions et les causes déterminantes des écrouelles, sur

lesquelles on peut consulter l'auteur de la dissertation que j'indique.

Carreau des enfans, atrophie mésentérique.

CMVII. Est-ce à la philosophie ou à la médecine à remplir une lacune qu'on remarque encore dans la première institution des enfans? Rousseau dit bien que l'éducation de l'homme commence à sa naissance, et qu'il s'instruit déjà avant de parler et d'entendre; mais suffit-il, pour remplir ce précepte, de relever avec éloquence quelques préjugés grossiers sur les abus du maillot et de certaines habitudes vicieuses, d'y joindre d'ailleurs des réflexions saines et très-profondes sur l'art de ménager la sensibilité des enfans, de leur faire éviter des frayeurs, de leur montrer la liaison des sensations avec les objets qui les font naître, de bien saisir l'expression de leurs besoins, d'éloigner d'eux tout ce qui les agace, les irrite, les impatiente, de leur conserver la liberté des membres, etc.? Ces préceptes indiquent bien moins ce qu'il faut faire que ce qu'il faut éviter; et que de règles sages et diversement variées ne restent-t-il point à établir pour aider naturellement et sans effort le développement des facultés physiques et morales de l'enfant, suivant les périodes de l'âge, la diversité des saisons, la nature du climat et les dispositions

individuelles ! Peut-on approfondir la nature et les causes du carreau, si on ne remonte aux vrais principes de l'éducation physique et morale des enfans ? et que doit-on penser, dans l'état actuel de nos connoissances, d'un certain spécifique de Zuinzer, où entrent le prétendu antihectique de Poterius et plusieurs plantes sans désignation des espèces ? Gualther Harris (*de Morbis acutis infantum*) ne donne guère qu'un fait particulier de l'atrophie vermineuse des enfans, sans tracer le caractère générique de cette maladie. Le Traité des Maladies des Enfans par Underwood, traduit en français en 1786, a consacré seulement un article à la fièvre hectique qui survient quelquefois dans les périodes de la dentition. Sauvages a réuni sous le genre *Physconie, ou intumescence de l'abdomen*, des espèces entièrement disparates, et les synonymes nombreux qu'il assigne à la physconie mésentérique, en rendent la signification si vague et si indéterminée, qu'on ne peut nullement y appliquer la méthode analytique. La Faculté de Médecine de Paris avoit tellement senti l'imperfection de nos connoissances sur le carreau, qu'elle proposa pour sujet d'un prix en 1787, de décrire cette maladie, de l'envisager dans son principe, de rechercher les causes qui la produisent, et d'exposer avec précision les moyens de la prévenir

et ceux de la guérir. Le prix fut adjugé au docteur Baumes, actuellement professeur à l'école de médecine de Montpellier. Quelques notices de son Mémoire donneront une juste idée de cette maladie.

CMVIII. *Première période du carreau, ou dispositions qui doivent le faire craindre.* Vice de la digestion, foiblesse des intestins, flatuosités, dévoiement avec des intermissions, perte de l'appétit, vomissement glaireux par intervalles, bouffissure du ventre, surtout le soir, urines lactescentes, odeur acide de la transpiration, respiration inégale, pouls intermittent, pâleur de la face et du front, saleté de la langue, haleine forte, mélancolie, crampe des extrémités avec débilité habituelle, douleurs gravatives des lombes. *Deuxième période.* Intumescence gravative de l'abdomen, avec des indurations isolées et sensibles au toucher, perte de l'appétit, et, dans certains enfans, extrême voracité; malaise après le repas, avec distension du ventre; flatuosités, urines peu copieuses, somnolence; évacuations alvines irrégulières, avec des intervalles de constipation; variétés des déjections, d'abord plutôt molles que liquides, ensuite blanches, liquides, ou bien d'une couleur cendrée ou argileuse, souvent avec une complication de vers. Les glandes lymphatiques du cou commencent

par s'affecter, ou quelquefois même ces indurations glanduleuses externes précèdent. *Troisième période.* Les glandes lymphatiques du mésentère deviennent stéatomateuses et perdent leurs fonctions ; atonie extrême des vaisseaux absorbans, avec l'imperméabilité des glandes ; le chyle n'est plus repompé, ou plutôt il est évacué avec les déjections, qui deviennent blanchâtres, et qui sont composées d'alimens à demi-digérés; fièvre lente, marasme, sans doute par la suppuration de quelques glandes lymphatiques; dévoiement colliquatif, et quelquefois comme lientérique, par l'abolition des fonctions de la digestion; d'autres fois la scène finit par une hydropisie ascite. L'ouverture des corps n'a que trop confirmé la nature de la maladie, et on a trouvé, soit des indurations stéatomateuses, ou un état de suppuration des glandes lymphatiques de l'abdomen ou du thorax, soit des épanchemens dans ces mêmes cavités ou dans le crâne.

CMIX. Le carreau vient quelquefois à la suite d'un traitement mal dirigé d'une maladie cutanée... Mais la cause la plus fréquente est le vice scrophuleux. Nécessité de recourir aux principes de l'hygiène, et d'accorder peu de confiance à ces prétendus fondans, incisifs, résolutifs, etc. dont les vertus sont si souvent équivoques, pour ne point dire nulles. Et que doit-on penser de la

crédulité des auteurs qui vantent l'or comme le plus puissant apéritif, le meilleur résolutif de la lymphe épaissie? Le carreau, à la troisième période, est sans doute incurable, et son traitement n'est pas toujours heureux à la deuxième. Il faut employer en général la rhubarbe, l'acétite de potasse, les oxydes de mercure, les frictions sèches, les bains froids, soit d'eau douce, soit d'eau de mer, etc.... en un mot tous les moyens propres à ranimer l'activité du système lymphatique.

Phthisie tuberculeuse.

CMX. Bonet remarque, dans son *Sepulchretum*, qu'on trouve des tubercules, c'est-à-dire des indurations des glandes lymphatiques, non-seulement dans les poumons des phthisiques attaqués d'écrouelles, mais encore dans le plus grand nombre des cas de phthisie. Quelques médecins avoient mis une distinction entre les glandes des poumons qui sont autour des divisions des bronches, et celles qui sont disséminées dans la substance des poumons; mais Mascagni a fait voir que ces deux sortes de glandes appartiennent également au système lymphatique. Les progrès de l'anatomie et les ouvertures réitérées des corps sont très-propres à fixer le vrai caractère et les diverses périodes de la phthisie, comme des autres affections des viscères....... et c'est sans doute ce

qui doit faire regarder comme très-incomplètes les connoissances acquises par les anciens sur cette maladie. Arétée s'est surtout exercé à nous tracer le tableau hideux et pittoresque du phthisique parvenu à sa dernière période, sans nous faire connoître la marche graduée de la maladie...... Nécessité de la décrire d'après les recherches des modernes.

CMXI. *Première période*, ou plutôt *disposition prochaine à la phthisie*.... Cette disposition peut s'offrir sous trois formes différentes. 1°. Engourdissement, inertie dans toute l'habitude du corps, douleur gravative de la tête avec des retours plus ou moins fréquens d'une affection catarrhale de la membrane pituitaire, somnolence, relâchement des muscles du thorax, avec expectoration difficile, douleur gravative de la poitrine, quintes violentes de toux qui augmentent par l'exercice, par la boisson des liqueurs froides, difficulté de la respiration : la suppression de quelque exutoire ancien, comme d'un séton, d'un cautère, d'un ulcère, d'un écoulement de fleurs blanches, etc. peut déterminer la même disposition à la phthisie...... 2°. Habitude du corps délicate, membres grêles, constitution irritable et spasmodique, conformation vicieuse du thorax, soit d'origine, soit par accident ; perte d'haleine au moindre mouvement, mélancolie,

disposition aux emportemens de la colère pour les causes les plus légères, ardeur pour les plaisirs de l'amour, excès d'intempérance, hémoptysie, chaleur chronique et incommode, surtout à la plante des pieds ou à la paume des mains; oppression de la poitrine, excès dans l'étude et les travaux du cabinet, etc. 3o. Habitude du corps opposée à la précédente, c'est-à-dire, sensibilité obtuse et difficile à exciter, quelquefois avec un vice scorbutique ou scrophuleux, une mauvaise conformation du thorax.... Matière expectorée le matin, abondante et visqueuse avec un goût salé, perte graduée de l'appétit, abattement de l'ame, quelquefois induration des glandes du cou, toux incommode, soulagement passager par une sorte de transport de la matière morbifique dans quelques articulations ou à la surface du corps. Si le malade commence à déchoir et à dépérir, il passe déjà à un autre degré de la maladie.

CMXII. *Deuxième période*, ou *phthisie déclarée*...... Toux particulière et très-différente de celle des affections catarrhales, moindre le jour, sujette à des retours irréguliers et très-incommodes; la nuit, titillation au larynx, veilles opiniâtres qui ne font qu'augmenter le mouvement fébrile, respiration gênée au moindre mouvement, changement de la voix, qui devient

rauque, grêle, ou beaucoup moins sonore; soif, inappétence, douleur gravative de l'estomac après le repas, quelquefois même vomissement; c'est-à-dire que la toux s'exaspère après qu'on a pris des alimens, au point de faire rejeter ces derniers.... C'est cette disposition à vomir, jointe à la soif, qui, suivant Morton, est le signe le plus certain d'une phthisie déclarée..... Variété de la matière expectorée, quelquefois épaisse et blanche, d'autres fois transparente, d'une couleur cendrée ou verdâtre, d'une odeur fétide, d'un goût salé ou doux, etc..... Petite fièvre le soir, avec ou sans frissonnement, avec une chaleur aiguë, la rougeur des joues; accroissement gradué de cette fièvre, ou sa marche par exacerbations irrégulières..... (Sydenham a cependant rapporté une espèce de phthisie où cette sorte de fièvre hectique n'avoit point lieu); dépérissement, marasme, etc.

CMXIII. *Troisième période.* La fièvre hectique devient continue avec un pouls petit, dur et fréquent, avec le sentiment d'une chaleur âcre et mordicante au doigt de celui qui le touche; durant l'exacerbation fébrile, la toux, la difficulté de la respiration et l'oppression de la poitrine sont au plus haut point; mais lorsqu'elle cesse, soit durant la nuit, soit le matin, le malade dort d'un sommeil tranquille, il reprend des

forces et un espoir nouveau de guérison ; mais il retombe dans son abattement lorsque la fièvre se rallume ; il survient des sueurs colliquatives, soit la nuit, soit le matin, lors de la rémission de la fièvre ; et si on tentoit de les supprimer, il pourroit en résulter un hydrothorax, une ascite, une diarrhée, ou même des affections dysenteriques, accompagnées de spasmes les plus cruels ; quelquefois aussi, sans le provoquer, le dévoiement le plus rebelle s'établit : expectoration purulente, ardeur brûlante vers les amygdales et les organes de la déglutition, fétidité de l'haleine, marasme extrême, débilité, œdématie des extrémités, face hippocratique, et la mort..... Il est facile de connoître les phénomènes divers que peut offrir l'ouverture des corps ; on les trouve dans les ouvrages de Bonet (*Sepulchretum*), de Bennet (*Theatrum tabidorum*), de Morton (*Phthisiologia*), de Morgagni (*Epist. XXI*), de Portal (*Observations sur la Phthisie*), etc....

CMXIV. Rien ne paroît plus facile dans le langage des Ecoles que de guérir la phthisie. « C'est d'abord une vomique qui a lieu dans les » poumons, et dont il faut favoriser la matura- » tion et la rupture par des expectorans, la » diète lactée, l'équitation, l'inspiration des va- » peurs acides ; et aussitôt qu'elle est rompue,

» prémunir le sang contre l'infection puru-
» lente, déterger et consolider l'ulcère, rétablir
» les forces par des alimens convenables.....».
Ne paroîtroit-il point, d'après ces explications scientifiques, qu'on voit à découvert le caractère de cette maladie, et qu'on a acquis autant de lumières pour en développer le mécanisme, que d'habileté pour en suspendre le cours et en opérer la guérison? Les faits observés chaque jour détruisent malheureusement trop souvent cet espoir frivole, et les progrès heureux que fait la pathologie interne, nous donnent une idée bien différente de cette maladie. Dans un mémoire lu à la Société de Médecine par le citoyen Bayle, sur les tubercules, d'après les recherches les plus multipliées et les plus exactes, il paroît que la phthisie doit être le plus souvent attribuée à la formation de ces tumeurs qui peuvent avoir lieu non-seulement dans les poumons, mais encore dans le mésentère, les glandes lymphatiques, le foie, la rate, les reins, etc. Ces tubercules ont des caractères communs, quel que soit leur siége; mais ils ont aussi des caractères particuliers dans chaque organe: leurs parois sont membraneuses, cartilagineuses ou même osseuses; celles qui sont membraneuses peuvent être molles et faciles à déchirer, ou bien fermes et très-résistantes; toutes adhèrent si intimement avec les parties

voisines, qu'on ne peut parvenir à les isoler. La substance renfermée dans les parois est albumineuse; elle se dessèche, devient très-dure et cassante par l'action du feu; elle adhère intimement à la surface intérieure des parois des tubercules: dans quelques-uns elle est dense, homogène, assez ferme, rougeâtre ou grisâtre, traversée par des sortes de filamens; d'autres fois elle est ramollie, peu consistante, pultacée ou même purulente; enfin, dans certains tubercules, elle est très-dure et ressemblante au plâtre desséché. Le volume de ces tubercules varie depuis la grosseur d'un grain de millet jusqu'à celle d'un œuf de poule; leur forme est ovoïde et très-souvent irrégulière. Cette lésion des poumons est très-fréquente, puisque, sur cinq phthisiques, il y en a quatre qui offrent des tubercules dans les poumons, et ces tumeurs sont quelquefois si excessivement multipliées, que le tissu entier de ce viscère paroît avoir disparu, comprimé et usé par leur développement progressif, que ce tissu est d'autres fois altéré, très-peu consistant et facile à réduire en débris irréguliers par une pression médiocre entre les doigts. Le volume des tubercules pulmonaires est très-variable; les uns sont plus gros que des noix, les autres aussi petits que des grains de millet. On observe tous les degrés intermédiaires entre ces deux extrêmes; mais les

tubercules les plus communs sont ceux qui surpassent à peine le volume d'un grain de millet, et parmi les gros, les plus fréquens n'ont que la grosseur d'une noisette ou d'un pois. Presque toujours les plus gros occupent la racine des poumons ou leurs lobes supérieurs, et en outre on en trouve une infinité d'autres petits presque miliaires, les uns en suppuration, les autres encore fermes et gris. Ce sont les gros tubercules qui ont porté le nom de *vomiques*.

CMXV. Le résultat de ces recherches pathologiques ne doit-il pas être de nous rendre beaucoup plus réservés et moins confians dans ces prétendus balsamiques et détersifs de l'ulcère des poumons, dans l'usage de la térébenthine, du baume de la Mecque, de Copahu, du Pérou, etc.? et que doit-on attendre de leurs vertus pour empêcher les progrès successifs et le développement des tubercules? Que peuvent produire encore dans le premier degré les sudorifiques si vantés, la décoction de gaïac, de sassafras, etc. dans la vue illusoire de prémunir le sang *contre l'infection purulente?* et quoique le quinquina ait été quelquefois employé avec succès, combien il est difficile d'en déterminer avec précision l'usage, puisqu'on s'est proposé seulement par ce médicament de combattre une prétendue tendance à la putridité qui n'existe nullement! Il semble que les

résultats de l'observation et de l'expérience, qui sont si propres à nous désabuser sur les succès de ces médicamens, nous ramènent directement au principe fondamental de toute méthode de traitement, qui consiste à seconder la nature et à lui fournir tous les moyens de développer ses efforts salutaires par un régime doux et les autres sages préceptes de l'hygiène. Lorsqu'en effet le mal n'est pas au-dessus de toutes ses ressources, et que la lésion du poumon peut être corrigée, on sait quels heureux effets ont produit l'usage des fruits doux et sucrés, comme des fraises, des cerises, des oranges, du raisin, etc. ainsi que celui du laitage et des alimens sucrés, surtout en secondant ce régime par l'exercice de l'équitation, le séjour à la campagne, et tous les objets d'une diversion agréable. Mais il faut convenir aussi qu'on doit être loin d'adopter une méthode générale et uniforme dans le traitement de la phthisie aux deux premières périodes, suivant les distinctions que j'ai établies. Le phthisique est-il doué d'une constitution irritable et spasmodique, il faut habiter des vallées, des lieux bas et humides, faire usage de boissons émulsionnées, de fruits bien mûrs, de farineux, du lait coupé avec de l'eau d'orge ou le gruau d'avoine.... éviter les passions vives, rechercher les jouissances domestiques, les plaisirs de la mu-

sique, prendre des bains tièdes; si au contraire le phthisique est disposé aux affections catarrhales, qu'il soit d'un tempérament lymphatique, il doit préférer un lieu élevé, respirer un air pur, voyager, naviguer, aller à cheval, faire de l'exercice sans s'excéder, respirer des vapeurs aromatiques, ouvrir quelque exutoire, éviter un sommeil prolongé, user avec sobriété d'un vin généreux, recourir à une nourriture succulente et tonique. Je dois d'ailleurs renvoyer, pour les détails ultérieurs du traitement aux diverses monographies qui ont été publiées sur cette maladie, l'une des plus fréquentes et des plus malheureuses qui puissent affliger l'espèce humaine. Que de modifications d'ailleurs ne demande point le traitement suivant la nature de la cause qui l'a produite, comme l'hémoptysie, la péripneumonie, le catarrhe, la suppression d'une hémorragie, la variole, la rougeole, la gale, un empyème, le rachitis, la goutte, la maladie syphilitique, l'hypocondrie, etc. (*Tractatus medicus de Pleumonide ejusque speciebus, Aut. Guil. Schrœder, Gœtting.* 1779.)

Maladie syphilitique.

CMXVI. Déluge d'écrits et de recettes prétendues merveilleuses, de spécifiques dont on croit l'efficacité assurée contre le mal vénérien; foule de

méthodes tour à tour prônées, combattues, remplacées par d'autres, ou reproduites adroitement sous d'autres formes. Le moindre empirique resserré dans les bornes d'une simple formule, peut-il rien voir au-dessus de son habileté dans le traitement de cette maladie, et ne se croit-il point un homme supérieur? Cherchons à dissiper cette illusion de l'amour-propre, et à montrer dans tout leur jour les difficultés qu'offre le traitement du mal vénérien pour l'homme éclairé et plein d'expérience. On ne peut douter maintenant que le virus ne se propage par les vaisseaux absorbans, et qu'il n'affecte surtout les glandes par une sorte d'affinité particulière. Quelle influence n'ont point dû avoir sur le traitement de cette maladie, les découvertes de l'anatomie relatives au système lymphatique! Astruc, dans son ouvrage, donne un index chronologique des divers auteurs qui ont écrit sur le mal vénérien, depuis 1495 jusqu'en 1734, en y ajoutant de légères notices. L'ouvrage d'Astruc qui a paru à cette époque, est remarquable par l'ordre et l'érudition qui y règnent; mais on imagine combien il y a d'objets à rectifier sur les formes variées de la maladie, sur sa contagion et les méthodes de traitement. Il étoit naturel que l'Angleterre, qui avoit été le berceau des découvertes sur le système lymphatique, donnât

aussi l'exemple de l'heureuse application qu'on en pouvoit faire à la propagation et au développement du mal vénérien. Jean Hunter, déjà si célèbre par ses découvertes en anatomie, eut cette gloire. Son traité sur les maladies vénériennes, est un des ouvrages les plus profonds et les plus originaux qui aient paru depuis longtemps dans la médecine. Nisbeth, Swediaur, Clare, qui lui ont succédé, sans s'engager dans ses théories subtiles ou ses opinions quelquefois paradoxales, ont beaucoup contribué à perfectionner le traitement. En France, Dehorne s'est borné au point de vue purement pratique, en publiant, en 1779, les observations sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans la maladie vénérienne.

CMXVII. J'omets de parler ici des affections locales si connues, comme la gonorrhée, les chancres, etc. pour considérer le mal vénérien devenu une affection générale, et pour ainsi dire constitutionnelle. Le virus vénérien reçu par les vaisseaux lymphatiques, peut être porté dans les glandes de l'aine : il peut être porté aussi dans le canal thorachique, et passer dans la masse commune des liquides.... Les effets de cette dernière transmission, sont une légère irritation accompagnée de frissons, quelquefois si légers et si vagues, qu'ils ne sont point sentis

par les malades, ou qu'ils sont attribués à d'autres causes passagères, jusqu'à la manifestation des symptômes d'une infection générale..... Le virus ne circule qu'un certain temps dans la masse générale des liquides, ordinairement cinq ou six semaines, et alors il se porte sur certaines glandes par une sorte d'affinité inconnue, sans que le sang, les autres fluides, ou les organes sécrétoires puissent être dits affectés, quand on veut parler d'une manière exacte. Lorsque le virus n'affecte qu'une glande isolée, on peut, en extirpant la tumeur, enlever la maladie, comme Jean Hunter l'a éprouvé sur une glande de l'aisselle.... Pour que le virus introduit dans le système des liquides puisse affecter certaines glandes, il faut que celles-ci soient sensibles à son action; de là vient qu'il peut rester plus ou moins caché, et se développer ensuite par d'autres circonstances étrangères, comme des excès dans le régime, un état de grossesse pour les femmes, etc...

CDXVIII. *Première période.* Symptômes variés de la maladie syphilitique constitutionnelle... Quelquefois la cause virulente agit d'abord sur les amygdales, et de là elle s'étend à la bouche, à la langue, etc. Ces effets sur ces parties, sont une ulcération qui se développe tout à coup sans boutons, pustules, ni chancres. La surface

ulcérée est d'un blanc sale, avec des bord durs, épais, et comme déchirés. Quelquefois le virus se porte sur les gencives, qui deviennent spongieuses avec des bords rouges et enflammés. La détermination du virus vénérien à la peau, peut y produire des éruptions variées, comme des taches, des pustules d'abord transparentes, puis couvertes de croûtes écailleuses, etc. Lorsque ces éruptions passent à l'état d'ulcère, leur base est recouverte d'une croûte épaisse, caverneuse, avec des bords durs et calleux. *Deuxième période.* Quoiqu'il soit quelquefois fort difficile de la déterminer, on peut en général la rapporter aux affections de certaines parties plus profondément situées, comme du périoste, des aponévroses, des tendons, des ligamens. Hunter a vu ces affections quelquefois se porter dans l'oreille interne, et produire la surdité avec les douleurs les plus violentes. Le progrès de l'irritation, dans les parties dont je viens de parler, se fait d'une manière plus uniforme que dans les autres; car on y reconnoît une certaine analogie avec la marche du vice scrophuleux ou du rhumatisme chronique. On voit, par exemple, une tumeur se former sur un os, tumeur qu'on ne peut rapporter qu'à une infection de plusieurs mois, et qui n'est quelquefois accompagnée que de douleurs légères; dans d'autres cas on éprouve

les douleurs les plus violentes avant la formation de la tumeur. On peut faire les mêmes observations sur le gonflement des tendons et des aponévroses. La matière qui se forme à la suite de cette irritation inflammatoire n'est point du vrai pus, mais une matière visqueuse... D'un autre côté, des nodosités, soit des tendons, soit des os, durent quelquefois des années entières, sans qu'il s'y forme la moindre quantité de matière, mais alors il est douteux si ces affections sont d'une nature purement vénérienne. *Troisième période.* Les douleurs internes des os avec des exacerbations nocturnes ne font que s'exaspérer : la substance des os en peut être diversement altérée; quelquefois c'est une carie, d'autres fois c'est une tendance des os à devenir spongieux, à produire des fongus comme dans les affections scrophuleuses, à se ramollir ou à se fracturer pour les causes les plus légères. Quand la maladie constitutionnelle a duré long-temps, souvent la fièvre hectique se déclare avec les symptômes propres au viscère affecté, et suivant que le poumon, le foie ou toute autre partie sont attaqués, alors dépérissement, marasme, dévoiement colliquatif, et la mort.

CMXIX. On peut voir, dans le Recueil des observations de Dehorne, avec quelle sagacité on

peut varier l'usage du mercure dans certains cas, tantôt en employant une seule méthode, tantôt en combinant deux méthodes ensemble ou même trois. Frivolités des explications théoriques de la manière d'agir du mercure par trituration, évacuation, liquéfaction, ou par une vertu spécifique. Il paroît surtout, en comparant ses effets avec des guérisons opérées par d'autres moyens, qu'il agit comme stimulant du système lymphatique, dont il augmente les forces vitales, et qu'il rend ainsi propre à expulser ou à détruire le virus vénérien. Quelquefois le malade éprouve une irritabilité morbifique trop développée, et alors l'opium assure un succès refusé au mercure (*London, méd. journal*, 1788). Quoique le mal vénérien offre un témoignage le moins irrécusable du pouvoir des médicamens, il ne rentre pas moins dans la règle générale de la plupart des maladies chroniques sur l'efficacité des moyens pris de l'hygiène seule, comme Van-Swiéten l'a prouvé par des exemples frappans; et ne sait-on pas que les forçats infectés du mal vénérien, guérissent par l'usage seul du régime végétal et de l'exercice pénible qui fait leur tâche journalière? Je ne m'engagerai point ici dans la longue énumération des remèdes non mercuriels, recommandés pour guérir la maladie syphilitique, et exposés avec beaucoup de clarté dans

l'ouvrage de Swediaur (1); mais je ne dois point omettre de parler d'un nouveau moyen qui fixe depuis peu l'attention publique, et qui consiste dans l'usage interne et externe de l'oxygène (2). L'auteur rapporte une suite nombreuse de faits observés, et de guérisons de la maladie syphilitique opérées par l'usage interne de ce qu'il appelle sa tisane nitrique, combiné avec celui de la pommade oxygénée, comme topique. Mais pourquoi recourir à des moyens douteux qu'on s'empresse de mettre en vogue, et qui retombent aussitôt dans l'oubli; tandis que rien n'est plus constaté que l'efficacité du mercure employé sous diverses formes, et que, si on excepte quelques cas très-rares de la maladie syphilitique très-invétérée ou compliquée avec quelque autre affection cutanée ou glanduleuse, on peut parvenir presque toujours, en administrant avec méthode ce médicament (3), à obtenir une guérison solide.

---

(1) *Traité complet sur les symptômes, les effets, etc. des maladies syphilit.*, par *Swediaur.*

(2) *Essai sur les propriétés médicinales de l'oxygène, et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses.* Paris, Alyon.

(1) Je suis loin d'exclure, dans certains cas, plusieurs remèdes non-mercuriels dont parle *Swediaur*, et surtout l'usage interne de l'alcali volatil (ammoniaque) du professeur *Peyrilhe.*

Les expériences les plus authentiques faites dans un hôpital des vénériens de Paris, n'ont-elles pas constaté que tantôt les frictions mercurielles seules, les emplâtres mercuriels, les fumigations du même métal, les lavemens antivénériens, les préparations du mercure insoluble, ou enfin les sudorifiques, pouvoient, chacun séparément et dans les cas les plus simples, guérir les maladies vénériennes; que dans d'autres cas plus rebelles il falloit combiner les frictions mercurielles avec les sudorifiques, ou bien indistinctement avec les fumigations mercurielles, le muriate mercuriel corrosif, ou les lavemens antivénériens (1); qu'enfin, dans certains cas plus invétérés, il falloit user simultanément ou successivement des préparations mercurielles sous diverses formes?

Cancer.

CMXX. On doit peut-être s'étonner qu'au milieu des recherches multipliées qu'on a faites sur la nature et le vrai caractère du cancer, on ait si peu insisté sur les parties propres à devenir son siége primitif, et que ce ne soit que depuis peu de temps qu'on se soit occupé d'indiquer avec précision quelques données pour rem-

(1) *Observations faites, et publiées par ordre du Gouvernement, sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes*, par *Dehorne.*

plir cette lacune : c'est ce qu'a fait un anatomiste distingué, le cit. Roux (*Mémoire renfermant quelques vues générales sur le Cancer*) (1). Il paroît maintenant, d'après les faits observés, que la peau, le tissu cellulaire, les membranes muqueuses, les organes glanduleux sécrétoires, et peut-être les glandes lymphatiques, sont les seules parties de notre organisation susceptibles d'être primitivement affectées du cancer; mais dans toutes, lorsqu'il est confirmé, il offre les mêmes caractères et se présente sous les mêmes traits: le visage ne donne que trop souvent des malheureux exemples du cancer de la peau. Wisemann l'a vu à la peau du crâne, Gooch aux tégumens de la partie interne de la cuisse, Richter à l'ombilic; quelquefois le cancer des mamelles commence par la peau qui environne le mamelon. Parmi les cancers qui attaquent les membranes muqueuses, on doit ranger ceux de l'œil, qui commencent par la conjonctive, ceux des fosses nasales, de la langue, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, surtout du rectum, de la matrice, de la vessie, du membre génital. Dans tous ces organes le cancer commence par la membrane muqueuse, et ce n'est que par une suite de ses progrès qu'il envahit les parties soujacentes, comme

(1) *Œuvres chirurgicales* de *P. J. Desault*, t. 3.

l'indique l'observation de la marche de la maladie éclairée par l'inspection cadavérique. On connoît le squirre et le cancer qui affectent les glandes sécrétoires, comme les mamelles et les testicules. Quant aux glandes lymphatiques, peut-être est-il encore douteux qu'on puisse les ranger parmi les parties propres à être primitivement affectées par le cancer, quoique dans quelques cas rares on ait vu cette maladie se manifester dans une glande lymphatique sans qu'on puisse la regarder comme secondaire : le résultat du plus grand nombre de faits observés porte à regarder, dans tous les cas, l'affection cancéreuse de ces glandes comme tenant à une autre tumeur de ce genre, soit qu'elle coexiste avec elle, soit qu'elle succède à son extirpation ; les progrès de la maladie sont d'ailleurs faciles à suivre. Après le développement de l'affection locale, on voit bientôt les parties voisines et contiguës se désorganiser; les glandes lymphatiques les plus voisines s'engorgent ensuite et sont les premiers organes éloignés qui prennent part à l'affection cancéreuse; enfin le dernier degré du cancer est marqué par des désordres et des lésions de quelques systèmes organiques très-éloignés, et sur la presque totalité des fonctions : c'est cette histoire générale du cancer qui demande encore de nouvelles recherches, et a besoin d'être perfectionnée.

CMXXI. Stahl, pour bien tracer les caractères primitifs du cancer, se borne à considérer celui du sein. Ses causes les plus ordinaires sont des lésions externes, comme des compressions, des contusions, ou bien des vices de la menstruation. Dureté de la partie affectée, son accroissement plus ou moins lent, distension variqueuse des vaisseaux qui s'y rendent, douleurs lancinantes et très-vives, même dans l'état de cancer occulte. Elles accroissent encore lorsqu'il devient ulcéré, et il s'y joint alors sur toute la surface le sentiment d'une chaleur brûlante; ce qui est en général le symptôme le plus insupportable. Stahl, en développant avec sagacité toutes les circonstances qui accompagnent le cancer, admet, pour expliquer sa nature, une certaine corruption putride, acide ou corrosive. S'il n'a point parlé d'une manière plus exacte, ne doit-on pas l'attribuer au peu de progrès qu'avoient fait alors la chimie et l'anatomie? Boerhaave a tracé, avec son laconisme et son exactitude ordinaires, le tableau exact du cancer occulte et ulcéré. Le premier, squirre avec titillation, prurit, chaleur, rougeur, douleur lancinante, brûlante, pongitive; couleur successivement rougeâtre, rouge, pourpre, bleuâtre, livide, noirâtre; tumeur dure, inégale, raboteuse; vaisseaux sanguins distendus, noueux,

variqueux, etc. Dans le cancer ulcéré, écoulement d'une sanie pénétrante, âcre, fétide, cadavéreuse, avec érosion des parties environnantes; étendue progressive en longueur et en profondeur; ses rebords gonflés, renversés, d'un aspect hideux, d'une douleur atroce, avec un sentiment intolérable de brûlure, de piqûre, d'érosion; une couleur cendrée, livide, noire; une traînée de cancers occultes dans les glandes voisines. Enfin, dans la dernière période, fièvre lente, hémorragies fréquentes, convulsions, marasme, et la mort.

CMXXII. Depuis Boerhaave, on s'étoit plutôt occupé à faire des essais de certaines plantes, telles que la ciguë, la belladonne, etc. qu'à bien faire connoître le vrai caractère, la marche, les variétés de cette horrible maladie. L'académie de Lyon proposa pour sujet d'un prix, de déterminer le caractère du vice cancéreux et son traitement. Le mémoire de Peyrilhe fut couronné. L'auteur cherche à fixer les divers degrés du cancer, et il admet un certain mouvement spontané qui, une fois né dans une concrétion glanduleuse, ne s'arrête plus, selon lui, que toute la masse des humeurs extravasées ne soit transformée en un ichor putride, âcre et corrosif, etc. On doit regretter que la pathologie du système lymphatique, encore dans l'enfance, ne

lui ait pas permis d'en faire une application heureuse aux symptômes du cancer. Combien il seroit important de déterminer avec précision, comme on l'a fait pour le mal vénérien, les diverses périodes de la maladie, de distinguer les affections purement locales d'avec une affection générale et constitutionnelle, les indurations des glandes qui tiennent à une irritation des vaisseaux lymphatiques, d'avec celles qui proviennent d'une communication du vice cancéreux, etc.! N'est-ce point ainsi qu'on peut déterminer si l'extirpation de la tumeur sera suivie ou non du succès? Opinion peu favorable à cette opération, manifestée par Alexandre Monro (*Essais de médec. de la Société d'Edimbourg*, vol. 5), d'après une longue expérience. D'un autre côté, M. Hill a publié un résultat contraire, d'après une suite de quatre-vingt-huit observations. Comment concilier cette contrariété, sinon en remarquant que Monro, par sa célébrité, n'attiroit auprès de lui que des personnes réduites à un état désesperé, au lieu que M. Hill, qui pratiquoit à la campagne, attaquoit le mal dès son origine, ou plutôt lorsqu'il n'étoit encore qu'une affection purement locale (*Traité des Ulcères, de Bell, ouvrage traduit de l'anglais par Bosquillon*)? L'efficacité attribuée à la ciguë pour la guérison, ou au moins pour le

soulagement du cancer, doit-elle être encore un sujet d'indécision et de doute? D'un côté, observations nombreuses en sa faveur, faits les plus positifs et les plus détaillés, comme l'attestent Stork, Collin, Fouquet, Locher, Razous, etc. D'un autre côté, opinion assez généralement répandue contre ce remède; et rien peut-être n'est plus propre à contribuer à la confirmer, que l'inspection cadavérique et la vue de la désorganisation complète d'une partie affectée du cancer. Un jugement sévère écarte d'ailleurs toutes ces illusions et ces vaines espérances du succès, en réfléchissant à l'état d'imperfection dans lequel se trouvent l'histoire et le traitement de cette maladie, un des fléaux les plus funestes de l'espèce humaine. C'est cette profonde conviction qui vient de donner lieu, en Angleterre, à une sorte d'institution spéciale, formée par les médecins les plus distingués, et dont le but est de soumettre les affections cancéreuses à de nouvelles recherches : c'est dans une des séances du comité de cette institution qu'on a arrêté et proposé la série suivante de questions à résoudre :

Quels sont les signes diagnostiques du cancer?

Observe-t-on une altération dans la structure de la partie, antérieurement au changement manifeste qu'on appelle *cancer*, et, si cela a lieu, quelle est la nature de cette altération?

Le cancer est-il toujours une maladie primitive, ou bien peut-il dépendre d'une autre maladie dégénérée ?

Peut-on regarder quelquefois le cancer comme une maladie héréditaire, et quelles en sont les preuves ?

Des faits observés prouvent-ils que le cancer soit contagieux ?

Y a-t-il quelque rapport bien marqué entre le cancer et d'autres maladies, et, si ce rapport existe, quelles sont les maladies qui lui ressemblent le plus pour l'origine, les progrès et la terminaison ?

Le cancer peut-il être regardé à une certaine période ou dans certaines circonstances, comme une maladie purement locale, ou bien l'existence du cancer dans une certaine partie, peut-elle faire présumer qu'il y a une tendance à une semblable altération morbifique dans d'autres parties de l'économie animale ?

Le climat ou une position locale ont-ils quelque influence pour rendre la constitution humaine plus ou moins sujette au cancer, sous une certaine forme ou dans une partie déterminée ?

Une certaine disposition du corps rend-elle plus sujette au cancer que d'autres, et, si cela est, quelle est cette disposition individuelle ?

Les animaux sont-ils sujets à une certaine

maladie qui ressemble au cancer de l'espèce humaine ?

Y a-t-il une période de l'âge absolument exempte de cette maladie ?

Les glandes lymphatiques sont-elles jamais primitivement affectées du cancer ?

Le cancer dans aucun cas est-il susceptible d'une cure par les ressources de la nature ?

A-t-on jamais vu le cancer compliqué avec la manie ou aliénation mentale ?

Rachitis, ou Ostéomalaxie.

CMXXIII. Cette maladie, envisagée sous le rapport simple d'un ramollissement et de la déformation des os, par une déviation ou un défaut de sécrétion du phosphate calcaire, devoit sans doute trouver ailleurs sa place dans l'ordre nosologique ; mais une suite nombreuse d'observations, publiées par M. Portal, indique que le rachitis n'est point une maladie primitive, mais seulement une affection symptomatique de quelques-unes des maladies qui viennent d'être exposées, comme des écrouelles, du mal vénérien, du scorbut, etc. On sait que Glisson en a le premier donné une description exacte vers le milieu du siècle dernier, en se bornant à considérer cette maladie dans l'enfance. Il n'y a guère qu'un enthousiasme aveugle pour l'antiquité qui

puisse faire remonter cette découverte jusqu'aux premiers temps de la médecine. Cullen embrasse cette opinion; mais est-il aussi heureux dans le choix de ses preuves, qu'il est prompt à l'adopter? On voit Boerhaave et d'autres auteurs attribuer une grande influence aux causes occasionnelles du rachitis. Cullen s'attache à nier cette influence. Il est un moyen simple d'éviter la vacillation d'opinions qui peut résulter de ces contrariétés; c'est de rapprocher un grand nombre de faits particuliers, autant que peut le permettre l'état actuel de nos connoissances, et alors on sera de l'avis de Boerhaave. On se gardera cependant d'adopter son erreur sur les substances sucrées. On pourroit citer ici plusieurs faits sur l'usage salutaire de ces substances (*Traité de la Canne à sucre, par Duthrône*). Chercher à déterminer les diverses périodes du rachitis, seroit tomber dans des répétitions inutiles, et tracer des maladies décrites ci-dessus. Mais comme on peut le méconnoître quelquefois, parce que l'attention du médecin se borne aux vices ou altérations des parties molles, il importe de tracer quelques signes distinctifs des affections rachitiques. Celle de l'enfance est annoncée ordinairement par la maigreur du corps, l'aridité de la peau, sa couleur ténue et sa consistance dure : gonflement du ventre, foiblesse

des membres, troubles de la dentition, grandeur disproportionnée de la tête, ou, dans quelques cas, petitesse de cette partie, par une sorte de solidité prématurée que contractent les os; développement précoce de la raison, et d'autres fois stupidité.

CMXXIV. Le rachitis qui provient de mauvaise nourriture, est précédé d'un gonflement du ventre, par l'induration et l'accroissement du volume d'un ou de plusieurs viscères abdominaux : alors, progrès de marasme jusqu'à l'atrophie. Les extrémités des os longs deviennent plus volumineuses, les os du carpe, des extrémités, du sternum se tuméfient, les vertèbres se ramollissent, la colonne vertébrale se dévie. Quelquefois aussi ce sont les os longs qui se courbent, sans aucune altération des vertèbres, ou réciproquement. C'est de la courbure de l'épine que le rachitis a pris son nom, comme si ceux qui l'ont droite, et qui ont les extrémités torses et les apophyses gonflées, le sternum ployé, les côtes nouées, n'étoient pas rachitiques. De là peut-être la nécessité de donner une dénomination plus exacte et plus étendue à ces affections de la substance des os, de les comprendre, par exemple, sous le nom d'*ostéomalaxie*.

CMXXV. Plusieurs auteurs ont répété, d'après

Glisson, que le vice rachitique ne se manifeste que depuis l'âge de neuf à dix mois jusqu'à quatre ans; mais des enfans nés de parens infectés du vice vénérien, ne donnent-ils point quelquefois des signes du vice rachitique dès leur naissance? J'ai décrit, dans le Journal de Fourcroy (*la Médecine éclairée par les Sciences naturelles*), le squelette d'un fœtus rachitique. Les autres maladies d'où dépend le même vice, ne doivent-elles pas lui donner lieu à différentes époques de l'âge? J'ai observé depuis peu une déviation notable de l'épine dans un jeune homme de dix-huit ans menacé de phthisie. On est sans doute plus exposé au rachitis dans la jeunesse que dans l'âge adulte ou la vieillesse; cependant on peut citer des exemples de courbure, de ramollissemens des os dans ces deux périodes de la vie. Exemples frappans de la déformation des os des rachitiques, dans la description du Cabinet d'histoire naturelle, par Daubenton.

CMXXVI. Le traitement du rachitis doit varier suivant le caractère de la maladie dont il peut dépendre. Boerhaave en a décrit les principes généraux avec sa précision et son laconisme ordinaires. Alimens légers et faciles à digérer, vin pur, bière de bonne qualité, vêtemens chauds, couchette composée avec des plantes

aromatiques desséchées, habitation dans la partie la plus élevée de la maison, exercices suivant les forces et les progrès de l'âge, frictions sèches avec des flanelles imprégnées de parfums aromatiques, surtout le long de l'épine; moxa, cautère, vésicatoires. On sait que Bouvard et Portal ont fait un usage heureux du sirop de Bellet, et du sirop antiscorbutique. Le citoyen Salmade vient de publier une série nombreuse d'observations sur les maladies rachitiques compliquées avec le vice scrophuleux (*Précis d'observations pratiques sur les maladies de la lymphe* ou *affections scrophulëuses, rachitiques*, etc. *Paris*, an XI). On trouve dans cet ouvrage des exemples multipliés de déviation de la colonne vertébrale, de difformités de la poitrine, d'une courbure des vertèbres lombaires, d'affections rachitiques et écrouelleuses répandues dans différentes parties du corps avec des ulcères fistuleux, etc. heureusement guéries par les mêmes médicamens, dont il a d'ailleurs publié les préparations suivant les principes de la chimie et de la pharmacie modernes. L'immersion dans l'eau froide a eu des succès si marqués en Angleterre, comme le remarque Floyer, qu'on ne peut que la recommander encore. Il est vrai que cette méthode ne s'accorde guère avec les principes de Brown, qui met le rachitis au rang des maladies

asthéniques, et le froid au nombre des remèdes asthéniques. Pour trancher la difficulté, Brown dit seulement : *Summum corpus abluendum*, sans déterminer si c'est à l'eau chaude ou à l'eau froide.

Caractères distinctifs des maladies des glandes lymphatiques.

Écrouelles.

ESPÈCE PREMIÈRE.

CMXXVII. Habitation des gorges des montagnes et des lieux marécageux, allaitement par une nourrice enceinte, ou l'habitude d'avoir été nourri de bouillie durant l'âge tendre, un virus vénérien héréditaire, les suites d'une maladie cutanée, quelquefois la révolution que produit l'âge de puberté ou l'adolescence.

Première période. Tuméfaction des glandes lymphatiques du cou, de l'aisselle ou des autres parties du corps; dureté et formes irrégulières contractées par ces glandes, signes d'une excitation générale à laquelle succède bientôt un état d'atonie. *Deuxième période.* Action vitale des glandes déterminée par l'accroissement du corps, ou une excitation artificielle; rougeur, chaleur locale, augmentation de sensibilité des mêmes

glandes, accélération du pouls, signes non-équivoques du travail de la nature qui est suivi de la résolution des tumeurs ou de leur changement en abcès..... *Troisième période.* Lorsque les efforts de la nature ne sont point assez énergiques ou assez long-temps soutenus pour procurer la résolution ou la suppuration des engorgemens, et qu'ils les font passer à l'état de squirre ou de carnification, les ulcères deviennent fongueux et s'étendent aux parties voisines ; de là la carie des os, la fièvre lente, la phthisie ou le carreau.

ESPÈCES COMPLIQUÉES.

CMXXVIII. Les écrouelles peuvent se compliquer avec la teigne, la gale, le scorbut, les dartres, la maladie syphilitique, le rachitis, le vice cancéreux.

GENRE LXIX.

Ecrouelles.

CMXXIX. Tumeurs des glandes lymphatiques du cou, des aisselles ou d'autres parties du corps, devenues dures et d'une forme irrégulière, susceptibles de se terminer par résolution, par suppuration, ou pouvant dégénérer en ulcères fongueux.

Carreau (atrophie mésentérique).

ESPÈCE PREMIÈRE.

CMXXX. Erreurs de régime dans l'enfance, répercussion de quelque maladie cutanée, et toutes les autres causes des écrouelles.

Signes précurseurs. Inégalités de l'appétit, vomissemens glaireux, par intervalles diarrhée, bouffissure du ventre qui diminue ou disparoît le matin, urines laiteuses, visage inégalement coloré, foiblesse des jambes.... *Symptômes.* Augmentation par degrés du volume du ventre, avec des inégalités sensibles au toucher, morosité, somnolence, irrégularités des déjections alvines, avec des alternatives de constipation; enfin fièvre hectique et dépérissement progressif.

ESPÈCES COMPLIQUÉES.

CMXXXI. Le carreau peut se compliquer en général avec les mêmes maladies que les écrouelles.

GENRE LXX.

Carreau.

CMXXXII. Tuméfaction des glandes lymphatiques du mésentère qui peuvent passer les trois périodes des tumeurs scrophuleuses.

Phthisie tuberculeuse.

ESPÈCE PREMIÈRE.

CMXXXIII. Application à l'étude intense et long-temps continuée, chagrins profonds, abus des liqueurs alcoolisées, hémorragies excessives, diarrhée ou diabètes, épuisement par l'allaitement, salivation de longue durée, sueurs immodérées, conformation originaire.

Première période. Toux sèche ou quelquefois avec des crachats gluans, maigreur, hémoptysie par intervalles, chaleur et sécheresse de la peau, surtout à la paume des mains et à la plante des pieds, rougeur des joues ou même des lèvres, fièvre hectique, voix rauque et quelquefois presque éteinte. *Deuxième période.* Augmentation des symptômes, toux plus opiniâtre, difficulté de respirer plus marquée, dégoût pour les alimens, ou même disposition à rejeter les matières alimentaires, progrès du marasme. *Troisième période.* La fièvre hectique, la difficulté de la respiration et l'oppression sont au plus haut point; œdématie des pieds, sueurs colliquatives, quelquefois diarrhée, dépérissement progressif, et la mort.

ESPÈCES COMPLIQUÉES.

CMXXXIV. La phthisie peut être secondaire et se compliquer avec le scorbut, l'asthme, la

mélancolie, l'hystérie, l'hypocondrie, le virus syphilitique, la goutte, le rhumatisme, être la suite de la variole, de la rougeole, de la rétropulsion d'une affection cutanée, d'une hémorragie supprimée.

GENRE LXXI.

Phthisie tuberculeuse.

CMXXXV. Tubercules du poumon marqués au dehors par la toux, la difficulté de respirer, le marasme, les progrès successifs de la fièvre hectique.

Maladie syphilitique.

ESPÈCE PREMIÈRE.

CMXXXVI. Virus vénérien communiqué par un contact immédiat aux parties génitales, à l'anus, à la bouche, aux mamelles des nourrices, ou par une sorte d'inoculation au-dessous de l'épiderme....
Lorsque l'infection est purement locale, formation de chancres; mais par l'absorption du virus, induration de glandes qui finissent par s'enflammer et suppurer. Enfin, quand la maladie est devenue constitutionnelle, elle peut se manifester au-dehors par des pustules, des ulcères aux amygdales, des exostoses, des caries, des douleurs ostéocopes, des excroissances.

ESPÈCES COMPLIQUÉES.

CMXXXVII. La maladie syphilitique peut se compliquer avec les écrouelles, les dartres, la gale, le scorbut, la goutte, l'hypocondrie.

GENRE LXXII.

Maladie syphilitique.

CMXXXVIII. Infection d'un virus particulier propagé par le contact immédiat, et qui produit d'abord des affections locales, et ensuite des symptômes généraux, en se portant sur divers systèmes de l'économie animale.

Cancer.

ESPÈCES NON DÉTERMINÉES.

CMXXXIX. L'histoire générale du cancer ne pourra être faite d'une manière exacte qu'après qu'on aura décrit les histoires particulières du cancer qui affecte les glandes sécrétoires ou lymphatiques, la peau, le système muqueux, etc. ce qui ne peut être que l'effet de recherches ultérieures, comme l'annonce l'Institution médicale formée en Angleterre (*Institution for investigatin the nature and cure of cancer*). On est donc encore loin de pouvoir déterminer d'une

manière exacte les caractères spécifiques de cette maladie.

Rachitis.

ESPÈCE PREMIÈRE.

CMXL. Le rachitis, dans l'état actuel de nos connoissances, est moins une maladie primitive qu'une affection secondaire qui tient à quelqu'une des maladies chroniques exposées ci-dessus, les écrouelles, le mal vénérien, le carreau, le scorbut, la phthisie, etc. On compte parmi les signes précurseurs le gonflement de l'abdomen, la grandeur ou la petitesse disproportionnée de la tête. L'affection rachitique se manifeste par le volume qu'acquièrent les extrémités des os longs, ou par les déviations que contracte la colonne vertébrale; quelquefois aussi ce sont les os longs qui se courbent sans aucune altération des vertèbres, ou réciproquement.

ORDRE DEUXIÈME.

Maladies des glandes lymphatiques.

CMXLI. Les écrouelles, le carreau, la phthisie, la maladie syphilitique, le cancer semblent affecter d'une manière particulière le système des glandes lymphatiques, et donner lieu ensuite à une affection générale des systèmes. Dans la pre-

mière période, induration et augmentation du volume des glandes, ce qui peut durer plus ou moins de temps, former une sorte de maladie locale et stationnaire, qui se développe ensuite par des circonstances accessoires. Dans la deuxième période, sensibilité plus ou moins vive, et sorte d'irritation inflammatoire qui peut être inhérente à la glande même, ou dépendre sympathiquement d'une irritation produite dans le système lymphatique. Dans la troisième période, ulcération de la glande qui rend une matière purulente ou sanieuse plus ou moins viciée, suivant la nature du virus ou la constitution de l'individu ; c'est alors qu'il s'ensuit des symptômes variés suivant que l'affection devient générale et se porte sur divers systèmes.

ORDRE III.

Des lésions dans les fonctions des vaisseaux lymphathiques, ou de l'hydropisie.

CMXLII. L'INFLUENCE continuelle des découvertes faites dans l'anatomie, sur les progrès de la pathologie interne, se manifeste de nouveau par les lumières que les recherches sur des vaisseaux lymphatiques ont répandues sur la théorie

de l'hydropisie. Combien les expressions employées par les anciens sur la formation de cette maladie sont inexactes, par l'état d'enfance où étoit encore l'anatomie! Arétée, d'ailleurs si excellent observateur, ne fait que répéter, en parlant de l'hydropisie, les termes vagues de *fluxion froide*, de *changement du corps par une cause froide et humide*, d'*habitude du corps qui se résout en eau par une sorte de colliquation*. Je m'abstiens d'une plus longue énumération des auteurs, même les plus célèbres, dont les expressions sur cet objet ne sont guère plus exactes. Ruysch a eu pour ainsi dire la gloire d'ouvrir une nouvelle carrière à la pathologie par ses injections. Il remarque (*Adversaria anat.*) que la surface interne de la dure-mère, de la plèvre, du péritoine, etc. est lubrifiée par un fluide facile à s'évaporer, et propre à être repompé comme par un mouvement rétrograde, attribué par Stenon et Malpighi à l'action de certaines glandes qui se trouvent dans ces membranes, et par Ruysch à des ramifications innombrables des extrémités artérielles. On voit que ce dernier anatomiste avoit entrevu l'objet, et qu'il n'est dans l'erreur que sur la véritable voie de l'absorption, dont la connoissance a été le fruit des recherches postérieures. Jusque-là, on avoit cru que les épanchemens formés dans diverses

cavités étoient dus à une simple condensation d'une sorte de vapeurs, et que la matière en étoit un liquide aqueux.

CMXLIII. C'est Hewson, célèbre anatomiste anglais, qui, par des expériences et des observations comparatives, est parvenu à donner des idées justes sur ce liquide. Il a recueilli, dans un animal récemment tué, le liquide qui se ramasse dans la cavité de l'abdomen, le thorax, le péricarde; et par une simple exposition à l'air ou à l'action de la chaleur, il en est résulté une substance coagulable ou de l'albumine, comme lorsqu'on opère sur la sérosité du sang. Cette expérience, que Hewson a répétée plusieurs fois sur des chiens, des oies, des lapins, a produit toujours le même résultat. Haller et Monro sont tous deux du même avis. Il s'agissoit de comparer ce même liquide avec celui qui se trouve dans les vaisseaux lymphatiques. Hewson, après avoir tué un animal sain, choisit des vaisseaux lymphatiques d'une certaine étendue, qu'il lia convenablement, qu'il détacha ensuite pour les ouvrir et en recevoir le liquide dans une coupe. Ce liquide, soumis aux mêmes épreuves que le précédent, s'est trouvé de la même nature. Ces expériences ont été plusieurs fois répétées sur des oies, des lapins, des chats. On a seulement remarqué des variétés pour la proportion de

l'albumine, non-seulement suivant les divers genres d'animaux ou leurs âges respectifs, mais encore suivant l'état de force et de débilité des animaux de la même espèce; mais ce qu'il y a surtout de curieux et de concluant pour l'identité des trois liquides, savoir, de celui qui se rassemble aux surfaces intérieures des membranes diaphanes, de celui que donne la sérosité du sang, et de celui qu'on trouve dans les vaisseaux lymphatiques, c'est que lorsqu'on prenoit ces liquides dans le même animal, soit dans l'état de santé, soit dans un état de débilité ou de maladie, on y observoit une correspondance constante pour la densité et la consistance, et par conséquent pour la quantité de l'albumine. Hewson a observé aussi que lorsque l'animal étoit affoibli depuis quelques jours par la diète ou une boisson purement aqueuse, les trois liquides étoient très-délayés et contenoient une très-petite proportion d'albumine. Variétés des fluides lymphatiques constatées par l'histoire des maladies; sorte de concrétion plus ou moins étendue formée aux surfaces intérieures des membranes diaphanes dans les inflammations, par une sorte de surabondance de l'albumine. Au contraire, dans l'hydropisie, fluide épanché, quelquefois très-aqueux, d'autres fois plus ou moins consistant, soit qu'il provienne alors d'une inflammation lente, soit que la partie

la plus fluide ait été repompée par le système lymphatique.

CMXLIV. On sait que toutes les parties du corps humain sont perspirables, que les cavités splanchniques surtout sont arrosées sans cesse par une sérosité plus ou moins abondante, plus ou moins sensible, qui se forme en rosée à la surface libre des membranes séreuses dont elles sont tapissées. Le mécanisme qui préside à ce phénomène paroît maintenant mieux connu, puisqu'on est parvenu non-seulement à démêler le caractère du fluide séreux qui abreuve nos organes, mais qu'on connoît encore le système des vaisseaux qui le reprennent et le reportent dans le torrent de la circulation. La plupart des auteurs, et surtout Mascagni, pour expliquer l'exhalation, ont eu recours seulement à des porosités inorganiques des parois artérielles par lesquelles les fluides transsudent sur les organes; mais, d'après les observations de Bichat (*Anatomie générale*), cette transsudation n'a jamais lieu pendant la vie; et l'on peut regarder les exhalans comme un ordre particulier des vaisseaux du système capillaire, par l'intermède duquel ils se continuent avec les artères qui leur apportent les matériaux de l'humeur séreuse qu'on retrouve dans le tissu cellulaire, et à la surface interne des cavités qui renferment nos différens viscères. Cette sérosité est

bientôt absorbée dans l'état de santé par un autre système de vaisseaux, dont les radicules innombrables commençent et s'implantent dans le tissu cellulaire et à la surface des cavités, où elles jouissent de la faculté de pomper, de sucer les humeurs séreuses que les vaisseaux exhalans y déposent; et c'est ce qu'on appelle *système absorbant* ou *lymphatique*. Une autre propriété de ces vaisseaux, qu'il seroit important de mettre hors de doute pour rendre raison des épanchemens qu'éprouvent les hydropiques, est l'inhalation par la surface extérieure du corps, que quelques savans contestent, et en faveur de laquelle cependant on peut citer des faits qui semblent décisifs, et qui n'ont point échappé à la sagacité des anatomistes. Le célébre Dehaën, voyant que la privation de la boisson qu'on imposoit à ces malades n'empêchoit point leur intumescence, n'hésita point d'assurer qu'on ne pouvoit expliquer ce fait qu'en admettant une absorption de l'humidité de l'atmosphère par la surface du corps. Le docteur Home s'est trouvé plus pesant le matin à la balance qu'il ne l'étoit le soir précédent en se couchant, quoiqu'il eût transpiré toute la nuit, et qu'il n'eût pris aucune sorte de nourriture. L'abbé Fontana a assuré qu'en se promenant quelques heures en plein air, et par un temps humide, il s'étoit trouvé à la balance

plus pesant de quelques onces qu'il ne l'étoit auparavant ; ce qui suppose nécessairement une absorption de l'humidité de l'atmosphère. Nul doute, dit Cruikshank, sur cette fonction des tégumens, et il rapporte le fait suivant pour la confirmer. Un malade, qui avoit une constriction de l'œsophage telle, qu'aucune substance fluide ou solide ne pouvoit parvenir dans l'estomac, ne prit aucune nourriture pendant deux mois. Il étoit tourmenté de la soif, et ne rendoit aucune urine : Cruikshank lui ordonna un bain chaud soir et matin pendant une heure durant l'espace d'un mois. Sa soif se dissipa ; il urina comme s'il avoit bu à sa manière accoutumée, et que sa boisson fût descendue aisément dans l'estomac.

CMXLV. Les lymphatiques, par leurs différens genres d'affections, deviennent la cause des maladies les plus graves, que Cruikshank rapporte à cinq points généraux de division (*Anatomie des vaisseaux absorbans*, traduction française, pag. 231). En nous bornant ici aux cas d'hydropisie, on doit remarquer que celle qui est la plus ordinaire tient à une débilité générale qui se fait d'abord ressentir aux extrémités inférieures ; ce qui arrive même durant la jeunesse, après des maladies longues et dangereuses. Mais ce gonflement est d'un mauvais présage dans la vieillesse, surtout lorsqu'on éprouve des symptômes de

l'asthme; car il est probable que l'hydropisie visible des jambes est alors accompagnée d'un épanchement dans la poitrine. Les femmes supportent fréquemment cette intumescence des jambes beaucoup plus long-temps que les hommes, et même pendant des années, sans danger; il est des hommes qui lui ont résisté près de douze ans, sans que leurs forces en reçussent aucune atteinte.

CMXLVI. Parmi les causes encore très-peu connues de l'hydropisie, je ne dois point omettre de parler des inflammations chroniques, que les auteurs de médecine passent sous silence, tandis que tous les livres sont remplis de descriptions de phlegmasies aiguës. Ces inflammations chroniques ont beaucoup de variétés, et ne sont pas moins funestes que celles qui sont aiguës; elles le sont même plus, parce qu'elles sont souvent méconnues, à cause de la légèreté insidieuse de leurs symptômes, qu'on néglige souvent leur traitement, ou même qu'on le dirige à contre-sens. Le siége le plus ordinaire de ces inflammations est dans les poumons, les intestins, les yeux, quelquefois aussi le foie; il est difficile d'abord de les reconnoître, à moins qu'elles ne succèdent à des phlegmasies aiguës, surtout dans les viscères parenchymateux. Celles des intestins sont plus faciles à saisir; mais elles

peuvent tromper par une apparence d'embarras des premières voies, ou d'une colique flatueuse. Dans les poumons elles se montrent sous les dehors d'un catarrhe, souvent aussi elles viennent d'un catarrhe aigu qui a été négligé ou maltraité. Dans leur état invétéré, elles dégénèrent en asthme, en hydrothorax, en tubercules du poumon, en phthisie : c'est ainsi que l'inflammation chronique des intestins, ou de quelqu'une des parties situées dans l'abdomen, finit par des constipations opiniâtres, quelquefois des diarrhées ou l'ascite. Elle peut aussi attaquer les reins, dans des affections calculeuses ou goutteuses, la vessie, l'utérus, et, suivant des circonstances accidentelles, se montrer sous diverses formes, ou produire d'autres maladies. Outre les symptômes propres à la partie affectée, elles ont souvent pour indices une légère fièvre hectique qui ne se manifeste que le soir, et qui est beaucoup moins remarquée que celle qui provient d'une ulcération interne; quelquefois aussi cette fièvre n'est point sensible. Si le siége de l'affection est dans les poumons, toux légère, continue et rebelle, difficulté de respirer; s'il est dans le foie, jaunisse peu marquée, peu d'anxiétés, peu ou point du tout de gonflement dans l'hypocondre droit, nausées, perte de l'appétit, déjections bilieuses et fréquentes. Dans l'hospice de la

Salpêtrière, on observe de semblables inflammations des intestins qui sont marquées par plus ou moins de tension dans l'abdomen, par une sensibilité plus ou moins vive de cette partie au moindre contact, par des douleurs sourdes, des diarrhées interminables, ou bien par un épanchement ascitique.

CMXLVII. Quel que soit le siége de la maladie, elle continue ainsi avec des symptômes légers ou équivoques pendant plusieurs jours, quelquefois des mois entiers ou même des années, avec une lésion plus ou moins manifeste des fonctions de la partie affectée; elle s'étend par degrés quelquefois aux parties voisines, et la fièvre hectique finit par faire tomber dans le dépérissement et par devenir funeste. Celle qui attaque l'estomac est en général plus douloureuse, et a une marche plus rapide, par les troubles et la perversion de la digestion, par la morosité sombre, la mélancolie et l'abattement qui en sont la suite. On peut voir des exemples nombreux de ces inflammations chroniques dans l'ouvrage si connu de Morgagni, et on sent combien il est important, dans l'exercice de la médecine, de distinguer les hydropisies qui en sont la suite, d'avec celles qui sont primitives.

CMXLVIII. Les notions les plus simples sur la position, la structure et les fonctions des vais-

seaux lymphatiques suffisent pour s'élever aux deux causes les plus générales des hydropisies, soit du tissu cellulaire, soit des cavités revêtues par les membranes séreuses : ce sont l'augmentation d'exhalation séreuse et la diminution de l'absorption, soit isolées, soit réunies. 1°. Des observations les plus répétées apprennent que l'augmentation d'exhalation séreuse peut être produite par des causes débilitantes, des hémorragies excessives, l'habitation des lieux bas et humides, l'abus des boissons aqueuses, le défaut d'exercice, la tristesse, les chagrins profonds, etc. Mais on ne doit pas méconnoître non plus que des circonstances opposées, c'est-à-dire, propres à augmenter la force tonique des vaisseaux, une constitution athlétique, une vie dure et exercée, la suppression d'une évacuation habituelle, une nourriture succulente, etc., peuvent aussi produire une surabondance d'exhalation séreuse. Une source bien plus féconde des mêmes affections, qu'on avoit méconnue, et que des observations multipliées du professeur Corvisart ont mise en évidence, tient à une lésion organique du cœur ou des gros vaisseaux (1), qui com-

(1) Un homme âgé de cinquante-trois ans, qui éprouvoit une grande dyspnée, de la toux et de violentes palpitations du cœur, avec un pouls petit, concentré

prend, soit les dilatations ou anévrysmes de ces parties, soit les états contre nature de leurs orifices et de leurs valvules, comme rétrécissemens, ossifications ou ulcérations. 2°. L'absorption peut être diminuée par l'atonie dans laquelle tombent les vaisseaux lymphatiques par des causes débilitantes, générales ou particulières, des maladies longues, des évacuations abondantes, les fièvres intermittentes de longue durée. L'obstruction des glandes lymphatiques peut aussi mettre un obstacle à l'absorption, et produire une dilatation des extrémités des vaisseaux du même nom, puisque l'inspection cadavérique a fait voir à Mascagni, dans des cavités où s'étoit formée une collection lymphatique, ces vaisseaux très-distendus et remplis d'un fluide semblable à celui de ces cavités, et qu'il a re-

---

et irrégulier, fut reçu à la Clinique interne de l'Hospice de l'Unité; déjà les membres abdominaux commençoient à enfler: en peu de jours augmentation des symptômes; l'infiltration gagne les parties génitales et les parois de l'abdomen. Le malade périt suffoqué, et à l'ouverture du corps on trouva que le cœur avoit acquis un volume énorme, et que deux des valvules aortiques étoient retenues à demi-abaissées par un tubercule cartilagineux. (*Essai sur l'Hydropisie*, par *Em. Nouel.*)

connu en outre que les glandes dans lesquelles ils venoient se rendre étoient entièrement engorgées. Mais que de problèmes à résoudre offre encore la doctrine des hydropisies, sur le concours, par exemple, d'une exhalation augmentée et d'une absorption diminuée, sur la distinction exacte des hydropisies primitives d'avec celles qui sont secondaires et qui proviennent de désordres organiques dans les viscères, sur les hydropisies accidentelles et qui sont la suite d'une absorption de l'humidité de l'atmosphère par l'organe cutané, sur les avantages des onctions huileuses à l'extérieur, etc.....

CMXLIX. Peu de maladies ont donné lieu à un aussi grand nombre d'écrits que l'hydropisie, comme il est facile d'en juger par le catalogue que Bacher en a donné à la suite de son ouvrage (*Recherches sur les Maladies chroniques, particulièrement sur les Hydropisies et sur les moyens de les guérir*. Paris 1776). L'ouvrage de Monro (*an Essay on the Dropsy an its different species*. London, 1765) est aussi remarquable par l'érudition choisie et la méthode qui y règnent. L'un et l'autre de ces ouvrages contiennent des histoires particulières sans nombre d'hydropisies, soit simples, soit compliquées, guéries, soit par les pilules toniques, soit par d'autres médicamens, comme les drastiques,

les diurétiques, les sudorifiques, etc. Mais au milieu de cette richesse apparente, et de la confiance que fait naître une semblable collection de faits, combien de fois ne se trouve-t-on point désabusé des espérances qu'on avoit conçues, lorsqu'on se livre à l'exercice de la médecine, et qu'on voit si souvent la maladie résister au traitement le plus méthodique! Combien il importe surtout, pour n'être point trompé, de porter une attention particulière sur le caractère primitif ou secondaire de l'hydropisie! Que l'anasarque, par exemple, soit produite par un défaut d'énergie vitale, par une constitution délicate, molle et lymphatique, par un séjour prolongé dans une atmosphère humide, une vie sédentaire, une hémorragie excessive on a l'espoir le plus fondé de rétablir le malade par un régime analeptique, des médicamens fortifians, comme on en trouve des exemples dans la dissertation que j'ai déjà citée; mais on doit porter un jugement bien différent de l'hydropisie cellulaire ou anasarque qui est invétérée ou fomentée par des affections organiques des viscères, comme le poumon, le foie, ou un anévrysme du cœur et des gros vaisseaux. Les hydropisies des cavités revêtues de membranes séreuses, comme l'hydrocéphale, l'hydrorachis ou spina biffida, l'hydrothorax, l'hydropéricarde, l'ascite, donnent lieu à la même

distinction et aux mêmes remarques. Proposer un remède universel contre l'hydropisie, n'est-ce point proclamer hautement qu'on ignore l'histoire générale de cette maladie ?

Hydrocéphale.

CML. Heureux alliage des recherches d'histoire naturelle avec l'exercice de la médecine, et pureté de goût qui en résulte pour la méthode d'observer et de décrire les maladies. Camper en donne un exemple en parlant de l'hydrocéphale, dans sa dissertation sur l'hydropisie (*Mémoires de la Société de Médecine, pour les années* 1784 *et* 1785). Ce médecin habile compare les résultats des observations de divers auteurs sur la quantité plus ou moins considérable de liquide épanché dans l'intérieur du crâne ; il fait connoître les dimensions excessives qu'a prises alors, dans certains cas, l'assemblage des os qui forment cette cavité, comme l'attestent des pièces d'anatomie conservées dans les cabinets de certains naturalistes. Il résulte des faits observés qu'il rapporte, que les enfans attaqués d'hydrocéphale, dont les sutures sont écartées, vivent rarement au-delà de trois ou quatre ans, et que ceux au contraire dont les sutures ne sont nullement disjointes peuvent parvenir jusqu'à l'adolescence.

CMLI. Le siége de l'épanchement, dans l'hydrocéphale, est très-varié : tantôt il est entre le crâne et la dure-mère, ou entre cette dernière et la pie-mère, et tantôt entre la pie-mère et l'arachnoïde. On a trouvé quelquefois aussi des hydatides, ou bien une grande quantité de liquide dans les ventricules du cerveau..... Dans tous ces cas, il résulte en général les symptômes de la compression du cerveau et de l'interruption plus ou moins marquée de ses fonctions, comme douleurs de tête, vertiges, engourdissemens, écoulement involontaire de larmes, stupeur, quelquefois perte de la vue, d'autres fois de l'ouïe; extinction graduée des facultés de l'entendement; enfin, convulsions, léthargie, apoplexie, et la mort. Monro, dans son *Essai sur l'hydropisie*, distingue, d'après Whytt, trois périodes dans cette maladie, et il cherche à la faire connoître dès son premier développement; mais les signes qu'il en donne ne sont-ils point équivoques, excepté au dernier degré ? Morgagni (*Epist. XII*) a donné des notions justes et précises sur l'hydrocéphale, et il a fait voir avec sagacité, dans cette maladie, l'origine du phénomène singulier des fœtus acéphales, c'est-à-dire des fœtus nés à terme, et dont on n'aperçoit plus que la base du crâne. Ces observations ont été multipliées, au point qu'il seroit maintenant

superflu d'en communiquer de nouvelles descriptions, ou au public ou à des compagnies savantes, comme un objet piquant de nouveautés. Dans des cas rapportés par Vesale et Tulpius, le cerveau, à la vérité, ne manquoit pas; mais en perdant sa première forme, il avoit pris celle d'une cavité voûtée, et la substance médullaire avoit été tellement distendue, qu'elle ressembloit seulement à une membrane un peu épaisse: ce qui est très-remarquable, c'est que, même dans ces cas, les fonctions de l'entendement se conservoient dans leur intégrité. Camper dit avoir vu le même phénomène avec admiration; mais il convient cependant que la plupart des enfans hydrocéphales sont hébêtés et dans un état de stupeur. Dans ceux dont il a fait l'ouverture après la mort, il a toujours trouvé l'épanchement dans les ventricules antérieurs du cerveau, ce qui avoit extrêmement aminci la substance médullaire. Il est facile d'ailleurs de juger que cet amincissement, l'expansion des os, l'écartement et l'étendue des sutures, sont des affections au-dessus des ressources de la médecine.... L'avis des auteurs les plus sages est de ne rien faire, de peur de hâter la mort de ces infortunés.... *Le Cat*, séduit sans doute par un passage d'un écrit publié sous le nom d'Hippocrate, a proposé dans ce cas l'incision ou la paracenthèse; mais Camper, dans sa

dissertation, réfute cette opération comme vaine et téméraire. Le seul remède en faveur duquel on puisse citer quelques observations se trouve rapporté dans les écrits de Cruikshank, de Clare, d'Underwood, auteurs anglais; c'est la salivation produite par les frictions mercurielles et soutenue pendant quelques jours, dans la vue d'exciter les fonctions des vaisseaux lymphatiques, et de produire la résorption du fluide épanché. Mais, comme le remarque Camper, ces faits ne sont pas assez clairs et assez concluans pour qu'on en puisse inférer que la lymphe épanchée dans les ventricules du cerveau puisse être résorbée; ce sont tout au plus des essais qui donnent quelque espoir, et qu'on ne doit point négliger de vérifier par des expériences ultérieures. L'hydrocéphale un peu avancée est en général une maladie incurable, et on doit se proposer seulement de tenir l'enfant dans une situation commode et horizontale, de lui faire porter une sorte de bonnet de cuir, afin d'éviter des compressions inégales dans la substance du cerveau lorsque l'enfant est couché, et de prévenir les convulsions qui en peuvent résulter.

Spina bifida ou Hydrorachis.

CMLII. Extrême affinité de l'hydropisie de la moelle épinière (*Spina bifida*) avec l'hydro-

céphale; aussi Morgagni traite-t-il en même temps de l'une et de l'autre (*Epist. XII*). Mais cette affection de l'épine admet beaucoup de variétés: c'est le plus souvent une tumeur molle et quelquefois transparente, qui naît de la cavité intérieure des vertèbres à la nuque, au milieu du dos, ou bien dans la partie inférieure, aux lombes et à l'os sacrum; quelquefois elle se manifeste dans deux endroits distincts, comme Camper en a vu des exemples. Bidloo a vu et a dessiné une hydropisie semblable, qui étoit générale dans toute l'étendue de l'épine. Valsalva rapporte aussi un exemple de cette sorte. Des recherches anatomiques très-exactes ont appris à Camper que la tumeur appelée *spina bifida*, et par quelque auteur *hernie épinière*, est un véritable vice dans les vertèbres et la peau correspondante, que cette tumeur est le plus souvent composée d'une seule membrane ou de l'enveloppe de la moelle épinière, très-dilatée par l'épanchement d'une lymphe entièrement semblable à celle qui se trouve dans les ventricules du cerveau: il peut provenir de cet état des paralysies plus ou moins caractérisées. Dans plusieurs enfans affectés de cette tumeur, le même auteur a observé que la fontanelle étoit plus ouverte, et qu'elle se gonfloit toutes les fois qu'on comprimoit la tumeur de l'épine, ce qui prouve que

l'hydropisie de l'épine et celle de la tête ne sont que la même maladie. Il n'est pas étonnant que Tulpius ait regardé comme très-dangereuse ou même mortelle, l'ouverture faite, par l'instrument, du *spina bifida*; il faut en effet être sur ce point d'une réserve extrême. Camper assure que la mort a été la suite de cette opération faite toujours contre son vœu; il rapporte seulement un exemple qui fait exception, et qui contient des détails curieux (1); en général il se borne à

---

(1) Une femme mit au jour deux enfans affectés de *spina bifida* à l'union des lombes avec le sacrum; la tumeur étoit molle et du volume d'une châtaigne. Un de ces enfans mourut tout-à-coup dans les convulsions; le corps de l'autre prit son développement ordinaire, avec un accroissement cependant disproportionné de la tête et des extrémités inférieures; augmentation graduée de la tumeur, qui devint transparente et volumineuse, en sorte qu'à l'âge de douze ans elle étoit de la grosseur d'une bouteille ordinaire. On fit la ponction, et on la vida entièrement; mais dans peu de jours elle reprit le même volume. L'enfant fut fort affoibli par l'évacuation de cette sérosité. A l'âge de vingt ans la tumeur avoit encore acquis un plus grand volume et menaçoit de se rompre, lorsqu'il fut affecté d'une autre maladie qui l'obligea de garder le lit: inflammation et gangrène de cette tumeur par des frottemens réitérés, en sorte que le danger paroissoit extrême, lorsque le

proposer un bandage auquel on adapteroit une sorte de paume concave analogue à la tumeur et propre à prévenir sa rupture.

Hydròthorax.

CMLIII. Les écrits des anciens n'offrent que des principes peu exacts sur les caractères de l'hydrothorax, qui ne peuvent être bien connus que par un rapprochement des symptômes de la maladie avec les résultats de l'ouverture des corps. On trouve une dissertation pleine d'érudition sur cet objet, dans un ouvrage très-estimé, qui fut publié au commencement de ce siècle, et qui a pour titre : *Historia morborum qui annis* 1699, 1700, 1701, *Wratislaviæ grassati sunt.* Mais quand on veut tirer un résultat clair et lumineux d'une foule de citations d'auteurs qui n'ont observé cette maladie que d'une manière superficielle, ou même qui se bornent à parler sur la foi d'autrui, on ne trouve que vacillation et incertitude. C'est dans l'ouvrage seul de Morgagni qu'on peut recueillir sur ce point, comme sur tant d'autres, des faits précis et discutés avec la

---

liquide qu'elle contenoit fut entièrement résorbé, que les membranes qui formoient son enveloppe s'affaissèrent, et qu'il en résulta une cicatrice ferme mais difforme.

plus grande sagacité (*Epist. anatomico - medica XVII*). On doit citer aussi avec honneur ce que Camper rapporte de l'hydrothorax, et les recherches du docteur Baraillon sur les hydropisies, insérées dans le recueil des Mémoires de la Société de Médecine.

CMLIV. Les signes les plus ordinaires de l'hydrothorax lorsqu'il existe seul, sont la difficulté de respirer, surtout dans une position horizontale, la nécessité de se tenir assis ou incliné, en avant ou sur un des côtés; souvent le réveil en sursaut dans les premières heures du sommeil, avec un sentiment de suffocation, couleur livide des lèvres et du nez, œdématie des pieds, et par les progrès de la maladie, bouffissure de la face; quelquefois, surtout dans la jeunesse, fièvre, soif vive, toux incommode avec peu d'expectoration; d'autres fois, surtout dans un âge avancé, point de frisson ou seulement un pouls fréquent et déprimé, avec froideur des extrémités; point de toux, assoupissement, mort, tantôt à la suite d'un état comateux, tantôt par une suffocation subite. A l'ouverture des cadavres on trouve des épanchemens d'un liquide dans l'une ou l'autre cavité de la plèvre, ou dans les deux à la fois. Ce liquide est quelquefois limpide, d'autres fois lactescent, jaunâtre ou verdâtre. Camper, en exposant une fois ce liquide à l'évaporation, a obtenu après une

réduction de moitié une matière albumineuse coagulée...... Le diaphragme s'est trouvé quelquefois poussé vers l'abdomen par le poids du liquide, formant une sorte de convexité abdominale. Le poumon, du côté de l'épanchement, quelquefois est desséché, flétri et réduit à un petit volume, d'autres fois il s'y est formé des abcès. L'origine de l'hydrothorax tient souvent à un état de dépérissement ou à des maladies antérieures. On peut voir, dans l'ouvrage de Monro sur l'hydropisie, l'usage qu'on peut faire des diaphorétiques, des toniques, des purgatifs, des émétiques ou des diurétiques; mais la nature de la maladie dans ses périodes avancées, doit empêcher de se livrer à une crédulité trop confiante dans les remèdes. Les pilules toniques de Bacher (1) ont cependant obtenu quelquefois des succès très-marqués..... Une des histoires particulières de l'hydrothorax qui mérite d'être connue, est celle qui a terminé la vie d'un des hommes les plus célèbres de ce siècle, par la mâle énergie de son caractère, son esprit philosophique et ses talens militaires : je parle de Frédéric II,

---

(1) On trouve des histoires nombreuses des effets produits par les pilules toniques de Bacher dans l'ouvrage du même auteur, qui a pour titre : *Recherches sur les Maladies chroniques, surtout les Hydropisies.*

roi de Prusse. Cette histoire se trouve dans un ouvrage qui a paru depuis peu sous le titre d'*Observations de Médecine, traduites de l'allemand du docteur Selle*, par le docteur Corai. *Paris*, an 4. Un extrait de cette histoire est très-propre à donner une idée exacte du caractère de la maladie et des principes du traitement.

CMLV. Frédéric, dès sa jeunesse, sujet à une grande débilité et à une sensibilité particulière de l'estomac; disposition naturelle au vomissement, irritabilité du conduit intestinal, et facilité à provoquer des évacuations en prenant quelques grains de rhubarbe. A vingt-huit ans, peu après son avénement au trône, goutte et hémorroïdes; à trente-sept ans, hémiplégie, mais qui céda facilement à l'usage des remèdes simples; à soixante-quatorze ans, coliques périodiques, défaillances passagères, autant par les progrès de l'âge que par l'effet des travaux assidus : au printemps suivant, légère attaque de goutte; usage des eaux d'Egra à l'ordinaire, mais foiblesse croissante des organes digestifs. Selle conseille de suspendre les eaux minérales, d'user d'un peu de rhubarbe, de recourir au fréquent exercice du cheval : colique et diarrhée augmentant en même temps que la débilité, ou plutôt une sorte de dépérissement; habitude depuis long-temps contractée d'une saignée périodique

tous les quatre mois; mais sentiment de pression à l'épigastre, mauvais goût de la bouche, langue chargée, fréquentes tranchées et cours de ventre fétide. La revue prochaine des troupes en Silésie, fit préférer à l'émétique l'usage des extraits amers pour le fortifier; ondée de pluie reçue un jour de cette revue, mouvemens fébriles qui en furent la suite, négligés en faveur des occupations militaires; au commencement de l'automne, sentiment subit de suffocation durant la nuit, et soulagement marqué produit par un émétique; immédiatement après, douleurs arthritiques aux extrémités, toux incommode avec peu d'expectoration; suivant son expression, la goutte et les hémorroïdes étoient aux prises, et ce combat devoit finir par sa destruction. Le suc de scille pris avec du thé vers le soir, étoit fort utile pour faciliter l'expectoration; à mesure que les sueurs ordinaires de la nuit diminuoient, la toux plus violente, la difficulté de respirer plus incommode, sentiment de pesanteur au diaphragme, heureux effets d'un vésicatoire au bras; la poitrine plus libre et le sommeil plus tranquille, mais toujours délabrement des organes digestifs; divers remèdes proposés, rejetés, ou bientôt abandonnés, si l'effet n'en étoit pas prompt; car un monarque veut que tout cède à sa volonté suprême, même en médecine: et comment alors faire adopter une méthode

lente et sagement combinée? Dépérissement progressif, sommeil suivi d'une sorte de stupeur, extrême gêne de la respiration au moindre exercice, mais soulagement passager et très-marqué par des clystères où entroit l'*assa-fœtida ;* quelques jours après, exaspération de tous les symptômes, violente palpitation du cœur, difficulté extrême de respirer au moindre mouvement, vertiges, pouls irrégulier et convulsif dans les momens de suffocation; sommeil moins agité le jour dans son fauteuil que la nuit dans son lit; maladie visiblement incurable : il falloit songer seulement à prolonger la vie, ou, pour se servir de son expression, prolonger la maladie. Clystères d'*assa-fœtida*, petites doses de sel de Glauber (sulfate de soude), quelques grains de rhubarbe soulageoient le bas-ventre et la poitrine; mais toux toujours opiniâtre, et déjà enflure des pieds : cautère habituel et plaie de vésicatoires qui coulent moins, attaques de suffocation accompagnées de râle et de sueur froide au visage, crachats souvent teints de sang, tiraillement pénible à la nuque et menaces d'apoplexie; mais quinze jours après, diarrhée spontanée très-douloureuse, et soulagement des symptômes. Selle, son médecin, continua d'entretenir et de favoriser les excrétions naturelles par les moyens les plus doux et les moins propres à affoiblir : légers expectorans, suc de

scille pour la poitrine, évacuations légères du bas-ventre entretenues. Frédéric se tenoit toujours la tête baissée en avant, ne pouvant plus se coucher: un second vésicatoire appliqué au pied gauche produisit une inflammation si violente qu'il fallut le supprimer; pouls plus foible, lèvres pâles, haleine très-courte, peu d'expectoration, toujours danger imminent de suffocation; par intervalles, signes de congestion vers la tête, matières expectorées teintes de sang. Résolution prise tout-à-coup par Frédéric, d'aller dans sa retraite favorite de *Sans-souci;* usage alors de pilules composées de serpentaire de Virginie, des extraits de quassia et de cascarille, de storax: essai de monter à cheval, suivi de fatigue, mais toujours soulagement après des évacuations alvines spontanées ou provoquées. La maladie duroit depuis environ sept mois, à dater du premier sentiment de suffocation, lorsqu'il survint subitement un accès de fièvre qui finit par la sueur et par une enflure du pied et de la jambe droite, et cependant le cours de ventre qui avoit commencé depuis huit jours continuoit d'être abondant: diminution pendant trois semaines des symptômes, par les effets soit de la fièvre ou de la diarrhée; un mois après, gonflement des deux pieds, oppression vers la région du diaphragme, grande partie de la nuit passée sur un fauteuil, la tête

penchée en avant et inclinée du côté droit, fréquentes convulsions pendant le sommeil, réveil en sursaut, visage bouffi et luisant. Zimmermann appelé alors auprès de Frédéric, prescrit l'usage du suc de pissenlit (*Leontodon taraxacon*, L.): entretiens singuliers entre le nouveau médecin et le roi dans l'agonie; ce dernier fait diverses questions sur l'effet des médicamens mis en usage, il veut des remèdes qui soulagent sur-le-champ, et cependant il est loin de se gêner sur l'article du régime, puisqu'il va jusqu'à manger de l'anguille par excès. Zimmermann se retire, et Selle se borne à conseiller la teinture de rhubarbe mêlée avec le tartrite de potasse et la liqueur anodyne, ce qui soulageoit les symptômes, entretenoit la liberté du ventre, et son usage fut continué jusqu'à la mort. La maladie, à dater de la première suffocation, dura onze mois, à très-peu d'interruptions près: efforts conservateurs de la nature manifestés plusieurs fois durant cet intervalle par des cours de ventre ou des dépôts inflammatoires à la peau; toutes les forces de l'entendement, la tranquillité et le calme conservés jusqu'aux derniers momens de la vie.

Ascite.

CMLVI. En médecine, comme dans toutes les autres sciences, on ne peut acquérir un goût

sûr et un jugement solide, qu'en étudiant avec soin l'esprit de la méthode de divers auteurs, en les mettant quelquefois en opposition les unes avec les autres, et en les soumettant ainsi à une discussion raisonnée.... C'est dans cette vue que je vais rapprocher ici ce que disent Stahl et Brown sur l'ascite, et il sera facile de voir de quel côté est l'avantage.... Stahl, partisan sévère de l'esprit d'observation, et la prenant toujours pour base de ses recherches, analyse toutes les circonstances qui peuvent donner lieu à l'ascite, comme la suppression de certaines hémorragies par l'abus des astringens, la guérison prématurée des fièvres intermittentes, la rétropulsion de la goutte..... L'âge tendre ou la jeunesse ne contractent cette maladie que par des accidens particuliers, et elle est bien plus ordinaire dans un âge avancé ou par une constitution détériorée.... Lister avoit attribué à des excès dans la boisson de liqueurs fermentées, la plus grande fréquence de l'ascite qu'on observoit depuis une certaine époque à Londres, d'après des relevés des registres mortuaires; mais Stahl remarque avec raison qu'on ne se livre pas moins à des excès d'intempérance dans le Nord, comme en Russie, en Pologne, en Suède, etc. et que cependant on n'y a point remarqué une plus grande proportion d'ascitiques: il remonte donc à une autre cause bien plus pro-

bable, savoir, à l'introduction du quinquina, et à l'extrême facilité avec laquelle on le prodigue en Angleterre dans une foule de maladies, comme l'attestent encore tous les ouvrages de médecine et les recueils d'observations..... Stahl tire encore de nouvelles lumières de l'ouverture des corps, sur la nature rebelle de l'ascite; et il fait remarquer les vices et les altérations qu'éprouvent alors les viscères abdominaux ou les glandes : il ne lui manquoit que des notions sur le système lymphatique pour s'élever à la vraie théorie de cette maladie.... Brown, étranger à la marche lente mais sûre de l'observation, doué d'une imagination fougueuse et desirant d'être chef de secte, s'élève dans ses Elémens de médecine à une considération générale et abstraite de l'hydropisie, n'y remarque qu'un simple rapport de débilité ou d'asthénie qui la rapproche de certaines maladies : il fonde sur ce simple rapport les principes du traitement, comme si la nature étoit asservie à ses ordres; il prescrit une nourriture stimulante, des liqueurs fermentées, l'opium même, prétendant que cette maladie peut être aussi facilement guérie que toute autre asthénie.... Pourquoi ces hautes espérances et cette manière de voir abstraite sont-elles si loin d'être réalisées quand on remonte à l'expérience?

CMLVII. Les signes de l'ascite se tirent de

la gêne de la respiration par le refoulement du diaphragme, de la proéminence de la région iliaque, de la forme ovale de tout l'abdomen, de l'œdématie des pieds, ainsi que du scrotum et des grandes lèvres dans les femmes, d'un sentiment de fluctuation en portant les mains sur les deux côtés opposés du ventre.... Que de détails à exposer sur les variétés de l'ascite, sur sa distinction d'avec l'hydropisie de l'ovaire ou bien celle de l'utérus, sur les différences du liquide épanché, sur la tympanite, etc.! Mais on ne peut que renvoyer sur ces objets à l'excellent ouvrage de Morgagni (*de Causis et Sedibus morborum, Epist. XXXVIII*), ainsi qu'à la dissertation de Camper, insérée dans les Mémoires de la Société de Médecine..... Il importe cependant de dire un mot sur la formation des hydatides dont la connoissance exacte est due aux travaux de plusieurs naturalistes, tels que Linné, Pallas, Bloch, etc. On sait maintenant que tout ce que les plus graves auteurs en médecine avoient dit sur les hydatides est erroné, et que ces vésicules, dont le volume offre tant de variétés, sont dues ou plutôt font partie d'un insecte dont Pallas a donné avec la dernière exactitude la description et le dessin, et que Bloch a fait connoître sous le nom de *vermis vesicularis eremita*, dans son Mémoire sur les *vers* et les *vermifuges*.

CMLVIII. Il seroit superflu d'insister sur les remèdes dont on use contre l'ascite, puisqu'on les trouve exposés dans tous les traités de médecine, et qu'ils sont en général pris dans la classe des drastiques, des sudorifiques, des vomitifs ou des diurétiques. Mais combien de cas où il faut se défier de l'efficacité attribuée à ces remèdes! Que de circonspection inspire l'histoire bien connue de l'ascite! Camper avoue avoir tenté dans un grand nombre de cas tous les remèdes les plus vantés, et avoir été trompé dans son attente. Il reconnoît avec candeur que si la théorie de l'ascite, comme celle des autres genres d'hydropisie, a fait des progrès par l'application des connoissances acquises dans la structure et les fonctions du système lymphatique, les principes du traitement en sont à peu près renfermés dans les mêmes limites. Sur plus de cent cas où cet auteur a pratiqué la paracentèse, il dit pouvoir à peine en citer six où elle ait été suivie du rétablissement de la santé; cette opération n'est guère bonne qu'à délivrer le malade d'un symptôme très-urgent, comme d'un danger de la suffocation ou d'une position très-incommode par l'extrême distension du ventre. Mais ce qui doit rendre encore plus circonspect sur les principes à suivre dans le traitement de l'ascite, c'est le résultat de l'ouverture des corps, dans un grand

nombre de cas d'une semblable hydropisie. Si on excepte en effet les ascites primitives qui tiennent à des causes débilitantes, comme des hémorragies excessives, les diarrhées invétérées, les suites d'une dysenterie, l'état d'atonie dans lequel tombe le conduit alimentaire après certaines fièvres intermittentes, ou celui qui succède à une action trop énergique d'un médicament, on doit reconnoître que dans plusieurs cas l'ascite est produite par une inflammation lente du péritoine, ou par des affections particulières du foie et de la rate, comme l'auteur d'une dissertation déjà citée (*Essai sur l'hydropisie*, par *Em. Nouel*) en donne plusieurs exemples recueillis à l'hospice de la Clinique interne, et comme l'ont appris les écrits de plusieurs auteurs, tels que Morgagni, Bianchi, etc. qui ont trouvé le foie squirreux et tuberculeux (1), et la rate, ou altérée dans son tissu, ou saine, mais d'un volume extraordinaire et gorgée de sang. On doit aussi ranger parmi les causes des ascites consécutives, les lésions organiques du cœur et de l'aorte.

---

(1) Je crois devoir omettre de parler ici de l'hydrocèle et de l'hydropisie des articulations, qui, à cause des procédés opératoires, appartiennent proprement à la médecine externe.

Anasarque.

CMLIX. Nécessité de remonter à des notions exactes sur la structure, les divers prolongemens et les fonctions du tissu cellulaire, pour être éclairé sur la nature et les suites des symptômes qu'offre l'anasarque.... Que de choses ingénieuses dans les recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire, par Bordeu ! Nouveaux développemens donnés à ces recherches dans une dissertation publiée à Montpellier (*Corporis cribrosi Hippocratis*, 1774). Il en est de même d'une autre dissertation postérieure sur cet objet (*An in celluloso textu frequentius morbi et morborum mutationes......*). On sait que le tissu cellulaire est composé de filamens et de lames séparées entre elles, de nerfs, de vaisseaux sanguins, de glandes : ce sont les extrémités artérielles qui laissent échapper en plus ou moins grande quantité, suivant les circonstances, le fluide lymphatique déposé dans des aréoles ou cellules qui varient pour la grandeur et la figure, et qu'on rend surtout manifestes par la macération et l'insufflation. Les cellules se distendent et se gonflent par des injections artificielles, soit dans les veines, soit dans les artères, et la partie la plus liquide qui transsude de leurs extrémités est reprise par les vaisseaux absorbans ou

lymphatiques. Qu'on suppose maintenant que, par une cause quelconque, ces derniers vaisseaux perdent leur faculté de repomper le fluide épanché dans les cellules, on a dès lors une juste idée de l'anasarque..... Cette maladie semble suivre, dans ses différens développemens, les diverses propagations ou départemens du tissu cellulaire : d'abord gonflement des pieds, qui devient moins sensible quand on est couché à cause de la transmission du fluide de cellule en cellule. L'enflure s'élève ensuite par degrés aux cuisses, aux lombes, au ventre. Elle gagne enfin par degrés le thorax, les bras, les mains, la face.

CMLX. *Causes de l'anasarque.* Suppression ou dérangement des menstrues, des lochies, des hémorroïdes, des sueurs, etc.; abus des médicamens dans les maladies aiguës ou chroniques, dans les fièvres intermittentes; répercussion d'un exanthème, l'usage des astringens dans une diarrhée séreuse, une rétention d'urine, l'hystérie, des vices dans quelques-uns des viscères abdominaux, etc. Comme le fluide épanché dans le tissu cellulaire distend la peau, comprime les vaisseaux sanguins, les nerfs, les muscles, etc. et tient tout dans un état de relâchement, la chaleur animale, le ton contractile des vaisseaux en sont beaucoup diminués, et la peau devient quelquefois insensible, même à l'impression de

la brûlure. La résistance que la circulation éprouve dans les petits vaisseaux, fait refluer le sang dans les grands vaisseaux vers le cœur et dans les poumons : ce qui produit des anxiétés et une difficulté de respirer au moindre mouvement. Quelquefois, surtout quand la peau est délicate, le fluide distend et dilate tellement les pores de la peau, qu'il s'y fraye un libre passage, et y forme une transsudation plus ou moins abondante. S'il ne peut traverser que la peau proprement dite et le tissu cellulaire, sans pénétrer l'épiderme, il sépare ce dernier sous forme de vésicules qui, étant ouvertes, laissent écouler le fluide..... Une anasarque, lors même qu'il n'y a point d'épanchement dans la poitrine ou l'abdomen, entraîne toujours une diffusion de liquide dans le tissu cellulaire qui environne les viscères ; ce qui ne peut que troubler les fonctions de ces derniers, et produire des symptômes divers suivant la partie affectée.

CMLXI. La graisse, durant des maladies longues, est résorbée et sert d'aliment : dans l'emphysème par une cause externe, comme la fracture d'une côte, la blessure de la trachée-artère, l'air est résorbé et expulsé au dehors. De même, une grande diffusion ou exubérance du liquide dans le tissu cellulaire peut disparoître par l'action du système lymphatique ou absor-

bant, si on peut parvenir à ranimer cette fonction par l'action des évacuans et des toniques. D'où l'on voit qu'en général les auteurs qui ont traité du tissu cellulaire ont donné trop d'étendue à ses fonctions actives, puisque c'est une substance inorganique, et ils ont négligé de faire entrer en considération le concours d'action du système lymphatique. J'ai peu besoin d'insister sur les remèdes généraux qu'on peut opposer à l'anasarque, comme l'usage des hydragogues, des sudorifiques, des diurétiques, puisqu'on trouve ces objets dans tous les Traités généraux de médecine. Mais combien ne faut-il pas de sagacité dans le choix de ces moyens, suivant la cause de la maladie, l'âge et les dispositions de l'individu, la saison, le climat, etc.! Camper remarque judicieusement qu'on doit peu compter sur les évacuans, si on n'interpose habilement les stimulans et les toniques. Les préceptes qu'avoit donnés auparavant Hoffmann sont pleins de sagesse. Il fait craindre l'usage précipité des hydragogues ou diurétiques, comme propres à produire quelquefois l'inflammation des intestins, ou à accroître un état de débilité nuisible. Il insiste surtout sur la méthode d'expectation, en prolongeant le traitement un ou deux mois, et en ranimant lentement les ressources de la nature, par l'interposition adroite des toniques

et l'emploi des évacuans simples et point trop énergiques. Il finit même par un précepte général qu'on ne sauroit trop méditer : *In maximis morbis vincendis, lenissima et simplicissima remedia diù continuata.*

CMLXII. Mais les lumières les plus étendues et l'expérience la plus consommée ne sont-elles pas quelquefois réduites à échouer dans le traitement de l'anasarque ou hydropisie cellulaire, lorsqu'on s'y engage sans connoître la distinction fondamentale de celle qui est essentielle ou primitive d'avec celle qui est secondaire et qui tient à un vice organique du cœur? La première s'annonce avec toutes les circonstances qui indiquent un défaut d'énergie vitale : constitution molle et lymphatique (1), vie sédentaire, atmosphère humide, débilité produite par de grandes évacuations, certaines maladies chroniques, des fièvres intermittentes de longue durée. L'autre sorte d'anasarque dépend de la lésion de quelque

---

(1) Un homme âgé de trente-sept ans, d'un tempérament lymphatique, et exerçant une profession sédentaire, habitoit un rez-de-chaussée humide, et avoit passé un hiver pluvieux auprès d'un poêle qui sembloit entretenir constamment un bain de vapeurs : hydropisie cellulaire bien caractérisée, qui l'oblige de se rendre à l'Hospice de clinique interne ; face bouffie, urine limpide, pouls

viscère abdominal, et souvent est l'effet d'un obstacle qu'éprouve la circulation par un vice organique du cœur; la face est alors fortement colorée ou comme injectée, pouls fort et développé, chaleur du corps plutôt augmentée que diminuée. Un homme âgé de cinquante-trois ans, d'une constitution robuste, et livré à une vie laborieuse, fut reçu à la clinique interne, au mois de prairial an 8. Depuis deux ans, grande difficulté de respirer, toux incommode, et violentes palpitations, qui duroient depuis long-temps sans pouvoir leur assigner une cause connue; figure animée avec tendance à la bouffissure, respiration très-gênée, sans aucun signe d'épanchement notable dans les cavités thorachiques; le son obscur rendu en frappant la région du cœur, les battemens de cet organe sentis dans une grande étendue, le pouls petit, concentré et irrégulier, firent reconnoître que ce viscère étoit le siège d'une affection organique. Déjà les membres abdominaux commençoient à enfler; la

---

lent et rare. Cette affection simple céda promptement à l'usage des diurétiques et de quelques évacuans : selles copieuses pendant plusieurs jours, urine colorée; les membres abdominaux se désenflèrent d'abord, le tronc ensuite, et enfin la bouffissure du visage disparut la dernière.

marche de la maladie fut rapide; en peu de jours, augmentation de la difficulté de respirer, face injectée, infiltration des parties génitales et des parois de l'abdomen, soif vive, sécrétion d'une quantité d'urine; enfin le malade mourut suffoqué. On ne trouva qu'une très-petite quantité de fluide dans les cavités splanchniques, mais le cœur étoit d'un volume énorme, et s'étendoit transversalement dans le thorax autant à gauche qu'à droite. Deux des valvules aortiques, au lieu d'être libres et flottantes, étoient retenues à demi-abaissées par un tubercule cartilagineux de la grosseur d'un pois, qui étoit interposé entre elles. (*Dissertation sur les hydropisies déjà citée.*)

Caractères distinctifs des Hydropisies.

Hydropisies cérébrales ou vertébrales.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Hydrocéphale, ou hydropisie cérébrale.

CMLXIII. On ignore en général les causes qui la déterminent : l'hydrocéphale a été quelquefois la suite des coups donnés sur la tête.

Volume extraordinaire de la tête de l'enfant, avec une sorte de transparence, surtout à l'endroit des fontanelles, distension et amincisse-

ment du cerveau à mesure que l'épanchement produit dans ses ventricules fait des progrès, souvent écartement des sutures; les effets de la compression sur l'organe encéphalique sont l'hébêtement, l'affoiblissement des sens, des convulsions, des vertiges, souvent la paralysie des membres abdominaux ou thorachiques.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Hydrorachis, ou spina bifida.

CMLXIV. Affinités extrêmes entre les deux maladies précédentes, puisque, dans un grand nombre de cas d'hydrorachis, l'épanchement paroît avoir commencé dans les ventricules du cerveau, et s'être formé secondairement dans le conduit de l'épine, par la communication directe qui règne entre ces cavités.

L'hydrorachis est annoncée par une tumeur molle et transparente qui occupe quelqu'une des régions de la colonne vertébrale et qui naît de sa cavité. Ce sont quelquefois deux tumeurs séparées qui communiquent entre elles; ces tumeurs sont formées par un amas de sérosité qui distend les enveloppes de la moelle épinière, et dans l'endroit affecté les enveloppes sont à nu, avec destruction d'une partie de la colonne épinière; quelquefois paralysie des membres abdominaux.

GENRE LXXIII.

Hydropisie cérébrale ou vertébrale.

CMLXV. Volume extraordinaire de la tête, ou tumeur à la partie inférieure de la colonne épinière, hébêtement, fonctions des sens très-affoiblies, quelquefois paralysie.

Hydropisies thorachiques.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Hydrothorax.

CMLXVI. Débilité produite par une hémorragie excessive, ou l'abus des saignées, des chagrins prolongés, une atmosphère humide, une vie sédentaire, des maladies antérieures, l'abus des liqueurs alcoolisées, la suite des fièvres intermittentes, les phlegmasies aiguës ou chroniques, l'asthme.

Difficulté de respirer, impossibilité de se coucher sur le côté opposé à celui de l'épanchement, pâleur du visage avec bouffissure, toux, fluctuation sentie par les malades, ou quelquefois entendue par les assistans, réveil en sursaut, gonflement œdémateux des parois externes de la poitrine ou des mains, son mat et obtus rendu par la percussion sur la poitrine du malade, d'abord

couché dans une situation horizontale, puis placé sur son séant, alternative nécessaire, à cause du changement de place du liquide selon les situations que prend le malade.

ESPÈCES COMPLIQUÉES.

CMLXVII. L'hydrothorax peut être compliqué avec une affection ou lésion organique d'un viscère.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Hydropéricarde.

CMLXVIII. Ses causes excitantes peu connues, si on excepte les phlegmasies aiguës ou chroniques du péricarde.

Incertitude de ses signes extérieurs, et simple probabilité qu'on peut tirer de la débilité et de la difficulté de respirer qui sont plus marquées que dans l'hydrothorax, des anxiétés souvent avec syncopes, des palpitations dans la région du cœur, de l'état du pouls, qui est foible et concentré, d'un sentiment de pesanteur et des angoisses dans la région du péricarde (1).

---

(1) Les hydropisies du médiastin et les hydropisies enkystées de la poitrine ne peuvent guère être distinguées que par l'inspection cadavérique.

GENRE LXXIV.

Hydrothorax et hydropéricarde.

CMLXIX. Difficulté de respirer plus ou moins marquée, anxiétés, quelquefois palpitation, son mat et obtus rendu par la percussion de la poitrine.

Hydropisies abdominales.

ESPÈCE PREMIÈRE.

Ascite.

CMLXX. L'ascite est très-souvent une affection secondaire et dépendante des lésions organiques dans les viscères ou dans quelque partie du système absorbant de l'abdomen; lorsqu'elle est primitive, ses causes occasionnelles peuvent être une boisson abondante d'eau froide quand le corps est échauffé ou dans la chaleur d'une fièvre très-forte, des hémorragies excessives, des diarrhées invétérées, une phlegmasie chronique du péritoine, un état d'atonie du système abdominal après certaines fièvres intermittentes, l'abus des médicamens, des affections spasmodiques.

Les signes d'une hydropisie qui a son siége dans la cavité tapissée par le péritoine, sont une

tuméfaction plus ou moins grande de l'abdomen, selon la quantité du fluide épanché, tuméfaction qui commence par la région supubienne et s'accroît d'une manière égale et uniforme, de sorte que le ventre conserve une forme régulière; cette distension augmente lorsque le malade se tient debout ou sur son séant; fluctuation d'un liquide, facile à sentir, lorsque, appliquant une main sur l'un des côtés du ventre, on donne avec l'autre une légère impulsion du côté opposé; forme ovale et allongée de l'abdomen lorsque l'épanchement est extrême; tympanite, infiltration des membres abdominaux ou des parties extérieures de la génération, suites ordinaires de l'hydropisie abdominale, qui peut être aussi compliquée avec la lésion organique d'un viscère.

ESPÈCE DEUXIÈME.

Hydropisie enkystée de l'abdomen.

CMLXXI. Ses causes peu connues, si on en excepte les coups et les chutes.

Tuméfaction d'abord partielle et graduée qui commence dans l'un des hypocondres, avec un sentiment de tension et de douleur obtuse dans la partie; ses progrès plus lents que ceux de l'ascite, en donnant une forme inégale et irrégulière aux parties du ventre qu'elle occupe; res-

piration moins affectée que dans l'ascite, en marchant ou en montant ; peu d'altération dans l'appétit, la face point pâle ni bouffie, excepté dans les derniers temps de la maladie.

GENRE LXXV.

Hydropisies abdominales.

CMLXXII. Tuméfaction du ventre avec une forme régulière ou irrégulière; respiration plus ou moins gênée, sentiment de fluctuation très-manifeste ou très-peu marqué.

Anasarque, ou Hydropisie cellulaire.

ESPÈCE PREMIÈRE.

CMLXXIII. L'anasarque qui n'est point symptomatique et dépendante d'une lésion dans l'organisation de quelque viscère, s'annonce par toutes les apparences d'un défaut d'énergie vitale; ses causes les plus ordinaires sont une constitution délicate, molle et lymphatique, un séjour prolongé dans une athmosphère humide avec privation de l'influence de la lumière, une vie sédentaire, une mauvaise nourriture, des chagrins prolongés, une débilité contractée par des évacuations abondantes, ou par des fièvres intermittentes invétérées.

Infiltration qui commence ordinairement par les membres abdominaux, et qui d'autres fois se manifeste par une bouffissure de la face et se répand sur le reste du corps, couleur de la peau d'un blanc laiteux et souvent plus froide au toucher que dans l'état naturel, pouls petit, mou et lent; dans l'hydropisie cellulaire qui tient à la lésion organique d'un viscère, la face est colorée et comme injectée, rougeur de la peau, point de diminution de chaleur, pouls fort et développé avec une certaine roideur; tous les caractères d'une constitution énergique.

GENRE LXXVI.

CMLXXIV. Infiltration générale du tissu cellulaire, quelquefois primitive, d'autres fois compliquée avec la lésion de quelque viscère.

ORDRE TROISIÈME.

Hydropisies générales ou particulières.

CMLXXV. Epanchemens ou accumulations du fluide lymphatique, soit dans les cavités tapissées par des membranes séreuses ou diaphanes, soit dans le tissu cellulaire; de là des affections diversifiées suivant les viscères qui sont secondairement affectés, ou qui par leurs lésions

sont la cause primitive de l'hydropisie. A-t-elle lieu dans l'organe encéphalique, hébêtement, stupeur, paralysie, quelquefois convulsions; s'est-elle formée dans la cavité de la moelle épinière, sorte d'érosion ou de destruction partielle des vertèbres avec tumeur proéminente au dehors; le liquide s'épanche-t-il dans la cavité de la poitrine ou le péricarde, gêne de la respiration, anxiétés, toux, sentiment de suffocation; si son siége est dans l'abdomen, tuméfaction plus ou moins grande de cette partie du tronc, avec le sentiment de fluctuation d'un liquide; enfin dans l'anasarque tout le tissu cellulaire est infiltré et gonflé avec tous les caractères d'une débilité et d'une atonie générales, si cette affection est primitive.

CLASSE CINQUIÈME.

Caractères des maladies dont le siége est dans le système lymphatique.

CMXXVI. La simple comparaison des fonctions du système lymphatique dans l'état de santé, avec ses lésions manifestées par l'histoire des maladies ou l'inspection cadavérique, doit seule servir de fondement aux notions générales des maladies de ce système. Les vaisseaux lymphati-

ques qui aboutissent à la peau, peuvent être infectés de divers virus communiqués du dehors, ou déterminés par une disposition intérieure, et donner lieu à des affections cutanées diverses, telles que la lèpre, les dartres, la gale, etc. Il en est de même des glandes qui sont disséminées dans toute l'habitude du corps, et qui forment une partie intégrante du même système : elles peuvent être ou généralement ou partiellement affectées, c'est-à-dire qu'il peut en résulter les écrouelles, le carreau, la maladie syphilitique, la phthisie tuberculeuse. Enfin le fluide lymphatique peut être épanché, soit dans les cavités revêtues des membranes séreuses ou diaphanes, soit dans les aréoles du tissu cellulaire, sans que les vaisseaux absorbans puissent le repomper, ce qui peut produire l'hydrocéphale, l'hydrothorax, l'ascite ou l'anasarque.

CLASSE INDÉTERMINÉE.

DES MALADIES INTERNES.

CMLXXVII. Une distribution méthodique des maladies internes, autant fondée sur leurs affinités et d'après la structure et les fonctions organiques des parties, que sur l'observation rigoureuse des symptômes et leur rapprochement par la voie de l'analyse, ne peut avoir, comme les autres nosologies, la facilité de se plier en tout sens à des dispositions arbitraires. On doit donc peu s'étonner que certaines maladies ne puissent entrer dans les classes précédentes, et qu'il soit nécessaire de les placer dans une sorte de série provisoire, sans distinction des ordres, des genres et des espèces, jusqu'à ce que des recherches ultérieures et une Nosographie des maladies externes nous fassent apperçevoir de nouveaux points de contact qui nous sont encore inconnus. N'en use-t-on point de même dans les autres parties de l'histoire naturelle; et pour se borner ici à un seul exemple, dans l'ouvrage si profond de M. de Jussieu (*Genera plantarum secundum ordines naturales disposita*), cet illustre botaniste n'a-t-il point ajouté sous forme d'appendice, certaines plantes (*incertæ sedis*), *willichia*, *stilbe*, *amasonia*, *eriphia*, *monniera*, *sauvagesia*, etc. qui ne peuvent entrer

dans le cadre général des autres plantes, soit qu'on n'ait pu encore saisir leurs caractères distinctifs, soit que des caractères bien tranchés, mais bien différens de ceux des plantes disposées dans un ordre méthodique, semblent leur assigner ailleurs une autre place. Toute science de faits, comme la médecine, ne peut être que le fruit lent du temps et de l'expérience : des difficultés qui ne peuvent être surmontées à une certaine époque peuvent l'être dans une autre ; de ce nombre est la classification des maladies internes, par rapport aux genres suivans. Une méthode rigoureuse empêche de les rapporter à aucune des classes précédentes, et cependant il reste encore des lacunes à remplir pour en former une nouvelle. Gardons-nous de rien précipiter ; exposons les caractères de ces genres, en attendant des lumières ultérieures sur leur distribution méthodique. Que de progrès solides auroit faits la médecine, si, à certaines époques, on eût bien distingué ce qui étoit connu de ce qu'on n'avoit pu encore connoître !

Ictère des nouveaux nés.

CMLXXVIII. Cette maladie et son traitement, indiqués par Van-Swieten et Underwood dans son *Traité des maladies des enfans*. Morgagni la regarde comme une affection assez générale,

par une suite des changemens survenus dans la circulation à l'époque de la naissance, et il remarque que quinze enfans dont il avoit été le père, en avoient donné des indices plus ou moins marqués à l'époque de la naissance (*Epist. XLVIII*). Comme cependant il en peut résulter des effets plus ou moins nuisibles, et qu'il importe beaucoup d'approfondir tout ce qui tient à l'institution des enfans, la Faculté de Médecine de Paris proposa en 1785, pour sujet d'un prix, *de décrire l'ictère des nouveaux nés, et de distinguer les circonstances où cet ictère exige les secours de l'art, et celles où il faut tout attendre de la nature.* Le prix fut décerné au docteur Baumes.

CDLXXIX. L'auteur, pour faire mieux connoître la nature et les variétés de l'ictère des nouveaux nés, procède par la voie analytique, c'est-à-dire qu'il rapporte une suite de faits observés. Dans la première observation, nulle erreur de régime, l'enfant lavé avec une eau savonneuse tiède, et plié dans ses langes sans maillot; plusieurs cuillerées de petit-lait miellé, données avant qu'il pût prendre le sein; lavé de nouveau douze heures après la naissance. Alors couleur jaune de la peau, avec évacuation du méconium, souplesse du ventre et point de résistance dans les hypocondres; lavages continués, frictions sèches sur le ventre, boissons relâchantes, et gué-

rison de la jaunisse dans trois jours. Dans une autre observation, ictère survenu aussitôt après la ligature du cordon ombilical, et guérison obtenue par les mêmes moyens. Dans un troisième cas, ictère survenu quarante heures après l'accouchement, par le peu d'évacuation du méconium; angoisses, vomissemens : eau de savon prescrite en lavement, boissons légèrement purgatives avec l'eau de rhubarbe et la manne, frictions sur le ventre; par ces moyens, évacuation d'un méconium épais et poisseux, et, bientôt après, guérison de la jaunisse. Parmi les autres cas, on doit distinguer l'exemple d'un ictère causé par un lait de quinze mois, donné au nouveau né, qui d'ailleurs avoit peu évacué de méconium après vingt-quatre heures depuis sa naissance; mêmes remèdes avec fomentations sur le ventre, et changement de nourrice. Autre cas qui donne un exemple des erreurs du régime, par des préjugés d'une bonne femme qui avoit gorgé le nouveau né d'huile d'amandes douces pour faire évacuer le méconium, et qui avoit causé par là un plus grand embarras dans le conduit intestinal, des coliques cruelles, la constipation, l'ictère, les convulsions : le rétablissement produit peu à peu par la boisson d'une eau de chiendent sucrée..... Une erreur de régime bien plus funeste, est de donner au nouveau né du vin sucré, sous prétexte

de le rendre robuste. Cette pratique, mise en usage dès la naissance, produisit, dès le second jour, la constipation, des cris aigus, le vomissement, l'ictère, la sécheresse de la peau, et un dépérissement qui se termina par la mort dans une quinzaine de jours..... Enfin, l'ictère des nouveaux nés peut être la suite d'une maladie éprouvée par la mère durant la grossesse, et tenir à une affection du foie. Baumes rapporte l'exemple d'un nouveau né ictérique, qui succomba vers la quatrième semaine. A l'ouverture du corps, on trouva un petit abcès au foie; et il fut reconnu que la mère, durant sa grossesse, étoit tombée dans un état de langueur à la suite d'une longue dysenterie.

CMLXXX. Les causes générales de l'ictère des nouveaux nés peuvent donc être rapportées, soit au changement de la circulation qui s'opère à l'époque de la naissance, soit à des embarras gastriques causés par la rétention du méconium, le lait d'une nourrice anciennement accouchée, l'abus des huileux ou des spiritueux..... Il peut aussi tenir à une maladie antérieure de la mère durant sa grossesse. Le ventre et les hypocondres peuvent n'être point tendus, et alors il faut attendre tout de la nature, à l'aide de quelques doux laxatifs..... Mais d'autres symptômes, tels que la constipation, le vomissement, des cris aigus, la

sécheresse de la peau, peuvent demander des secours actifs. D'ailleurs que peut-on faire lorsque l'ictère tient à un vice organique? Les exemples nombreux d'ictère par des erreurs de régime, montrent combien les notions simples et naturelles de l'institution primitive sont peu répandues.

Diabètes.

CMLXXXI. On a toujours lieu d'admirer l'exactitude et la précision avec lesquelles les anciens tracent les symptômes des maladies qu'ils ont observées. Arétée en donne encore un exemple dans la description du diabètes, dont il expose non-seulement les symptômes dans son plus haut degré de développement, mais encore les signes qui doivent le faire présager. On doit regretter que l'application indéterminée du mot *diabètes* à des écoulemens surabondans d'urine qui n'avoient point ce caractère, ait introduit dans la suite une confusion toujours nuisible aux progrès de la médecine. Desault remarque avec raison, dans son Journal (Tom. 1), qu'on a beaucoup trop multiplié les espèces de diabètes; et il n'admet que l'espèce qui provient d'un défaut d'assimilation, et celle qui tient au relâchement et à l'irritation des reins. Cette dernière est renvoyée à la médecine externe, qui s'occupe spécialement

des maladies des voies urinaires; l'autre appartient proprement à la médecine interne, et ne peut être rangée dans aucune des classes qui ont précédé. On verra encore ici un exemple des moyens subsidiaires que peut fournir quelquefois la chimie médicale pour compléter l'histoire des maladies.

CMLXXXII. Les causes ordinaires des diabètes sont une constitution détériorée par de grandes hémorragies, des saignées fréquentes, des suppurations abondantes, des maladies longues qui ont exigé une diète sévère; de ce nombre sont encore un abus de liqueurs alcoolisées, ou bien de boissons aqueuses chaudes ou tièdes, une habitation humide et froide, une vie sédentaire, une nourriture peu saine ou peu succulente, l'habitude de la mélancolie, des chagrins profonds...... *Signes précurseurs.* Besoin fréquent d'uriner, sentiment de chaleur ou de froid, qui se propage du ventre dans la vessie, accroissement progressif de la quantité de l'urine, gravité dans la région précordiale, soif peu vive.... *Première période.* Débilité, abattement sans fièvre, point de douleur dans la région des reins ni vers la vessie, urine limpide, inodore, presque sans saveur et sans sédiment; soif augmentée..... *Deuxième période.* Dessèchement de toute l'habitude du corps, maigreur, sentiment d'une cha-

leur peu vive, mais mordicante à l'intérieur; besoin d'uriner plus fréquent, appétit qu'on ne peut assouvir, peau aride, maigreur, affaissement général, au point de ne pouvoir se soutenir sur ses jambes; soif extrême, fièvre lente, digestions pénibles, rapports acides, urines, tantôt blanchâtres, tantôt jaunâtres, et semblables à une dissolution de miel dans l'eau, avec une saveur douceâtre et sucrée, et un sédiment grisâtre et abondant; peau sèche et rugueuse, quelquefois alternative et réciprocité du gonflement du ventre et de l'écoulement immodéré de l'urine......... *Troisième période.* Marasme complet, pouls petit, irrégulier et intermittent, consomption, mort plus ou moins prompte.

CMLXXXIII. Combien vagues et frivoles sont les prétendues indications de donner plus de consistance aux humeurs, de les empêcher de se porter vers les reins, et de les détourner vers une autre partie! Que peut-on attendre du seul usage des astringens et des toniques dans une maladie qui affecte toute l'habitude du corps, et qui tient à un défaut d'assimilation, ou plutôt à une déviation de la matière nutritive?..... Je vais ici joindre quelques faits chimiques pour mieux faire connoître son vrai caractère. Ces faits sont extraits de deux ouvrages anglais, et je les ai autrefois consignés dans des Journaux de Médecine.

CMLXXXVI. Qu'on prenne de l'urine rendue durant la deuxième période du diabètes, et qu'on la conserve dans un vase au printemps ou en été, elle passera par les divers degrés de la fermentation vineuse, puis acéteuse, de même que toutes les substances sucrées et liquides; et il s'en dégagera du gaz acide carbonique.... L'urine, dans le diabètes traité par les réactifs, ne donne aucun signe de la présence de l'ammoniaque.... Une quantité donnée d'extrait de la même urine, se dissout promptement dans l'eau, mais non dans l'esprit-de-vin; ce qui fait voir que cet extrait est composé d'une matière sucrée unie à une substance gommeuse..... Qu'on rapproche maintenant ces faits de ce qui se passe dans l'économie animale..... On sait que presque toutes les substances alimentaires que nous prenons, le pain, le vin, les fruits, les végétaux de tout genre, contiennent tous à divers degrés la matière sucrée, qui, étant dissoluble dans tous les liquides aqueux, pénètre facilement avec le chyle dans toutes les parties, et, se combinant surtout avec l'albumine et la gélatine, se dépose dans les muscles et le tissu cellulaire avec ces mêmes substances nutritives: car M. Thouvenel, qui a fait des recherches si importantes sur ces objets, a trouvé dans les chairs des animaux, une substance sucrée et extractive en partie so-

luble dans l'eau et l'esprit-de-vin, et qui a une saveur marquée, tandis que l'albumine et la gélatine n'en ont point. Cette substance, évaporée jusqu'à siccité, prend une saveur âcre et salée; elle se boursoufle sur les charbons, s'y liquéfie en exhalant une odeur acide piquante, semblable à celle du sucre brûlé; elle attire l'humidité de l'air, et il se forme une efflorescence saline à sa surface; elle s'aigrit et se pourrit à un air chaud: or, toutes ces propriétés annoncent une matière extractive et sucrée.

CMLXXXV. L'expérience fait donc voir que la matière sucrée est un des élémens que nous recevons avec le chyle, et qui, en se déposant avec l'albumine, la gélatine et des sels neutres, dans toutes les parties, y contribue à l'assimilation et à la nutrition, suivant les proportions qu'exige l'état de santé. Si donc, par une surabondance de cette matière sucrée, ou par une déviation partielle, elle se porte vers les organes sécrétoires de l'urine, elle peut déterminer cet écoulement excessif d'un liquide savoureux qui fait le caractère du diabètes, et amener le dépérissement et le marasme...... On explique le rachitis par une déviation du phosphate calcaire, qui, au lieu de se déposer dans les os, se porte au dehors par les voies urinaires. Pourquoi ne supposeroit-on point que le diabètes est une déviation de la ma-

tière sucrée, qui, combinée avec d'autres substances, prend la voie des urines, au lieu de se déposer dans toutes les parties du corps pour y réparer ses pertes journalières?

CMLXXXVI. Cullen atteste, par sa propre expérience, que le diabètes est presque toujours mortel........ Lorsqu'il n'est encore qu'à la seconde période, il peut être guéri, comme j'en ai vu un exemple; mais c'est alors bien moins par les secours de la pharmacie que par l'application des vrais principes de l'hygiène, l'art de relever le courage du malade, d'augmenter progressivement l'exercice du corps, de faire diversion à ses idées tristes et mélancoliques, de lui faire prendre avec modération un vin généreux et une nourriture succulente. On doit sans doute s'empresser d'accueillir les lumières que la chimie peut répandre sur la médecine, mais on n'en doit pas moins s'imposer la loi de les soumettre à une discussion sévère. Le diabètes est un des points qu'on fait le plus valoir en faveur de la chimie médicale; et on sait avec quelle sagacité Rollo, médecin anglais, a cherché à développer le vrai caractère de cette maladie. Mais quel sens précis attacher à ce qu'il appelle une *condition morbifique de l'estomac, et une dispersion de la matière sucrée avec changement des fluides du système?* Dire qu'il faut prévenir la formation ou le développe-

ment de la matière sucrée de l'estomac, et diminuer l'action de ce viscère, est-ce rétablir la nécessité absolue de l'usage des désoxygénans, comme le repos, la diète animale, le sulfure de potasse ? Dans un cas de diabètes causé par des chagrins profonds, et parvenu déjà au dernier degré, un malade à qui je donnois des soins l'année passée a été guéri en séjournant à la campagne, en se livrant à un exercice régulier, en sortant de son abattement, et en insistant autant sur le régime végétal que sur toute autre substance. C'est le rétablissement des forces vitales, et non des combinaisons chimiques, qui procure dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, une guérison solide.

Vers des intestins.

CMLXXXVII. Plusieurs savans du Nord, tels que MM. Pallas, Wagler, Zoëga, Fabricius, Goetze, et surtout M. Muller, ont fait des recherches sur les vers des intestins ; mais on ne pouvoit regarder leurs travaux que comme des fragmens encore insuffisans pour former un système complet. Il étoit donc digne d'une société éclairée d'encourager les naturalistes et les médecins à donner une plus grande étendue à cette sorte de connoissances : c'est ce que M. Bloch a exécuté avec un avantage qui lui a mérité le prix de la So-

ciété royale de Copenhague. Son ouvrage est divisé en trois sections, dont la première contient les faits observés, la seconde les conséquences qu'on en doit déduire, et la troisième un Traité des vermifuges. L'auteur ne comprend particulièrement dans les vers des intestins que ceux que la nature a particulièrement destinés à vivre dans le corps des animaux; il en exclut ceux qui se glissent de dehors dans la peau, tels que le *dragonneau*, la *furie*, la *mixyne*, ainsi que ceux qui entrent dans notre corps avec nos alimens et nos boissons. C'est d'après ces vues qu'il fait une distinction générale des vers des intestins en vers plats et en vers ronds. Ces deux ordres offrent ensuite une grande variété que l'on peut diviser de nouveau en différens genres et en espèces. C'est ainsi que l'ordre des vers plats comprend trois genres, savoir, la bandelette (*ligula*), la douve (*fasciola*), et les *tænia*, dont l'auteur distingue vingt espèces, qui se trouvent ou dans l'homme ou dans divers animaux. Parmi les vers ronds, M. Bloch distingue onze genres, qui se soudivisent en plusieurs espèces.

CMLXXXVIII. La douve du foie, qui forme la première espèce du *fasciola*, se trouve quelquefois dans la vésicule du fiel, les conduits de la bile, ou même le foie des brebis. Si ces animaux, dit M. Bloch, ont un pâturage humide, la bile

devient aqueuse, le foie se gonfle, et les vers qui s'y engendrent y font des ravages; les brebis maigrissent et meurent enfin de l'ascite. L'œil morne, la pâleur de la conjonctive et de la surface intérieure de la paupière, sont les indices ordinaires qu'une brebis en est affectée. Quand le mal n'est pas encore très-enraciné, elles s'en rétablissent en pâturant sur un terrein sec, sur des collines ou dans des forêts où il croît de la bruyère. M. Bloch réfute l'opinion de Schaeffer et de Linné, qui croyoient que les bêtes à laine, en buvant dans les ruisseaux et les mares, avalent cette sorte de vers.

CMLXXXIX. Les diverses espèces de *tænia* sont décrites avec la plus grande exactitude dans l'ouvrage de M. Bloch, et supposent un grand nombre de recherches. Les *tænia*, comme l'on sait, sont formés d'une chaîne d'articulations plates et tellement engrenées, que la marge large ou inférieure de l'une, à compter depuis la tête, embrasse toujours la marge étroite ou supérieure de la suivante; elles s'élargissent toujours de plus en plus vers la queue, et se rétrécissent vers la tête, de façon que cette dernière se trouve, dans plusieurs espèces, si petite qu'on ne sauroit plus la distinguer sans microscope. Les *tænia* appartiennent aux ovipares, et chaque articulation est remplie d'une quantité si prodigieuse

d'œufs, qu'on ne peut qu'en être stupéfait en les regardant au microscope. De quelle manière ces œufs sont-ils fécondés? Les *tœnia* ont-ils deux sexes différens, ou bien sont-ils hermaphrodites et s'accouplent-ils alternativement comme les escargots? Ce sont des questions que M. Bloch n'est point encore parvenu à résoudre.

CMXC. On sait que l'origine des vers des intestins a donné lieu à diverses opinions parmi les naturalistes. M. Bloch croit mettre hors (1) de doute que ces vers n'entrent point dans notre corps, et qu'ils sont destinés par la nature à ne vivre qu'en nous; mais quoi qu'il en soit de semblables questions, qui sont peut-être insolubles, tout ce qui nous importe, c'est d'empêcher le développement des vers, ou, si celui-ci est trop avancé, de tâcher de les expulser. On obtient le premier avantage en donnant du ressort aux fibres du canal intestinal, et en prévenant ainsi la génération de la mucosité qui sert de siége aux

---

(1) M. Van-Doeveren, dont M. Bloch ne parle point, croit avoir constaté de la manière la plus positive l'oinpion contraire dans l'ouvrage qui a pour titre : *Observations physico-médicales sur les Vers qui se forment dans les intestins*, etc. *Paris*, 1764. C'est là le sort de toutes ces questions qui ne peuvent être résolues par des expériences directes.

vers. On remplit l'autre objet en évacuant de temps en temps les premières voies, et en employant, après une légère évacuation, les toniques, comme la limaille de fer, le quinquina, l'exercice du corps, des lotions d'eau froide sur le ventre. On doit compter parmi les vermifuges les plus efficaces, le sel ammoniac (*muriate ammoniacal*), surtout lorsqu'il est mêlé avec la rhubarbe en poudre ou le jalap; c'est dans cette vue qu'on obtient souvent les succès les plus marqués en mêlant vingt ou vingt-cinq grains de ce sel avec douze grains de rhubarbe ou de jalap en poudre, et une addition de deux grains de gingembre. On fait prendre cette dose entière toutes les deux heures, en se bornant à quatre ou à six prises pour ne point trop affoiblir l'estomac, et on fait succéder l'usage des amers; on imagine bien qu'il faut savoir modifier ce mélange suivant l'âge, les forces et la quantité de glaires à expulser; mais comme les enfans ou les personnes foibles et irritables demandent des ménagemens, on peut prescrire comme vermifuge l'étain pur, limé grossièrement ou réduit en poudre, et associé avec quelques grains de jalap et un sirop quelconque. Suivant la méthode d'Alston (*med. Essais*, tom. V), on fait prendre un purgatif, et le lendemain, si la personne est très-robuste, une once d'étain en poudre dans un excipient quel-

conque, comme le miel; le surlendemain demi-once; le quatrième jour on revient au purgatif. Bloch prescrit des doses plus modérées, ayant égard, sans doute, à la diversité des constitutions et des âges, puisqu'il combine vingt-cinq grains d'étain en poudre avec douze grains de jalap, et qu'il fait répéter cette dose de quatre en quatre heures. C'est le même moyen qui a réussi le plus souvent pour guérir le tænia ou ver solitaire. Le remède de madame Nouffer est aussi très-vanté pour remplir le même objet : on sait qu'il consiste à faire prendre trois gros de fougère mâle, réduite en poudre très-fine (*polypodium filix, mas.* L.), et à faire succéder, deux heures après, un bol purgatif. Immédiatement après le bol, on donne une ou deux tasses de thé vert léger, et dès que les évacuations commencent, on en fait prendre de temps en temps une tasse jusqu'à ce que le ver soit rendu.

Morsure des insectes.

CMXCI. Nouveaux témoignages de la connexion étroite de l'étude de la médecine avec celle de la zoologie. Ne seroit-il pas honteux d'ignorer quel est le siége du venin de différens insectes, suivant leurs genres particuliers, et par quel mécanisme ils le lancent lors de leur piqûre? Or, on ne peut avoir la moindre idée sur ces ob-

jets, sans être un peu familier avec l'excellent ouvrage de Swammerdan, dont on a donné la traduction dans la *Collection Académique* (*Tom. V, de la partie étrangère*). Un médecin ne seroit-il pas tourné en ridicule par un naturaliste, s'il ne pouvoit point lui assigner le caractère spécifique du scorpion (*scorpio europeus*, L.), de la tarentule (*aranea tarentula*, L.), de la cantharide (*meloë vesicatorius*, L.), de l'abeille (*apis mellifica*, L.), etc.? L'académie de Lyon avoit proposé en 1787, pour sujet d'un prix, de déterminer *quels sont les différens insectes de la France réputés venimeux, quelle est la nature de leur venin, quels sont les moyens d'en arrêter les effets* : le prix fut adjugé au docteur Amoureux, médecin de Montpellier, dont l'ouvrage a été ensuite publié à Paris (*Notice des insectes de la France réputés venimeux*). Pour en donner une idée, faisons connoître l'espèce de scorpion qu'on trouve en Languedoc et en Provence, et auquel on peut donner le nom de *Scorpio rufus*. La couleur fauve de ce scorpion, et sa forme plus grande que celle du scorpion ordinaire, les points, les intersections de son dos, l'allongement des articulations de ses bras, sans angles ni crochets, et l'arrondissement de l'ampoule qui recèle son venin à l'extrêmité de sa queue, indiquent que

c'est une espèce particulière qui n'a été connue ni de Linné ni de Fabricius.... On sait que les expériences faites par Maupertuis avec ce scorpion, favorisent l'opinion de ceux qui croyent le scorpion venimeux, ainsi que l'opinion contraire. En effet, un chien piqué sous le ventre par un de ces scorpions irrité, devint très-enflé; une heure après, il chancela, vomit, tomba en convulsion, et mourut cinq heures après sa blessure; cinq autres chiens, piqués de même, n'en éprouvèrent aucun effet dangereux; trois poulets, aussi piqués sous l'aile et sous la poitrine, ne donnèrent aucun signe de poison... Le peuple se fait une sorte de jeu de provoquer les scorpions contre différentes sortes d'animaux; quelques-uns en sont affectés, d'autres ne le sont nullement; peut-être que l'action du venin du scorpion est susceptible de variétés suivant la saison, le climat, son état de liberté ou de captivité, sa faim, le temps de ses amours, ou l'épuisement de son venin par des combats antérieurs....

Morsure des serpens.

CMXCII. L'histoire des serpens venimeux, leur classification méthodique, le siége de leur venin et le mécanisme par lequel il est lancé, la connoissance des symptômes qui en résultent,

et les moyens de les prévenir ou de les guérir, sont autant d'objets curieux pour l'homme qui se livre avec ardeur à l'étude de la nature.... *Marc-Aurelle-Severin*, dans son Traité sur la vipère, a pour ainsi dire frayé la route; mais il y mêle, suivant le goût du dix-septième siècle, beaucoup de fables, d'explications et de vaines discussions à ses recherches. Un demi-siècle après, Charas en France, Rhedi en Italie, Méad, Tysson en Angleterre, ont repris le même objet avec beaucoup plus d'exactitude et une marche plus sévère, en sorte qu'il ne reste rien à desirer sur le siége du venin de la vipère et sur le mécanisme avec lequel il est lancé.... On avoit seulement à desirer de connoître par la voie expérimentale, les effets du venin de la vipère sur les animaux vivans, et c'est ce qu'a fait le célèbre Fontana, il y a environ douze années. Kempfer et d'autres voyageurs ont fait connoître les particularités de la morsure des serpens des Indes et du Nouveau-monde : on peut en voir le récit dans trois dissertations insérées dans le Recueil si connu de Linné, *Amœnitates Academicæ*; 1°. *de ligno colubrino*; 2°. *radix Senega*; 3°. *morsura serpentum*. Le caractère générique des affections produites par la morsure des serpens venimeux est difficile à établir, puisque, suivant les relations des voyageurs, l'aspic (v. g.)

produit une affection comateuse, le *céraste* produit le tétanos, la vipère la jaunisse, le sepis la gangrène, le dipsas une soif extrême, etc. Mais connoît-on ces résultats par des observations exactes et réitérées ? On ne peut guère révoquer en doute les effets funestes et les remèdes de la morsure du serpent à sonnettes (*crotalus Americanus*), non plus que ceux du naja, puisqu'ils ont été attestés par des naturalistes, et qu'ils ont fait le sujet d'une dissertation dont j'ai déjà parlé. Mais combien sont plus complètes les connoissances qu'on a acquises sur le mécanisme de la morsure de la vipère, et de ses effets sur les animaux ! on peut en juger par l'extrait de l'ouvrage de *Fontana*. On sait que le virus de la vipère loge dans une vésicule à la base de chaque dent canine, que la quantité de cette liqueur vénéneuse n'excède guère deux ou trois gouttes, et que, par un mécanisme singulier, elle est transmise dans le corps de la dent, et ne peut être versée que par degré à chaque morsure. Ce virus peut conserver son énergie des années entières sans perdre sa couleur et sa transparence, et il devient aussi actif que jamais. Si on place la dent de la vipère dans de l'eau chaude pour le dissoudre, on en obtient l'extrait à l'exemple des gommes.

CMXCIII. L'auteur cherche à déterminer la

cause de la mort des animaux mordus par la vipère. Il ne paroît pas, selon lui, que le virus agisse en décomposant les globules du sang, puisque, en ayant injecté dans la veine jugulaire d'un lapin, la mort s'en est suivie en moins de deux minutes, et à la dissection, le sang a été trouvé coagulé dans le cœur et dans les grands vaisseaux. L'auteur pense que l'impression dangereuse du virus est portée sur la fibre musculaire, et qu'il y agit de même que le gaz carbonique, en détruisant son irritabilité et en la disposant à la putréfaction. Il a fait un grand nombre d'expériences sur des pigeons et des cochons d'Inde, des lapins, des chiens et des grenouilles. Un pigeon mordu par une vipère à une de ses jambes, est mort en douze minutes; un second mordu par la même vipère, a survécu dix-huit minutes (Méad, *de Vipera*); un troisième encore plus, et ainsi de suite jusqu'au sixième qui a été peu affecté. Le septième n'a rien éprouvé de la morsure faite par la même vipère : il paroît donc que le venin de celle-ci avoit été entièrement épuisé par ces moyens réitérés. Les expériences ont aussi constaté qu'un animal meurt plus tôt s'il est mordu en deux endroits, que s'il ne l'est qu'en un seul; que le virus est meurtrier pour les jeunes chiens, mais que ceux qui sont gros, et qui ont atteint leur terme d'accroisse-

ment, ne succombent point, quoiqu'on les soumette aux morsures de trois ou quatre vipères : les chats résistent encore plus aux effets de ce venin.

CMXCIV. L'auteur a cherché à déterminer la quantité de virus nécessaire pour tuer différens animaux. Ses expériences l'ont convaincu qu'un millième de grain introduit dans un muscle à travers une blessure, étoit funeste aux moineaux, et qu'une quantité cinq ou six fois plus grande suffisoit pour tuer un pigeon. Les moineaux sur lesquels il faisoit ses expériences pesoient moins d'une once, et les pigeons plus de six fois autant. Il lui parut donc que, pour produire des effets semblables, les quantités de virus devoient être proportionnées à la masse de l'animal mordu, et que par conséquent, pour tuer un bœuf qui pèse sept cent cinquante livres, il ne faudroit que cent vingt-neuf grains du virus de la vipère et vingt-cinq grains pour donner la mort à un homme dont le poids seroit de cent cinquante livres. Les expériences semblent indiquer que l'effet du virus est proportionné à sa quantité. L'auteur observe qu'une vipère d'un volume modéré contient seulement vingt-neuf grains de virus dans sa vésicule ; mais comme l'animal n'en lance qu'une petite partie à chaque morsure, il conjecture qu'il faudroit au moins quinze à vingt vipères pour

tuer un bœuf, et cinq ou six pour produire le même effet sur un homme.

CMXCV. Il paroît donc que, dans les accidens ordinaires, il est douteux que la morsure de la vipère soit jamais mortelle pour l'homme : parmi ceux qui ont éprouvé ces accidens, il est fort rare d'en trouver deux qui aient usé du même remède, et cependant personne n'en est mort. Peut-on donc supposer qu'une affection qui admet des moyens de guérir opposés, différens même, soit elle-même dangereuse? et dans ce cas là, comme dans beaucoup d'autres cures vantées de maladies, n'est-ce pas la nature qui opère par ses seules ressources ? L'auteur rapporte qu'il a vu lui-même dix à douze exemples de morsures semblables sur l'homme; que d'autres lui en ont rapporté plus de cinquante, et qu'on ne pouvoit citer dans ce nombre qu'un seul cas de mort. Cet accident fut même dû à des scarifications profondes qui furent faites, et qui produisirent la gangrène. Les secours qu'on donna au malade furent donc pires que la morsure de la vipère.

CMXCVI. C'est ainsi que Fontana explique certaines guérisons qui ont été opérées par l'alcali volatil ou l'eau de luce. Il ne nie pas cependant l'avantage de plonger la partie dans l'eau chaude, et de donner un émétique : en effet,

la médecine peut ne point posséder d'antidote contre le venin de la vipère, et les lois qui veillent à notre conservation suffire pour expulser le virus ou dompter ses effets; mais s'ensuit-il que d'autres moyens auxiliaires ne puissent être utiles? telles peuvent être les secousses du vomissement, et l'action pénétrante de l'alcali volatil ou des toniques. Il faut éviter en tout les extrêmes. L'un a une confiance aveugle aux remèdes, et croit à leur toute-puissance, d'autres les regardent comme des moyens dangereux et toujours prodigués sans choix et sans discernement. Entre ces deux extrêmes, marche l'esprit observateur qui étudie avec soin les lois de la nature, qui joue souvent le rôle de simple spectateur, mais qui ne craint point dans l'occasion de seconder ses efforts salutaires, de les ranimer s'ils languissent, ou de calmer leur trop grande violence. Il paroît que le virus de la vipère demande du temps pour se propager: l'action n'en est point retardée par l'application des sangsues ou la succion par la bouche. M. Fontana a essayé l'amputation, et s'est convaincu qu'un cochon d'Inde qui avoit été mordu à la jambe, en réchappoit quand on ne tardoit pas plus de six minutes à faire l'opération. Des essais analogues ont été faits sur d'autres animaux, sur des lapins, sur de gros chiens, et il a paru que

l'excision de la partie mordue, dans l'espace des vingt premières minutes, prévenoit tout danger. Enfin, c'est encore l'expérience qui semble constater une méthode plus aisée et moins douloureuse que l'amputation : c'est une forte ligature qui empêche la circulation de la lymphe et du sang vers l'intérieur. Des essais nombreux sur les animaux semblent garantir cette pratique, et on ne peut lui opposer qu'un très-petit nombre d'exceptions.

CMXCVII. Kempfer avoit élevé auprès de lui une des belettes (*viverra mungos*) qui est l'ennemi capital du naja (*coluber scut. abd.* 193, *squam. caud.* 60. S. N.), et qui a indiqué le vrai contrepoison de la morsure de ce serpent. *Garzias ab-Horto*, dans son *Histoire des Aromates de l'Inde*, parle aussi de l'un et de l'autre; mais il ignoroit le vrai caractère du végétal dont la racine est douée de ces qualités précieuses. On est enfin parvenu à le découvrir dans des voyages entrepris pour les progrès de l'histoire naturelle; et il est bien connu maintenant sous le titre *Strychnos colubrina*, L. Il en a été à peu près de même du végetal qui remédie aux morsures du serpent à sonnettes (*crotalus Americanus*), dont la découverte est due à Tennant, et dont la dénomination spécifique est *poligala Senega*, L. Il est singulier que, parmi les nations les plus

éclairées, on soit, à certains égards, au-dessous des sauvages, et qu'on ne soit point parvenu en Europe à connoître le végétal propre à remédier aux suites de la morsure de la vipère, dont l'analogie cependant indique l'existence. Mais, d'un autre côté, que de recherches et d'expériences, soit sur le siége du venin de ce serpent, soit sur ses qualités plus ou moins dangereuses! C'est ainsi que la médecine doit toujours marcher entourée des sciences naturelles, prendre pour guide l'esprit de méthode qui les dirige, mettre à profit leurs découvertes, sans se laisser trop promptement séduire par leurs nouveautés, opposer enfin aux prétentions qu'elles peuvent avoir de la subjuguer et de lui donner de nouveaux principes, une filiation de faits observés depuis plus de vingt siècles, et les progrès lents mais solides d'une expérience éclairée.

Fièvre lente ou hectique.

CMXCVIII. Des considérations sur le vrai caractère et la marche de cette maladie, ne paroissent-elles pas devoir trouver naturellement place à la suite d'une histoire générale de toutes les autres maladies aiguës ou chroniques, puisqu'elle semble succéder dans certaines circonstances à chacune d'elles et les terminer? On connoît la monographie de cette fièvre, qui a été publiée par le docteur

Venceslas TRNKA (*Historia Febris hecticæ omnis ævi observata medica continens. Vindobonæ* 1783). L'auteur d'une dissertation soumise dans nos écoles à une discussion publique (1), a mis non-seulement plus de choix et de méthode dans la distribution des faits, en les rapportant à des affections de diverses parties des systèmes muqueux, sanguin, glanduleux, cutané, nerveux cérébral, considérés séparément, mais encore en faisant dépendre la fièvre hectique de l'altération simultanée de plusieurs systèmes, comme celle que peut produire la rétrocession de la gale, celle qui peut terminer la mélancolie, celle qui tient à une sensibilité extrême à l'impression de la chaleur ou du froid. « Dans toutes les hectiques » dont la cause est locale, ajoute l'auteur, on » doit considérer la fièvre et les symptômes » prédominans, et ceux-ci sont assez faciles à » saisir dans les hectiques que produisent les altérations des systèmes de la vie organique. Il » n'en est pas ainsi dans les hectiques morales, » aucun système n'est lésé d'une manière permanente ; on ne voit que la fièvre au premier » abord, et si le malade ne nous prévient pas, » nous pouvons être déçus, en attribuant sa tris-

(1) *Recherches sur la Fièvre hectique*, par *Broussais*. An XI.

» tesse et les inégalités de son caractère au cha-
» grin que lui cause sa maladie... ». Il ajoute peu après que, pour juger de l'existence d'une fièvre hectique morale, il faut observer le malade à différentes heures, et si on aperçoit de l'accélération dans le pouls et de l'augmentation dans la chaleur une ou deux fois dans les vingt-quatre heures, c'est une fièvre hectique, quelle que soit l'heure du redoublement. Mais je ferai remarquer que les limites qui séparent la fièvre lente nerveuse de ce que l'auteur appelle la fièvre hectique morale, sont encore loin d'avoir été tracées avec précision, que la dénomination de l'un et de l'autre est encore indéterminée ou plutôt arbitraire, et que c'est un des objets qui ont le plus besoin, pour être éclaircis, de nouvelles recherches. Comment concevoir en effet l'existence d'une fièvre lente nerveuse sans un ou deux paroxysmes dans vingt-quatre heures?

CMXCIX. Un exemple pris d'un recueil académique (*Acta. N. C.* tom. 9), et rapporté par l'auteur de la dissertation déjà citée, peut donner une idée de la fièvre hectique qui tient à une altération d'une partie du système muqueux. Un homme de cinquante-un ans éprouvoit depuis plusieurs années les symptômes de l'hypocondrie, comme des flatuosités, la cardialgie, des spasmes de l'abdomen, etc.; après une longue intermission

de ces accidens, retour de la cardialgie avec ardeur d'estomac, chaleur, soif, inappétence, constipation, douleur des lombes : prescription des tempérans et de prétendus alexipharmaques; le sentiment d'ardeur de l'épigastre devint insupportable; en outre cardialgies plus cruelles, sentiment d'un poids dans la digestion, vomissement des alimens les plus légers, etc.; après le repas, *sueurs colliquatives, pouls foible et fréquent, émaciation toujours croissante, perte totale des forces.* Sept semaines se passent dans cet état, et c'est à cette époque qu'un médecin consulté regarda, avec justesse, l'estomac comme dans une sorte d'inflammation chronique; il fit faire choix de certains alimens les plus propres à être digérés, décoctions d'orge, viande tendre assaisonnée avec quelques aromates. Il lui prescrivit pour boisson des mucilages bouillis avec le quinquina et autres toniques, des décoctions de raisins et de fécules, avec des aromates ombellifères, entremêlant à propos l'usage des hypnotiques et de quelques lavemens. La cure sembloit opérée au troisième mois, mais des accidens ayant renouvelé les chagrins, elle ne fut complète qu'au septième. Le célèbre Lorry, dans son ouvrage si connu (*de Melancolia, etc.*), donne des exemples de ce qu'il appelle *phthisie sèche des mélancoliques*, ou plutôt fièvre hectique de la même

sorte, dont les symptômes sont les suivans : sortie des déjections imparfaitement digérées quelques heures après le repas, urine abondante, sueurs colliquatives. Pendant la digestion, pouls dur et petit, fréquent, quelquefois palpitant; dans tout autre temps, rare, mais toujours très-dur; sentiment d'acidité rongeante et d'ardeur qui s'élève de l'estomac et affecte désagréablement l'arrière-bouche, appétit dépravé; le matin, pesanteur de tête, jambes tremblantes, palpitations, anxiétés précordiales, nausées. Au moral, les affections connues des hypocondriaques; à une époque plus avancée, œdème des pieds et même ascite; les malades périssent après un vomissement de sang ou une diarrhée qui achève de les épuiser.

M. L'auteur de la dissertation déjà citée fait consister la fièvre hectique dans un mouvement fébrile, lent et continu, mais d'une durée longue et indéterminée; ce qui est suivi d'une perte de forces toujours croissante, et d'une émaciation qui est portée quelquefois jusqu'à la consomption des muscles. L'altération des organes qui donne lieu à la fièvre hectique, peut tenir à une désorganisation de leur tissu, avec ou sans suppuration, ou bien ne consister que dans une lésion d'action d'un ou de plusieurs systèmes de l'économie animale; de là des fièvres hectiques, gastriques, pectorales, génitales, sanguines, dépendantes des

systèmes glanduleux, sécrétoire, cutané, etc.; dans toutes, mouvement fébrile, lent et continu, avec des paroxysmes le soir, le plus souvent après le repas, quelquefois d'une manière irrégulière, pendant lesquels les malades éprouvent de la chaleur à la paume des mains et à la plante des pieds, et à la suite desquels il survient des sueurs colliquatives; émaciation plus ou moins rapide en proportion de l'activité de la fièvre, de l'abondance des sueurs ou de la diarrhée: pour plus de clarté, on peut y distinguer trois périodes: dans la première, fièvre obscure, irrégulière, et les fonctions peu altérées; dans la deuxième, pouls petit, vif et fréquent, et qui s'accélère durant les paroxysmes, pendant lesquels la chaleur des mains et des pieds est manifeste, et les sueurs sont copieuses et colliquatives: alors l'émaciation est rapide; à la troisième période, extrême intensité de tous les symptômes et la maigreur portée au dernier degré de marasme: le corps n'est plus qu'un squelette recouvert d'une peau sèche et terreuse. On imagine sans peine combien le traitement de la fièvre hectique doit être varié suivant l'altération des divers systèmes, et même des parties du même système qui lui ont donné naissance: il faut opposer, par exemple, aux fièvres hectiques gastriques, l'usage des toniques et des amers, et une nourriture appropriée,

quelquefois de légers calmans, des vermifuges, etc. Le traitement des hectiques pectorales est assez indiqué par les principes développés à l'article de la phthisie tuberculeuse. C'est une toute autre conduite à tenir lorsque la fièvre hectique tient à des hémorragies actives, excessives, ou à des saignées qui ont été prodiguées, puisqu'il s'agit en même temps de réparer les forces et de recourir à des boissons légèrement acidulées ou émulsionnées. Si la fièvre dépend de la répercussion d'une affection psorique ou dartreuse, il est facile de voir que le traitement doit être adapté à la nature de ces maladies. On imagine bien que la fièvre hectique produite par des excès d'étude, le chagrin, la mélancolie, la nostalgie, ne peut être guérie que par la dissipation, par des voyages, un changement dans la manière de vivre. Mais un principe général qui semble s'adapter à toutes les fièvres hectiques, est une attention particulière de soumettre le malade aux préceptes fondamentaux de l'hygiène, et de donner assez d'énergie à la nature pour développer ses efforts salutaires.

Principes généraux sur la Méthode d'étudier et d'observer en Médecine.

Mêmes principes pour la recherche de la vérité dans la médecine que dans les autres sciences naturelles ; mêmes règles pour acquérir un goût pur et des connoissances solides ; même attention de mettre à profit les préceptes généraux donnés par les philosophes pour assurer la marche et les progrès de l'esprit humain : nulle part, on n'est autant autorisé à appliquer le reproche fait par Bacon à la raison humaine, de n'être souvent que le produit de l'erreur et un assemblage confus d'opinions hasardées et adoptées sur parole, de notions puériles qu'on a reçues sans discussion et sans examen. Mais Bacon, avec un génie très-élevé, n'a pu faire une application heureuse de sa méthode à la médecine, par le défaut de connoissances précises et de détails que peut donner seule l'observation des maladies ; il marque cependant une estime sentie pour Hippocrate, et il le propose pour modèle. Le doute philosophique de Descartes peut souvent s'appliquer à la pathologie interne ; et quel bienfait pour le genre humain, si on pouvoit le faire adopter par l'universalité de ceux qui exercent la médecine ! Peut-on être trop familier avec le précepte que donne ce philosophe « de conduire par ordre ses » pensées, en commençant par les objets les plus simples » et les plus aisés à connoître, pour monter peu à peu » par degrés aux connoissances les plus compliquées » ? La marche qu'a suivie Linné dans sa Philosophie botanique, peut beaucoup servir à éclairer la classification

des maladies; mais ce naturaliste avoit-il une connoissance assez approfondie de ces dernières pour donner une forme nouvelle à la nosologie? On ne peut omettre, en parlant de la méthode, le vaste tableau des connoissances humaines par d'Alembert, dans son Discours préliminaire sur l'Encyclopédie. Il remarque que l'esprit de l'homme a dû se porter d'abord sur les arts absolument nécessaires, comme l'agriculture et la médecine : « Elles ont été en même temps et nos connoissances » primitives, et la source de toutes les autres, même de » celles qui paroissent très-éloignées ». Tout ce qu'il dit sur la renaissance des lettres et des sciences en Europe, s'applique très-heureusement à une foule d'écrits en médecine, et doit être présent à l'esprit de tous ceux qui allient sagement l'étude des anciens à celle des modernes...... Que de préceptes sages et lumineux dans le Discours préliminaire de Buffon sur la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle, quoiqu'il y ait été peu fidèle lui-même dans la suite, en donnant trop d'essor à son imagination! Le ton mâle et éloquent qu'il prend en faveur des anciens naturalistes, ne semble-t-il pas d'ailleurs l'expression des sentimens que doit inspirer la médecine grecque (1)? L'histoire de l'enten-

(1) Sorte de droit d'aînesse qu'ont les anciens Grecs pour les beaux-arts et la plupart des sciences. On sait à quel degré de perfection ont été portées chez eux la sculpture, la peinture, l'architecture, la musique. Peut-on parler de poésie sans que les noms d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, etc. s'offrent à l'esprit? L'ouvrage de Thucydide n'est-il point un modèle d'une histoire fidelle des événe-

dement humain, qui a été retracée avec tant de justesse et de profondeur par Locke et Condillac, pourroit-elle être ignorée par le médecin, qui a non-seulement à décrire les vésanies ou maladies morales et à indiquer toutes leurs nuances, mais encore qui a besoin de porter la logique la plus sévère pour éviter de donner de la réalité à des termes abstraits, pour procéder avec sagesse des idées simples à des idées complexes, et qui a sans cesse sous ses yeux des écrits où le défaut de s'entendre, la séduction de l'esprit de système et l'abus des expressions vagues et indéterminées, ont amené des milliers de volumes et des disputes interminables?

L'art de diriger ses études en médecine a été loin d'être négligé par les médecins eux-mêmes, et on en peut voir, dans un ouvrage sorti de l'école de Leyde, la longue mais superflue énumération, puisque la plupart d'entre eux ont été bien plus propres à égarer et à fomenter des préjugés, qu'à éclairer l'esprit et à le diriger dans la recherche de la vérité. Boerhaave lui-même, dans l'ouvrage dont nous devons une édition très-soignée à Haller (1), donne sans doute la plus haute idée de son

mens et de la plus élégante simplicité? Euclide n'est-il point encore le père de la géométrie? et ne trouve-t on point dans toutes les bibliothèques l'histoire des animaux par Aristote? Enfin quelques efforts de certains esprits excentriques, depuis Thémison jusqu'à Brown, ont-ils empêché de regarder Hippocrate comme le vrai fondateur de la méthode d'observation en médecine?

(1) *Hermani Boerhaave viri summi suique praeceptoris, methodus studii medici, emaculata et accessioni-*

érudition et de ses vues étendues sur l'éducation médicale, dans laquelle il fait entrer l'étude de la physique, de la géométrie, de la chimie, de la botanique, de la pathologie, etc. Mais n'est-ce pas plutôt un catalogue raisonné des auteurs qui ont écrit sur ces objets, qu'une méthode simple et lumineuse pour faire éviter dans l'étude de la médecine, des idées fausses ou obscures, et pour s'élever à ses vrais principes? C'est dans des dissertations particulières : *De commendando studio Hippocratico, de repurgatæ Medicinæ facili simplicitate, Honos medici servitus*, qu'il retrace surtout les préceptes les plus sages pour faire des progrès solides en médecine. Par quelle fatalité se trouve-t-il ensuite en opposition avec lui-même, en fondant un système sur l'application de la mécanique aux lois de l'économie animale?

Nécessité de l'observation en médecine, l'origine, les progrès et les vrais fondemens de cette science, les obstacles qu'elle a éprouvés dans son cours, le peu d'estime qu'on a faite des anciens, les entraves qui tiennent à des opinions fausses ou à des préjugés, les analogies trompeuses, les études dirigées sans ordre et sans méthode, le desir d'acquérir de la célébrité par quelque système, etc. tels ont été les objets dont Baglivi a traité dans autant d'articles séparés, et où il a répandu les vues les plus saines et les plus philosophiques. Zimmermann enfin a donné, dans ces derniers temps, une bien plus grande extension à cette doctrine, en traitant de

---

bus locupletata ab Alberto ab Haller, etc. *Amstelodami*, 1751, 2 vol. *in*-4°.

l'expérience en médecine, en faisant distinguer la vraie de la fausse, en traitant en détail de l'esprit d'observation, et de l'influence qu'il a eue sur l'expérience, de l'observation des signes pris des principaux phénomènes de l'économie animale, du génie et de ses premiers pas vers l'expérience, etc. Mais, comme il paroît avoir fait sentir trop foiblement le vrai caractère de la médecine grecque, et comme il importe de bien lier les découvertes des modernes avec une connoissance exacte et précise de l'antiquité, je vais, en écartant toute la surcharge d'une érudition embarrasée et entravée par des compilations sans nombre, 1°. suivre la filiation des résultats de l'observation depuis Hippocrate jusqu'à nous, mais à l'aide d'une saine critique; 2°. indiquer la marche rigoureuse qu'on doit tenir pour bien observer et pour décrire avec exactitude les symptômes des maladies.

ARTICLE PREMIER.

Étudier avec choix, ne point s'asservir aux opinions des auteurs même les plus célèbres.

Avoir une estime sentie pour Hippocrate, rendre hommage à sa supériorité, le regarder comme le vrai fondateur de la médecine d'observation, ce n'est point croire qu'il a tout vu, tout observé; ce n'est point adopter servilement tout ce qui a été publié sous son nom, ni admettre aveuglément toutes ses opinions et ses principes dans le traitement des maladies. Que d'objets

ont échappé à sa sagacité ! que de propositions trop générales à modifier et à restreindre ! Combien la médecine ne s'est point enrichie par les travaux successifs de ceux qui l'ont exercée, dans tous les âges, avec un jugement sain et des principes solides ! Hippocrate n'en doit pas moins servir de modèle, par des qualités rares qui lui ont mérité la vénération de tous les siècles : jugement sain et exempt de toute superstition, mépris des richesses, amour ardent de la liberté et de l'indépendance, candeur, éloignement de toute jactance, de tout sentiment de haine ou d'envie, abjuration de l'esprit de système, et sagacité profonde pour s'élever des histoires particulières des maladies à des vues générales et à des vérités aphoristiques, confirmées depuis par une éternelle expérience.

Faire choix des meilleurs auteurs, et ne prendre pour modèle que ce qu'il y a de plus excellent dans leurs écrits, a été toujours une règle invariable du bon goût dans les sciences comme dans les beaux-arts et les lettres. Peut-on se dispenser d'en faire l'application à la médecine hippocratique, à moins de tomber dans une érudition incohérente et confuse? Écrits volumineux, discussions graves des critiques sur la distinction des ouvrages légitimes d'Hippocrate d'avec ceux qu'on doit regarder comme supposés. *Erotianus*, qui vivoit du temps de *Néron*, explique les termes obscurs (1), et cherche à établir une distinction entre ces écrits du père de la

---

(1) *Vocum quae apud Hippocratem sunt collectio, et ejus operum in septem sectiones distributio.*

médecine.... *Galien* parle aussi de cet alliage des écrits d'Hippocrate vrais ou supposés, et il indique les moyens de les distinguer dans diverses parties de ses ouvrages.... Un docteur de *Salamanque* (1), *Ludovicus Lemosius,* a travaillé sur le même objet. On doit louer le courage qu'a eu *Mercurialis* (2) de n'avoir point adopté toutes les opinions de *Galien* sur la distribution des livres d'Hippocrate, surtout dans un siècle (1583) où le galénisme dominoit dans les écoles. *Piquer* (3), médecin espagnol, s'est encore engagé dans cette recherche vers ces derniers temps, et on lui doit des vues très-saines de critique.... On doit regretter que *Haller* ait trop déféré à l'autorité de *Galien* dans sa distribution des écrits d'*Hippocrate,* et qu'il n'ait point adopté un ordre plus exact et plus méthodique. Grunner (*Censura librorum Hippocrateorum,* etc. 1772) s'est aussi distingué par une critique très-sage sur le même objet, et il a fait preuve d'une connoissance profonde de la langue grecque. Je m'écarterai cependant sur plusieurs points de la division qu'il a admise.

Quel moyen sûr doit-on prendre pour fixer son jugement dans cette discussion?.... C'est de choisir d'abord les écrits d'*Hippocrate* sur lesquels il n'y a point eu de controverse parmi les critiques, d'en bien saisir le caractère, soit pour la précision du style et l'enchaînement

---

(1) *De optima predicendi ratione, item judicii operum magni Hippocratis, liber unus.*

(2) *Censura et dispositio operum Hippocratis.*

(3) *Las obras de Hippocrates, mas selectas.* 1757.

des idées, soit pour l'exactitude des observations et le talent de s'élever à des vérités générales. S'éclairer ainsi, épurer son goût pour la méditation des principes lumineux de la médecine hippocratique, et parvenir par là à juger sainement des écrits qui en approchent plus ou moins, et de ceux qu'on doit regarder comme supposés; ne point négliger d'ailleurs le témoignage des auteurs qui se sont exercés dans cette critique.

Première règle. *Mettre au premier rang des écrits d'Hippocrate ceux qu'on a toujours regardés comme légitimes, et qui, après avoir servi de guide aux médecins observateurs de tous les âges, par une description exacte et correcte des phénomènes des maladies, peuvent être mis à côté de ce qu'on trouve de plus achevé dans toute autre branche des sciences naturelles.* On doit mettre de ce nombre ce que les traducteurs latins désignent par les titres suivans : 1°. *Aphorismi;* 2°. *Liber Prœnotionum;* 3°. *Liber primus et tertius Epidemiorum;* 4°. *De aëre, locis et aquis.*

Deuxième règle. *On rejettera du nombre des écrits hippocratiques ceux que la plupart des critiques ont regardés comme supposés, et qui démentent d'abord le caractère connu du père de la médecine, soit pour la solidité et la méthode, soit pour la correction du style.* Ces écrits, qui n'auroient point dû être publiés sous le nom d'Hippocrate, quoiqu'ils offrent quelquefois des vues utiles, sont : *Jusjurandum, prœceptiones, de lege, de vetere medicinâ, de medico, de decenti ornatu, de exsectione fœtûs, de resectione corporum, de corde, de glandulis, de dentitione, de visu, de medicamentis pur-*

gantibus, de hominis structurâ, de virginum morbis, epistolæ.

Erotien, de même que *Gallien*, gardent le silence sur ces écrits, et ne paroissent point les avoir connus. On doit soupçonner qu'ils ont été insérés parmi les écrits d'*Hippocrate* dans des temps postérieurs. *Mercurialis* et *le Clerc* les regardent comme supposés. Pour les juger d'ailleurs apocryphes, il ne faut qu'un goût épuré par la lecture et la méditation des écrits hippocratiques.

Troisième règle. *Quel parti prendre sur les écrits publiés sous le nom d'Hippocrate que certains critiques ont rejetés, que d'autres ont regardés comme légitimes, et qui d'ailleurs portent en partie le caractère de la touche d'Hippocrate, et sous d'autres rapports le démentent? C'est de suspendre son jugement, de regarder ces écrits comme laissés dans un état d'imperfection par Hippocrate, ou comme insérés par ses disciples ou les copistes, parmi ses ouvrages; de ne les lire qu'avec une sage réserve, et après avoir acquis toute la maturité du goût; de soumettre enfin les objets douteux à l'épreuve du temps et des progrès ultérieurs qu'a faits la médecine.*

Ces écrits, qu'on doit placer au second rang, et qui semblent devoir servir de passage naturel entre ceux qui ont été rapportés ci-dessus, sont les autres traités qu'on trouve dans la collection des ouvrages publiés sous le nom d'*Hippocrate*. Pour les disposer ici suivant leur plus ou moins de conformité avec la doctrine hippocratique, ou plutôt avec les résultats solides de l'expérience, je placerai au premier rang ce que les traducteurs latins appellent, 1°. *Prænotiones coacæ*; 2°. *prædictiones*;

3°. *liber secundus et sextus de morbis vulgaribus*; 4°. *victus ratio in acutis*; 5°. *liber quintus et septimus de morbis vulgaribus*; 6°. *de locis in homine*; 7°. *de alimento*; 8°. *de judicationibus*; 9°. *de diebus judicatoriis*; 10°. *de humoribus*.

On doit regarder comme inférieurs à ces derniers, les livres *de morbis*, *de affectionibus*, *de internis affectionibus*, *de naturâ muliebri*, *de morbis mulierum*, *de sterilibus*, *de flatibus*.

Je mettrai dans la dernière classe, les écrits suivans : *De morbo sacro*, *de humidorum usu*, *de naturâ hominis*, *de septimetri partu*, *de octimetri partu*, *de ossibus*, *de carnibus seu principiis*, *de geniturâ*, *de naturâ pueri*, *de superfetatione*, *de hemorrhoïdibus*, *de salubri dietâ*, *de dietâ libri tres*, *de insomniis*. Je ne prononce point sur d'autres écrits qui appartiennent à la pathologie externe, comme *de vulneribus capitis*, *de fracturis*, *de articulis*, *de officinâ medici*, *de fistulis*.

Une distinction sévère mise ainsi entre les écrits d'Hippocrate, a resserré de plus en plus l'horizon, et la marche analytique conduit ensuite à fixer d'abord nos regards sur les productions légitimes du père de la médecine, à bien saisir le caractère de ces écrits où il paroît avoir mis la dernière main, à se faire ainsi un type primitif pour juger par comparaison des autres; enfin, à chercher dans quel ordre il faut en faire une étude particulière.

Les connoissances qu'*Hippocrate* avoit puisées, soit dans les traditions des *Asclépiades* ses aïeux, soit dans les célèbres écoles de *Cos*, de *Gnide* et de *Rhodes*, ne s'éle-

voient guère au-dessus de certaines règles de pratique et d'une sorte d'empirisme.... Pour jeter les vrais fondemens de la médecine, et en faire une vraie science qui eût sa méthode propre et ses principes, il falloit encore avoir l'esprit très-cultivé par l'étude et la méditation des philosophes et même des poètes, et s'être fait un style propre en approfondissant les règles de l'art d'écrire..... Il falloit en outre l'impulsion forte du génie....... C'est *Hippocrate* qui inventa le langage propre à la méthode descriptive des maladies, qui écarta avec sévérité tout raisonnement vague ou systématique, et qui, en se bornant à une narration fidelle et laconique des faits observés, montra par quels changemens, par quels efforts plus ou moins orageux, par quelle tendance favorable ou funeste la nature parvient à terminer une maladie aiguë. Quelques exemples pris des Epidémies justifieront cet hommage rendu au père de la médecine.

Malade quatrième du livre 3 des Epidémies. Phrénésie le premier jour, et vomissemens d'une matière liquide et verte, fièvre vive, sueur abondante, douleur gravative de la tête. Le second jour, perte de la voix ou aphonie, soubresauts des tendons, et la nuit des convulsions. Le troisième jour, les symptômes s'aggravent, et la mort survient le quatrième.

Exemple différent, et marqué par une tendance favorable de la nature. (*Malade septième du premier livre des Epidémies.*)

Une fièvre violente se déclare avec douleur et sentiment de pesanteur dans les lombes. Le deuxième jour, liberté des déjections, entretenue par une boisson abon-

dante. Le troisième jour, douleur gravative de la tête, etc. Quatrième jour, exaspération des symptômes, avec écoulement de quelques gouttes de sang par la narine droite, etc. Le cinquième jour, hémorragie par la narine gauche. Une sueur abondante achève la crise de la maladie. Après la crise, il y eut un léger délire, que des affusions d'eau sur la tête firent cesser. Le malade n'éprouva pas de récidive; mais, après la crise, la même hémorragie du nez se répéta à plusieurs reprises.

Heureuse application de la méthode analytique à l'étude des écrits d'Hippocrate, en passant du plus simple au plus composé, et avantage de commencer cette étude par les histoires particulières qui se trouvent dans le premier et le troisième livres des Epidémies, pour se faire une idée exacte et précise de la marche de la nature dans les maladies aiguës. On passera ensuite à la description de la constitution médicale des saisons, et on s'élèvera enfin aux maximes générales renfermées dans *les Pronostics* et *les Aphorismes*. L'analyse du livre du Pronostic montre combien *Hippocrate* a réuni les vues élevées et le talent d'écrire des philosophes aux connoissances de détail sur la marche des maladies (1) : disposition du sujet en grandes masses distribuées dans un ordre lumineux et méthodique, correction et laconisme du style, suppression d'une foule d'idées secondaires,

---

(1) Qu'on examine l'ensemble et les détails de cet écrit avec les règles que *Buffon* a si bien développées dans son discours sur le Style, et on verra combien *Hippocrate* avoit approfondi l'art d'écrire.

dont il semble avoir laissé le développement verbeux aux commentateurs de tous les âges.

Le Clerc, dans son Histoire de la Médecine, cherche à donner une idée des principes d'Hippocrate dans le traitement des maladies, et il cite indistinctement tous les ouvrages publiés sous le nom de ce père de la médecine : mais, 1°. ces livres de pratique sont très-peu corrects, soit qu'ils aient été supposés, soit qu'ils aient été laissés dans un état d'imperfection ; 2°. dans ces premiers temps de l'art de guérir, les moyens curatifs pris des médicamens méritent peu de confiance, et la matière médicale n'a cessé d'être un fatras informe, que par les progrès qu'ont faits dans ces derniers temps l'histoire naturelle, et surtout la botanique et la chimie.

Mon plan étant de faire connoître le véritable esprit de la médecine hippocratique, et les progrès marqués que lui ont fait faire les meilleurs observateurs dans les siècles suivans, je m'attacherai à faire distinguer le vrai caractère des auteurs originaux qui, en marchant sur les traces d'Hippocrate, ou en s'en écartant plus ou moins, ont bien mérité de l'humanité par de nouvelles découvertes, ou bien ont altéré la pureté et la simplicité de la médecine grecque.

Un des premiers qui se rencontrent dans cette carrière, par la célébrité du nom et l'éclat des talens, est *Galien*, postérieur à Hippocrate d'environ cinq siècles. Sa vie, dans l'édition de *Chartier* (1), pleine de

(1) *Magni Hippocratis Coi et Claudi Galeni universa quae extant opera, etc.* Renatus Charterius, etc.

petits contes et de fables; son éducation très-soignée dans la maison paternelle, et divers voyages entrepris dans la vue de s'instruire. Il fréquenta la fameuse école d'*Alexandrie*, et il fut nommé, à l'âge de trente-quatre ans, médecin de l'empereur *Marc-Aurèle*. Une peste s'étant déclarée à *Rome*, il quitta cette dernière ville pour se rendre à *Pergame*, sa patrie, ce qui est un trait peu honorable pour sa mémoire. Son extrême passion pour l'étude, et son application assidue aux belles-lettres et à la philosophie d'*Aristote*. Il étoit profondément nourri des principes de la médecine hippocratique, et dans tous les écrits où il l'a prise pour modèle, il l'a enrichie de nouvelles vérités : c'est ainsi, par exemple, que dans le livre *de Methodo medendi ad Glauconem*, ce qu'il dit sur le caractère et le régime des fièvres intermittentes, annonce la marche sage et circonspecte de l'observateur le plus éclairé et le plus attentif... Il s'étoit non-seulement rendu familier le traité du Pronostic d'Hippocrate, mais il en avoit étendu les règles par ses propres observations (1). Il annonce d'avance une hémorragie du nez critique, dans une circonstance éclatante et propre à lui donner une grande supériorité sur les autres médecins; mais on doit le considérer sous d'autres rapports moins favorables. Il s'écarte de la sévère exactitude d'Hippocrate, en introduisant des divisions subtiles du pouls, comme autant de moyens du pronostic. Dans la plu-

---

(1) *De Praenotione ad Posthumum, cap. 13. Charterii*, tom. VIII, pag. 850.

part de ses écrits, il fait un abus perpétuel d'explications versatiles et des subtilités de la doctrine d'Aristote; et pour mieux l'emporter sur ses rivaux, il cherche à les tourner en ridicule, et à faire voir la nécessité de l'application de la philosophie du Lycée à la médecine..... Il fait plus, il parle avec bouffissure et avec jactance de lui-même : il dit (cap. 8, lib. 9, *de Methodo medendi ad Glauconem*) qu'il a montré, le premier, la vraie méthode de traiter les maladies, et qu'il a fait en médecine ce que *Trajan* avoit fait par rapport à l'Empire Romain, c'est-à-dire qu'il en avoit reculé de bien loin les limites. Dans son essor ambitieux pour dominer, quels propos outrageans, quelles satires virulentes ne se permet-t-il point contre des sectes rivales qui osoient le contrarier!

On s'égareroit donc dans une mer immense, si on vouloit étudier tous les écrits de *Galien*, ou même simplement les parcourir, et on n'en retireroit que du dégoût et de la satiété... On doit louer le zèle infatigable de *Chartier*, qui est parvenu à faire une édition correcte en grec et en latin, des Œuvres d'Hippocrate et de Galien, ou plutôt des écrits publiés sous leur noms; mais quel courage pour ne pas succomber sous le poids énorme de quatorze volumes *in-folio !* que des choses dans ces écrits, qui sont condamnées à dormir éternellement dans nos bibliothèques! Distinction suivante à faire :

1°. Les livres de Galien qui appartiennent à la médecine d'observation, sont les suivans : *de Locis affectis, de Methodo medendi ad Eugenianum, de Arte curativa ad Glauconem, de Crisibus, de Diebus decreto-*

riis, de tuenda Valetudine, divers commentaires sur différens écrits d'Hippocrate. Dans les livres de cette première classe, on trouve d'excellentes maximes de pratique, quoique Galien n'y perde pas entièrement de vue ses idées systématiques sur les élémens et les facultés.

2°. Les livres d'une théorie purement hypothétique et contentieuse, sont ceux *de Facultatibus, de Elementis, de inæquali Temperie, de Placitis Hippocratis et Platonis, de Temperamentis, quod animi mores, corporis temperamenta sequantur.*

3°. On doit mettre dans une classe moyenne, les livres de Galien sur la pathologie, l'anatomie, la pharmacie, et les introductions à différentes parties de la médecine; mais, dans l'état actuel de nos connoissances, a-t-on besoin des descriptions anatomiques de *Galien*, ou de ses formules compliquées de médicamens? *Galien* sembloit né pour faire faire les plus grands progrès à la médecine d'observation; mais il fut séduit, comme les autres savans de son siècle, par l'appareil scientifique et les brillantes subtilités de la philosophie d'*Aristote*, et surtout par la grande faveur que cette doctrine obtint de son temps à Rome, puisqu'elle fut professée publiquement. Son ambition sans bornes et le desir d'innover finirent par l'égarer.

Qu'il est heureux de pouvoir opposer aux écarts brillans de Galien, la sagacité profonde et la marche sage et circonspecte d'*Arétée*, qui fit l'application la plus heureuse des grands principes d'Hippocrate à la médecine, et qui en fit pour ainsi dire un corps de doc-

trine régulier et solide, en les soumettant de nouveau à l'épreuve de l'expérience!.. Peut-être qu'aucun médecin n'a mérité plus que lui d'être placé à côté d'Hippocrate... Dans quel siècle a-t-il vécu? dans quel lieu a-t-il exercé la médecine? Sans chercher ici à dissiper ces savantes obscurités, je renvoie à la préface que Wigan (1) a mise à la tête de son ouvrage, et aux remarques qui ont été ajoutées par Haller lui-même. Je me bornerai à quelques traits qui peuvent le caractériser.... Style grave et sententieux comme celui du père de la Médecine, description vive et pittoresque des phénomènes des maladies, avec toutes les circonstances des périodes de l'âge, de l'influence des saisons et des climats, etc.; attention soutenue d'isoler le diagnostic des maladies, et de l'approfondir avant de parler du traitement; application des principes de l'hygiène sur l'air, le régime, l'exercice, etc. au rétablissement de la santé... Quel tableau touchant et animé présente, par exemple, sa description de la phthisie!.. Dans le traitement de la phrénésie, avec quel soin ne fait-il point éviter les impressions les plus légères sur les organes des sens!.. S'agit-il de la foiblesse des organes de la digestion, il recommande surtout des promenades régulières, la déclamation à haute voix, la gestation dans les lieux plantés de lauriers, de myrtes, etc. des frictions sèches, le jeu du ballon ou autres semblables... Arétée, comme tous les auteurs

(1) *Artis medicae Principes, etc. recensuit Albertus Haller,* tom. V.

originaux, a dédaigné le titre de compilateur, et sa manière d'écrire annonce qu'il n'a traité que des maladies qu'il avoit observées.

On doit louer aussi *Celse* d'avoir suivi la direction et la marche de la médecine hippocratique, et d'avoir écarté avec soin de ses écrits tout raisonnement vague, tout esprit d'hypothèse. On sait qu'il vivoit sous les règnes d'*Auguste* et de *Tibère*, et qu'il a paru profiter, soit des découvertes faites en anatomie par *Erasistrate* et *Hérophile*, soit des progrès que la médecine externe avoit faits dans la fameuse école d'*Alexandrie*. On peut voir ces détails dans la préface que Haller a placée à la tête des écrits de ce médecin (8e vol. *Artis medicæ Principes*). J'ajouterai seulement quelques réflexions sur les préceptes d'hygiène qu'il a rédigés avec tant d'élégance et de clarté, sur la pathologie interne ou description de certaines maladies, et sur ses principes généraux de traitement des maladies. 1°. L'hygiène remonte jusqu'au temps des plus anciens philosophes, puisque l'institut de *Pythagore* paroît fondé sur ses principes (*Voyage du jeune Anacharsis*, tom. VI); mais *Celse* a eu l'avantage d'en faire un corps de doctrine des plus solides, et d'en tracer les divers préceptes avec toute la pureté de la langue latine. 2°. Quelque soin qu'ait mis Celse à nous donner une compilation des plus élégantes de la médecine hippocratique, on voit avec regret qu'il a très-peu insisté sur l'histoire et la détermination du vrai caractère des maladies internes, et cette remarque n'a point échappé à la sagacité profonde de Stahl; ce qui confirme de plus en plus l'opi-

nion qu'on a que Celse n'a jamais exercé la médecine.
3°. La diététique appliquée au traitement des maladies, est une partie sur laquelle *Celse* s'est le plus distingué, en faisant faire de nouveaux pas à la médecine hippocratique. Tout ce qu'il dit sur les variétés de la manie, et sur la conduite qu'on doit tenir à l'égard des maniaques, est plein de sagacité; mais les formules de médicament pour la médecine externe et interne se ressentent du siècle où il a vécu, et on sait en général que ces moyens curatifs n'ont acquis de la justesse et de la précision, que par les progrès récens de la chimie et de la botanique.

L'excellent jugement de Celse se manifeste par la discussion des principes du traitement adopté par certaines sectes de médecins, et par son adhésion aux maximes antiques de l'expectation. Après avoir rapporté, v. g. (liv. III, chap. IV) la méthode singulière suivie par *Asclépiade* dans le traitement des fièvres, il ajoute qu'il faut, à la vérité, être circonspect sur l'usage des médicamens et des purgatifs, et qu'il faut seulement diminuer la matière morbifique, qui se dissipe ensuite par les forces de la nature et indépendamment de tous les secours de l'art.

Destinée éternelle de la vérité d'être en proie à la division des sectes, et d'être défigurée par l'esprit de parti! Parmi les successeurs d'Hippocrate, les uns, en admettant la nécessité de l'observation, pensent que les principes de nos corps, la structure des parties, les causes soit cachées soit manifestes des maladies, doivent être connus des médecins, et ce sont les dogma-

tistes. Bientôt l'abus qu'on fait du raisonnement jette dans un excès opposé, et donne naissance à la secte des empiriques qui soutiennent qu'on ne doit s'attacher qu'aux résultats simples de l'observation et de l'expérience. Différence extrême entre l'empirisme borné et la médecine expérimentale, qui consiste à observer avec attention, à ne s'en rapporter qu'à des signes sensibles, à répéter plusieurs fois les observations, à noter les résultats généraux ou particuliers des faits observés, à tenir compte de la constitution individuelle, de l'influence des saisons et des climats, des périodes des âges, etc. c'est là la médecine hippocratique. Les divisions entre les dogmatistes et les empiriques, donnent lieu à la secte des méthodistes, qui prennent le milieu entre les deux autres sectes rivales, mais qui, pour se distinguer par une innovation remarquable, réduisent les maladies à trois classes générales, suivant l'état de constriction ou de relâchement des solides, *strictum, laxum et mixtum*.... C'est sur ces principes qu'ils fondoient les méthodes de traitement, en admettant cependant les diverses périodes des maladies d'Hippocrate.... *Soranus* d'*Ephèse*, qui vécut d'abord à *Alexandrie*, et ensuite à *Rome*, sous l'empire de *Trajan*, mit la dernière main au système des méthodistes. Tous les critiques s'accordent à regarder les écrits publiés sous le nom de *Cœlius Aurelianus* comme étant propres à *Soranus*.... Ces écrits paroissent avoir été traduits du grec en latin, avec très-peu de changement.... Contraste frappant entre *Celse* et *Cœlius Aurelianus* pour le style : autant le pro-

mier a écrit avec toute la pureté et l'élégance de la langue latine, autant l'autre parle un langage incorrect et souvent barbare. Mais *Cœlius Aurelianus* a fait faire de nouveaux pas à la médecine hippocratique, en perfectionnant la partie descriptive des maladies; c'est un modèle à suivre pour la justesse et l'exactitude du diagnostic.... Qu'il parle de la catalepsie, il rapporte ses causes antécédentes, ses signes précurseurs, ceux qui annoncent un changement en mieux ou en pire, sa dégénération en phrénésie ou en léthargie, ses rapports de ressemblance ou de dissemblance avec l'apoplexie, l'hystérie, une affection vermineuse.... La léthargie, la phrénésie, la paralysie, la péripneumonie, la pleurésie, portent dans ses écrits le même caractère, et leur histoire ne présente qu'une description exacte et rigoureuse des faits observés.... On doit encore savoir gré à *Cœlius Aurelianus* de nous avoir conservé plusieurs fragmens des écrits des plus célèbres médecins de l'antiquité, de *Dioclès*, de *Praxagore*, d'*Erasistrate*, d'*Hérophile*, de *Sérapion*, d'*Héraclide de Tarente*, d'*Asclépiade*, de *Thémison*, et de nous avoir fait connoître leur pratique, avec des remarques critiques plus ou moins judicieuses.... Il est facile de sentir ce qu'il peut y avoir de vicieux dans les principes de traitement, lorsqu'il les rapporte seulement au *strictum* et au *laxum*.... Mais la doctrine des *cycles* appliquée au traitement de certaines maladies chroniques, tient à des vues profondes sur l'économie animale, et mériteroit encore d'être renouvelée avec les restrictions des temps et des lieux.... On entend par cycles des métho-

disies un certain ordre, une succession ou des alternatives, soit de médicamens, soit de moyens diététiques ou des exercices de la gymnastique, combinés pour produire un effet déterminé et durable sur le corps vivant. L'un de ces cycles étoit destiné à changer la constitution individuelle, et portoit le nom de *métasincritique*, ou le nom barbare de *récorporatif*. L'autre, qui étoit propre à opérer une augmentation graduée des forces, s'appeloit *résomptif*. Les méthodistes employoient alternativement ces cycles, en commençant tantôt par l'un, tantôt par l'autre : on peut en voir un exemple dans le traitement de la céphalée (*Morborum chronic. lib.* 1, *cap.* 1).

Je m'étendrai peu sur les écrits d'*Alexandre de Tralles*, qui a eu aussi la gloire d'agrandir par ses propres observations le champ de la médecine grecque, et qui a vécu vers le milieu du quatrième siècle. On peut consulter sur cet auteur les préfaces de *Freind* et de *Haller*, qui sont à la tête de ses ouvrages (*Artis med. Princip.* tom. VI). Observateur exact et plein de candeur, écrivain élégant et pur, il a eu la sage attention de ne publier ses écrits qu'après avoir acquis toute la maturité de l'âge et de l'expérience.... Il excelle aussi pour le diagnostic des maladies ; avec quelle sagacité ne fait-il pas distinguer la pleurésie de l'hépatite, par les symptômes qui leur sont propres ! .... S'il s'agit d'une hémoptysie, quelle sage retenue n'inspire-t-il point en faisant rechercher avec un soin scrupuleux quel peut être le siége du mal, en distinguant si cette hémoptysie vient d'une rupture des vaisseaux ou d'une ulcération,

si le sang provient de l'arrière-bouche ou du thorax ! Il manifeste aussi les principes les plus sains dans l'exposition du traitement méthodique des maladies ; il insiste beaucoup sur les règles du régime, les bains, les onctions, etc. C'est ainsi, par exemple, que dans le traitement de la fièvre tierce, il recommande l'usage des fruits doux, comme du raisin, des melons, que des préjugés invétérés faisoient proscrire. Mais, si d'un autre côté son esprit est nourri des principes de la méthode hippocratique, il n'en est pas moins ardent sectateur des subtiles théories de Galien, puisqu'il parle sans cesse des intempéries du froid, du chaud, de l'humidité, et qu'il prodigue également le titre de très-divin à Galien et à Hippocrate. Sa matière médicale est quelquefois très-chargée, et elle abonde en médicamens somptueux, ce qui suppose qu'il exerçoit la médecine surtout chez les gens les plus riches et les plus opulens. . . . Il a aussi payé son tribut de foiblesse à l'humanité, et participé aux erreurs de son siècle sur les enchantemens et la magie. Les ouvrages d'*Alexandre de Trales*, comme ceux des meilleurs auteurs, ne doivent être lus et médités qu'avec les principes d'une saine critique. .

Dans l'horizon immense que j'embrasse, je n'arrête pour ainsi dire ma vue que sur les points les plus saillans, c'est-à-dire que je cherche seulement à caractériser les auteurs originaux qui ont enrichi la médecine d'observations et qui ont fait faire de nouveaux progrès. Je ne dois donc pas faire entrer dans mon plan les écrits d'*Aëtius*, de *Paul d'Egine*, d'*Oribase*, qui ont

très-peu observé par eux-mêmes, et qu'on ne doit guère mettre que dans la seconde classe des compilateurs, quoique leurs écrits méritent d'être consultés, et qu'ils renferment des objets précieux sur la médecine antique... Après Alexandre de Trales, la médecine d'observation, ainsi que toutes les autres sciences naturelles, paroît comme suspendue dans sa marche par l'état de guerre, de barbarie et d'ignorance où l'*Europe* reste plongée pendant une suite de siècles... Les auteurs originaux ne se trouvent guère que dans la bibliothèque d'*Alexandrie*... Difficulté extrême d'en obtenir des copies... Exercice de l'art borné à un pur empirisme et confié au clergé... A cette nuit profonde, succède un léger crépuscule vers le huitième siècle... Les Arabes, après leurs incursions en *Afrique* et en *Espagne*, avoient fixé leur demeure à *Cordoue ;* là, comme à *Bagdad* en *Perse*, ils avoient bâti une belle mosquée, un grand hôpital, un collége et la fameuse bibliothèque de l'*Escurial,* remplie sans doute des débris de celle d'Alexandrie, saccagée vers l'an 640 de l'ère chrétienne... C'est l'école de Cordoue qui donna naissance à celle de *Salerne*, vers le commencement du onzième siècle, et à celle de *Montpellier* vers la fin du douzième... Mais la restauration de la médecine grecque est due principalement à la Faculté de Médecine de *Paris*, qui alla aussi puiser la connoissance des auteurs originaux dans l'école de Cordoue, dès le douzième siècle, et qui emprunta de l'école de Salerne les principes de la diététique... On sait que les divers auteurs arabes qui ont écrit avant cette époque sont *Hali-Abbas*, *Rhazès*, *Avicenne*,

Avenzoar, *Averrhoès*, *Albucasis*. Mais que trouve-t-on dans leurs écrits? de pures compilations des anciens, et une sorte de débordement d'explications scolastiques, puisées dans la doctrine de Galien et d'Aristote. De tout cet amas de volumes, il ne reste que quelques pages de *Rhazès* sur la petite-vérole, qui offrent des recherches nouvelles et quelques traits de la médecine d'observation... A quoi aboutissent donc tous les efforts de l'esprit humain quand il erre sans méthode, et qu'il est détourné de sa route naturelle?

Ce ne fut que par des progrès lents et successifs, qu'à compter du douzième siècle la médecine grecque fut connue dans l'université de Paris, et surtout disséminée et rendue plus générale à l'aide de l'invention admirable de l'imprimerie, vers la fin du quinzième siècle... On doit rendre hommage aux lumières et au zèle infatigable qu'a montré cette célèbre école pour préparer par degrés et assurer l'empire de la médecine d'observation (1). Mais, pour juger sainement de l'esprit de ces temps, surtout au renouvellement des sciences en Europe, il faut rappeler ce que dit d'*Alembert* à ce sujet dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie : « L'étude des langues et de l'histoire, » abandonnée par nécessité durant les siècles d'igno- » rance, fut la première à laquelle on se livra. L'es-

---

(1) *Notice des Hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, depuis 1110 jusqu'à 1750*, etc. par *Jacques-Albert Hazon*. Paris, *in*-4°. de 270 pages.

» prit humain se trouva, au sortir de la barbarie, » dans une espèce d'enfance, avide d'accumuler des » idées, et incapable pourtant d'en acquérir d'abord » d'un certain ordre, par l'espèce d'engourdissement » où les facultés de l'ame avoient été si long-temps. » De toutes les facultés, la mémoire fut celle qu'on » cultiva d'abord, parce qu'elle est plus facile à satis- » faire ; on ne commença donc point à étudier la na- » ture, ainsi que les inventeurs avoient dû faire. Les » ouvrages des anciens commençoient à être com- » muns, et on croyoit n'avoir qu'à lire pour devenir » savant. Ainsi on dévora, sans distinction, tout ce » que les anciens nous avoient laissé ; on les tradui- » sit, on les commenta, et, par une espèce de recon- » noissance, on se mit à les adorer, sans connoître » à beaucoup près ce qu'ils valoient ». Ce que d'*A-lembert* dit des sciences en général, s'applique très-exactement à la médecine grecque. Dès le seizième siècle, on étudia avec une ardeur extrême les ouvrages des médecins grecs, dont on venoit de donner des éditions correctes à *Venise*, à *Rome*, à *Paris*... Foule d'éditeurs, de commentateurs, de scoliastes qui citoient des passages d'Hippocrate et de Galien comme autant d'oracles, et qui se tourmentoient nuit et jour pour expliquer le sens obscur d'un terme grec, ou pour concilier des textes contradictoires. Les plus distingués, comme *Mercurialis*, *Prosper Martianus*, *Duretus*, *Bal-lonius*, *Hollerius*, etc. ne se livroient à l'observation des maladies que pour mieux pénétrer le vrai sens des auteurs grecs, mais peu dans la vue de les rectifier, ou

d'étendre par de nouvelles recherches le champ de l'observation... Ce fut surtout le Galénisme qui fut funeste aux écoles, et qui donna prise aux violentes diatribes des Paracelsites, ou de ce qu'on appelle la secte des chimistes, qui jura pour ainsi dire la perte de la médecine grecque, mais qui n'eut à lui opposer que des théories insensées d'une fausse chimie.

Paracelse, esprit fougueux et violent, doué d'une imagination déréglée, habile à s'entourer d'un appareil scientifique de chimie pharmaceutique, et à capter les suffrages d'une multitude bornée et amie du merveilleux. Il employa des termes nouveaux et bizarres, pour que ses disciples pussent y attacher un sens mystérieux. Il prétend renverser la pathologie interne, et divise toutes les maladies en cinq classes : 1°. *ens Dei*, maladies qui viennent de Dieu; 2°. *ens astrale*, maladies qui viennent des astres; 3°. *ens naturale*, celles qui viennent du vice de la nature; 4°. *ens pagoïcum*, maladies d'imagination ou par enchantement; 5°. *ens veneni*, maladies qui viennent d'une matière vénéneuse ou interne ou externe. Ceux qui voudront avoir une juste idée des opinions folles et des absurdes visions de *Paracelse*, n'ont qu'à consulter un ouvrage de *Sennert* qui a pour titre : *de Chimicorum cum Aristotelicis et Galenicis consensu et dissensu, in*-4°. Wirtemberg, 1629. On peut donc juger avec quel peu de fondement *Montaigne* a avancé que Paracelse avoit changé et renversé la médecine grecque.

La lutte qui s'étoit établie entre les faux chimistes et les galénistes, étoit également propre à dégoûter des

deux sectes, et à faire sentir la nécessité de reprendre le fil de l'observation hippocratique abandonné depuis un si grand nombre de siècles... Il ne falloit qu'un homme de génie pour donner une nouvelle impulsion aux esprits. *Sydenham* paroît vers la fin du dix-septième siècle. Profondément nourri de ce que la doctrine des anciens offre de plus excellent, mais plein du sentiment de ses forces, et aimant à penser par lui-même, il se fraye une nouvelle route dans la description des maladies et de la constitution médicale des saisons. Il apprend à distinguer les maladies qui tiennent à des qualités connues de l'atmosphère, comme le froid, le chaud, les vents, etc. et celles qui dépendent de certaines altérations cachées et inexplicables du même air atmosphérique, et qui, après avoir régné vers l'équinoxe d'automne, continuent à dominer le reste de l'année, et impriment un caractère particulier aux autres maladies intercurrentes. Ses recherches continuées pendant quinze années de suite avec une constance et une finesse d'observation dignes des plus beaux jours de la médecine grecque, peuvent être mises en parallèle avec ce que peut offrir de mieux toute autre branche des sciences naturelles. Sa pratique est bien loin de mériter les mêmes éloges; et comment concilier avec les principes éternels de la *force médicatrice de la nature*, ce qu'il dit au sujet du traitement de la pleurésie, qui, suivant lui, ne peut être guérie dans un adulte qu'en lui faisant perdre quarante onces de sang par des saignées successives? Comment a-t-il pu, avec un jugement aussi sain, se ranger du parti

de Botal, et proposer la saignée même pour la peste?

Baglivi, quoiqu'avec moins de titres que *Sydenham* au vrai génie et au caractère d'auteur original, mérite cependant d'être remarqué parmi les auteurs qui, vers la fin du dernier siècle, ont secoué le joug du Galénisme, et puissamment concouru à rétablir la médecine d'observation sur ses fondemens antiques. « Ce » n'est point un homme, c'est la nature qui parle par » la voix d'Hippocrate », dit-il au commencement de son premier livre. Dans un autre endroit, parlant de la médecine grecque, il dit : *Historica et mascula Græcorum disciplina.* Il se déclare par-tout avec force contre les théories spéculatives, et l'esprit contentieux des auteurs Arabes, des galénistes, et des partisans de Paracelse et de Van-Helmont. Aucun auteur n'a autant insisté que lui, et n'a donné des préceptes aussi judicieux sur la méthode à suivre pour se diriger dans la carrière de l'observation. Dans l'exposition qu'il fait des obstacles qui ont retardé les progrès de la saine médecine, il cite en détail, 1°. la dérision inepte ou la négligence de l'étude des anciens; 2°. des préjugés ou des opinions fausses; 3°. un faux genre d'analogie et des comparaisons incomplètes; 4°. le défaut de méthode dans l'étude; 5°. une interprétation mal entendue des auteurs, et la manie éternelle des hypothèses; 6°. l'intermission de l'exposition des maladies en langage aphoristique. C'est à la suite de ces préceptes qu'il rapporte le résultat de ses propres observations dans les hôpitaux sur diverses maladies, avec des rapprochemens fréquens de la médecine des anciens; mais, par un contraste dont

l'esprit humain offre si souvent des exemples, il s'écarte lui-même, dans son traité de la fibre motrice, des règles qu'il avoit données, et il se livre à des opinions hypothétiques sur un prétendu mouvement systaltique de la dure-mère, démenti dans la suite par des expériences directes de *Lamure*, *Haller* et autres anatomistes. On sait aussi que des observations du docteur *Serrao*, médecin de Naples, ont détruit tout le merveilleux du tarentisme, c'est-à-dire des symptômes singuliers que Baglivi attribue à la morsure de la tarentule, et qu'il prétend être guéris par la musique et la danse....... On ne doit guère regarder les écrits de Baglivi que comme les essais d'un homme doué d'un grand talent et d'un jugement exquis, mais qu'une mort prématurée a enlevé au moment où il commençoit à réaliser son projet de la réforme de la médecine.

Stahl paroît avec cette fierté de génie qui dédaigne les routes frayées, et avec cette solidité de jugement qui maîtrise une imagination ardente : il ne veut rien devoir qu'à l'observation et à l'expérience ; il commence par s'entourer de bonne heure des lumières accessoires, soit des sciences physico-mathématiques et de la chimie, soit de l'anatomie humaine et de la zootomie..... Il s'élève ensuite aux sources pures de la médecine grecque, non pour la suivre avec une admiration timide et servile, mais pour y puiser des idées mères et originales, et les féconder par les réflexions les plus profondes et l'observation la plus attentive des phénomènes des maladies. Ce sont surtout les maladies chroniques qui lui ont ouvert un champ libre pour de

nouvelles recherches.... Les anciens avoient reconnu, à la vérité, que dans les maladies il y a des mouvemens de la nature qu'on ne doit pas du tout craindre, puisqu'ils tendent à repousser l'atteinte des puissances morbifiques. On sait qu'ils rappellent souvent dans leurs écrits, *leurs mouvemens critiques, la succession des périodes des maladies, les tendances et les efforts salutaires de la nature, les moyens subsidiaires qui peuvent venir à son aide, une sorte de ministère et d'obéissance à ses lois.* Des expressions semblables, dit *Stahl*, renferment de grandes vérités; mais il restoit à rassembler et à bien caractériser les formes variées, les combinaisons et les successions de ces mouvemens salutaires de la nature dans les divers genres de maladies, et c'est la tâche que s'est proposé de remplir un des hommes les plus extraordinaires du commencement de ce siècle, autant en chimie qu'en médecine. La grande célébrité qu'il acquit bientôt dans l'enseignement public, et la foule de disciples qu'il attira à *Jena* en *Saxe*, pour l'entendre, l'animèrent d'un nouveau zèle... Il indiquoit à ceux qui marquoient le plus de talens et d'ardeur, des objets particuliers à traiter, et de là est résultée une précieuse collection de thèses soutenues sous sa présidence. Pour en donner une idée, je vais joindre ici les titres de quelques-unes de ces dissertations : *Distinctio mixti et vivi, motus tonicus vitalis, de motu humorum spasmodico, autocratia naturæ, synergia naturæ, de morbis ætatum, de temperamentis, de infrequentia morborum, de vera æthiologia morborum, de vena Portæ porta malorum, de motu sanguinis hæmor-*

rhoïdalis, de hæmorrhoïdibus internis et externis, de podagræ nova pathologia, de insolitis mensium viis, de febribus, de morbis habitualibus, de consuetudinis efficacia, de morbis contumacibus, de anomaliis motuum, etc.

Stahl s'étoit livré à l'enseignement public dès l'année 1684, et ce ne fut qu'en l'année 1730, c'est-à-dire après avoir acquis une expérience consommée, qu'il développa ses principes de la médecine expectante : *Ars sanandi cum expectatione,* etc. en réponse à la satire virulente de Gédéon Harvey, et au sens détourné et dérisoire que celui-ci donnoit à la médecine d'expectation. Il est facile de voir qu'à mesure qu'il a avancé dans sa carrière, son scepticisme sur la vertu des médicamens n'a fait qu'augmenter, mais ce n'étoit qu'à mesure aussi que l'esprit d'observation et une étude profonde de la médecine lui découvroient toute l'étendue des ressources de la nature quand elle est habilement secourue. L'exposition de ses principes généraux de pathologie, parut peu après dans un ouvrage qui a pour titre : *Theoria medica vera,* in-4°. Les grandes découvertes de Stahl en chimie, et la gloire d'avoir été le restaurateur de cette science en même temps qu'il portoit des vues si profondes sur les lois de l'économie animale, lui assurent une supériorité rare et lui méritent un nouveau degré d'admiration........ Mais il faut avoir du courage pour dévorer toute l'âpreté de son style germanique, et aller chercher quelques points lumineux de doctrine à travers une stérile redondance de termes peu harmonieux et du langage de l'école.

Dans la médecine, comme dans toutes les autres

sciences naturelles, nul spectacle n'est plus instructif et plus propre à exciter l'émulation, que celui de la succession et de la marche progressive des découvertes. Souvent ce qu'un auteur célèbre a omis est repris par un autre, et devient un des plus beaux titres de sa gloire.... Stahl, en suivant ses principes dans l'ouvrage déjà cité, fait regarder en général comme superflu l'usage du quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes, et il omet de parler de ce qu'on appelle fièvres intermittentes malignes ou pernicieuses, dans lesquelles il est prouvé, par les expériences les plus précises et les plus répétées, que le quinquina seul peut sauver la vie du malade : c'est surtout à Morton et à Torti (1) que nous devons ces connoissances. On entend par fièvres intermittentes pernicieuses, celles qui offrent en apparence un caractère de bénignité par leur intermittence, et qui sont cependant marquées pendant l'accès par quelques symptômes les plus violens et les plus dangereux, comme des superpurgations, des cardialgies, des syncopes, une affection comateuse, etc. Torti en distingue sept espèces, selon la prédominance de quelques-uns de ces symptômes durant l'accès, et la forme simulée d'une affection connue. Il est prouvé par des événemens malheureux souvent répétés, que dans ces fièvres le quatrième ou le cinquième accès souvent est mortel, et que par conséquent on ne peut les prévenir et sauver le malade qu'en faisant prendre pendant l'intermission le quinquina en subs-

---

(1) *Francisci Torti, etc. Therapeutice specialis ad febres periodicas perniciosas, etc. in-4°.*

tance, à la dose d'une once ou d'une once et demie. Les observations de Torti sont un modèle d'exactitude et de justesse.

Une juste admiration pour les anciens ne doit point faire dissimuler qu'ils n'ont eu presque aucune lumières sur les vices organiques ou maladies des viscères, dont le diagnostic est appuyé sur la comparaison des symptômes avec les résultats de l'ouverture des corps. Ce nouveau genre de recherches réservé aux modernes, suppose d'ailleurs un siècle où l'anatomie ait été déjà perfectionnée...... Le *sepulchretum* de *Bonet*, par l'inexactitude et le peu de choix des observations, par ses détails superflus et le défaut d'une saine critique, n'offre guère qu'une esquisse fort imparfaite...... La gloire de cette grande et immortelle entreprise reste presque toute entière à *Morgagni*, qui a joint aux avantages d'une érudition choisie et d'un jugement exquis les connoissances les plus profondes de l'anatomie pathologique...... Egalement propre aux travaux de l'amphithéâtre et à une rédaction soignée et correcte des faits observés, il a eu l'art de rapprocher, avec une sagacité rare, plusieurs cas particuliers analogues, et d'en faire ressortir des vérités générales.... Son excellent livre *de Causis et Sedibus morborum per anatomen investigatis*, sera toujours recherché et médité tant que le bon goût et la saine raison présideront à l'exercice de la médecine.

Le reproche mérité qu'on a fait à *Boerhaave* d'avoir abusé en pathologie des raisonnemens pris de la mécanique, ne doit point faire oublier les services signalés qu'il a rendus à l'humanité, puisque l'impulsion qu'il

a communiquée vers le commencement de ce siècle pour la médecine d'observation dure encore, et que ses nombreux disciples l'ont transmise dans toutes les contrées de l'Europe. Son éloge par *Fontenelle* me dispense d'entrer ici dans les détails de sa vie ; et en effet, quel riche fonds pour un éloge qu'un médecin dont la haute réputation de talens et de savoir n'a été et ne sera peut-être jamais égalée ! mais à présent que tout ce brillant prestige s'est dissipé, cherchons à le juger tel qu'il paroîtra aux yeux sévères de la postérité. Ses aphorismes, ou plutôt son sommaire précis et laconique de la médecine ancienne et moderne, offrent un chef-d'œuvre pour l'art de la rédaction, l'étendue des connoissances et la correction du style. Mais cela suffit-il pour occuper un des premiers rangs en médecine, et être placé dans la ligne des inventeurs? Il n'est pas moins vrai que l'histoire détaillée qu'il donne de deux cas de pratique très-rares, atteste un talent pour l'observation porté au plus haut degré, et qu'il offre un modèle de méthode descriptive et d'une exactitude sévère dans l'exposition des faits. Quel hommage éclatant ne rend-il point à la doctrine des anciens, dans son discours si connu : *de commendando studio Hippocratico!* Sa gloire est encore plus assurée en chimie, quand on se reporte à l'époque où ses écrits sur cette science ont été publiés, et qu'on lit avec attention ses dissertations sur le feu, sur l'air, ses travaux sur la chimie végétale, son histoire de la fermentation ; peut-être même que personne n'a manifesté plus de génie que lui pour la physique chimique et expérimentale.

La forte impulsion communiquée par l'Ecole de *Leyde*, ou plutôt par *Boerhaave*, ne s'est point bornée à faire marcher de front la médecine et toutes les sciences qui lui sont accessoires; mais elle a donné encore naissance aux deux écoles de *Vienne* et d'*Edimbourg*, qui ont acquis dans la suite tant de célébrité. Il seroit trop long de parler ici et de donner une juste idée des ouvrages qu'on doit aux professeurs de ces deux écoles, et ce seroit d'ailleurs répéter ce que j'ai dit dans le cours de ma Nosographie; mais je dois observer que la grande faveur qu'ont obtenue, pendant la première moitié de ce siècle, la physique expérimentale et les sciences physico-mathématiques, ne pouvoit guère manquer de séduire. Des médecins avides de réputation, crurent que les sciences exactes alloient communiquer leur marche rigoureuse à la médecine, et dès lors on se flatta de lui faire faire les progrès les plus rapides en appliquant leurs principes à la théorie et au traitement des maladies.... On peut voir, sur cet objet, *Bellini, Pitcarn, Michelot, Jurin, Sauvages*, etc.; mais le juste oubli où ces productions de l'esprit du jour sont tombées, fait voir combien les prétentions de leurs auteurs étoient vaines... J'en appelle d'ailleurs à tous ceux qui ont fait une étude approfondie des mathématiques, pour mettre cette sorte d'ouvrages à leur vraie place. « On a voulu réduire en calcul jusqu'à » l'art de guérir, dit *d'Alembert*, et le corps humain, cette » machine si compliquée, a été traité par nos médecins » algébristes, comme la machine la plus simple et la » plus facile à décomposer. C'est une chose singulière » de voir ces auteurs résoudre d'un trait de plume des

» problèmes d'hydraulique et de statique, capables » d'arrêter toute la vie les plus grands géomètres ».

Pendant que plusieurs médecins d'un mérite d'ailleurs distingué étoient ainsi adonnés à des spéculations brillantes, d'autres observateurs, plus sages dans leur marche, étudioient dans le grand livre de la nature les phénomènes des maladies, et c'est après avoir acquis toute la maturité de l'expérience, qu'ils ont concouru à illustrer la dernière moitié de ce siècle par les écrits les plus solides. J'ai déjà fait connoître la plupart d'entre eux en traitant des fièvres et des phlegmasies, et j'ai fait voir combien leurs travaux combinés ont contribué à compléter la doctrine des maladies aiguës, en se rapprochant plus ou moins de la médecine hippocratique. Je ne parle point de l'informe compilation de *Van-Swieten*, qui n'est guère bonne qu'à être consultée comme un dictionnaire, ainsi que la Nosologie de *Sauvages*.... Parmi tant d'ouvrages élémentaires qui ont paru sur la médecine pratique, on distingue celui de *Cullen* par l'esprit d'ordre et de méthode qui y règne, par une histoire fidelle des maladies, et par l'art ingénieux de donner une forme nouvelle à sa doctrine en profitant des découvertes modernes. Mais dans le développement qu'il donne des causes prochaines des maladies, doit-on louer sa sagacité, ou lui reprocher au contraire de s'être élevé à des opinions hypothétiques ? Ses principes de traitement n'ont-ils point une versatilité qui peut égarer, et qui jette souvent dans l'incertitude?

Ce dix-huitième siècle, qui est si remarquable par l'essor immense qu'ont pris presque toutes les sciences

naturelles, a aussi fait éclore quelques nouveautés qui ont eu une influence plus ou moins marquée sur la théorie et l'exercice de la médecine; je ne puis ici que les indiquer, et en donner une foible exquisse.

1°. L'inoculation. Un des écrits les plus piquans et les plus philosophiques qui aient été faits dans les premiers temps, est celui qui a pour titre : *Lettre de M. de la Condamine* au docteur Mathy, sur l'état présent de l'inoculation, etc. On sait combien, avant et depuis cette époque, on a publié de résultats exacts d'observations, de mémoires et d'écrits polémiques. La pratique de l'inoculation a triomphé de tous les obstacles, et il s'agit seulement des précautions à prendre pour qu'elle ne soit pas la cause de quelque épidémie dangereuse. Camper, dans une dissertation très-sage et très-judicieuse (*de Emolumentis et optima Methodo insitionis variolarum,* année 1772), écarte avec soin toutes ces recettes frivoles, toutes ces attentions minutieuses, dont la pratique de l'inoculation a été surchargée, pour pouvoir faire mieux admirer l'habileté de l'inoculateur. La vaccine, dont les avantages sur la petite-vérole inoculée ont été si marqués, et qu'il étoit si naturel de contester, n'a pas manqué aussi de donner lieu à une foule d'écrits; et sans doute qu'on doit savoir gré même aux adversaires de cette méthode, puisqu'ils ont donné lieu à un concours rare d'efforts, de zèle et de lumières pour constater sa propriété non-contagieuse et préservative de la petite-vérole naturelle. On connoît les ouvrages qui ont paru sur la vaccine, en Angleterre, par Jenner, Pearson, Simmons, Woodwille; en France,

par Husson, Mongenot, Moreau, etc. Il ne restoit plus, pour lever toute sorte de doutes et rendre incontestables les effets avantageux de la vaccine, que de voir publier le résultat des faits les plus nombreux et les plus authentiques; c'est ce que vient de faire le Comité de Vaccine (*Rapport du Comité central de Vaccine, établi à Paris, par la société des souscripteurs pour l'examen de cette découverte.* Paris an 11). Les auteurs de cet ouvrage finissent par conclure, d'après les faits observés, la certitude acquise de pouvoir, par la vaccine, anéantir la petite-vérole.

2°. Les observations de *Solano de Lucques*, sur la prédiction des crises par le pouls, avec les remarques de *Nihel*, avoient déjà fixé l'attention des médecins zélés pour les progrès de l'art de guérir, surtout depuis la traduction française de cet ouvrage, qui fut publiée à Paris en 1748 par *Lavirote.* Cette doctrine fut ensuite cultivée par *Bordeu*, *Menuret*, *Fouquet*, etc. Ce fut en 1772 que *Bordeu publia ses recherches sur le pouls par rapport aux crises;* mais l'ambition d'enrichir par de nouvelles découvertes ce qui avoit déjà été fait sur le pouls, ne lui a-t-il pas fait établir des distinctions quelquefois subtiles, pour ne point dire imaginaires? Pour obtenir d'ailleurs des succès dans cette partie du pronostic, il faut entretenir l'organe du tact dans une délicatesse extrême, et l'exercer par une culture assidue à saisir les différences les plus déliées du pouls, dans l'état de santé comme dans celui de maladie.

3°. *Les mémoires de Haller, sur la nature sensible et irritable des parties du corps humain*, année 1756,

forment une autre époque très-remarquable dans l'histoire de la science médicale. Que d'expériences ont été faites dans la suite ! que d'écrits publiés, pour confirmer, combattre ou restreindre les observations de *Haller* !... Ces connoissances très-propres à donner des idées plus exactes et plus précises des maladies nerveuses, et des affections spasmodiques si variées et si anomales. Les diverses méthodes de traitement dans l'asphyxie, qui sembloient être le produit du hasard, n'ont-elles pas maintenant des bases fixes qu'on avoit auparavant ignorées? On connoît le grand ouvrage de Haller (*Elementa physiologiæ corporis humani, etc.* 8 vol. in-4°.), qui forme la collection de faits physiologiques la plus savante et la plus précieuse pour tous ceux qui veulent faire une étude approfondie des fonctions de l'économie animale, et que le Nosographe éclairé doit sans cesse consulter pour tracer avec exactitude l'histoire des maladies, en écartant d'ailleurs tout ce qui peut porter un caractère d'hypothèse. Depuis cette époque, d'autres ouvrages élémentaire sont été successivement publiés sur les mêmes objets par Barthez, Desèze, Blumenbach, Dumas (1), etc. On a aussi distingué dans ces derniers temps, l'ouvrage de Bichat (*Recherches physiologiques sur la vie et la mort, etc.*), plein de vues ingénieuses et de faits ha-

---

(1) *Principes de Physiologie*, ou *Introduction à la science expérimentale, philosophique et médicale de l'homme vivant.....* par *Ch. L. Dumas*, de l'Institut national, professeur d'anatomie, etc.

bilement rapprochés, pour en tirer des résultats généraux, doctrine qui a reçu un nouveau développement dans un écrit postérieur de M. F. R. *Buisson* (*Essai sur la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques considérés chez l'homme.* Paris an X), et qui, comme l'auteur s'exprime lui-même, doit être considéré moins comme un traité de physiologie dans lequel toutes les fonctions sont examinées en détail, que comme une suite de considérations physiologiques tendantes à saisir les rapports de diverses fonctions entre elles, et à les présenter dans l'ordre le plus naturel.

4°. Il n'y a peut-être pas de découvertes plus propres à donner des connoissances justes et précises sur les principes de la contagion et sur la nature d'un grand nombre de maladies, que l'anatomie des vaisseaux absorbans ou lymphatiques qu'on doit aux travaux successifs de *Monro*, *Hewsson*, *Sheldon*, *Cruikshank*, *Mascagni*, etc. Le résultat de ces recherches est sans doute bien plus important que la découverte de la circulation du sang par *Harvée*, puisque celle-ci n'a fait que remplir la pathologie de vaines explications et de fausses théories d'hydraulique et de mécanique. Les progrès qu'on a faits, au contraire, dans la connoissance des vaisseaux lymphatiques répand la plus grande lumière sur le vrai principe des maladies contagieuses, sur les affections cutanées, les maladies des glandes et les divers genres d'hydropisies.

5°. La révolution produite par *Linné* en histoire naturelle, et l'introduction d'une méthode descriptive

exacte et laconique, ne pouvoient qu'avoir une grande influence sur la médecine. Elle a d'ailleurs l'avantage de caractériser avec une extrême précision les plantes qui servent à des usages médicinaux, comme l'ont fait dans leurs matières médicales *Linné, Bergius*, *Murrai*. La plupart des dissertations insérées dans l'ouvrage si connu (*Amœnitates academicæ Linnœi*) prouvent combien la médecine a acquis de précision et de lumières étendues par les progrès de l'histoire naturelle. Peut-on parler des animaux utiles, soit quadrupèdes, oiseaux ou poissons, ou des animaux dangereux ou nuisibles, comme serpens, vers, insectes, sans indiquer la dénomination spécifique adoptée par les naturalistes ?

6°. Les brillantes découvertes faites en physique sur l'électricité et le fluide magnétique, ont donné d'abord l'espoir d'en faire l'application la plus heureuse à la médecine. Des connoissances superficielles de cette dernière science n'ont pas manqué de jeter dans l'erreur, et on a été jusqu'à faire de l'électricité un instrument général de la guérison des maladies (*de l'Électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie*, par Bertholon, 1780). Des expériences sans nombre, des écrits polémiques, et une discussion sage et fondée sur les faits, ont ramené les esprits à beaucoup circonscrire l'influence de l'électricité. Un des ouvrages les plus judicieux en ce genre, est celui de Mauduit (*Mémoire sur les différentes manières d'administrer l'électricité*. Paris, 1784). Il en est de même, par rapport au fluide magnétique, d'un Mémoire qui

a pour titre *Observations et Recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*, par Andry et Touret (*Mémoires de la Société de Médecine*, an. 1789). L'origine et les progrès successifs du galvanisme sont maintenant bien connus depuis que le professeur Sue a publié son ouvrage sur cet objet (*Histoire du galvanisme, et analyse de différens ouvrages publiés sur cette découverte depuis son origine jusqu'à ce jour.* Paris, an x). Cet écrit me dispense d'entrer dans des détails ultérieurs sur cette nouveauté, et je me bornerai à rapporter les conclusions générales que tire des faits observés l'auteur d'une dissertation (1) soumise en dernier lieu dans l'Ecole de Médecine, à une discussion publique : cet auteur conclut que le galvanisme doit être regardé comme un mode d'électrisation qui, dans quelques circonstances où la commotion est jugée nécessaire, peut utilement remplacer l'électricité ordinaire. La facilité, ajoute-t-il, de graduer son action, et surtout la continuité de cette même action, en fournissant à la chimie et à la physiologie un instrument utile, dédommage le galvanisme des avantages que peut avoir sur lui l'électricité, considérée comme remède.

7°. Chaque science semble dominer à son tour, et prendre sur les autres un ascendant irrésistible. La chimie est parvenue depuis quelques années à cette époque brillante ; et faut-il s'étonner qu'elle cherche à

---

(1) *Essai sur l'emploi médical de l'électricité et du galvanisme*, par *Thillaye*, aide-conservateur de l'Ecole de Médecine. An XI.

subjuguer pour ainsi dire la médecine, et à lui donner une forme nouvelle? En Angleterre, on s'est promis de faire des substances aériformes une sorte de matière médicale très-étendue. En France, l'oxygène est regardé comme un agent puissant de la guérison de plusieurs maladies, et certaines fois comme un principe de maladie par son excès ou son défaut dans l'économie animale. Un médecin de Montpellier, dont j'ai souvent rappelé les écrits, avoit partagé l'enthousiasme général, et l'avoit porté encore plus loin que personne, en publiant *un essai d'un système chimique de la science de l'homme*. Mais Fourcroy, qui, dans ses leçons publiques ou particulières, semble avoir donné depuis plusieurs années l'éveil aux esprits, avoit senti la nécessité de modérer cette ardeur précoce d'une conquête entière des principes de la médecine faite par la chimie, et dans un Mémoire lu autrefois dans une des séances particulières de l'École, il avoit cherché à déterminer par des faits, les propriétés médicamenteuses de l'oxygène, en indiquant la route moyenne à tenir entre l'obstination aveugle d'un détracteur de la chimie médicale, et les prétentions illimitées d'un novateur exagéré. Le même auteur, dans le tom. IX de son grand ouvrage (*Système des connoissances chimiques, et de leurs applications aux phénomènes de la nature et de l'art*. Paris, an IX), traite dans le plus grand détail de l'analyse chimique des substances animales. Il établit d'abord comme *premier ordre des faits*, des généralités sur la structure et la composition des substances animales; comme *deuxième ordre*, les propriétés

ou les caractères chimiques des substances animales en général; enfin, comme *troisième ordre*, les propriétés des substances animales en particulier. C'est avec le plus vif intérêt qu'on lit tous les résultats des travaux de la chimie moderne, appliqués à l'analyse des substances animales. Mais peut-on partager la conviction de l'auteur, qui pense que les efforts de la chimie *changeront quelque jour la face de la médecine, qu'ils y produiront une révolution heureuse comme dans toutes les branches de la physique?* Cette époque aura sans doute lieu pour la matière médicale, comme l'on pourra s'en assurer par la lecture et l'usage du formulaire qui sera inséré à la suite de la deuxième édition de mon ouvrage *sur la Médecine clinique;* mais l'histoire exacte des phénomènes des maladies, ainsi que les vérités générales qu'on en peut deduire, et qui font proprement la science médicale, marcheront lentement sur les pas de l'observation, et résisteront à jamais à toutes les secousses révolutionnaires de la chimie.

8°. La vraie médecine consistant donc dans une description graphique des maladies (*Nosographie exacte*), le seul moyen de la perfectionner ne doit-il point être d'introduire une marche rigoureuse dans l'exploration des symptômes marqués par des signes extérieurs, dans une distinction sévère de ceux qui sont fondamentaux et qu'on doit isoler des variétés accessoires, enfin dans une distribution méthodique des maladies d'après l'ordre des affinités? C'est la tâche que je me suis proposé de remplir dans l'ouvrage que je publie, et où je prends pour guide une méthode purement analytique.

Je crois avoir encore rendu plus manifestes cette application de l'analyse et ses avantages inappréciables, dans mon ouvrage sur la Médecine clinique, ainsi que dans le Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale. Ce n'est point à moi à porter un jugement sur cette marche invariablement appliquée à l'enseignement et à l'exercice de la médecine, quoique l'expérience et l'observation de chaque jour semblent la sanctionner. Mais son analogie avec celle qu'on suit maintenant dans toutes les sciences physiques, ses fondemens pris très-souvent de la structure et des fonctions organiques des parties, la circonspection qu'elle inspire, les bases solides qu'elle fournit pour le traitement médical, enfin l'impulsion générale qu'elle a donnée à l'anatomie pathologique (N'est-ce pas à elle que nous devons l'*Anatomie générale, appliquée à la Physiologie et à la médecine;* par Bichat?) lui assurent désormais l'influence la plus marquée sur les progrès ultérieurs dont la médecine d'observation sera long-temps susceptible.

ARTICLE II.

Exercice de la Médecine.

ZIMMERMANN, dans son Traité de l'expérience, trace avec soin les règles de l'observation des signes pris des principaux phénomènes de l'économie animale; il parle successivement des présages qu'on peut tirer de l'état du pouls, de la respiration, des urines, des diffé-

rentes positions du corps, des dispositions de l'esprit, etc. On peut ajouter à ces préceptes, l'importance de se faire de bonne heure, et immédiatement après avoir terminé ses études académiques, un plan invariable pour combiner les travaux du cabinet avec l'exercice de la médecine, pour se donner une sorte d'institution qu'on ne doive qu'à soi-même, sans autre guide qu'une raison saine, les principes qu'on a reçus dans les écoles, l'étude et la méditation des meilleurs auteurs, le spectacle des lois de l'économie animale dans l'état de maladie. Sans un plan sagement combiné, et poursuivi avec une constance et un courage imperturbables, les années s'écoulent, les faits qu'on observe ne sont point rapportés à des principes généraux, on n'en conserve qu'une foible image dans la mémoire, et souvent des préventions erronées; et c'est ainsi qu'on continue, le reste de sa vie, de prendre pour guide un instinct machinal dans les sentiers tortueux de la routine.

Quelle impression conserve l'homme qui, dénué de principes, laisse errer sa vue au hasard sur une vaste galerie de tableaux? Combien, au contraire, est profonde l'impression que fait sur un artiste exercé un tableau d'un grand maître, dont il parcourt avec des yeux avides et une sorte d'enthousiasme, le dessin, le coloris et les beautés de détail.... Il en est de même de la médecine; une attention superficielle, et pour ainsi dire éparpillée sur une foule d'objets, ne donne que des notions incomplètes ou fausses.... Eprouver au contraire un goût dominant pour la médecine, concentrer d'abord toutes les forces de l'entendement sur

un petit nombre de maladies, en suivre jour par jour avec un soin scrupuleux la marche et les phénomènes, rédiger correctement plusieurs cas particuliers, et s'élever, en les rapprochant, à une histoire générale qui embrasse leur ensemble, pouvoir ainsi reconnoître l'influence des saisons et des climats sur le corps de l'homme ; telle est l'immense carrière ouverte à l'ambition d'être utile à l'humanité, et de la sauver des erreurs les plus funestes.

Ce n'est pas tant la mémoire que le jugement qu'il faut cultiver, pour mettre à profit l'expérience des meilleurs auteurs. Des traités généraux de pratique, comme ceux de *Van-Swieten*, *Junker*, *Macbride*, *Hoffmann*, etc. doivent être regardés comme des sortes de répertoires ou de dictionnaires qu'on a souvent besoin de consulter, mais qui ne peuvent nullement inspirer d'attraits, former un goût épuré, servir en un mot de base fondamentale pour une étude profondément réfléchie.... Il faut s'élever aux auteurs originaux où brille le talent de l'observation, et qui semblent le communiquer par une sorte d'électrisation, tandis que les compilateurs n'inspirent que le dégoût et la satiété.... Je parlerai ci-après de l'ordre qu'il convient de mettre dans l'étude des écrits légitimes d'*Hippocrate*, qui doivent servir de vrais fondemens à l'art d'observer.... mais en outre il importe que le médecin adopte spécialement, pour base de ses méditations, un auteur original qui ait traité des maladies les plus ordinaires, et qui soit dans les principes de la médecine grecque. On peut opter entre *Arétée*, *Cœlius Aurelianus*, *Sydenham*, *Ba-*

glivi, *Stoll*, etc. mais en faisant toujours usage d'une saine critique, pour ne point adopter en aveugle les opinions de l'auteur, et pour pouvoir au contraire rectifier ou étendre ce qu'il a d'inexact et d'incomplet. L'ouvrage favori dont on aura fait choix, sera pris pour modèle ; on tâchera d'en bien saisir l'esprit, en lisant peu d'objets à la fois, mais avec une extrême attention et en cherchant à vérifier les faits auprès du lit des malades. « Puisque la pratique, dit *Baglivi*, » consiste dans les résultats d'une longue expérience, » et qu'on les oublie aisément si on ne les retrace soi-» même, il sera utile d'avoir un mémorial avec des » titres des objets les plus importans qu'on aura lus ; » on y rapportera les sentences les plus remarquables, » on en répétera souvent la lecture dans des instans » de relâche pour les graver plus profondément dans » la mémoire, et les féconder par ses propres ré-» flexions ».

I. *Description historique des maladies aiguës.* Il y a divers degrés en médecine comme dans les autres sciences ; mais dans celle-là comme dans les autres, c'est toujours l'homme le moins éclairé qui est le plus confiant et le plus satisfait de lui-même : tout homme peut débiter de graves maximes près du lit du malade, l'assourdir de ses scientifiques explications, et lui prescrire des formules longues et compliquées. Les froides et insipides compilations sont aussi à la portée de tous les esprits, et on se console de voir si peu de bons observateurs en médecine, et surtout d'écrivains judicieux et profonds, quand on se rappelle qu'il en est de même

de la physique, de l'histoire naturelle, de la philosophie morale. Les écrits se multiplient dans toutes les sciences naturelles, et à peine les voit-on faire de loin en loin quelques pas bien marqués; mais s'il n'est pas donné à tous les hommes de s'ouvrir de nouvelles routes, l'exercice habituel de la médecine ne peut se séparer de l'esprit d'observation, à moins de le borner à une aveugle routine, et à l'instinct machinal d'une garde-malade. Quel nom donner à l'habitude automatique de se diriger, dans le traitement des maladies, d'après les indications les plus frivoles, de faire des efforts laborieux pour guérir celles que la nature elle-même guérit avec sûreté, d'agir le plus souvent à contre-sens de ses opérations salutaires, de ne rien noter par écrit, de s'en rapporter vaguement à sa mémoire, et, comme l'a dit un médecin caustique, de voir sans cesse des malades sans voir des maladies?

Zimmermann donne sans doute une idée peu lumineuse du génie en médecine, en disant qu'il entend par là un haut degré d'esprit, accompagné d'un haut degré de finesse et de pénétration, etc. Il n'éclaircit pas davantage la vraie signification de ce terme, en le regardant comme le produit de l'intelligence et de l'imagination, et en l'assimilant à celui des politiques, des généraux d'armée; Buffon en fait bien mieux ressortir le vrai caractère, lorsqu'en louant l'assiduité au travail et la patience des observateurs en histoire naturelle, il ajoute qu'on ne peut leur refuser des qualités plus élevées: « Il y a une espèce de force de génie et » de courage d'esprit à pouvoir envisager, sans s'é-

» tonner, la nature dans la multitude innombrable de
» ses productions, et à se croire capable de les com-
» prendre et de les comparer ; il y a une espèce de goût
» à les aimer, plus grand que le goût qui n'a pour but
» que des objets particuliers, et l'on peut dire que
» l'amour de l'étude de la nature suppose dans l'esprit
» deux qualités qui paroissent opposées, les grandes
» vues d'un génie ardent qui embrasse tout d'un coup
» d'œil, et les petites attentions d'un instinct laborieux
» qui ne s'attache qu'à un seul point ».

Ces idées appliquées à la médecine, qui n'est qu'une branche de l'histoire naturelle, font voir l'avantage d'avoir reçu une heureuse impulsion de la nature pour bien observer, et l'importance de s'appliquer avec un jugement réfléchi à la connoissance de tous les détails et de toutes les circonstances propres à faire distinguer le vrai caractère d'une maladie.

1°. Reconnoître l'âge, la constitution individuelle, la profession du malade; faire retracer les symptômes qui se sont manifestés lors de l'invasion, ceux qui l'ont suivie et ceux qu'on observe encore; fixer d'après le témoignage des sens, et indépendamment de toute opinion hypothétique, l'état actuel des fonctions de la vie, du pouls, de la chaleur, de la respiration, de la digestion, des facultés intellectuelles, des excrétions; ne point omettre les causes éloignées qui ont pu concourir plus ou moins directement à la production de la maladie, ou qui ont pu la modifier, comme des excès d'intempérance ou de fatigues, les affections morales, une forte contention d'esprit long-temps soutenue, l'abus des

plaisirs, l'impression d'un air insalubre, des principes contagieux, etc.; s'informer du régime suivi depuis le commencement de la maladie, des remèdes déjà administrés, et des effets qu'ils ont pu produire.

2°. Sans une détermination précise de la maladie, il n'y a jamais qu'incertitude et versatilité dans la méthode de traitement : avantages et peut-être nécessité absolue de la méthode analytique pour saisir ces traits distinctifs des maladies, soit dans leur description, soit dans la manière de les observer, comme on peut s'en assurer par la lecture de ma Nosographie. Par cette méthode on parvient à écarter toutes les notions vagues et indéterminées, à considérer séparément et avec maturité les objets, à suivre la maladie dans ses divers degrés de développement et ses variétés, à juger de son état de simplicité primitive ou de ses diverses complications, à connoître ses périodes et sa marche, non d'après des préventions erronées, les fausses lueurs de la routine ou les écarts d'une imagination échauffée par une hypothèse favorite, mais d'après un ensemble de signes extérieurs non équivoques, et des rapprochemens avec des résultats non contestés d'une expérience éclairée.

3°. Les histoires particulières des maladies des Épidémies d'Hippocrate, celles surtout du premier et du troisième livres, méritent de servir de modèle, non-seulement pour la précision du style et l'exposition la plus fidèle des symptômes, mais encore par le choix des circonstances les plus propres à donner une juste idée de la marche de la nature dans les maladies aiguës... Elles servent d'ailleurs de base à une foule de vérités

éternelles, consignées dans les Aphorismes et les Pronostics du père de la médecine; vérités dont on ne peut sentir toute la valeur et l'importance qu'autant qu'on suit la marche analytique, et qu'on s'élève des faits particuliers aux résultats généraux..... Mais il faut remarquer que les relations historiques dont je viens de parler ont été rédigées avec soin par Hippocrate lui-même, à l'époque de la terminaison de ces maladies; et il ne faut pas les confondre avec les notes que le père de la médecine prenoit lui-même auprès des malades, et où se trouvoient consignés jour par jour les différens symptômes qui frappoient ses sens..... *Baglivi* compare ingénieusement cette sorte de notes à l'échafaudage qu'on emploie pour élever un édifice, et qu'on fait disparoître après que l'édifice est élevé. Durant le cours de la maladie qu'on observe, on écrira donc sur des feuilles volantes, ou sur un cahier séparé, l'ordre et la succession des symptômes jour par jour, en notant avec soin tout ce qu'on reconnoîtra par le témoignage fidèle de ses sens, ou bien sur le rapport du malade et de ceux qui l'entourent, tous les phénomènes en un mot de la maladie, l'état de la respiration, de la circulation, des facultés de l'entendement, des forces musculaires, des organes de la déglutition et de la voix, les exacerbations ou paroxysmes qui ont lieu à certaines heures, les exanthèmes qui peuvent se manifester, et les changemens qu'ils produisent, l'état particulier des sécrétions et excrétions, en s'aidant même des lumières de la chimie moderne, les effets des remèdes, etc. On visitera le malade deux ou trois fois par jour, ou

même plus souvent dans des circonstances difficiles, et on notera par écrit ce que son état présentera de plus frappant. Ces détails seront d'autant plus lumineux, que le traitement sera plus simple et plus conforme à la marche que suit la nature. Les ouvrages de médecine fourmillent d'observations dont on ne peut tirer aucuns résultats par la multiplicité des moyens curatifs, la complication des remèdes ou l'inexactitude des détails historiques de la maladie (1).

Un des écrits de l'antiquité qui offrent le plus de points fixes pour la connoissance et la description des maladies aiguës, est le Traité du Pronostic d'Hippo-

---

(1) Les fièvres intermittentes fournissent un exemple frappant de ce genre. Leur doctrine est restée toujours incomplète, soit par la confiance exclusive qu'on a placée dans l'emploi des fébrifuges, soit par la négligence qu'on a mise à fonder leur doctrine sur des histoires particulières recueillies dans les hôpitaux. Je n'ai cessé de provoquer l'attention des vrais observateurs sur une lacune qui reste encore en médecine, savoir, sur la détermination de certaines fièvres intermittentes qui paroissent ne pouvoir entrer encore dans mon cadre nosographique, et c'est dans cette vue qu'un de mes anciens élèves a soumis à une discussion publique une dissertation qui a pour titre : *Recherches et Observations pour servir à l'histoire des fièvres intermittentes*, par *A. Fizeau*. Paris, an XI. La marche que suit l'auteur pour remplir cet objet est simple et lumineuse. Il écarte toute espèce de théorie pour y substituer des faits nombreux recueillis avec exactitude et rapprochés avec ordre et avec méthode.

crate, puisqu'il indique les phénomènes accompagnés de plus ou moins de danger, et qui par conséquent doivent être notés avec plus de soin; c'est un de ceux qu'on doit se rendre le plus familiers par l'étude et la méditation. Par une raison contraire, les phénomènes qui ne sont point d'un mauvais présage, ne doivent-ils point être plutôt regardés comme des efforts salutaires de la nature qui lutte contre l'impression des puissances morbifiques, que comme des dérangemens purement passifs qu'il faut combattre par des remèdes? C'est sur cette importante distinction que Stahl a sans cesse tourné ses vues. « Les anciens, dit-il, parlent toujours du combat » de la nature contre la maladie; mais dans les fièvres, » à peine s'agit-il de cette lutte salutaire, excepté pour » le jour critique, et on regarde comme des symptômes » passifs, les affections multipliées qui ont lieu dans le » cours de la plupart des fièvres, comme une chaleur » vive, l'excitation du mouvement du cœur et des ar» tères, l'accélération de la respiration, l'aridité de la » bouche, une soif vive, le défaut d'appétit, la sus» pension ou les irrégularités des différentes excré» tions, la langueur des forces musculaires, les veilles, » l'inquiétude, l'impatience, les douleurs de tête. Il » faut cependant remarquer, ajoute-t-il, qu'au moment » de la crise toutes ces affections cessent, et que toutes » les fonctions de la vie sont rendues par degrés à leur » état naturel, si la crise est heureuse. Dans ce chan» gement si marqué, qui s'opère souvent avec des se» cours artificiels très-bornés, peut-on méconnoître » le mouvement salutaire qui s'opère par les lois de

» l'économie animale » ? Faut-il donc s'étonner que Stahl, en avançant dans la maturité de l'âge et de l'expérience, soit tombé dans une sorte de scepticisme pour les vertus des médicamens, et qu'il en ait de plus en plus restreint l'usage à mesure qu'il étudioit avec plus de profondeur l'histoire des maladies aiguës ?

4°. L'époque de la terminaison de la maladie et les circonstances qui peuvent l'accompagner, méritent surtout d'être notées avec le plus grand soin. Je ne puis m'étendre ici sur la doctrine des crises, admise en général par tous les rigides sectateurs de la médecine hippocratique, et combattue tour à tour par des auteurs d'une réputation éphémère qui ne veulent que des moyens actifs dans les maladies aiguës (*voyez* sur les crises *Dulaurens*, *Dehaen*, *Bordeu*, etc.). Je ferai cependant remarquer que les évacuations critiques s'annoncent rarement par l'appareil imposant des symptômes que *Galien* décrit, comme un dérangement singulier des fonctions, une respiration difficile, de vives secousses dans toute l'habitude du corps, la tension des hypocondres. Le plus souvent la solution de la maladie, quand elle n'a point été troublée dans son cours, s'annonce sans trouble et d'une manière calme, soit par l'éruption de quelques croûtes aux lèvres, ou par des urines un peu plus abondantes et sédimenteuses, soit par une douce moiteur à la peau, une légère surdité, quelques crachats ou une expectoration muqueuse plus ou moins abondante, dans les maladies même où la poitrine n'avoit été nullement affectée. Cette solution peut être aussi annoncée par quelques mucosités qui s'é-

chappent par les narines avec éternuement ; mais qu'on note ces changemens, et on s'assurera qu'ils s'opèrent vers les jours désignés comme critiques.

Chirac, dont *Fontenelle* a fait un éloge si pompeux, a été un des adversaires les plus acharnés de la doctrine des crises ; la réputation brillante dont il a joui, son titre de membre de l'Académie des Sciences et les grandes places qu'il a occupées, ont entraîné un grand nombre de médecins dans ses opinions depuis le commencement de ce siècle, et ont donné une grande vogue à Paris à la médecine active.... Mais quelque affectation qu'il ait mise, dans son *Traité des Fièvres,* à décrier cette doctrine des crises et à vanter les succès d'une pratique opposée, ne semble-t-il pas, dans certains endroits de ses écrits, rendre hommage aux principes de la médecine expectante ? Par exemple, en rendant compte de ses observations durant une épidémie, il avoue que quelques malades n'échappèrent que par des sueurs copieuses, qui avoient lieu le septième, le onzième ou le quatorzième jour. Les purgatifs employés dans les maladies aiguës n'agissent, suivant lui, qu'après le septième, le quatorzième, ou le vingt-unième jour. « Les fièvres inflammatoires, ajoute-t-il encore, ne se » terminent heureusement que certains jours fixes, » comme ceux dont on vient de parler ». Dans ces derniers temps, le célèbre *Bouvart* a été entièrement dans les principes de Chirac, tandis que *Tronchin,* élève de l'école de *Leyde,* s'est toujours déclaré pour la médecine expectante ; ce qui a mis un contraste singulier dans leur pratique. On est étonné que *Bordeu,* si

propre par ses talens et son expérience à prendre un parti décidé, soit aussi vacillant et si sceptique dans ses *Recherches sur les Crises* : peut-être que des considérations personnelles, la crainte de choquer des esprits prévenus, ou d'aigrir l'animosité de ses rivaux, toujours si prompte à se réveiller et à tout envenimer, ont retenu sa plume, et l'ont empêché de donner un libre cours à ses pensées.

L'histoire exacte de la maladie ayant été ainsi décrite jour par jour, quelquefois avec des circonstances superflues, ou un défaut d'ordre dans ses traits principaux, il reste à la rédiger avec méthode, à élaguer les détails trop étendus, et à présenter un tableau précis, correct et régulier. *Hippocrate* nous a laissé, comme je l'ai dit ci-dessus, des modèles de cette rédaction, dans les histoires particulières qu'il a ajoutées aux constitutions épidémiques, surtout dans le premier et le troisième livres. D'autres auteurs que j'ai déjà cités dans la classe des fièvres, comme Dehaën, Grant, Finke, Stoll, Wagler, etc. en ont donné encore de plus complètes, mais c'est toujours en faisant faire de nouveaux progrès à la méthode descriptive d'Hippocrate.

C'est en rapprochant plusieurs observations faites dans un même lieu et durant une même saison, qu'on peut saisir les points d'analogie qu'elles présentent, et connoître le caractère particulier de ce qu'on appelle la constitution médicale de l'année... *Hippocrate* a encore, dans cette partie, la gloire d'avoir ouvert une carrière nouvelle. Qu'il ait eu, par exemple, à décrire

les maladies régnantes dans l'île de *Tassos* durant le cours d'une année, il trace d'abord avec rapidité la température de chaque saison, la direction particulière des vents, la sécheresse ou la continuité de la pluie... Il remarque ensuite l'époque de la fréquence des fièvres ardentes, leur caractère de bénignité et leurs terminaisons, l'espèce particulière d'éruption des parotides qui les a distinguées, etc. Cette sorte d'observations, qui demande à la fois un esprit très-réfléchi et des vues étendues, a été abandonnée pendant un grand nombre de siècles, et n'a été reprise avec succès que long-temps après le renouvellement des sciences en Europe.... *Baillou* (*Ballonius*), médecin de Paris, profondément nourri de la doctrine d'Hippocrate, s'est très-distingué dans la description des maladies épidémiques (1). *Sydenham* ne s'est pas borné à marcher sur les traces d'Hippocrate, il s'est frayé une route nouvelle, et s'est élevé, par une suite nombreuse d'observations, à une connoissance précise de ce qu'on appelle fièvre stationnaire et fièvres intercurrentes, qui viennent se combiner avec celles qui tiennent à la succession des saisons (2) et à des qualités manifestes de l'air. Depuis

---

(1) *Epidemiorum et Ephemeridum, libri duo.* Paris, 1640.

(2) Quelque déférence qu'on doive marquer pour le nom de Sydenham, il paroît que ses idées générales sur les épidémies ne portent point sur un nombre suffisant de faits, et qu'elles ont besoin d'être soumises à la sanction d'une observation exacte et réitérée.

cette époque, les descriptions des épidémies se sont multipliées en *Angleterre*, en *Allemagne*, en *Italie*, en *France*, toujours en suivant les mêmes principes, mais avec des variétés pour la méthode et les circonstances accessoires. Les uns ont beaucoup insisté sur les variations de température, de pesanteur, d'humidité, etc. de l'atmosphère dans les différentes saisons; d'autres, comme Stork à Vienne, sans parler des météores, n'ont tenu compte que des divers genres et du caractère des maladies régnantes; certains enfin, comme Stoll, cherchant à prendre un juste milieu, se sont bornés à noter pour chaque mois, les météores les plus frappans, le degré moyen de chaleur, la plus grande et la moindre élévation du mercure, soit dans le thermomètre, soit dans le baromètre, et ils se sont attachés ensuite à bien décrire le caractère des maladies qui ont régné.... *Grant*, dans ses *Recherches sur les Fièvres*, s'est borné en grande partie à commenter Sydenham, mais en déférant un peu trop à l'autorité d'un grand nom, et en se trouvant souvent en contradiction avec une excellente maxime de son discours préliminaire, savoir: « Qu'on » ne peut guérir les maladies par les secours de l'art, » si on ne connoît auparavant comment elles se ter» minent par le secours de la nature ».

La ci-devant Société de Médecine de Paris a aussi publié dans ses Mémoires différentes constitutions médicales, avec des tables très-étendues.... Les manuscrits laissés par cette Société, et transmis à l'Ecole de Médecine actuelle, en contiennent encore beaucoup d'autres, ainsi que différens Mémoires sur la topogra-

phie médicale, qui devoient servir de matériaux à la topographie générale de la France. Ce grand travail est maintenant continué par la Société de Médecine ; et comme elle a besoin d'être secondée par une correspondance étendue, les élèves nourris dans les principes d'une observation sévère peuvent-ils manquer, quand ils seront retirés dans leurs départemens respectifs, de concourir puissamment à cette vaste entreprise?

L'influence des divers climats et des régions sur la santé et les maladies des habitans, étoit un objet d'une trop haute importance pour échapper à la sagacité profonde et à l'esprit philosophique d'Hippocrate : aussi a-t-il laissé dans son ouvrage *de Aëre, Locis et Aquis* (1), des principes de topographie médicale qui serviront à jamais de fondement à ceux qui se livreront à de semblables recherches.... Je ne puis m'empêcher d'en donner un exemple. « Ceux qui habitent des lieux maréca- » geux, dit le père de la médecine, sont sujets à des » affections catarrhales, surtout durant une saison plu- » vieuse et un temps froid ; ils sont d'une constitution » foible, et sujets à des diarrhées ; les femmes y sont

---

(1) Je dois annoncer ici une traduction nouvelle et une édition très-soignée de ce Traité d'Hippocrate, avec des variantes et des notes pleines d'une érudition, choisie par le rapprochement du texte grec, avec des relations des voyageurs modernes. Cet ouvrage, publié depuis deux années, est dû aux travaux assidus d'un médecin des plus profonds dans la connoissance de la langue grecque ; c'est le docteur Coray, dont la modestie égale le savoir.

» peu fécondes, ou elles sont exposées à des fausses
» couches. En général, autant les dévoiemens, les
» dysenteries, les hémorroïdes sont fréquens, autant
» les pleurésies, les péripneumonies, les fièvres ar-
» dentes sont rares. Au contraire, on observe que les
» habitans des villes exposées au nord et au vent froid,
» sont actifs et robustes; ils ont le ventre resserré, sont
» voraces et sujets aux maladies inflammatoires».

Les grands préceptes de topographie médicale donnés par *Hippocrate*, ont resté un grand nombre de siècles sans être mis en œuvre; et même après le renouvellement des sciences en Europe, ils ont servi de texte à la foule des commentateurs, des traducteurs, des scoliastes, qui ne savoient point sortir du cercle borné où les circonscrivoit un respect superstitieux pour les écrits du père de la médecine. Dans la suite même, les descriptions des constitutions épidémiques se sont multipliées sans qu'on ait senti la nécessité de les faire précéder par une topographie exacte... Ce n'est guère que dans ces derniers temps qu'on s'est livré plus particulièrement à ce genre de recherches, dont les ouvrages périodiques et les Mémoires de sociétés savantes ont offert plusieurs exemples.... Les programmes de la ci-devant Société de Médecine ont encore servi d'encouragement sur ce point, et on a vu ci-dessus quel en a été le fruit.

La topographie médicale de la *Haute-Auvergne*, insérée dans le Recueil de ses Mémoires, est un exemple de l'immensité d'objets sur lesquels doit se porter l'attention d'un médecin observateur qui ne veut

rien laisser échapper de ce qui peut influer sur la santé et les maladies de l'homme. Tous les phénomènes que présentent dans une région la nature inanimée et les corps organisés, semblent également rentrer dans son domaine ; mais les progrès qu'ont faits dans ce dernier temps la minéralogie, la chimie, l'agriculture, la botanique et la zoologie, ne doivent-ils pas rendre encore plus difficiles les descriptions topographiques? et ne faut-il pas les connoissances les plus précises sur ces différentes parties des sciences naturelles, quand on a l'ambition de remplir dans toute son étendue la tâche qu'un semblable travail impose? 1° Décrire la position et les inégalités du sol, ainsi que les météores ordinaires aux diverses saisons de l'année. 2° Rechercher la nature du sol, et déterminer s'il y a des montagnes granitiques ou calcaires, si le pays a été volcanisé ou non, s'il y a des carrières ou des mines de charbon de terre, etc. 3° Examiner s'il y a des eaux marécageuses et stagnantes, ou bien si elles viennent d'une source pure; faire l'analyse chimique des eaux minérales s'il s'en trouve. 4° Caractériser les productions végétales employées à titre d'alimens, celles dont on peut encore retirer des usages diététiques ou économiques, celles qui pourroient être naturalisées (1) par un heureux choix de terrein propre à les recevoir,

(1) *Voyez* dans les *Aménités académiques* de *Linné* les dissertations qui ont pour titre : *Stationes plantarum*, *Plantae esculentae*, *Acetaria*, *Panis diaeteticus*, *Flora aeconomica*, *Plantae tinctoriae*, *Culina mutata*, etc.

celles qu'on pourroit entièrement substituer à des médicamens exotiques (*Essais sur quelques plantes indigènes*, par *Coste* et *Willemet*), (Burtin, *de quibusdam plantis Belgicis in locum exoticarum sufficiendis*). 5°. Faire mention des animaux, soit quadrupèdes, soit oiseaux, qui servent à des usages économiques, décrire leurs maladies et quels en sont les remèdes, caractériser les serpens ou les insectes venimeux du lieu, apprendre à reconnoître l'habitation particulière des insectes nuisibles aux fruits, aux récoltes, à toutes les substances alimentaires. 6°. Enfin décrire la constitution physique et morale des habitans, leur manière de vivre, les maladies endémiques, celles qui suivent l'ordre des saisons, les causes générales qui peuvent les produire, et les moyens d'y remédier, dont l'observation et l'expérience ont constaté les avantages.

La médecine avoit paru jusqu'ici renfermée, pour l'exercice de la clinique, dans certaines limites qu'on ne pouvoit franchir. Vouloit-on tracer le caractère particulier des maladies régnantes d'une saison ou d'une année déterminée, c'est-à-dire, les traits distinctifs de la constitution médicale, on indiquoit d'une manière générale et indéterminée un certain nombre de maladies observées, dont on assignoit vaguement le caractère générique, sans faire connoître les traits distinctifs des espèces, sans déterminer même le nombre respectif des mêmes maladies et les modifications particulières qui tenoient aux localités. Comment pouvoit-on, au milieu de cette confusion, indiquer l'influence particulière des saisons sur la production des maladies? L'application

de l'analyse à la médecine a pu seule faire disparoître ce défaut de précision et d'exactitude, et c'est là l'objet que je me suis spécialement proposé en publiant mon ouvrage sur la clinique (1). J'ai voulu d'abord manifester, par un très-grand nombre de faits observés, que toutes les histoires des maladies aiguës recueillies en différentes années à l'hospice de la Salpêtrière, pouvoient être rappelées au cadre général de ma Nosographie et rapportées à des espèces simples ou compliquées. La connoissance de la position topographique de l'hospice, du régime et de la manière de vivre des personnes soumises à l'observation, a donné ensuite lieu à des considérations particulières sur les modifications des maladies incidentes produites par les localités, sur la fréquence plus ou moins grande de certaines maladies, le degré plus ou moins intense des symptômes, leurs complications les plus ordinaires, etc. Pour marquer ensuite l'influence particulière que peuvent exercer les vicissitudes des saisons, j'ai dressé des tables synoptiques propres à faire voir non-seulement la correspondance qui règne entre une série de phénomènes atmosphériques dans une saison déterminée, comme le printemps ou l'automne, avec les maladies régnantes, mais encore l'influence particulière de chaque mois sur le nombre respectif et le caractère spécifique de ces mala-

(1) *La Médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse*, ou *Recueil et Résultat d'observations sur les maladies aiguës, faites à la Salpêtrière.* Paris, an x.

dies. Un traitement médical plus ou moins compliqué ou perturbateur peut encore donner lieu à de nouvelles affections, et troubler plus ou moins la marche et la terminaison des maladies ; et c'est dans cette vue que je me suis élevé à des considérations générales sur ce qu'on appelle en médecine *méthode expectante* ou *agissante*, et que j'indique les moyens les plus simples à suivre pour ne point exaspérer les symptômes déjà existans, ou troubler la nature dans le développement de ses efforts conservateurs. C'est ainsi que la méthode analytique, par sa marche sage et mesurée, éclaire désormais l'exercice de la médecine, et porte dans la description même des épidémies l'ordre qu'on adopte maintenant dans toutes les autres parties de l'histoire naturelle.

II. *Observer et décrire les maladies chroniques.* Vues élevées et connoissances très-étendues qu'exigent en général l'observation et le traitement des maladies chroniques ; l'une et l'autre tiennent par des connexions immédiates à toutes les sciences. L'histoire des passions humaines étant étroitement liée à celle des vesanies, de la mélancolie, de la manie, les moyens préservatifs de ces maladies mentales peuvent-ils être puisés dans d'autres sources que dans une étude profonde de la philosophie morale? Peut-on en décrire les symptômes, si on n'a analysé avec Locke et Condillac les fonctions de l'entendement humain? les maladies spasmodiques de tout genre ne sont-elles point le fruit ordinaire de la dégénération de l'espèce humaine, de l'abus des plaisirs des sens, d'une vie plongée dans les langueurs de l'oi-

siveté et de la mollesse ? inutiles ressources, ou du moins effets très-passagers de tant d'élégantes formules d'antispasmodiques, et alternative nécessaire d'un changement de mœurs ou d'une suite d'affections nerveuses toujours renaissantes. C'est par une application constante des préceptes de l'hygiène qu'on peut surtout obtenir des effets durables; et de là la nécessité d'une étude approfondie de cette partie de la médecine. Comment observer et décrire les asphyxies, si on n'est familier avec les principes de la sensibilité et de l'irritabilité, et avec la doctrine des substances aériformes? Les maladies du système lymphatique constituent une autre branche très-féconde des maladies chroniques; et n'est-on point condamné à en parler de la manière la plus inexacte, si on n'a suivi jusqu'à ce jour les découvertes des anatomistes modernes?

La distribution nosographique que j'ai adoptée porte en général sur la grande division des maladies internes en aiguës et en chroniques, et j'ai placé même les hémorragies comme faisant une sorte de point de réunion entre les unes et les autres, puisque les hémorragies actives, par leurs symptômes fébriles, semblent se confondre avec les maladies aiguës, et que les hémorragies passives, ainsi que celles qui tiennent à des vices organiques du cœur ou des gros vaisseaux, viennent se rapporter naturellement aux maladies chroniques. Mais on ne doit point se dissimuler que la ligne de démarcation à établir dans un cadre nosographique entre les maladies qui ont une marche aiguë ou chronique, est loin d'être fixée, et que même elle est fortement

contrariée lorsqu'on fonde ses divisions sur la structure et les fonctions organiques des parties, puisqu'il arrive souvent qu'une maladie aiguë d'une certaine espèce passe à un état chronique. Ne voit-on point, par exemple, quelquefois un état tuberculeux ou une ulcération du poumon succéder à une péripneumonie simple ou compliquée, une pleurésie donner lieu à un hydrothorax, une péritonite chronique ou une ulcération des intestins terminer une phlegmasie aiguë, et, ce qui est encore bien plus ordinaire dans les phlegmasies des membranes muqueuses, l'observation de chaque jour n'apprend-elle point que l'ophtalmie, le catarrhe pulmonaire, la dysenterie, la blennorrhagie, etc., après avoir suivi la marche d'une maladie aiguë, finissent par devenir chroniques? Ce seroit donc porter atteinte à l'esprit d'ordre et de méthode, que d'isoler les considérations de certaines maladies aiguës, de celles des maladies chroniques analogues. Mais toutes les maladies comprises sous le nom de *névroses*, comme l'hypocondrie, la manie, l'hystérie, les anomalies nerveuses de toute espèce, l'apoplexie, les asphyxies, etc. constituent si manifestement une classe de maladies qui ont une longue durée et qui, par des rechutes répétées, deviennent même rebelles, leurs phénomènes sont si variés et si différens de la marche et de la terminaison des maladies aiguës, qu'il a été facile de les isoler entièrement, comme étant d'une nature chronique. On peut appliquer le même raisonnement aux affections cutanées invétérées, telles que la lèpre, les dartres, la gale, etc.; aux maladies glanduleuses, telles

que les écrouelles, le carreau, la phthisie de naissance, et aux hydropisies, soit cellulaires et par infiltration, soit caractérisées par des épanchemens lymphatiques dans des cavités revêtues par des membranes séreuses. Les maladies chroniques forment donc en médecine des classes très-étendues ; et, comme en général elles dérivent de certains écarts de régime, des excès de tout genre, de tous les désordres des sociétés policées, elles offrent quelquefois des symptômes si confus, des affections si variées et si irrégulières, que l'observateur le plus pénétrant a besoin de redoubler de zèle et d'attention pour ne point prendre le change, et pour saisir avec justesse ce qui fait le caractère fondamental de la maladie, en mettant de côté les variétés accessoires qui tiennent à des dispositions individuelles. Que de vacillations, que d'incertitudes n'entraînent point ces obscurités sur les principes du traitement médical, si on n'est dirigé dans des cas semblables par une application judicieuse de l'analyse et par la méthode générale que je crois devoir joindre ici !

Les maladies chroniques sont le plus souvent si compliquées par le concours des circonstances variées qui peuvent les produire ou les aggraver, que dans aucun autre cas le médecin n'a peut-être un motif plus pressant de s'appliquer à lui-même le fameux précepte d'Hippocrate : *Judicium difficile*. Que de sources d'erreurs à éviter ! *Dispositions générales* qu'on doit d'abord porter dans l'étude et l'exercice de cette partie de la médecine.... Amour ardent de la vérité et dégagement de toute prévention, de tout préjugé qui peuvent la

faire méconnoître.... Attention constante de suivre les progrès successifs de la science médicale, non l'histoire des opinion versatiles qui ont dominé, ou celles des médicamens tour à tour oubliés ou mis en vogue, mais les résultats d'une observation sévère.... Eloignement naturel pour une sorte d'ostentation d'érudition qui, souvent entassée sans méthode ou dirigée sans choix, nuit bien plus qu'elle n'est utile... Etude sérieuse de quelque autre science exacte ou de quelque autre partie de l'histoire naturelle pour y contracter l'habitude d'une réflexion profonde, et celle de mettre dans ses idées un enchaînement et une connexion immédiate.... *Application de l'analyse* à la connoissance des caractères distinctifs de la maladie. 1°. Exploration des symptômes, indépendamment de toute hypothèse, et seulement par des impressions faites sur les organes des sens.... Examen attentif de l'état antérieur et des circonstances physiques ou morales où s'est trouvé le malade.... Obscurités quelquefois impénétrables, par des artifices concertés, ou par une réticence étudiée.... 2°. Sorte d'abstraction pour mettre d'abord à l'écart ce qui tient à des variétés individuelles, et ne fixer son attention que sur les caractères distinctifs et spécifiques de la maladie, qu'on est supposé connoître d'ailleurs pour l'avoir observée soi-même, ou pour l'avoir étudiée dans les auteurs.... Sagacité pour démêler divers ordres de symptômes qui réunis forment une maladie compliquée, et qui considérés séparément doivent être rapportés à des maladies diverses.... 3°. Détermination de l'espèce et du nom de la maladie, en fixant le lieu

qu'elle doit occuper dans un cadre nosographique.... Nécessité de suivre quelquefois son cours pendant plusieurs jours, pour ne point prononcer au hasard; et dans certains cas très-obscurs, prudence extrême et retenue pour se renfermer dans les bornes du doute philosophique. 4°. Considération des affections particulières relatives à l'âge, au sexe, à la manière de vivre, aux habitudes qui peuvent influer sur la marche de la maladie et la modifier. Telles sont les maximes fondamentales que dicte l'application judicieuse de l'analyse pour éviter l'erreur dans l'histoire des symptômes, et ne point confondre une maladie avec une autre. La direction du traitement médical des maladies chroniques ne demande pas moins une sage réserve, pour n'adopter que des moyens avoués par l'observation et une expérience éclairée. 1°. S'élever à un point de vue étendu, et pressentir d'avance la durée plus ou moins longue et les diverses périodes de la maladie, suivant les principes développés par Bordeu, qui, dans plusieurs maladies chroniques, surtout glanduleuses, fait envisager leurs périodes d'irritation, de coction et d'excrétion, en les assimilant à la marche des maladies aiguës... Présager et prévenir les rechutes des maladies nerveuses, l'épilepsie, l'hystérie, les convulsions, la manie... 2°. Se convaincre que la nature se porte souvent à des efforts salutaires si on la seconde par les ressources puissantes de l'hygiène, comme dans la phthisie au premier degré, les écrouelles, la manie, la mélancolie, etc. 3°. Se faire seconder par le zèle, l'intelligence, les soins assidus de tous ceux qui entourent le

malade... rompre une chaîne vicieuse d'idées en l'isolant de sa famille, en le faisant voyager, en le mettant dans une position propre à produire un changement total au moral comme au physique... Heureuses applications à faire de la doctrine des anciens méthodistes au traitement des maladies chroniques, mais avec de sages restrictions... 4°. Balancer le penchant naturel qui porte à prodiguer les médicamens, par des connoissances approfondies de l'anatomie pathologique qui apprend combien souvent ils sont superflus ou nuisibles... suivre dans leur prescription les principes sains de la chimie, et proscrire leurs assortimens bizarres et fondés sur des théories vaines et gratuites... savoir avec habileté les graduer, les continuer, les interrompre, les reprendre, lors même que leur efficacité est le mieux constatée.... Pouvoir vaincre les obstacles sans nombre qui s'opposent souvent à la guérison des maladies chroniques lors même qu'elles en sont susceptibles : instabilité du malade et son incapacité de s'asservir long-temps à un plan réfléchi, prompt soulagement exigé par ses amis ou ses proches, contrariétés à éprouver par l'influence permanente des causes nuisibles, physiques ou morales, pusillanimité du malade et son éloignement pour seconder puissamment par le régime ou l'exercice du corps l'effet des remèdes.

Les maladies aiguës, le plus souvent l'apanage d'une constitution forte et robuste, et d'une vie active et exercée, offrent sans doute, dans l'état actuel de nos connoissances, un corps de doctrine régulier et cohérent dans ses diverses parties à peu d'exception près;

et quand on se livre à la médecine d'observation, après une étude assidue et bien dirigée, et la fréquentation des hôpitaux, il est difficile de ne point convenir qu'on est parvenu sur ces parties à des principes fondamentaux dont on ne peut guère s'écarter, et qui dans la suite des temps recevront peut-être peu de variations. Il n'en est pas de même des maladies chroniques, qui sont pour la plupart le partage ordinaire des deux extrêmes de la société, d'un état de privation et de détresse, ou bien celui de l'aisance et des richesses qui mènent à des excès ou à des abus de tout genre : elles sont bien loin d'être parvenues au même point que les maladies aiguës, soit pour la doctrine et les résultats de l'observation, soit pour une classification méthodique, et il est difficile même de prévoir quelle sera l'époque ou le terme desiré de leur perfectionnement ultérieur. Une organisation débile par origine, ou bien détériorée par des écarts de jeunesse, et, ce qui est pire encore, par une habitude invétérée des mêmes écarts pendant la décadence de l'âge, l'essor immense qu'a pris l'ambition de l'homme, soit pour les honneurs et les biens de la fortune, soit pour les distinctions du savoir et de la célébrité, une vie sédentaire qui entrave toutes les sécrétions et énerve le mouvement musculaire, en même temps que la bonne chère et l'intempérance fournissent une exubérance des sucs nourriciers, tous les artifices de la débauche pour réveiller l'activité des organes flétris, les alternatives des veilles, d'une application forte et des travaux du cabinet, des chagrins concentrés, des contrariétés sans cesse renaissantes, le choc orageux de toutes les pas-

sions au sein même des familles où devroient régner le calme, l'ordre et l'harmonie : que de sources fécondes de maux physiques et moraux, et de toutes les affections invétérées qui font également le désespoir du médecin, du malade et de tout ce qui l'environne ! Sera-ce au sein d'une société turbulente qu'on se soumettra aux devoirs rigides d'un régime régulier, ou bien à des changemens constans et durables dans la manière de vivre ? Les hôpitaux ou hospices offrent seuls, pour la classe infortunée, un lieu de retraite et de repos où l'on peut parvenir à établir un traitement régulier et suivi avec persévérance, surtout pour la manie, l'épilepsie, les maladies cutanées et glanduleuses, les hydropisies, etc., à non-seulement éclairer les maladies par une observation exacte de leurs phénomènes, mais encore à seconder l'effet des remèdes par le régime et l'exercice, et quand le malade succombe, on tire de nouvelles lumières de l'autopsie cadavérique, pour reconnoître les cas qui sont au-dessus des ressources de l'art et de la nature. Là, on pourroit approfondir certaines maladies chroniques les plus ordinaires aux femmes; ailleurs les affections cutanées ou glanduleuses; dans un autre asile public, les névroses et surtout les vésanies; et c'est ainsi que par un heureux concours on perfectionneroit, lentement mais avec sûreté, la doctrine des maladies chroniques, souvent fondée sur des écarts brillans de l'imagination, ou sur des théories séduisantes et versatiles.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CLASSE QUATRIÈME.

Névroses.

ORDRE PREMIER.

Vésanies, aliénation mentale.

Caractères distinctifs des vésanics.

ORDRE DEUXIÈME.

Spasmes.

Caractères distinctifs des spasmes.

ORDRE TROISIÈME.

Anomalies locales des fonctions nerveuses.

Caractères distinctifs des anomalies nerveuses.

ORDRE QUATRIÈME.

Affections comateuses.

Caractères distinctifs des affect. comateuses.

CLASSE QUATRIÈME.

CLASSE CINQUIÈME.

Maladies du système lymphatique.

ORDRE PREMIER.

Maladies cutanées.

Caractères distinctifs des maladies cutanées.

ORDRE DEUXIÈME.

Maladies des glandes lymphatiques.

Caractères distinctifs des maladies des glandes lymphatiques.

ORDRE TROISIÈME.

Hydropisies.

Caractères distinctifs des hydropisies.

CLASSE CINQUIÈME.

CLASSE INDÉTERMINÉE.

Principes généraux sur la méthode d'étudier et d'observer en médecine.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES NÉVROSES, DES MALADIES LYMPHATIQUES, ET DES INDÉTERMINÉES.

Classe	Ordre	Genre	Espèces
CLASSE IVe. *NÉVROSES.*	ORDRE Ier. *VÉSANIES.*	GENRE XLV. Hypocondrie.	Espèce 1re. *Hypocondrie simple.*
			Espèce 2e. *Hypocondrie avec lésion organique.*
		GENRE XLVI. Mélancolie.	Espèce 1re. *Délire sur un objet unique.*
			Espèce 2e. *Mélancolie avec penchant au suicide.*
		GENRE XLVII. Manie.	Espèce 1re. *Manie sans délire.*
			Espèce 2e. *Manie avec délire.*
			Espèce 3e. *Démence.*
			Espèce 4e. *Idiotisme.*
		GENRE XLVIII. Somnambulisme.	Espèce 1re. *Somnambulisme.*
		GENRE XLIX. Hydrophobie.	Espèce 1re. *Hydrophobie spontanée.*
			Espèce 2e. *Hydrophobie par contagion.*
	ORDRE II. *SPASMES.*	GENRE L. Convulsions.	Espèce 1re. *Convulsions par irritation interne.*
			Espèce 2e. *Convulsions par irritation externe.*
			Espèce 3e. *Convulsions habituelles.*
		GENRE LI. Épilepsie.	Espèce 1re. *Épilepsie cérébrale.*
			Espèce 2e. *Épilepsie sympathique.*
			Espèce 3e. *Épilepsie accidentelle.*
		GENRE LII. Hystérie.	Espèce 1re. *Hystérie.*
			Espèces compliquées.
		GENRE LIII. Tétanos.	Espèce 1re. *Tétanos des nouveaux nés.*
			Espèce 2e. *Tétanos traumatique.*
			Espèce 3e. *Tétanos par affection morale.*
			Espèce 4e. *Tétanos par irritation interne.*
	ORDRE III. *ANOMALIES NERVEUSES LOCALES.*	GENRE LIV. Asthénie musculaire.	Espèce 1re. *Paralysie.*
			Espèce 2e. *Tremblement général ou partiel.*
			Espèce 3e. *Défaut d'antagonisme musculaire.*
		GENRE LV. Névroses des organes de la voix.	Espèce 1re. *Convulsions des muscles du larynx.*
			Espèce 2e. *Paralysie des muscles du larynx.*
			Espèce 3e. *Angine pectorale.*
			Espèce 4e. *Asthme convulsif.*
			Espèce 5e. *Toux convulsive.*
		GENRE LVI. Névroses du conduit alimentaire.	Espèce 1re. *Spasme de l'œsophage.*
			Espèce 2e. *Vomissement spasmodique.*
			Espèce 3e. *Perversion de l'appétit et de la digestion.*
			Espèce 4e. *Colique des peintres.*
		GENRE LVII. Névroses aphrodisiaques.	Espèce 1re. *Aphrodisie.*
			Espèce 2e. *Dyspermatie.*
			Espèce 3e. *Satyriase.*
			Espèce 4e. *Priapisme.*
			Espèce 5e. *Nymphomanie.*
		GENRE LVIII. Névroses ophtalmiques.	Espèce 1re. *Héméralopie.*
			Espèce 2e. *Nyctalopie.*
			Espèce 3e. *Amaurose.*
		GENRE LIX. Névroses acoustiques.	Espèce 1re. *Dureté d'oreille.*
			Espèce 2e. *Surdité complète.*
		GENRE LX. Névralgies.	Espèce 1re. *Névralgie de la face* (tic douloureux).
			Espèce 2e. *Névralgie iléo-scrotale.*
			Espèce 3e. *Névralgie des membres abdominaux.*
			Espèce 4e. *Névralgie cubito-digitale.*
			Espèce 5e. *Névralgie anomale.*
Suite de la Classe IVe.	ORDRE IV. *AFFECT. COMATEUSES.*	GENRE LXI. Apoplexie.	Espèce 1re. *Apoplexie.*
		GENRE LXII. Catalepsie.	Espèce 1re. *Catalepsie.*
			Espèce 2e. *Extase.*
		GENRE LXIII. Narcotisme.	Espèce 1re. *État soporeux.*
			Espèce 2e. *Ivresse.*
			Espèce 3e. *Narcotisme par les végétaux.*
		GENRE LXIV. Asphyxie.	Espèce 1re. *Asphyxie par submersion.*
			Espèce 2e. *Asphyxie par strangulation.*
			Espèce 3e. *Asphyxie par divers gaz.*
			Espèce 4e. *Asphyxie par le gaz des fosses d'aisance.*
			Espèce 5e. *Asphyxie des nouveaux nés.*
CLASSE Ve. *MALADIES LYMPHATIQUES.*	ORDRE Ier. *MALADIES CUTANÉES.*	GENRE LXV. Lèpre.	Espèce 1re. *Lèpre simple* ou *Éléphantiasis.*
			Espèce 2e. *Lèpre du Nord.*
		GENRE LXVI. Dartres.	Espèce 1re. *Dartre miliaire.*
			Espèce 2e. *Dartre pustulo-croûteuse.*
			Espèce 3e. *Dartre écailleuse.*
			Espèce 4e. *Dartre ulcérée, rongeante.*
		GENRE LXVII. Teigne.	Espèce 1re. *Teigne porrigineuse.*
			Espèce 2e. *Teigne faveuse.*
			Espèce 3e. *Teigne rugueuse.*
	ORDRE II. *MALADIES DES GLANDES LYMPHATIQUES.*	GENRE LXVIII. Gale.	Espèce 1re. *Gale spontanée.*
			Espèce 2e. *Gale par contagion.*
		GENRE LXIX. Écrouelles.	Espèce 1re. *Écrouelles.*
			Espèces compliquées.
		GENRE LXX. Carreau.	Espèce 1re. *Carreau.*
			Espèces compliquées.
		GENRE LXXI. Phthisie tuberculeuse.	Espèce 1re. *Phthisie tuberculeuse.*
			Espèces compliquées.
		GENRE LXXII. Maladie syphilitique.	Espèce 1re. *Syphilis.*
			Espèces compliquées.
		Cancer.	Espèces indéterminées.
		Rachitis.	
	ORDRE III. *HYDROPISIES.*	GENRE LXXIII. Hydropisie cérébrale ou vertébrale.	Espèce 1re. *Hydrocéphale.*
			Espèce 2e. *Hydrorachis.*
		GENRE LXXIV. Hydropisies thorachiques.	Espèce 1re. *Hydrothorax.*
			Espèces compliquées.
			Espèce 2e. *Hydropéricarde.*
		GENRE LXXV. Hydropisies abdominales.	Espèce 1re. *Ascite.*
			Espèce 2e. *Hydropisie enkystée de l'abdomen.*
		GENRE LXXVI. Anasarque.	Espèce 1re. *Anasarque.*

CLASSE INDÉTERMINÉE.

- *Ictère des nouveaux nés.*
- *Diabètes.*
- *Vers des intestins.*
- *Morsure des insectes.*
- *Morsure des serpens.*
- *Fièvre lente ou hectique.*

Les maladies comprises sous ce titre ne peuvent entrer dans aucune des classes précédentes, et n'ont point encore assez de liaison entre elles pour être réduites en ordres et soudivisées en genres et espèces.

